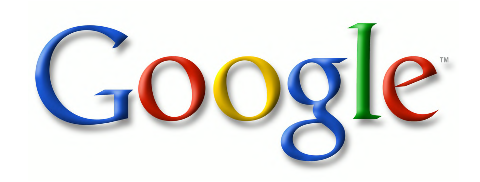


OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de

OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-NEUVIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.



LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1769—1778.

LETTRES DE M. DE VOLTAIRE ET DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de janvier.

Je ne suis plus enrhumé, mon cher maître; mais je me sers d'un scribe pour ménager mes yeux qui sont très-faibles aux lumières. Je vous envoie mon discours, puisque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire. Je vous l'ai fait attendre quelques jours, et beaucoup plus long-temps qu'il ne mérite, parce qu'il était à courir le monde, et que je n'ai pu le ravoir qu'aujourd'hui; voulez-vous bien me le renvoyer sous l'enveloppe de *Marin*? Il n'est que trop vrai qu'un certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans mon discours un petit mot de correction fraternelle pour ce gentilhomme qui était présent, et qui, à ce que je crois, l'aura sentie; car je ne gâte pas ces

1769.

1769. meſſieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qui en arrive quand on les flatte; ils trouvent mauvais qu'on ſe moque des plats auteurs qu'ils protégent; on s'expoſe à de tels reproches, quand on careſſe ceux qui les font. La critique de *Linguet* aurait pu être meilleure et de meilleur goût; cependant, comme il a raiſon preſqu'en tout, elle a beaucoup chagriné ſon mauſſade adverſaire; la liſte des phraſes tirées de la traduction eſt bien ridicule, et peut-être aurait ſuffi.

Vous devez des regrets au pauvre *Damilaville;* il vous était bien attaché. Je ſavais qu'il était marié, mais non par lui, car il ne me diſait rien de ſes affaires. J'ai vu ſa femme une ſeule fois, et d'après cette vue je doute fort qu'il ait été cocu; mais ce qui me fâche le plus, c'eſt que cette vilaine mégère (car c'en était une) emporte tout le peu qu'il laiſſe, et qu'il ne reſtera pas même de quoi payer un excellent domeſtique qu'il avait.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de *Leibnitz;* je crois que c'eſt un fatras où il y a bien peu de choſes à apprendre.

Il eſt vrai que j'ai donné cette année deux gros volumes in-4° de géométrie; ce ſeront vraiſemblablement les derniers.

Notre ſecrétaire, toujours convaleſcent et aſſez faible, vous fait mille complimens. Quant à l'A, B, C, perſonne n'ignore qu'il eſt en effet traduit de l'anglais par un avocat. *Vale et me ama.*

LETTRE II.

1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de janvier.

JE vous renvoie, mon cher philofophe, votre chien danois; il eft beau, bien fait, hardi, vigoureux et vaut mieux que tous les petits chiens de manchon qui lèchent et qui jappent à Paris.

Votre difcours eft excellent; vous êtes prefque le feul qui n'alliez jamais ni en deçà ni en delà de votre penfée. Je vous avertis que j'en ai tiré copie.

Le *Mercure* devient bon. Il y a des extraits de livres fort bien faits. Pourquoi n'y pas inférer ce difcours dont le public a befoin. *La Bletterie* a juré à fon protecteur et à fa protectrice qu'il ne m'avait point eu en vue, et qu'il me permettait de ne me pas faire enterrer. Il dit auffi qu'il n'a point fongé à *Marmontel*, quand il a parlé de *Bélifaire*, ni au préfident *Hénault*, quand il a dit que *la précifion des dates eft le fublime des hiftoriens fans talens.* J'ai tourné le tout en plaifanterie.

A propos du préfident *Hénault*, le marquis de *Béleftat* m'a écrit enfin qu'il était très-fâché que j'euffe douté un moment que le portrait de *Sha-Abbas* et du préfident fuffent de lui, qu'ils font très-reffemblans, que tout le monde eft de fon avis, et qu'il n'en démordra pas. J'ai envoyé fa lettre à notre ami *Marin*. On a fait trois éditions de ce petit ouvrage en province, car la province penfe depuis quelques

1769. années. Il s'eſt fait un prodigieux changement, par exemple, dans le parlement de Toulouſe; la moitié eſt devenue philoſophe, et les vieilles têtes rongées de la teigne de la barbarie mourront bientôt.

Oui, ſans doute, j'ai regretté *Damilaville;* il avait l'enthouſiaſme de *Saul-Paul*, et n'en avait ni l'extravagance ni la fourberie : c'était un homme néceſſaire.

Oui, oui, l'A, B, C eſt d'un membre du parlement d'Angleterre, nommé *Huet*, parent de l'évêque d'Avranches, et connu par de pareils ouvrages. Le traducteur eſt un avocat nommé *la Baſtide;* ils ſont trois de ce nom-là : il eſt difficile qu'ils ſoient égorgés tous les trois par les aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

Vous n'avez point les bons livres à Paris, *le Militaire philoſophe*, *les Doutes*, *l'Impoſture ſacerdotale*, *le Poliſſoniſme dévoilé*. Il paraît tous les huit jours un livre dans ce goût en Hollande. *La Riforma d'Italia* qui n'eſt pourtant qu'une déclamation, a fait un prodigieux effet en Italie. Nous aurons bientôt de nouveaux cieux et une nouvelle terre, j'entends pour les honnêtes gens; car, pour la canaille, le plus ſot ciel et la plus ſotte terre eſt ce qu'il lui faut.

Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous aime de tout mon cœur.

Pardieu vous êtes bien injuſte de me reprocher des ménagemens pour gens puiſſans, que je n'ai connus jadis que pour gens aimables à qui j'ai les dernières obligations, et qui même m'ont défendu contre les monſtres. En quoi puis-je me plaindre d'eux? eſt-ce parce qu'ils m'écrivent pour me jurer que *la Bletterie* jure qu'il n'a pas penſé à moi? faudrait-il que je me

brûlasse toujours les pattes pour tirer les marrons du feu ? Ce sont les assassins que je ne ménage pas. Voyez comme ils sont fêtés tome I et tome IV du Siècle. 1769.

LETTRE III.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 de janvier.

Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'un sans l'autre. Eh bien, voilà un digne philosophe républicain que je vous présente, et qui parlera avec vous philosophie et liberté ; c'est M. *Jennings*, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans sa patrie. Il est digne de vous connaître, et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répandre ces deux sentimens parmi ceux qui sont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des complimens à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protégent dans le Nord la philosophie si mal accueillie par les princes du Midi. M. *Jennings* vous dira combien la raison fait de progrès en Suède, sous ces heureux auspices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démission ; ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illustre confrère ; continuez à combattre, comme vous faites, *pro aris et focis*. Pour moi, qui ai les mains liées par le

1769. despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis que faire comme *Moïse*, les lever au ciel pendant que vous combattez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

J'AI vu votre suédois, mon cher ami; et quoique je ne reçoive plus personne, je l'ai accueilli comme un homme annoncé par vous méritait de l'être; c'est un de vos bons disciples. Que le bon Dieu nous en donne beaucoup de cette espèce. La vigne du Seigneur est cultivée par-tout, mais nous n'avons encore à Paris que du vin de Surène.

Vous devez vous consoler actuellement avec M. *Turgot* que je crois à Paris; c'est un homme d'un rare mérite. Quelle différence de lui à certains conseillers de grand'chambre? Il semble qu'il y ait des gens faits pour perpétuer la barbarie, et pour combattre le sens commun. Le parlement confisqua sous *Louis XI* les premiers livres imprimés qu'on apporta d'Allemagne, en prenant les imprimeurs pour des sorciers; il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. Un jeune homme, qui serait devenu un excellent officier, a été martyrisé pour n'avoir pas ôté son chapeau, en temps de pluie, devant une procession de capucins. On doit m'envoyer son portrait, je le mettrai au chevet de mon

lit, à côté de celui des *Calas*. Comment les peuples se laissent-ils gouverner par de tels hommes? Du moins je suis loin de la ville qui a vu la Saint-Barthelemi, et qui court au singe de *Nicolet* et au *Siège de Calais*. 1769.

Je suis devenu bien vieux et bien infirme; mais sachez que mes derniers jours seraient persécutés sans la personne à qui je ne puis reprocher autre chose, sinon de m'avoir assuré que *la Bletterie* n'avait pas pensé à moi. J'envoie mon testament à *Marin* pour vous le donner; il est dédié à *Boileau*. Je n'ai pas besoin d'un codicille pour vous dire que je vous aime autant que je vous estime et que je vous révère.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de mai.

Il y a long-temps que le vieux solitaire n'a écrit à son grand et très-cher philosophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* : voilà un travail de trois ou quatre ans. *Carpent ea poma nepotes*.

Il est bon, mon aimable sage, que vous sachiez qu'un M. de *la Bastide*, l'un des enfans perdus de la philosophie, a fait à Genève le petit livre ci-joint, dans lequel il y a une lettre à vous adressée, lettre qui n'est pas peut-être un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui est un monument de liberté. On débite

1769. hardiment ce livre dans Genève, et les prêtres de *Baal* n'osent parler. Il n'en est pas ainsi des prêtres savoyards. Le petit-fils de mon maçon, devenu évêque d'Annecy, n'a pas, comme vous savez, le mortier liant: il joint aux fureurs du fanatisme une mauvaise foi consommée, avec l'imbécillité d'un théologien né pour faire des cheminées ou pour les ramoner. Il a été porte-Dieu à Paris, décrété de prise de corps, ensuite vicaire, puis évêque. Ce saint évêque a mis dans sa tête de faire de moi un martyr. Vous savez qu'il écrivit contre moi au roi, l'année passée; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il écrivit aussi à *Pantalon-Rezzonico*, et qu'il employa en même temps la plume d'un ex-jésuite nommé *Nonotte*. Il y eut un bref du pape dans lequel je suis très-clairement désigné, de sorte que je fus à la fois exposé à une lettre de cachet et à une excommunication majeure; mais que peut la calomnie contre l'innocence? la faire brûler quelquefois, me direz-vous; oui, il y en a des exemples dans notre sainte religion: mais n'ayant pas la vocation du martyre, j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle de confesseur, après avoir été fort singulièrement confessé.

Or, voyez, je vous prie, ce que c'est que les fraudes pieuses. Je reçois dans mon lit le saint viatique que m'apporte mon curé devant tous les coqs de ma paroisse; je déclare, ayant DIEU dans ma bouche, que l'évêque d'Annecy est un calomniateur, et j'en passe acte par-devant notaire: voilà mon maçon d'Annecy furieux, désespéré comme un damné, menaçant mon bon curé, mon pieux confesseur et

mon notaire. Que font-ils? ils s'affemblent fecrétement au bout de quinze jours, et ils dreffent un acte dans lequel ils affurent par ferment qu'ils m'ont entendu faire une profeffion de foi, non pas celle du *vicaire favoyard*, mais celle de tous les curés de Savoie (elle eft en effet du ftyle d'un ramoneur). Ils envoient cet acte au maçon fans m'en rien dire, et viennent enfuite me conjurer de ne les point défavouer. Ils conviennent qu'ils ont fait un faux ferment pour tirer leur épingle du jeu. Je leur remontre qu'ils fe damnent, je leur donne pour boire, et ils font contens.

1769.

Cependant ce poliffon de *Biord*, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure toujours comme un diable qu'il me fera brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix; et, pour n'être point brûlé, je fais provifion d'eau bénite. Il prétend m'accufer juridiquement d'avoir écrit deux livres brûlables, l'un qui eft publiquement reconnu en Angleterre pour être de milord *Bolingbroke*, l'autre la *Théologie portative* que vous connaiffez, ouvrage, à mon gré, très-plaifant, auquel je n'ai affurément nulle part, ouvrage que je ferais très-fâché d'avoir fait, et que je voudrais bien avoir été capable de faire.

Quoique cet énergumène foit favoyard et moi français, cependant il peut me nuire beaucoup, et je ne puis que le rendre odieux et ridicule: ce n'eft pas jouer à un jeu égal. Toutefois j'efpère que je ne perdrai pas la partie; car heureufement nous fommes au dix-huitième fiècle, et le maroufle croit être au quatorzième. Vous avez encore à Paris des gens de ce temps-là; c'eft fur quoi nous gémiffons. Il eft dur

1769. d'être borné aux gémiſſemens ; mais il faut au moins qu'ils ſe faſſent entendre, et que le bœuf-tigre frémiſſe. On ne peut élever trop haut ſa voix en faveur de l'innocence opprimée.

On dit que nous aurons bientôt des choſes très-curieuſes qui pourront faire beaucoup de bien, et auxquelles il faudra que tous les gens de lettres s'intéreſſent ; j'entends les gens de lettres qui méritent ce nom. Vous qui êtes à leur tête, mon cher ami, priez DIEU que le diable ſoit écraſé, et mettez, autant que la prudence le permet, votre puiſſante main à ce très-ſaint œuvre. Je vous embraſſe bien tendrement, et je ne me conſole point de finir ma vie ſans vous revoir.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

MON très-cher philoſophe, je crois connaître beaucoup M. de *Schomberg*, quoique je ne l'aye jamais vu ; je ſais que c'eſt un homme de tous les pays, qui aime la vérité et qui la dit hardiment. S'il paſſe dans mes déſerts, il faut qu'il regarde ma maiſon comme la ſienne, il en ſera le maître ; j'aurai l'honneur de le voir dans les momens de liberté que mes ſouffrances continuelles pourront me donner. C'eſt ainſi qu'en uſaient avec moi les philoſophes eſpagnols duc de *Villa-Hermoſa* et comte de *Mora*. Un être véritablement penſant me conſole de ma vieilleſſe, de mes maladies,

des fripons et des sots. Vous n'avez pu recevoir encore, par M. de *Rochefort*, un paquet que je lui donnai pour vous, il y a environ trois semaines ; il contient un petit livre d'un jeune homme nommé *la Bastide*, et dans ce livre étrange il y a une plus étrange lettre que vous adresse un citoyen de Genève. L'auteur vous y prie de vouloir bien établir le déisme sur les ruines de la superstition. Il s'imagine qu'un citoyen de Paris, quand il est supérieur par son esprit à sa nation, peut changer sa nation. Il ne sait pas qu'un capucin prêchant à Saint-Roch a plus de crédit sur le peuple que tous ces gens de bon sens n'en auront jamais. Il ne sait pas que les philosophes ne sont faits que pour être persécutés par les cuistres et par les sous-tyrans. 1769.

Le marquis d'*Argence de Dirac*, et non pas le prétendu marquis d'*Argens Boyer*, n'a pas trop bien fait d'imprimer la lettre à M. le comte de *Périgord ;* mais il faut que vous sachiez que *Patouillet* est l'archevêque d'Auch. Son archevêché vaut cinquante mille écus de rente, et par conséquent lui donne un très-grand crédit dans la province, tout imbécille qu'il est. Il avait donné un mandement scandaleux quand son voisin le marquis d'*Argence* écrivit cette lettre. Ce fut *Patouillet* qui aida à faire contre moi ce mandement qui fut brûlé par le parlement de Bordeaux et par celui de Toulouse, ainsi qu'une lettre du grand *Pompignan*, évêque du Puy. Vous ne savez pas, vous autres Parisiens, combien de mitres, de robes, de bonnets carrés, se sont ligués dans les provinces contre le sens commun. Ce *Nonotte*, dont le nom seul est un ridicule, est un prédicateur fanatique, et

1769. capable de tout. Il écrivit lettre fur lettre au pape *Rezzonico* contre moi, et en obtint un bref que j'ai entre les mains. L'évêque d'Annecy, foi-difant prince de Genève, a voulu non-feulement me damner dans l'autre monde, mais me perdre dans celui-ci. Il m'a calomnié auprès du roi; il a conjuré fa Majefté très-chrétienne de me chaffer de la terre que je défriche; il a employé contre moi fa truelle, fa croix, fa croffe, fa plume et tout l'excès de fon abfurde méchanceté. C'eft le calomniateur le plus bête qui foit dans l'Eglife de DIEU. Je n'ai pu le chaffer d'Annecy comme les Génevois ont chaffé fes prédéceffeurs de Genève, parce que je n'ai pas douze mille hommes à mon fervice. Je n'ai pu combattre l'excès de fon infolence et de fa bêtife qu'avec les armes défenfives dont je me fuis fervi. Je n'ai fait que ce qui m'a été confeillé par deux avocats et par un magiftrat très-accrédité du parlement de Dijon, dans le reffort duquel je fuis. En un mot, on ne me traitera pas comme le chevalier de *la Barre*. J'ai agi en citoyen, en fujet du roi, qui doit être de la religion de fon prince, et je braverai les fcélérats perfécuteurs jufqu'à mon dernier moment.

Je vous ai demandé, mon cher ami, mon cher philofophe, fi vous travaillez en effet à la nouvelle *Encyclopédie*. Les éditeurs de Paris ont paru craindre un rival dans un apoftat italien nommé *Felice*. C'eft un poliffon plus impofteur encore qu'apoftat, qui demeure dans un cloaque du pays de Vaud. Ce fripon, qui a été prêtre autrefois, et qui en était digne, qui ne fait ni le français ni l'italien, prétend qu'il a quatre mille foufcriptions, et il n'en a pas une feule;

il veut tromper *Panckoucke*. J'ai peur que la librairie ne ſoit devenue un brigandage; pour la philoſophie, elle n'eſt qu'une eſclave. Vous êtes né avec le génie le plus mâle et le plus ferme; mais vous n'êtes libre qu'avec vos amis, quand les portes ſont fermées. 1769.

Je vous renvoie à la lettre que M. de *Rochefort* doit vous rendre, pour que vous ſoyez inſtruit des petites friponneries eccléſiaſtiques qui ſont en uſage depuis plus de dix-ſept cents ans.

Adieu, mon cher philoſophe; je ſecoue la fange dont je ſuis entouré, et je me lave dans les eaux d'Hippocrène, pour vous embraſſer avec des mains pures.

LETTRE VII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

Mon cher philoſophe, je vous envoie la copie d'une lettre que je ſuis obligé d'écrire à l'auteur du *Mercure*. Je vois que cette Hiſtoire du parlement qu'on m'impute, eſt la ſuite de ce petit écrit qui parut, il y a dix-huit mois, ſous le nom du marquis de *Béleſtat*, et qui fit tant de peine au préſident *Hénault*. C'eſt le même ſtyle; mais je ne dois accuſer perſonne, je dois me borner à me juſtifier. Il me paraît abſurde de m'attribuer un ouvrage dans lequel il y a deux ou trois morceaux qui ne peuvent être tirés que d'un

1769. greffe poudreux, où je n'ai assurément pas mis le pied; mais la calomnie n'y regarde pas de si près.

Je vous demande en grâce d'employer toute votre éloquence et tous vos amis, pour détruire un bruit encore plus dangereux que ridicule. Ma pauvre santé n'avait pas besoin de cette secousse. Je me recommande à votre amitié.

J'attends M. de *Schomberg*. Il voyage comme *Ulysse* qui va voir des ombres. Mon ombre vous embrasse de tout son cœur.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ce 23 de juillet.

LA Providence fait toujours du bien à ses serviteurs, mon cher philosophe. J'ai beaucoup souffert pour la bonne cause; j'ai été confesseur, confessé et presque martyr; mais le Dieu de miséricorde m'a envoyé un ange consolateur. Quoique cet envoyé soit du métier des exterminateurs, c'est un des plus aimables hommes du monde : vous me l'aviez bien dit, il y en a peu dans la milice céleste qui lui soient comparables.

Je voudrais qu'il m'eût pris par le peu de cheveux qui me restent, comme *Habacuc*, et qu'il m'eût transporté vers vous. Comme j'irai bientôt dans l'autre séjour de la gloire, je serais très-fâché d'en aller prendre possession sans vous avoir embrassé; mais je vous promets mes prières et mes bénédictions.

Il

Il faut que je vous dise un mot de cette Histoire du parlement qu'on m'attribue : voici ce que j'en sais très-certainement. Des recherches sur l'histoire de France ayant été volées, à bonne intention, on les a fait imprimer avec des erreurs et des sottises. C'est une chose très-désagréable, et sur laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui de souffrir et se taire. 1769.

L'ombre du chevalier de *la Barre* apparut ces jours passés à un homme de votre connaissance ; il lui dit :

Heu, fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Notre ami lui répondit :

. . . . *Sed contrà audentior ibo.*

Il faudrait avoir établi une ville de philosophes, comme *Ticho-Brahé* fonda Uranibourg. Par quelle fatalité est-il plus aisé de rassembler des laboureurs et des vignerons que des gens qui pensent ! Quoi qu'il en soit, je m'unis de loin à vous dans votre charité philosophique, dans le saint amour de la vérité, et dans l'horreur des cagots.

O mes philosophes ! il faudrait marcher serrés comme la phalange macédonienne ; elle ne fut vaincue que parce qu'elle combattit dispersée. Ma consolation est que vous m'aimiez un peu ; moi je vous aime beaucoup et de toutes mes forces.

1769.

LETTRE IX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 d'auguſte.

Mon cher et illuſtre confrère, quelque ſcrupule que je me faſſe de troubler votre ſolitude, je ne puis me diſpenſer de recommander à vos bontés M. *Mathy* qui vous remettra cette lettre ; c'eſt le fils d'un homme de mérite, que vous connaiſſez ſurement au moins de réputation, et qui a long-temps travaillé à un très-bon ouvrage périodique, intitulé *Journal britannique.* Le fils eſt digne de ſon père, et digne d'être connu et bien reçu de vous. Il a l'eſprit très-cultivé, et ce qui vaut encore mieux, très-droit et très-juſte, et ſurtout une franchiſe et une philoſophie qui vous plairont. Je ne lui compte pas pour un mérite le déſir qu'il a de vous connaître, car c'eſt un mérite trop banal. Monſieur de *Schomberg* eſt revenu de chez vous, pénétré de la réception que vous lui avez faite, et enchanté de votre perſonne. Je ne doute pas que M. *Mathy* n'en revienne avec les mêmes ſentimens.

On ne parle plus, ce me ſemble, de l'Hiſtoire du parlement, et il me ſemble que la fureur de vous l'attribuer eſt calmée ; ainſi je crois que vous devez être tranquille à cet égard. On ſe plaint de pluſieurs inexactitudes qui vraiſemblablement ſont des fautes d'impreſſion. Par exemple, à la page 182, on dit que *Coligni* avait été aſſaſſiné avant la Saint-Barthelemi, par *Montrevel;* c'eſt *Maurevert*, comme le diſent le

préſident *Hénault* et beaucoup d'autres. Je ne vous parle point des autres critiques qui, au fond, ne vous intéreſſent guère, et ſont d'ailleurs très-peu de choſe. Adieu, mon cher et ancien ami; je voudrais bien avoir une ſanté qui me permît d'aller vous embraſſer; je vis pourtant toujours dans cette eſpérance. 1769.

En attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur, en eſprit et en *Lucrèce. Vale et me ama.*

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'auguſte.

De cent brochures qu'on m'a envoyées, mon très-cher philoſophe, voici la ſeule qui m'a paru mériter vos regards. Perſonne n'imaginait que *Saul-Paul* et *Nicolas Mallebranche* approchaſſent du ſpinoſiſme; c'eſt à vous d'en juger. Il faut que *Benoît Spinoſa* ait été un eſprit bien conciliant; car je vois que tout le monde retombe malgré ſoi dans les idées de ce mauvais juif. Dites-moi, je vous en prie, votre avis ſur cette petite brochure.

J'ai auſſi à vous conſulter ſur un point de juriſprudence. Un gros cultivateur, nommé *Martin*, d'un village du Barrois, reſſortiſſant au parlement de Paris, eſt accuſé d'avoir aſſaſſiné un de ſes voiſins. Le juge confronte les ſouliers de *Martin*, avec les traces des pas auprès de la maiſon du mort. On trouve en effet que les veſtiges des pas conviennent à peu-près

1769. aux fouliers ; fur cette admirable preuve, *Martin* eft condamné à la roue ; il eft roué, et le lendemain le véritable meurtrier eft découvert. Je raconterai cette aventure au chevalier de *la Barre*, dès que j'aurai l'honneur de le voir, ce qui arrivera dans peu.

A propos, le cuiftre d'Annecy voulait m'intenter un procès criminel : il y a encore de belles ames dans le monde.

Dites beaucoup de bien des Guèbres, je vous en prie ; criez bien fort : il faut qu'on les joue, cela eft important pour la bonne caufe. Je vous embraffe tendrement. Adieu ; mes refpects au diable, car c'eft lui qui gouverne le monde.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de feptembre.

MARTIN était un cultivateur établi à Bleurville, village du Barrois, bailliage de la Marche, chargé d'une nombreufe famille. On affaffina, il y a deux ans et huit mois, un homme fur le grand chemin auprès du village de Bleurville. Un praticien ayant remarqué fur le même chemin, entre la maifon de *Martin* et le lieu où s'était commis le meurtre, une empreinte de foulier, on faifit *Martin* fur cet indice ; on lui confronta fes fouliers qui cadraient affez avec les traces, et on lui donna la queftion. Après ce préliminaire, il parut un témoin qui avait vu le meurtrier s'enfuir ;

le témoin dépose, on lui amène *Martin*, il dit qu'il ne reconnaît pas *Martin* pour le meurtrier; *Martin* s'écrie : *Dieu soit béni ! en voilà un qui ne m'a pas reconnu.* 1769.

Le juge, fort mauvais logicien, interprète ainsi ces paroles : *Dieu soit béni ! j'ai commis l'assassinat, et je n'ai pas été reconnu par le témoin.*

Le juge, assisté de quelques gradués du village, condamne *Martin* à la roue, sur une amphibologie. Le procès est envoyé à la tournelle de Paris; le jugement est confirmé; *Martin* est exécuté dans son village. Quand on l'étendit sur la croix de Saint-André, il demanda permission au bailli et au bourreau de lever les bras au ciel, pour l'attester de son innocence, ne pouvant se faire entendre de la multitude. On lui fit cette grâce, après quoi on lui brisa les bras, les cuisses et les jambes, et on le laissa expirer sur la roue.

Le 26 de juillet de cette année, un scélérat ayant été exécuté dans le voisinage, déclara juridiquement, avant de mourir, que c'était lui qui avait commis l'assassinat pour lequel *Martin* avait été roué. Cependant le petit bien de ce père de famille innocent est confisqué et détruit; la famille est dispersée depuis trois ans, et ne sait peut-être pas que l'on a reconnu enfin l'innocence de son père.

Voilà ce qu'on mande de Neufchâteau en Lorraine; deux lettres consécutives confirment cet événement.

Que voulez-vous que je fasse, mon cher philosophe? *Villars ne peut pas être par-tout.* Je ne peux que lever les mains au ciel comme *Martin*, et prendre DIEU à témoin de toutes les horreurs qui se passent

1769. dans son œuvre de la création. Je suis assez embarrassé avec la famille *Sirven*. Les filles sont encore dans mon voisinage. J'ai envoyé le père à Toulouse; son innocence est démontrée comme une proposition d'*Euclide*. La crasse ignorance d'un médecin de village, et l'ignorance encore plus crasse d'un juge subalterne, jointe à la crasse du fanatisme, ont fait condamner la famille entière, errante depuis six ans, ruinée et vivant d'aumônes.

Enfin j'espère que le parlement de Toulouse se fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il n'est pas toujours séduit par les apparences, et qu'il est digne du ministère dont il est chargé. Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétudes que n'en peut supporter un vieux malade; mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort, car je suis têtu.

Heureusement on a fait, depuis environ dix ans, dans ce parlement des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'esprit, qui ont bien lu et qui pensent comme vous.

Je ne suis pas étonné que votre projet sur les progrès de la raison ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de *Saxe* eussent trouvé bon qu'il eût fait soutenir une thèse en leur présence sur les progrès de son art militaire.

J'ai vu le fils du docteur *Mathy; dignus, dignus est intrare in nostro philosophico corpore*. Je viens de retrouver, dans mes paperasses, une lettre de la main de *Locke*, écrite la veille de sa mort à miladi *Péterboroug;* elle est d'un philosophe aimable.

Les affaires des Turcs vont mal. Je voudrais bien

que ces marauds-là fuſſent chaſſés du pays de *Périclès* 1769.
et de *Platon :* il eſt vrai qu'ils ne ſont pas perſécuteurs, mais ils ſont abrutiſſeurs. Dieu nous déſaſſe des uns et des autres !

Tandis que je ſuis en train de faire des ſouhaits, je demande la permiſſion au révérend père *Hayet* de faire des vœux pour qu'il n'y ait plus de récolets au capitole. Les *Scipions* et les *Cicérons* y figureraient un peu mieux à mon avis. Tantôt je pleure, tantôt je ris ſur le genre-humain. Pour vous, mon cher ami, vous riez toujours, par conſéquent vous êtes plus ſage que moi.

A propos, ſavez-vous que l'aventure du chevalier de *la Barre* a été jugée abominable par les cent quarante députés de la Ruſſie pour la confection des lois. Je crois qu'on en parlera dans le code comme d'un monument de la plus horrible barbarie, et qu'elle ſera long-temps citée dans toute l'Europe, à la honte éternelle de notre nation.

1769.

LETTRE XII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 15 d'octobre.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre confrère, en arrivant de la campagne, les triſtes éclairciſſemens que vous m'avez envoyés ſur l'aventure abominable du pauvre *Martin.* J'en ai déjà parlé à quelques-uns de *meſſieurs*, qui ſont actuellement de la chambre des vacations; ils prétendent qu'ils ne ſavent ce que c'eſt, car ils n'enragent point pour mentir. Ils viennent de condamner un aſſaſſin de Montrouge à être roué dans *la place la plus convenable* du village; cela rappelle le bourreau d'armée qui était de Beauvais, et qui feſait des excuſes à un maraudeur pendu, ſon compatriote, de ce qu'il n'aurait pas *autant de commodités*, étant pendu à un arbre, qu'à une potence. Cette place *la plus convenable* pour rouer un homme doit être miſe à côté *des coups de bâton* donnés à un crucifix, dont il était parlé dans le bel arrêt du malheureux chevalier de *la Barre.* Je ſuis content que tout cela ſoit traité comme il le mérite dans le code de lois de la Ruſſie, et que les Tartares apprennent aux Velches à être humains.

Je ne ſais pas ſi le parlement de Toulouſe rendra juſtice au pauvre *Sirven;* je le ſouhaite pour ſon honneur (j'entends pour celui du parlement). A

propos de *Sirven*, *Damilaville* avait un pauvre domestique qui l'a logé pendant long-temps, et à qui son maître avait promis de lui procurer pour cette bonne œuvre quelque gratification dont il a besoin, étant chargé de famille. Madame *Denis* m'a promis de vous en parler. Elle vous dira d'ailleurs que nous continuons, comme de raison, à la cour et à la ville, à dire et faire beaucoup de sottises; mais elle ne vous dira surement pas assez combien je vous aime et vous regrette, et combien j'aurais de désir de vous embrasser encore une fois. En attendant, je vous embrasse en esprit et en ame, de toutes mes forces et de tout mon cœur. 1769.

Fesons notre devoir, et laissons faire aux Dieux.

LETTRE XIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'octobre.

MADAME *Denis*, mon très-cher et très-grand philosophe, m'apporte votre lettre du 15. J'aurais encore mieux aimé causer avec vous à Paris; mais le triste état où je suis ne m'a pas permis de voyager, et je crois entre nous que ni *messieurs* ni les révérends pères n'auront plus désormais de querelle avec moi.

Soyez très-sûr que l'histoire de *Martin* est dans la plus exacte vérité. *Martin* fut condamné, il y a environ trois ans, à Paris, comme je vous l'ai mandé. Les annales du pays ne m'ont point encore annoncé la

1769. date de fa mort, mais je vous ai mandé celle de la déclaration que fit le coupable de l'innocence de *Martin*. On a raffemblé la pauvre famille difperfée. On fait un mémoire actuellement en fa faveur. Je fuis bien sûr que vous ne me citerez pas, mais il eft bien étrange qu'on craigne d'être cité quand il s'agit de fecourir une malheureufe famille qui demande juftice de la mort abominable de fon père.

Vous favez peut-être que *Panckoucke* m'a propofé de travailler à la partie littéraire du fupplément de l'*Encyclopédie*. Je m'en chargerai avec grand plaifir, fi la nature m'en donne le temps et la force; j'ai même des matériaux affez curieux. Il fe vante que vous travaillez à tout ce qui regarde les mathématiques et la phyfique. Comment ferez-vous quand il faudra combattre les molécules organiques, les générations fans germe, et les anguilles de blé ergoté? laiffera-t-on fubfifter, dans l'*Encyclopédie*, les exclamations, *ô mon cher ami Rouffeau*? déshonorera-t-on un livre utile par de pareilles pauvretés? laiffera-t-on fubfifter cent articles qui ne font que des déclamations infipides? et n'êtes-vous pas honteux de voir tant de fange à côté de votre or pur?

Je vous demanderais auffi de retrancher un petit mot, à la fin d'un article, concernant *Maupertuis*. Il n'eft pas bien sûr qu'il eut raifon, mais il eft très-sûr qu'il a été fou et perfécuteur. Madame *Denis* m'a bien étonné en m'apprenant le déplorable état où fe font trouvées les affaires de *Damilaville* à fa mort. Je plains beaucoup fon pauvre domeftique. Permettez que je vous adreffe ce petit billet qui me coûte beaucoup plus de peine à écrire qu'il ne coûte

d'argent ; car à peine puis-je à préfent me fervir de ma main. 1769.

Si je puis travailler à la partie littéraire, il faudra toujours que je dicte.

Vous m'avez fait un vrai plaifir, en réduifant dans plus d'un article l'infini à fa jufte valeur.

Voici une chofe plus intéreffante. *Grimm* affure que l'empereur eft des nôtres ; cela eft heureux, car la ducheffe de Parme, fa fœur, eft contre nous. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.*

Fers mihi opem quand vous m'écrivez. Ce n'eft pas feulement parce que je vous regarde comme le premier écrivain du fiècle, mais parce que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 9 de novembre.

QUE béni foit l'homme de DIEU, mon très-cher et très-illuftre maître, qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux ! J'efpère que ce mémoire ne fera pas déshonoré par la mauvaife rhétorique du palais, comme l'ont été ceux de *Calas*. J'attends qu'un de mes amis et de mes confrères à l'académie des fciences, M. *Dionis du Séjour*, homme vertueux et éclairé, confeiller de la cour, foit de retour de la campagne, pour tirer au clair cette

1769. hiſtoire abominable qui doit achever de couvrir de honte ces juges du dixième ſiècle, ſi elle eſt avérée.

J'ai promis à *Panckoucke* de lui donner quelques additions pour les articles de mathématiques, et pour quelques-uns de phyſique. Les molécules organiques et les anguilles de *Needham* ont rapport à l'article *Génération*, qui n'eſt pas de ma partie. Du reſte, je ne crois pas plus à ces ſornettes que vous. Quant aux déclamations et autres ſottiſes qui déshonorent l'*Encyclopédie*, on fera bien de les ſupprimer; mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulais point être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaiſir de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne ſais plus ce que j'ai dit de *Maupertuis*; ce que je ſais, c'eſt qu'il faut que je ne l'aye pas trop flatté, car il était mécontent, et nous étions très-froids enſemble quand il eſt mort.

Je donnerai au domeſtique de *Damilaville*, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'eſt une œuvre de charité et de juſtice. Son pauvre maître eſt mort banqueroutier.

Je ne ſais ſi l'empereur eſt des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maiſon d'Autriche avec un vernis de ſuperſtition :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XV.

1769.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de décembre.

Je vous dois, mon cher et illuſtre maître, des remercîmens pour la tragédie des Guèbres, que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je ſouhaiterais fort que cette pièce pût être repréſentée; elle achèverait peut-être, ſur les eſprits des Velches, l'ouvrage que la tragédie de Mahomet avait déjà commencé, celui d'inſpirer l'horreur de l'intolérance et du fanatiſme; mais trop de gens, mon cher philoſophe, ſont intéreſſés à empêcher le progrès de la raiſon. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres de quelque ſecte que ce ſoit, les nôtres regardent au dedans d'eux-mêmes, et ſe diſent en grinçant les dents : *Mutato nomine, de me fabula narratur.*

Quant à la préface de cette tragédie, je ſuis depuis long-temps entièrement de votre avis ſur Athalie. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de verſification, et comme une très-belle tragédie de collége. Je n'y trouve ni action ni intérêt; on ne s'y ſoucie de perſonne, ni d'*Athalie* qui eſt une méchante carogne, ni de *Joad* qui eſt un prêtre inſolent, ſéditieux et fanatique, ni de *Joas* même que *Racine* a eu la mal-adreſſe de faire entrevoir, en deux endroits, comme un méchant garnement futur. Je ſuis perſuadé que les idées de religion dont nous

1769. sommes imbus dès l'enfance, contribuent, sans que nous nous en apercevions, au peu d'intérêt qui soutient cette pièce; et que, si on changeait les noms, et que *Joad* fût un prêtre de *Jupiter* ou d'*Isis*, et *Athalie* une reine de Perse ou d'Egypte, cette pièce serait bien froide au théâtre. D'ailleurs, à quoi sert toute cette prophétie de *Joad*, qu'à faire languir l'action qui n'est pas déjà trop animée? Je crois en général (et je vais peut-être dire un blasphème) que c'est plutôt l'art de la versification, que celui du théâtre qu'il faut apprendre chez *Racine*. J'en connais à qui je donnerais un plus grand éloge, mais ils n'ont pas l'honneur d'être morts.

On dit que vous êtes malade, mon cher ami; et on ajoute que vous avez du chagrin pour une cause qui me paraît bien juste. Je ne saurais croire que cette cause soit réelle; si par malheur elle l'était, elle me rappellerait la belle tirade de la péroraison *Pro Milone*, qui commence par ces mots : *Hiccine vir patriæ natus*, *&c.*

Le contrôleur général est, dit-on, bien embarrassé pour trouver de l'argent; Dieu le père n'en trouverait pas; *Hippocrate*, *Esculape*, et toute l'école de médecine ne rétabliraient pas un malade qui se donnerait tous les jours, à dîner et à souper, une indigestion. Ce sera le cas de la France, tant qu'on n'y connaîtra pas l'économie. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. Mes respects à madame *Denis*.

1770.

LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de janvier.

PREMIEREMENT, mon cher philosophe, il faut que je vous dise que j'ai vu, il y a quelque temps, une annonce intitulée, *Supplémens à l'Encyclopédie*, &c. Ce plan ou programme appelé *prospectus*, comme si nous manquions de mots français, commence ainsi :

„ Des libraires associés avaient projeté de refondre „ entièrement l'immense *Dictionnaire de l'Encyclopédie*, „ et d'en faire un ouvrage nouveau; mais on leur „ a représenté, &c. „

Il manquait à cet édit la formule, *car tel est notre plaisir*. Vous avez enrichi les libraires, et vous voyez qu'ils n'en sont pas plus modestes.

Il y a quelqu'un qui fait, dit-on, un petit supplément pour se réjouir; mais il ne fera aucune représentation à ces messieurs.

J'ai lu un petit Avis aux gens de lettres, par M. de *Falbaire*, auteur de l'*Honnête criminel;* il ne traite pas ces despotes avec tout le respect possible.

Je ne sais où en est actuellement l'affaire de *Luneau de Boisgermain;* j'imagine qu'elle s'en ira en fumée comme toutes les affaires qui traînent.

Je sais à présent qui vous a récité des vers sur *Michon* ou *Michault;* je sais qui vous a dit qu'ils étaient de moi. Il n'est point du tout honnête qu'*Achille* ait

1770. voulu combattre ſous les armes de *Patrocle*. Heureuſement il eſt aſſez ſage pour n'avoir point lâché ſon ouvrage dans le monde ; mais je ne dois pas être content du procédé. Je lui pardonne, à condition qu'il aſſommera un bœuf-tigre quand il en rencontrera; mais je ne lui pardonne qu'à cette condition.

Je m'aperçois que je paſſe ma vie à pardonner; mais ce n'eſt pas à vous qui êtes mon vrai philoſophe, et qui rempliſſez tous les devoirs de la ſociété. Vos théorèmes ſur cet article ſont auſſi bons que ſur tout le reſte.

Eſt-il vrai que l'abbé *Alary* ſoit encore plus vieux et plus mal que moi ? je l'en défie, car je n'en puis plus.

L'oncle et la nièce vous embraſſent de tout leur cœur.

LETTRE XVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de janvier.

MON cher confrère, mon cher maître, mon cher ami, je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous ; ſoyez ſûr qu'on ne vous a pas dit vrai ſur la perſonne qu'on a accuſée auprès de vous. Il eſt vrai qu'un de vos amis et des miens me dit, il y a environ trois ou quatre mois, avoir entendu quelques morceaux d'un poëme intitulé, *Michault et Michel;* mais il ne m'en dit pas un ſeul vers, et

n'ajouta

n'ajouta abſolument rien qui pût me faire connaître ou même me faire ſoupçonner l'auteur. Il eſt d'ailleurs 1770. trop de vos amis pour qu'il puiſſe jamais avoir à ſe reprocher la moindre imprudence à votre égard, à plus forte raiſon l'ombre même de la calomnie. Perſonne ne vous rend juſtice avec plus de connaiſſance, et j'ajoute avec plus de courage; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Velches, où ceux même qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'oſent encore vous donner la place que vous méritez, et on peut dire de lui: *Repertus erat qui efferret quæ omnes animo agitabant.*

A cette occaſion, je veux vous faire part de ce que je penſais, il y a quelques jours, en liſant vos vers, et en les comparant à ceux de *Deſpréaux* et de *Racine.* Je penſais donc qu'en liſant *Deſpréaux* on *conclut* et on *ſent* que ſes vers lui ont coûté; qu'en liſant *Racine*, on le *conclut* ſans le *ſentir*, et qu'en vous liſant on ne le *conclut* ni ne le *ſent;* et je *concluais*, moi, que j'aimerais mieux être vous, que les deux autres.

Je n'ai point lu le *plan* ou *proſpectus* des *Supplémens à l'Encyclopédie.* L'impertinence des libraires ne m'étonne pas; j'en dirai pourtant un mot à *Panckoucke;* et je vous invite auſſi à lui faire ſur ce ſujet une petite correction fraternelle ou magiſtrale.

Je crois que l'affaire de *Luneau de Boisgermain* s'en ira en fumée. On voudrait bien, je crois, donner gain de cauſe aux libraires, mais on craint un peu le cri des gens de lettres, et c'eſt quelque choſe que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé, *Dialogue ſur le commerce des blés?* il excite ici une grande fermentation.

1770. Cet ouvrage pourrait être de meilleur goût à certains égards, mais il me paraît plein d'efprit et de philofophie. Je voudrais feulement que l'auteur fût moins favorable au defpotifme; car, depuis les premiers commis jufqu'aux libraires, j'ai prefque autant d'averfion que vous pour les defpotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbé *Alary*, le préfident *Hénault*, *Paradis de Moncrif*, qui fera bientôt *Moncrif* de paradis. Ne vous avifez pas d'être leur compagnon de voyage, vous n'êtes pas fait pour cette compagnie; attendez plutôt que nous partions enfemble: pour peu que vous foyez preffé, je crois que je ne vous ferai pas attendre: j'ai des étourdiffemens et un affaibliffement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais effayer de vivre en bête, pendant trois ou quatre mois; car je ne connais de remède que le régime et le repos. Adieu, mon cher ami; je vous embraffe de toute mon ame. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, fi je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

LETTRE XVIII.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de janvier.

RETABLISSEZ votre ſanté, mon très-cher philoſophe; j'en connais tout le prix, quoique je n'en aye jamais eu, *porrò unum eſt neceſſarium;* et ſans ce néceſſaire, adieu tout le plaiſir qui eſt plus néceſſaire encore.

Je vous avais bien dit que l'aventure de *Martin* était véritable. Le procureur général travaille actuellement à réhabiliter ſa mémoire; mais comment réhabilitera-t-on les *Martins* qui l'ont condamné? Le pauvre homme a expiré ſur la roue, et le tout par une mépriſe. Qu'on me diſe à préſent quel eſt l'homme qui eſt aſſuré de n'être pas roué!

Voici l'édit des libraires, tel que je l'ai reçu; c'eſt à vous à voir ſi vous l'enregiſtrerez. Pour moi, je déclare d'abord que je ne ſouffrirai pas que mon nom ſoit placé avant le vôtre et celui de M. *Diderot*, dans un ouvrage qui eſt tout à vous deux. Je déclare enſuite que mon nom ferait plus de tort que de bien à l'ouvrage, et ne manquerait pas de réveiller des ennemis qui croiraient trouver trop de liberté dans les articles les plus meſurés. Je déclare de plus qu'il faut rayer mon nom, pour l'intérêt même de l'entrepriſe.

Je déclare enfin que, ſi mes ſouffrances continuelles me permettent l'amuſement du travail, je travaillerai

1770. ſur un autre plan qui ne conviendra pas peut-être à la gravité d'un *Dictionnaire encyclopédique.*

Il vaut mieux, d'ailleurs, que je ſois le panégyriſte de cet ouvrage, que ſi j'en étais le collaborateur.

Enfin ma dernière déclaration eſt que, ſi les entrepreneurs veulent gliſſer dans l'ouvrage quelques-uns des articles auxquels je m'amuſe, ils en feront les maîtres abſolus, quand mes fantaiſies auront paru. Alors ils pourront corriger, élaguer, retrancher, amplifier, ſupprimer tout ce que le public aura trouvé mauvais; je les en laiſſerai les maîtres.

Vous pourrez, mon très-cher philoſophe, faire part de ma réſolution à qui vous jugerez à propos; tout ce que vous ferez ſera bien fait: mais ſurtout portez-vous bien. Madame *Denis* vous fait ſes complimens; nous vous embraſſons tous deux de tout notre cœur.

LETTRE XIX.

1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de février.

QUE vous êtes heureux, mon cher et illuſtre maître, de pouvoir, à votre âge de ſoixante et ſeize ans, vous occuper encore pluſieurs heures par jour! Pour moi, je ſuis obligé depuis ſix ſemaines de renoncer à toute eſpèce de travail, grâce à une faibleſſe de tête qui me permet à peine de vous écrire. Elle me tourne preſqu'autant qu'au nouveau contrôleur général, dont vous aurez appris les belles opérations, et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrais bien aller partager votre ſolitude; mais je ne puis, dans l'état où je ſuis, m'expoſer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de *Martin;* il eſt très-vrai que le procureur général travaille à réhabiliter ſa mémoire : cela fera grand bien au pauvre roué et à ſa malheureuſe famille diſperſée et ſans pain. En vérité, notre juriſprudence criminelle eſt le chef-d'œuvre de l'atrocité et de la bêtiſe. A propos, on dit que les *Sirven* ont été déclarés innocens au parlement de Toulouſe; on ajoute que la tragédie des Guèbres a été ou doit être repréſentée ſur le théâtre de cette ville. C'eſt ici le cas des poltrons révoltés, et on pourrait dire :

Quid domini facient, audent cùm talia fures?

1770. Connaiſſez-vous le nouvel ouvrage de *la Harpe*, dont le ſujet eſt une autre atrocité arrivée, il y a deux ans, dans un couvent de Paris, grâce encore à l'humanité et à la ſageſſe de nos lois eccléſiaſtiques, bien dignes de figurer avec nos lois criminelles? Cet ouvrage me paraît bien ſupérieur à tout ce qu'il a fait juſqu'à préſent, et pourrait bien lui ouvrir inceſſamment les portes de l'académie. Que dites-vous de la traduction des *Géorgiques* de l'abbé *de Lille*? je doute que celle de *Simon le Franc* ſoit meilleure. A propos de vers, je me conſole dans mon inaction en liſant les vôtres, et je perſiſte dans ce que je vous diſais, il n'y a pas long-temps, que *Deſpréaux* me paraît forger très-habilement les ſiens, ou ſi vous voulez, les travailler fort bien au tour, *Racine* les jeter parfaitement en moule, et vous les créer.

Vous ne m'avez rien répondu ſur ce que je vous ai mandé pour juſtifier un de vos plus zélés admirateurs, accuſé très-injuſtement auprès de vous? aurais-je eu le malheur de ne vous pas détromper? vous pouvez cependant être bien ſûr que je vous ai dit la pure vérité.

Vous faites donc l'*Encyclopédie* à vous tout ſeul? Vous avez bien raiſon de dire qu'on a employé trop de manœuvres à cet ouvrage, et qu'on y a trop mis de déclamations. En vérité, on eſt bien bon d'en avoir tant de peur, et de ruiner par ce motif de pauvres libraires. C'eſt un habit d'*Arlequin*, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons. Bonjour, mon cher et illuſtre maître; aimez-moi et portez-vous bien; mes reſpects à

madame *Denis*. Le chevalier de *la Tremblaye* eſt en peine de ſavoir ſi vous avez reçu, il y a quelques mois, les remercîmens qu'il vous a faits au ſujet, je crois, de vos œuvres que vous lui avez envoyées. 1770.

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de février.

Je ſuis bien étonné et bien affligé, mon cher philoſophe, de ne pas recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû voir, par ma dernière lettre, que j'avais beſoin des vôtres.

Panckoucke m'écrit ſon déſaſtre. Il s'imagine qu'on fait une petite *Encyclopédie;* il ſe trompe, et je vous prie de le lui dire. On fait, par ordre alphabétique, un ouvrage qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire encyclopédique*, et dans lequel on rend à cet ouvrage immenſe la juſtice qui lui eſt due. On y parle de vous comme vous méritez qu'on en parle; ce ſont des médailles qu'on frappe à votre honneur.

Voilà de quoi il eſt queſtion. Vous devriez bien donner ſigne de vie à ceux qui ne vivent que pour vous témoigner leur zèle.

La ville de Genève n'eſt plus ſocinienne, elle eſt iroquoiſe; on s'y égorge, on y aſſaſſine des femmes groſſes, des vieillards de quatre-vingts ans; huit perſonnes ont été aſſaſſinées, quatre en ſont mortes;

1770. tout eſt en combuſtion, tout eſt en arme, et ce n'eſt pourtant pas au nom du Seigneur.

Tout capucin que je ſuis, j'étends ma miſéricorde juſque ſur Genève ; car vous ſavez peut-être que non-ſeulement j'ai reçu mes lettres patentes de frère *Amatus de Lamballa*, notre général, réſident à Rome, mais que je ſuis père temporel des capucins de mon petit pays. Je vous donne ma malédiction ſi vous ne m'écrivez pas, et ſi vous ne me mandez pas ce que vous ſavez de l'aſſemblée du clergé.

Avez-vous lu la Religieuſe de *la Harpe* ?

† *Frère V.*, capucin indigne.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

JE commence à être dans le cas de notre pauvre *Damilaville*, mon cher philoſophe, malgré mon cordon de St *François*.

J'ai reçu votre lettre dans le temps même que je venais de me plaindre de vous ; elle m'a bien conſolé.

Vraiment je ſerai très-ſatisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'eſt pas de moi. Vous ſavez bien que, dans les circonſtances où je ſuis, une telle accuſation me ſerait plus mortelle que la groſſeur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre prudence, et je ſuis perſuadé que celui qui vous a confié ſon ouvrage le tiendra ſecret. Il ne ſervirait

qu'à lui attirer la haine de deux cents perſonnes toujours très-redoutables quand elles ſont réunies : cela pourrait l'empêcher d'être de l'académie. Je l'aime, je l'eſtime, je ſuis ſon partiſan le plus déclaré et le plus invariable ; je compte ſur ſon amitié. Les philoſophes doivent ſe tenir ſerrés comme la phalange macédonienne. 1770.

Sirven va prendre ſes premiers juges à partie au parlement de Toulouſe. On l'y protége hautement ; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt que l'abbé *Audra*, parent et ami de l'abbé *Morellet*, docteur de ſorbonne comme lui, profeſſeur d'hiſtoire à Toulouſe, enſeigne publiquement mon Hiſtoire générale. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'uſage des colléges, avec privilége. Un vicaire l'a brûlée devant ſa porte ; le premier préſident l'a envoyé prendre par deux huiſſiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Preſque tout le parlement court aux leçons de l'abbé *Audra*. On ne reconnaît plus ce corps ; la philoſophie commence à expier le ſang des *Calas* : quel plaiſir pour un pauvre capucin comme moi !

Voici la première feuille d'un ouvrage qu'on imprime en Hollande ; elle m'eſt tombée entre les mains. Je me flatte, mon très-cher et très-véritable philoſophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embraſſe en St *François* et en St *Cucuſin*.

1770.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de mars.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne que, si je ne vous ai pas répondu plutôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécille; plaignez-moi donc et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous; aux sentimens de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens ?

Je verrai *Panckoucke*, et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la bastille, peut être dûment tranquillisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, Dieu merci, et ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantiabilité du verbe. A quoi pense l'orateur *Vernet* de ne pas faire comme ce philosophe dont parle *Tacite*, d'aller se mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala differens;* il y attraperait quelque coup de fusil ou de broche, et ce ferait grand dommage.

Oui, vraiment, je sais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment sur cette nouvelle

dignité féraphique. Ne vous avifez pas au moins de vous faire jéfuite, furtout en Bretagne, car ils y font 1770.
actuellement très-mal menés, et on vient de les en chaffer pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Pruffe me mande qu'il eft le meilleur ami du cordelier pape, et que le fucceffeur de *Barjone* le regarde, tout hérétique qu'il eft, comme le foutien de fa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majeftés très-chrétienne et très-catholique voudraient lui faire chaffer. Je ne doute point que le nouveau fujet de frère *Amatus de Lamballa* ne devienne bientôt auffi le meilleur ami de frère *Ganganelli*. Si vous allez jamais lui baifer les pieds et fervir fa meffe, avertiffez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller fonner.

On eft bien plus occupé en ce moment du contrôleur général et de fes opérations (vraiment chirurgicales) que de l'affemblée du clergé. Je ne doute point que cette affemblée ne fe paffe comme toutes les autres, à payer, à clabauder, et à fe faire moquer d'elle. Quand on aura fon argent, on lui dira comme *Harpagon*: *Nous n'avons que faire de vos écritures;* et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu la Religieufe de *la Harpe*, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne penfez-vous pas de même? Adieu, mon cher et illuftre ami; croyez que je fuis et ferai toujours *tuus ex animo*.

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé *de Lille*, et du livre de l'abbé *Galiani*?

1770.

LETTRE XXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier que vous m'avez envoyé. Je suis touché, comme je le dois, de votre confiance; et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième que se trouve l'éloge de *du Marsais*.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons. 1°. Parce que les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très-modiques, et si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grâce, et en déclarant qu'on n'aime point les gens de lettres ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion. 2°. Parce que je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du *bien de l'Etat*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'Etat, que celui qui leur donne des secours de son propre bien, surtout s'ils sont donnés comme je viens de le dire. 3°. Parce que je crains que ces éloges, donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas, et à propos de la voyelle *a*, ne paraissent de l'adulation, et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques ſur l'orthographe de *françois* ſont très-juſtes ; mais on ferait peut-être bien d'ajouter que *français* ne repréſente guère mieux la prononciation, et qu'on devrait écrire *francès*, comme *procès*. C'eſt un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *e*. 1770.

Page 12. Les *hiatus* ſont ſans doute un défaut en général ; mais, 1°. il y a des hiatus à chaque moment au milieu des mots, et ces hiatus ne choquent point ; croit-on qu'*ilia*, inteſtins, ſoit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue ? 2°. Ne devrait-on pas dire que c'eſt une puérilité, et ſouvent un défaut contraire à la ſimplicité et à la naïveté du ſtyle, que le ſoin minutieux d'éviter les hiatus dans la proſe, comme le pratique l'abbé de *la Bletterie* ? *Cicéron* ſe moque dans ſon *Orator* de l'hiſtorien *Théopompe*, qui s'était trop occupé de ce ſoin ridicule. Il me ſemble qu'au mot *hiatus* ou *bâillement*, on pourrait faire à ce ſujet un article plein de goût. 3°. Notre poëſie même me paraît ridicule ſur ce point ; on rejette, *j'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet, *j'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du ſecond vers ſoit beaucoup plus rude. 4°. Il *a Antoine* en averſion, n'eſt point proprement le concours de deux *a* ; parce que *an* eſt une voyelle naſale très-différente de *a*. 5°. Pourquoi eſt-ce un défaut qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre ; qu'importe qu'on y employe une ſeule lettre ou pluſieurs ? le ſeul défaut, c'eſt l'identité de la prépoſition *à* et du verbe *a*.

Page 13. Vers la fin, ne faut-il pas dire ; *vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle ſuivie du mot commençant* PAR LA MÊME *voyelle* ; car rien n'eſt

1770. plus commun, ce me femble, dans *Virgile* et dans tous les poëtes qu'une rencontre de *deux voyelles différentes*. D'ailleurs il y a, ce me femble, dans *Virgile*, et affez fréquemment, des élifions encore plus rudes que *arma amens;* comme, *multùm ille et terris*, &c. et mille autres femblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurais dû me difpenfer, en-fongeant au proverbe *ne fus Minervam.* L'auteur devrait bien confoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la fuite de l'ouvrage, fi elle lui tombe entre les mains. J'embraffe de tout mon cœur mon illuftre et refpectable confrère, et je lui fais mon compliment fur le fuccès de *Sirven*, dont l'humanité lui eft uniquement redevable. J'ai reçu, il y a quelque temps, par l'abbé *Audra* lui-même, l'*Hiftoire générale abrégée*, et je lui en ai écrit une lettre de remercîmens, de félicitation et d'encouragement.

LETTRE XXIV.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mars.

MON cher philosophe, mon cher ami, vous êtes assurément fort modeste, car vous traitez bien mal vos panégyristes qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7, cela se corrigera aisément.

Vous avez toujours sur le bout du nez un certain homme. Le contrôleur général vient de me prendre deux cents mille francs, seul bien libre que j'avais, et dont je pusse disposer; de sorte que, s'il ne me les rend point, je n'ai pas de quoi récompenser mes domestiques après ma mort. L'autre, au contraire, m'a accordé sur le champ toutes les grâces que je lui ai demandées, places, argent, honneurs; et je ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriser, si je ne l'aimais pas.

Il me paraît que *français* doit avoir la préférence sur *francès*. 1°. Parce que dans plusieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès*. 2°. Parce qu'on doit écrire je *fais*, tu *fais*, il *fait*, et non pas je *fès*, tu *fès*, il *fet*. 3°. Parce que la diphthongue *ai* indique bien plus surement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier, et que les provinciaux prononcent toujours mal.

4°. Parce que la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous les mots où elle est employée.

5°. Parce qu'elle montre mieux l'étymologie. Je
1770. *fais*, *facio*, je *plais*, *placeo*, je *tais*, *taceo*. Vous voyez qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillemens des voyelles au milieu des mots, et les bâillemens entre les mots, parce que les ſyllabes d'un mot ſe prononcent tout de ſuite, et qu'on doit très-ſouvent, dans le diſcours ſoutenu, ſéparer un peu les mots les uns des autres.

Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* long-temps que je vous aime : cet *il y a* eſt fort doux ; *il alla à Arles*, eſt un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirais hardiment dans une comédie de bas comique : *Il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu.*

Je n'aime point un verbe en monoſyllabes. Nos barbares de Velches ont fait *il a* d'*habet*.

L'abbé Audra a à Toulouſe un, *&c.*

J'avoue qu'il y a un peu d'arbitraire dans mon euphonie ; chacun a l'oreille faite comme il peut.

Un *e* ne me paraît point choquer un *e*, comme *a* choque un *a*.

Immolée à mon père n'écorche point mon goſier, parce que les deux *e* font une ſyllabe longue. *Immolé à mon père* m'écorche, parce qu'*e* eſt bref. Je peux avoir tort en voyelles et en conſonnes ; mais je crois que, ſi les vers des *Quatre ſaiſons* et de la Religieuſe flattent mon oreille, et ſi tant d'autres vers la déchirent, c'eſt que MM. de *Saint-Lambert* et de *la Harpe* ont ſenti comme je ſens.

Je vous demande très-humblement pardon de

toutes

toutes ces pauvretés ; elles sont au-dessous de vous, je le sais bien ; il ne faut pas parler d'a, b, c, à *Newton*. J'espère qu'il y aura quelques articles plus amusans pour votre imbécillité. Vous êtes imbécille, à ce que je vois, comme *Archimède* et *Tacite*, quand ils étaient las de travailler. 1770.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Saint-Lambert*. Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur. *V.*

Vous me demandez ce que je pense de la Religieuse, des *Géorgiques* et de l'exportation des blés.

Je dis anathême à quiconque ne pleurera pas en lisant la Religieuse.

A quiconque ne rira pas des facéties de *Galiani*, lequel pourrait bien avoir raison sous le masque.

Et à quiconque ne sera pas charmé de voir *Virgile* traduit mot à mot avec élégance.

Puisque je suis en train d'excommunier, et que c'est mon droit, en qualité de capucin, j'excommunie aussi les gens sans goût et sans connaissance de la campagne, qui n'aiment pas les *Quatre saisons* de M. de *Saint-Lambert*.

Bonsoir, mon cher philosophe ; je suis bien malade, mais je prends cela *de la part d'où ça vient*.

1770.

LETTRE XXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 26 de mars.

MON cher et illuftre ami, je pourrais vous dire comme *Agrippine : Non, non, mon intérêt ne me rend point injufte.* Je fais que la perfonne dont vous me parlez fait profeffion de haine pour la philofophie et les lettres ; je ne fais pas non plus fi l'Etat a plus à s'en louer que la philofophie ; mais je lui reconnais des qualités très-louables, et je fais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve feulement que fon éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'eft à la première page, et à propos de la lettre *A*. A l'égard du contrôleur général, que Dieu abfolve, il me fait auffi perdre à moi environ cinq à fix cents livres, et c'eft le denier de la veuve. Jufqu'à préfent, nous voyons comment il fait prendre ; le temps nous fera voir comment il faura payer. Tout mis en balance, la perfonne que vous louez me paraît en effet la plus louable de fes femblables ; vous en avez loué d'autres qui affurément le méritaient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup.

A l'égard de notre petite controverfe poëtique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* eft abfurde, et que *français* eft plus raifonnable ; mais pourquoi employer deux lettres *ai*, pour marquer

un son simple comme celui de l'*e* dans *procès*? La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce: les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre. 1770.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi, disperse tout son camp à l'aspect de Jéhu*, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'*il alla à Arles* est affreux; mais je voudrais qu'on ne fît pas plus de grâce aux autres heurtemens que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire *Duclos* est absent depuis trois semaines: on prétend qu'il est allé négocier avec M. de *la Chalotais*; on assure même que sa négociation n'a pas réussi: je n'en sais pas plus là-dessus que le public, qui pourrait bien n'en rien savoir.

Priez Dieu pour l'ame de l'archidiacre *Trublet*, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battans du paradis. J'espère que nous aurons *Saint-Lambert*

1770. à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus ; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

LETTRE XXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 12 d'avril.

M. *Duclos* est arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illustre maître. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il était allé à Saintes, pour négocier avec M. de *la Chalotais* qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ses fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'*Aiguillon* entamée ; elle pourrait devenir très-sérieuse, mais elle pourrait bien aussi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire *Panckoucke*, qui voit toujours ses cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, se propose d'aller incessamment vous rendre ses hommages. C'est un honnête garçon dont je crois que vous serez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de maître *Aliboron*, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui seront, à ce

qu'on dit, magnifiques; en attendant, nous n'avons pas le sol ou le sou; nous danserons bien, et nous rirons tant bien que mal, mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours assez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité qui continue; mais cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois. 1770.

LETTRE XXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'avril.

Il n'y a pas d'apparence, mon cher philosophe, mon cher ami, que ce soit à *Voltaire* vivant; ce sera à *Voltaire* mourant, car je n'en puis plus; et depuis quelques jours, je sens que je suis au bout de mon écheveau. Je me regarde dans votre entreprise illustre comme votre prête-nom. On veut dresser un monument contre le fanatisme, contre la persécution; c'était vous, c'était *Diderot* qu'il fallait mettre là; je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas, au reste, y mettre une barbe de capucin; car, tout capucin que je suis, je n'en porte point la barbe.

Il ne serait pas mal que *Frédéric* se mît au rang des souscripteurs; cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre

1770. philofophique. Il vous a envoyé, fans doute, le petit ouvrage qu'il a compofé en dernier lieu, dans le goût de *Marc-Aurèle*, pendant qu'il avait la goutte : cela fent encore plus fon *Frédéric* que fon *Marc-Aurèle*.

Adieu, mon digne et illuftre ami ; et fi mon mal de poitrine augmente, adieu pour toujours.

LETTRE XXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de mai.

C'EST M. *Pigal* qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illuftre maître. Vous favez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme *Virgile* aurait reçu *Phidias*, fi *Phidias* avait vécu du temps de *Virgile*, et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conferver les traits du plus illuftre de leurs compatriotes. Avec quel tendre refpect la poftérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument, s'il avait pu exifter ? Elle aura, mon cher et illuftre maître, le même fentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de vifage à offrir à M. *Pigal*, le génie, tant qu'il refpire, a toujours un vifage, que le génie fon confrère fait bien trouver ; et M. *Pigal* prendra, dans les deux efcarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre ftatue. Je ne faurais vous dire, mon cher et refpectable confrère, combien M. *Pigal* eft

flatté du choix qui a été fait de lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la fienne et à celle de la nation françaife. Ce fentiment feul le rend auffi digne de votre amitié, qu'il l'eft déjà de votre eftime. C'eft le plus célèbre de nos artiftes qui vient, avec enthoufiafme, pour tranfmettre aux fiècles futurs la phyfionomie et l'ame de l'homme le plus célèbre de notre fiècle; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient, de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éternifer fur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. *Pigal* n'a pas befoin de recommandation; cependant il a défiré que je lui donnaffe pour vous une lettre dont il eft fi fort en droit de fe paffer; mais ce défir même eft une preuve de fa modeftie, et par conféquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illuftre et ancien ami; renvoyez-nous M. *Pigal* le plutôt que vous pourrez, car nous fommes preffés de jouir de fon ouvrage. Je ne vous dis rien de moi, finon que je fuis toujours imbécille; mais cet imbécille vous aimera, vous refpectera et vous admirera, tant qu'il lui reftera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais préfent appelé *raifon*, que la nature nous a fait. Je vous embraffe de tout mon cœur. 1770.

P. S. Un très-grand nombre de gens de lettres a déjà contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de *Richelieu* et plufieurs perfonnes de la cour ont contribué auffi; M. le duc de *Choifeul* et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince

étranger n'en fît autant, si vos compatriotes n'étaient 1770. jaloux d'être seuls ; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu, adieu.

LETTRE XXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de juin.

MON cher et illustre confrère, cette lettre vous sera remise par M. *Panckoucke* que vous connaissez depuis long-temps, et dont vous m'avez souvent parlé, dans vos lettres, avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore, s'il est possible, par celui que je prends à M. *Panckoucke*, et par la connaissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère, et des sentimens de respect et d'attachement dont il est rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéressent, et je l'ai assuré que vous ne lui refuseriez pas vos bontés et vos conseils. Il vous contera tous les malheurs qu'a essuyé l'infortunée *Encyclopédie*, et le besoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philosophes fassent un bataillon carré pour la soûtenir. J'espère qu'il m'apprendra en quel état est l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui sera si utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le suisse de *Félice* et ses coopérateurs, au nombre desquels sont quelques polissons d'écrivailleurs français, qui prétendent, à ce qu'on dit,

élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou *profpectus* qu'ils ont publiés, ce fera de la befoghe bien faite ; et je ne doute pas que cette *fociété de gens de lettres*, foi-difant, ne renferme *plufieurs fuiffes de porte*, nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en foit, mon cher et illuftre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. *Panckoucke;* et j'efpère que quand vous l'aurez vu, vous l'en trouverez digne, et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embraffe de tout mon cœur.

1770.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 de juin.

MON cher ami, mon cher philofophe, êtes-vous toujours bien imbécille à la manière de *Locke* et de *Newton* ? Prêtez-moi un peu de votre bêtife, j'en ai grand befoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monfieur l'archevêque de Toulouse, qui paffe pour une bête de votre façon, très-bien difciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre efpèce cefferont d'être affemblées? cela eft affez important pour ce pauvre *Panckoucke*.

Répondez, je vous prie, à une autre queftion. Le roi de Pruffe vous a envoyé, fans doute, fon petit écrit contre un livre imprimé cette année, intitulé *Effai fur les préjugés ;* ce roi a auffi les fiens

qu'il faut lui pardonner : on n'eſt pas roi pour rien.
1770. Mais je voudrais ſavoir quel eſt l'auteur de cet *Eſſai* contre lequel ſa majeſté pruſſienne s'amuſe à écrire un peu durement. Serait-il de *Diderot*? ſerait-il de *Damilaville*? ſerait-il d'*Helvétius*? peut-être ne le connaiſſez-vous point ; je le crois imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il ſoit, me paraît reſſembler à *le Clerc de Montmerci;* il a de la force, mais il fait trop de proſe, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous diſe un mot de la plaiſanterie de l'effigie. Le vieux magot que *Pigal* veut ſculpter ſous vos auſpices, a perdu toutes ſes dents, et perd ſes yeux ; il n'eſt point du tout ſculptable ; il eſt dans un état à faire pitié. Conſeillez, je vous en prie, à votre *Phidias* de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sève, qui lui ſervirait de modèle. J'aimerais bien mieux avoir votre buſte que tout autre.

Bonſoir, mon très-cher philoſophe ; badinez avec la vie, elle n'eſt bonne qu'à cela.

1770.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de juin.

VOUS qui, chez la belle Hippatie, (*)
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous saurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A dessiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant cet honneur insigne;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus digne.

C'est un beau soufflet, mon cher et vrai philosophe, que vous donnez au fanatisme et aux lâches valets de ce monstre. Vous employez l'art du plus habile sculpteur de l'Europe, pour laisser un témoignage d'amitié à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des *Pompignans* et des *Frérons*, &c. Vous écrasez, sous ce marbre, la superstition qui levait encore la tête.

M. le duc de *Choiseul* se joint à vous, et c'est en qualité d'homme de lettres; car je vous assure qu'il

(*) Madame *Necker*.

fait des vers plus jolis que tous ceux qu'on lui adreſſe;
1770. et ſoyez très-certain que, ſans *Paliſſot* fils de ſon avocat, et ſans *Fréron* qui a été ſon régent au collége des jéſuites, il aurait été votre meilleur ami : je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai preſqu'autant d'obligation qu'à vous. Vous ſavez dans quel affreux déſordre eſt tombée cette malheureuſe petite république de Genève. Les ſociniens ſont devenus aſſaſſins. J'ai recueilli vingt familles émigrantes; j'ai établi une manufacture de montres chez moi; M. le duc de *Choiſeul* les a protégées, et a fait acheter par le roi pluſieurs de leurs ouvrages. Vous voyez ſi ſon nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la ſtatue.

A l'égard de *Frédéric*, je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire qu'il ſoit de la partie. Il me doit, ſans doute, une réparation comme roi, comme philoſophe et comme homme de lettres; ce n'eſt pas à moi à la lui demander, c'eſt à vous à conſommer votre ouvrage. Il faut qu'il donne. Par quelque ſomme qu'il contribue, madame *Denis* donnera toujours vingt fois plus que lui; elle eſt au rang des artiſtes les plus célèbres, en fait de croches et de doubles croches.

M. *Pigal* m'a fait parlant et penſant, quoique ma vieilleſſe et mes maladies m'aient un peu privé de la penſée et de la parole; il m'a fait même ſourire : c'eſt apparemment de toutes les ſottiſes que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et ſurtout des miennes. Il eſt auſſi bon homme que bon artiſte, c'eſt la ſimplicité du vrai génie.

J'ai vu le deſſin du mauſolée du maréchal de *Saxe*; ce ſera le plus grand et le plus beau morceau

de ſculpture qui ſoit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec ſa naïveté dépouillée de tout amour propre, qu'il avait conçu le deſſein des accompagnemens de la ſtatue du roi qu'il a faite pour Rheims, ſur ces paroles qu'il avait lues dans le Siècle de *Louis XIV* : *C'eſt un ancien uſage des ſculpteurs de mettre des eſclaves aux pieds des ſtatues des rois; il vaudrait mieux y repréſenter des citoyens libres et heureux.* 1770.

Il communiqua cette idée à M. *Bertin* qui, en qualité de miniſtre d'Etat, et plus encore de citoyen, la ſaiſit avec chaleur, et doubla ſa récompenſe : ainſi c'eſt à lui que nous devons l'abolition de cette coutume barbare de ſculpter l'eſclavage aux pieds de la royauté. Il faut eſpérer du moins que cette lâcheté inſultante à la nature humaine ne reparaîtra plus ; il faut eſpérer auſſi qu'en figurant des citoyens heureux béniſſant leurs maîtres, jamais les artiſtes ne mentiront à la poſtérité.

Adieu, mon grand philoſophe, mon cher ami et mon ſoutien.

1770.

LETTRE XXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juin.

VOUS avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. *Pigal*, et une autre par monsieur *Panckoucke*; celle-ci ne sera pas longue, car, à mon imbécillité continue, s'est joint, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre précurseur dans l'autre monde, si cela continue; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de long-temps. Nous avons élu, lundi dernier, M. l'archevêque de Toulouse à la place du duc de *Villars*, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre, aurait pu et dû être noyé dans moins de pages ; et je vois que vous en avez porté à peu-près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de *Pigal*, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que *Jean-Jacques*

Rouſſeau m'a envoyé ſa contribution, et que ce *Jean-Jacques* eſt actuellement à Paris ? Adieu, mon cher maître ; je n'ai pas la force de vous en écrire davantage, mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos queſtions. Je vous embraſſe et vous aime de tout mon cœur. 1770.

LETTRE XXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de juillet.

MON cher et illuſtre ami, j'ai reçu à la fois, par *Marin*, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles eſſentiels ; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécille, triſte, et preſque entièrement privé de ſommeil.

Je n'aime ni n'eſtime la perſonne de *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui, par parenthèſe, eſt actuellement à Paris ; j'ai fort à me plaindre de lui ; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuſer ſon offrande. Si cette offrande était indiſpenſable pour l'érection de la ſtatue, je conçois qu'on pourrait ſe faire une peine de l'accepter ; mais qu'il ſouſcrive ou non, la ſtatue n'en ſera pas moins érigée ; ce n'eſt plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une eſpèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la choſe, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraiſſent penſer comme moi.

1770. Quant à *la Beaumelle*, il n'en eſt pas de même; c'eſt un homme décrié et déshonoré, ainſi que *Fréron* et *Paliſſot*; il ne ſerait pas juſte de mettre *Jean-Jacques Rouſſeau* dans la même claſſe: cependant ſi vous inſiſtez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre ſa ſouſcription que comme aſſocié étranger, ce qui aurait un inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Pruſſe? *Rouſſeau* ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à ſouffrir ſon offrande. A l'égard de *Frédéric*, je lui écrirai à ce ſujet, puiſque vous le déſirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à ſe joindre à nous.

Je ſais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoiſonner votre plaiſir, que ce n'eſt point à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, &c. que nous élévons ce monument, mais au deſtructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle eſt atroce, il eſt facile de graver ſur la ſtatue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que madame *du Deffant*, qui vous a écrit cette noirceur, eſt bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et applaudit les feuilles de *Fréron*, et qu'elle en cite avec éloge les méchancetés qui vous regardent; c'eſt de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit. *Paliſſot* avait fait une comédie intitulée *le Satirique*, dans laquelle il ſe déchirait lui-même à belles dents pour pouvoir déchirer à ſon aiſe les philoſophes. Comme il a ſu qu'on le ſoupçonnait d'être l'auteur

de

de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en disculper ; la pièce a été refusée à la police, malgré la protection de votre ami M. de *Richelieu*, et pour lors *Palissot* s'en est déclaré l'auteur. Adieu, mon cher maître ; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

1770.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juillet.

J'AI un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courier de Lyon à Versoy. Il me paraît que la littérature est comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Vous êtes ami de l'archevêque de Toulouse. Je suis persuadé que vous l'avez mis au rang des souscripteurs, puisqu'il est notre confrère ; mais ce n'est pas assez, il faut qu'il soit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeunesse du parlement de Toulouse est devenue philosophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidens ; mais les vieux sont encore des druides barbares.

Madame *Calas*, que j'embrassai hier avec tous ses enfans, m'apprit que le procureur général *Riquet* avait conclu à la faire pendre et à rouer un de ses fils avec *Lavaisse*. Nous avons contre nous ce procureur général de *Belzébuth* dans l'affaire de *Sirven*. Nous demandons des dédommagemens considérables,

et on nous les doit. *Riquet* s'y oppofe. Pouvez-vous
1770. nous donner la protection de l'archevêque? Il faut fe lier quelquefois avec fes anciens ennemis contre des ennemis nouveaux.

Je fuis un peu en guerre avec Genève, pour avoir recueilli chez moi une centaine de génevois, et pour avoir établi fur le champ une manufacture confidérable, rivale de la leur. Je fuis obligé de bâtir plus de maifons que je n'ai fait de livres. M. le duc de *Choifeul* me foutient de toutes fes forces, il fait fon affaire de la mienne; madame la ducheffe de *Choifeul* l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance univerfelle eft établie chez moi plus qu'à Venife.

Madame de *Choifeul* eft intime amie de madame *du Deffant*.

Vous voyez d'un coup d'œil la fituation délicate où je me trouve.

Elle l'eft bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie*; *Panckoucke* pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de foixante et feize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, fi M. et madame de *Choifeul* ont foufcrit, ou s'ils l'ont oublié; il eft très-néceffaire qu'ils foufcrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable philofophe, et vivez pour faire refpecter la raifon et l'efprit.

N. B. Je crois la Gréce entière libre, au moment que je vous parle : voulez-vous que nous allions y faire un tour?

1770.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

MON très-cher philosophe, je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Systême de la nature;* il me paraît qu'il y a des choses excellentes, une raison forte et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs, des répétitions et quelques inconséquences; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence, ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite de faire rendre à *Jean-Jacques* sa mise; c'est l'avis de M. de *Saint-Lambert*. Je ne peux voir cet homme dans la liste à côté de vous et de M. le duc de *Choiseul;* mais je vous recommande toujours *Frédéric*, non pas parce qu'il est roi, mais parce qu'il m'a fait du mal, et qu'il me doit une réparation.

Je vous prie instamment, mon cher ami, de me mander si vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaisir qu'on ne jouerait point cette infame pièce intitulée *le Satirique;* ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

1770. Si vous voyez monſieur l'archevêque de Touloufe, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera ſa protection pour les *Sirven*. Les *Sirven* plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit. La jeuneſſe du parlement eſt pour nous; mais nous avons contre nous un procureur général qui, dans ſes concluſions ſur le procès des *Calas*, requit qu'on pendît et qu'on brûlât madame *Calas*. Cette bonne et vertueuſe mère me vint voir ces jours paſſés, je pleurai comme un enfant.

Portez-vous bien, vivez pour enſeigner les ſages et pour réprimer les fous.

LETTRE XXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 25 de juillet.

VOUS voulez ſavoir, mon cher maître, ce que je penſe du *Syſtême de la nature*? je penſe comme vous qu'il y a des longueurs, des répétitions, &c., mais que c'eſt un terrible livre; cependant je vous avoue que, ſur l'exiſtence de DIEU, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le ſcepticiſme de raiſonnable. *Qu'en ſavons-nous* eſt, ſelon moi, la réponſe à preſque toutes les queſtions métaphyſiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'eſt que, puiſque nous n'en ſavons rien, il ne nous importe pas ſans doute d'en ſavoir davantage. Le roi de Pruſſe vous a-t-il

envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit, il y a quinze jours, et de la manière la plus preſſante, et peut-être la plus efficace; demandez à *Chabanon* et au comte de *Rochefort* s'ils ſont contens de ma lettre. 1770.

Quant à *Jean-Jacques Rouſſeau*, je vous ai déjà répondu ſur ſa ſouſcription; je vous invite de nouveau à vous détacher de cette idée que vos amis déſapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaiſe.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, ſous le ſecret, que c'eſt à moi que la philoſophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de *Sartine* par quelqu'un qui a du pouvoir ſur ſon eſprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le ſoir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur général *Riquet*, ſoyez tranquille. La perſonne à qui vous me priez de recommander cette affaire, m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette perſonne doit être chère à la philoſophie, par ſa manière de penſer; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la ſtatue, mais nous recevons toujours les ſouſcriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas ſouſcrit encore. Etes-vous sûr que M. le duc de *Choiſeul* ait ſouſcrit? je ſais que c'eſt ſon deſſein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur.

1770.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de juillet.

PREMIEREMENT, mon cher philoſophe, ayez ſoin de votre ſanté. Vie de malingre, vie inſupportable; mort continuelle avec des momens de réſurrection; j'en fais des nouvelles depuis plus de ſoixante ans.

2°. Vous avez ſans doute l'écrit du roi de Pruſſe contre le *Syſtême de la nature*, ouvrage trop long à mon avis; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'eſt apparemment pour ne pas paraître écolier de *Spinoſa* et de *Straton*, qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne ſais comment, dans ce monde. Il me ſemble qu'il y a de l'abſurdité à faire naître des êtres intelligens du mouvement et de la matière qui ne le ſont pas; au moins le roi de Pruſſe relève fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va, dit-on, être imprimée. Nos ennemis diront que la diſcorde eſt dans le camp d'*Agramant*.

Toutefois il faut que les deux partis ſe réuniſſent. Je voudrais que vous fiſſiez cette réconciliation, et que vous leur diſſiez : Paſſez-moi l'émétique, et je vous paſſerai la ſaignée.

Le roi de Pruſſe ne me parle pas plus de certaine ſtatue, que de celle du Feſtin de Pierre; ne lui avez-vous pas écrit ? ne vous a-t-il pas répondu?

Il ne me sied pas d'en parler à *Catherine* l'héroïne. Ce serait à *Protagoras-Diderot* d'en écrire à cette amazone; mais surtout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu: on doit ménager sa bourse que *Moustapha* épuise. Je ménagerai certainement celle de *Jean-Jacques*, et je réprimerai l'orgueil de *Diogène*. Je ne connais point de plus méprisable charlatan: quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous! 1770.

Je vous embrasse bien fort, mon cher ami.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

Je n'ai point encore de réponse, mon cher et illustre maître, à la lettre très-pressante que j'ai écrite au roi de Prusse, le 7 de juillet dernier; il faut cependant qu'elle ait produit son effet, car voici ce que M. de *Catt*, son secrétaire, m'écrit du 22: *Le roi souscrira à ce que vous désirez; quand il vous fera sa réponse, je vous l'enverrai.* Dès que j'aurai cette réponse, je ne perdrai pas un moment pour vous en instruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'est que vraisemblablement j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie, pour rétablir ma tête; j'y suis comme résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney, soit en allant, soit en

1770. revenant. La difficulté eſt d'avoir un compagnon de voyage ; car dans l'état où je ſuis, je ne voudrais pas aller ſeul. Une autre difficulté encore plus grande, c'eſt l'argent que je n'ai pas. Beaucoup d'amis m'en offrent, mais je ne ferais pas en état de le rendre, et je ne veux l'aumône de perſonne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Pruſſe, qui m'avait déjà offert, il y a ſept ans, quand j'étais chez lui, les ſecours néceſſaires pour ce voyage que je me propoſais alors de faire. J'attends ſa réponſe, ainſi que celle d'un ami à qui j'ai propoſé de m'accompagner, et pour lors je vous écrirai ma dernière réſolution.

Je vous ai déjà mandé mon ſentiment ſur le *Syſtême de la nature; non*, en métaphyſique, ne me paraît guère plus ſage que *oui ; non liquet*, eſt la ſeule réponſe raiſonnable à preſque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne ſais ſi on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il ferait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Pruſſe, et je lui ai fait part de mes réflexions ſur ces objets, *grands ou petits ; grands* par l'idée que nous y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils ſont pour nous, comme le prouve leur obſcurité même. L'eſſentiel ferait de ſe bien porter, ſoit en ce monde, ſoit en l'autre ; mais *hoc opus, hic labor eſt.* Adieu, mon cher ami ; je me fais d'avance un plaiſir de l'eſpérance de vous embraſſer encore.

LETTRE XXXIX. 1770.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 auguste.

JE ne perds pas un moment, mon cher et illuſtre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'inſtant même la réponſe du roi de Pruſſe ; non ſeulement il ſouſcrira et ne *refuſera rien*, dit-il, *pour cette ſtatue*, mais la grâce qu'il y met eſt mille fois plus flatteuſe pour vous que ſa ſouſcription même ; la manière dont il parle de vous, quoique juſte, mérite, j'oſe le dire, toute votre reconnaiſſance ; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre ſtatue ; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainſi que de la mienne, bien entendu que ni l'une ni l'autre ne ſortiront de vos mains ; mais le courier preſſe en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaiſir. Adieu, mon cher ami, j'eſpère toujours vous embraſſer bientôt ; j'eſpère auſſi que le même prince qui ſouſcrit ſi dignement et ſi noblement pour votre ſtatue, me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, ſi indiſpenſable pour ma ſanté. Je vous embraſſe de tout mon cœur. Adieu, adieu ; il eſt bien juſte que la philoſophie et les lettres aient quelques conſolations au milieu des perſécutions qu'elles ſouffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

1770.

LETTRE XL.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguſte.

Je ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courier copie de ma lettre au roi de Pruſſe et de ſa réponſe. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci (*). Perſonne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très-peu de perſonnes même connaiſſent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Pruſſe à tout ce que je rencontrerai. Cependant je ſerais très-fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en ſerait peut-être mécontent, et en vérité il ſe conduit trop dignement et trop noblement, en cette occaſion, pour lui donner ſujet de ſe plaindre. J'eſpère donc, mon cher et illuſtre ami, que vous vous contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui déſireront de la voir, ſans ſouffrir qu'elle ſorte de vos mains. Je ſerais infiniment affligé ſi elle paraiſſait ſans le conſentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'eſpère auſſi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Pruſſe; ſon procédé me paraît digne de votre reconnaiſſance, de la mienne et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami; je regarde comme un des plus heureux événemens de

(*) Voyez Mélanges Littéraires., tome II, page 199.

ma vie le bonheur que j'ai eu de réuſſir dans cette négociation. 1770.

J'eſpère vous embraſſer avant la fin de ſeptembre, et vous dire encore une fois, avant que de mourir, combien je vous aime, je vous admire et je vous révère.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'auguſte.

MON cher philoſophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris; car aſſurément on ne ſe porte pas mieux ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Seine. M. de *Fontenelle*, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans ſans en avoir eu l'obligation à Rome; mais enfin, *ogni uno faccia ſecondo il ſuo cervello*.

Je ſouhaite que *Denis* faſſe ce que vous ſavez; mais je doute que le viatique ſoit aſſez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agrémens néceſſaires pour un tel voyage; et ſi vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous?

Ma philoſophie eſt ſenſible; je m'intéreſſe tendrement à vous; je ſuis bien sûr que vous ne ferez rien ſans avoir pris les meſures les plus juſtes.

Un de mes amis, qui n'eſt pas *Denis*, a fait imprimer une réponſe fort honnête au *Syſtême de la nature*; je compte vous l'envoyer par la première poſte. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à *Denis*,

1770. il n'en ferait pas content, non-feulement parce qu'il en a fait une qui eft fans doute meilleure, mais par une autre raifon.

On me mande que le miniftère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres fur l'évêché de *Fréron;* cet homme qui ne devrait être qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des fottifes!

Sæpè mihi dubiam traxit fententia mentem.
Curarent Superi, terras an nullus ineffet
Rector, et incerto fluerent mortalia cafu.

Je vous embraffe du fond de mon cœur.

LETTRE XLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 d'augufte.

TOUS les honneurs, mon cher maître, vous viennent à la fois, et j'en fuis ravi. Je lus hier à l'académie françaife la lettre du roi de Pruffe, et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre ferait inférée dans fes regiftres, comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument fi flatteur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impreffion près, que je vous prie furtout d'éviter, parce que le roi de Pruffe pourrait en être mécontent. Je me fouviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laiffé imprimer la lettre qu'elle

m'avait adreſſée, et depuis ce temps j'ai fait vœu d'être extrêmement circonſpect à cet égard. 1770.

A propos de la czarine, il faut, ſi vous déſirez qu'elle ſouſcrive, que *Diderot* lui en écrive; car je ne ſaurais m'en charger, parce que vraiſemblablement je ne ſerai pas à Paris dans un mois, et par conſéquent hors de portée d'avoir ſa réponſe. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur, et compte toujours vous embraſſer bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Pruſſe, et je crois que vous devez auſſi un petit mot de remercîment à l'académie, que vous adreſſerez au ſecrétaire.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguſte.

DENIS a raiſon, mon très-cher philoſophe; c'eſt à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la ſienne eſt celle dont je ſuis le plus charmé. Je fais taire les faveurs des vieilles maîtreſſes avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas long-temps, par la raiſon que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de *Condorcet;* je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues, en paſſant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaiſir de voir en paſſant Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère *Ganganelli.*

1770. Voici un petit morceau qui est à peu-près en faveur du maître dont il est vicaire. Je ne crois pas que *Denis* trouve bon que je chasse sur ses terres ; mais je ne crois pas non plus qu'il ose paraître fâché. Quoi qu'il en soit, voici la drogue que je vous ai promise. Je vous prie surtout de lire mon aventure avec M. *Rouelle*. Mon petit cheval de trois pieds me paraît une démonstration assez forte contre certain conte des *Mille et une nuits*.

Adieu, mon très-cher voyageur. Madame *Denis* se joint à moi pour vous prier de passer par chez nous en allant voir le saint père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres complimens.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'auguste.

MON cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. *Duclos* une lettre pour l'académie, c'est bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de *Pigal*. Vraiment, c'est bien autre chose que la faiblesse dont vous vous vantiez.

J'écris au souscrivant (*), comme de raison, mais tout cela n'est que *vanitas vanitatum*, quand la machine est épuisée. C'est une plaisante chose que la pensée dépende absolument de l'estomac, et que malgré

(*) Le roi de Prusse.

çela les meilleurs estomacs ne soient pas les meilleurs penseurs. 1770.

Si je suis mort quand vous passerez par Ferney, madame *Denis* vous fera les honneurs de la maison; en attendant je vous embrasse comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

MON cher et véritable philosophe, il y a d'étranges rencontres. Le réquisitorien arrive à Ferney le même jour que vous, et *Palissot* arrive à Genève la veille de votre départ. Il y est encore; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philosophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philosophe (*), avoçat général de Bordeaux, amoureux de la tolérance, de la liberté et d'*Henri IV*, a été enlevé par lettre de cachet, et conduit à Pierre-Encise. C'est apparemment pour ces trois délits; mais *Palissot* aura probablement une place considérable à son retour à Paris, et *Fréron* sera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier, où il y a tant d'esprit et de connaissances; si vous allez à Aix, comme c'était votre intention, on vous

(*) M. *Dupaty*.

1770. recommandera une affaire auprès de M. de *Castillon*, qui pense comme M. *Dupaty*, et qui cependant n'habitera point, à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise; il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquisitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier; vous venez toujours après lui par-tout où il va.

Persequitur pede pœna claudo.

Bien des respects et des regrets à votre très-aimable compagnon de voyage, autant à M. *Duché*, à M. *Venel*, et à quiconque pense. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Mon cœur est à vous jusqu'au moment où j'irai trouver *Damilaville*.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

MON cher et grand philosophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit sans souffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit sans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens si affreuse.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont servi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'est vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de

Dànemarck.

Danemarck. Si ce n'eſt pas vous qui lui avez écrit, c'eſt vous qui lui avez parlé quand il était à Paris, 1770. et c'eſt à vous que je dois ſa belle ſouſcription pour la ſtatue.

Nous avons pour nous, mon cher philoſophe, toutes les puiſſances du Nord; *ſed libera nos à domino meridiano.* Le midi eſt encore encroûté comme les ſoleils de *Deſcartes;* ce ne ſont pas des avocats généraux de nos provinces méridionales dont je parle; vous allez d'un M. *Duché* à un M. de *Caſtillon.* Grenoble ſe vante de M. *Servan;* il eſt impoſſible que la raiſon et la tolérance ne faſſent de très-grands progrès ſous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je reſpecte fort ſon parlement, mais il n'a perſonne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquens dont je vous parle.

Je ſerai très-vivement affligé, s'il eſt vrai que mon *Alcibiade*, dans ſa vieilleſſe, perſécute mon jeune *Socrate* de Bordeaux. Ou je ſuis bien trompé, ou mon *Socrate* eſt un philoſophe intrépide.

Vous me mandez qu'il eſt gai dans ſon château; mais moi je m'attriſte en ſongeant qu'il ſuffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magiſtrat plein de vertu et de mérite : mais comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé *Terrai* pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois *Paliſſot* encore à Genève, et je ſuppoſe qu'il y fait imprimer un recueil de ſes ouvrages; il ſe pourrait bien faire que cette entrepriſe ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute force ſe faire des ennemis célèbres, c'eſt un aſſez mauvais parti.

1770. M. de *Condorcet* m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'efprit et d'agrément, et de bonté pour moi.

Je vous expliquerai, dans quelque temps, l'affaire dont il s'agit avec M. de *Caftillon ;* elle peut être très-glorieufe pour lui, et furement vous vous y intéreflerez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail ; cela ferait peut-être un peu long, et je fuis trop malade.

Madame *Denis* vous préfente toujours fes regrets et à M. de *Condorcet ;* auffi fais-je, et du fond de mon cœur ; mais il n'eft pas jufte que nous vous poffédions feuls, *oportet fruatur famâ fui.*

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de novembre.

De tous les malades, mon cher philofophe, le plus ambulant c'eft vous, et le plus fédentaire c'eft moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Touloufe, fi tolérant, a fait mourir par fon intolérance le pauvre abbé *Audra*, l'intime ami de l'abbé *Mords-les* et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui, et a follicité fa deftitution de fa place de profeffeur en hiftoire, qui lui valait plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le tranfport au pauvre abbé ; il eft mort au bout de

quatre jours : je viens d'en apprendre la nouvelle; on me l'avait cachée pendant plus de ſix ſemaines. 1770.
Vous voyez, mon cher ami, que les philoſophes n'ont pas beau jeu en France.

Voici une petite perſécution à la *Décius*, contre notre primitive Egliſe ; mais nous avons pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice *Catherine II*, le roi de Pruſſe, le roi de Danemarck, la reine de Suède et ſon fils, beaucoup de princes de l'Empire, et toute l'Angleterre. DIEU aura toujours pitié de ſon troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner pour ſucceſſeur à *Moncrif* M. *Gaillard*, au lieu d'un archevêque, à condition qu'il ne parlera pas des cantiques ſacrés que ce *Moncrif* feſait pour la reine. Ne m'oubliez pas auprès de votre compagnon de voyage ; et quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi ſi vous êtes revenu en bonne ſanté. Je vous embraſſe le plus tendrement du monde.

F 2

1770.

LETTRE XLVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 de décembre.

Il y a dix jours, mon cher maître, que je ſuis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres, dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que *Paliſſot* ne ſoit à Genève pour y faire imprimer quelque ſatire contre la philoſophie, et je lui dirai comme les gens du peuple, *j'en retiens part*, tant ſes ſatires me paraiſſent redoutables.

M. *Dupaty* était encore au ſecret, quand j'ai repaſſé à Lyon; j'appris hier qu'il était ſorti de Pierre-Enciſe, et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant à l'homme que j'ai trouvé par-tout, à Lyon et à Montpellier, ſans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurais pu lui dire, dans chaque ville où j'ai ſéjourné durant mon voyage :

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !
Trouverai-je par-tout un bavard que j'abhorre ?

On prétend que, dans ſon diſcours des mercuriales, il a chanté la palinodie, et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais perſonne n'eſt tenté de l'en remercier.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me

faire valoir auprès de vous, en vous laiſſant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il eſt très-vrai que ce prince m'a prévenu, ſans même que je l'euſſe fait ſolliciter par perſonne; mais il ne l'eſt pas moins que, durant ſon ſéjour à Paris, je lui ai parlé de vous avec les ſentimens que vous m'avez depuis ſi long-temps inſpirés. Il eſt encore plus vrai que je ne déſeſpère pas d'obtenir pour cette ſtatue d'autres ſouſcriptions qui peut-être vous flatteront encore davantage; mais ce projet n'eſt pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, ſi, comme je l'eſpère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de ceci à perſonne.

1770.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouſe, et des miens, de lui écrire au ſujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grâce, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre ſa réponſe, dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a impoſé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ſes torts. Je connais trop ſa façon de penſer pour n'être pas ſûr qu'il n'a fait en cette occaſion que ce qu'il n'a pu abſolument ſe diſpenſer de faire, et il y a ſurement bien loin de là à être déclamateur, perſécuteur et aſſaſſin.

Nous avons, dites-vous, pour notre Egliſe l'empereur de la Chine, le roi de Pruſſe, la czarine, le roi de Danemarck, &c. &c. Hélas! mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épître au roi de la Chine:

Les biens ſont loin de nous, et les maux ſont ici, &c.

1770. Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de sa vie, vous embrasse et vous aime de tout son cœur. Ma santé est passable; j'espère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. *Gaillard* sera notre confrère. Votre recommandation n'est pas le moindre de ses titres.

LETTRE XLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de décembre.

MON cher philosophe, mon cher ami, il est important que nous ayons, avec M. *Gaillard*, un littérateur quel qu'il soit, attaché à l'académie, philosophe, et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de *Malesherbes.*

On dit aussi que le président *Debrosses* se présente. Je sais qu'outre *les Fétiches* et *les Terres australes*, il a fait un livre sur les langues, dans lequel ce qu'il a pillé est assez bon, et ce qui est de lui détestable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une consultation de neuf avocats, qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à son propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, si je le poursuis, il pourra me dénoncer comme auteur

d'ouvrages fuſpects que je n'ai certainement point faits. Je puis produire ces belles choſes à l'académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne. 1770.

J'ignore s'il ſe préſente quelque évêque ou quelque balayeur du collége de ſorbonne. Si on veut un homme de lettres, il me ſemble qu'il en faut un qui puiſſe ſervir la littérature et l'académie. Je devine très-bien quelle eſt la ſouſcription dont vous me parlez, cela ſerait charmant.

L'aventure de l'archevêque de Toulouſe n'eſt que trop vraie, et vous ferez très-bien de ſavoir s'il a eu des ordres ſupérieurs; c'eſt un myſtère qu'il faut abſolument éclaircir.

Permettez-moi d'embraſſer M. de *Condorcet* et vos autres amis.

LETTRE L.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de décembre.

Je vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illuſtre maître, que le préſident *Debroſſes* eſt ſur les rangs pour l'académie, et qu'il a des partiſans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai ſu que le nombre de ces partiſans eſt en effet conſidérable, et que nous ſommes menacés de cette plate acquiſition, ſi nous ne feſons pas l'impoſſible pour la parer. Or, vous ſaurez que le grand promoteur de ce plat préſident, eſt le doucereux *Foncemagne*, qui peut-être

1770. craindrait de vous désobliger, s'il ſavait que vous ſerez offenſé d'un pareil choix. Je voudrais donc que vous en écriviſſiez, ſans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'*Argental*, intime ami de *Foncemagne*, et que M. d'*Argental* parlât à *Foncemagne* de votre part. Vous auriez ſoin de mettre dans votre lettre quelque choſe d'honnête pour *Foncemagne* qui en ſerait flatté, qui vraiſemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore auſſi vraiſemblablement que vous avez à vous plaindre du préſident *Debroſſes*. Il ſerait bon auſſi que vous en écriviſſiez fortement à l'abbé de *Voiſenon*, qui ſans cela pourrait être favorable au préſident, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui aſſure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du préſident *Hénault*.

Il paraît juſqu'à préſent que la place de *Moncrif* ſera pour *Gaillard ;* encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour *la Harpe*, je vois clairement qu'il n'y faut pas penſer en ce moment, et que nous ne réuſſirions pas, ſi ce n'eſt peut-être à lui caſſer le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous ſauver d'un mauvais choix, c'eſt de prendre l'abbé *de Lille*, ou d'engager quelqu'un de la cour à ſe préſenter. Je ne déſeſpère pas que nous ne réuſſiſſions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illuſtre maître; écrivez à M. d'*Argental* et à l'abbé de *Voiſenon*, et ſurtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et ſerai juſqu'à la fin *tuus ex animo.*

1770.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

Je ſuis bien embarraſſé, vrai ami, vrai philoſophe. Si j'étais à Paris, je ferais le moulinet; mais des bords du lac Leman je ne peux rien. Vous ſavez ce que je vous ai écrit ſur *Marin;* quels bons ouvrages a-t-il fait? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait *les Fétiches*, et qu'il eſt très-utile aux gens de lettres. Le préſident naſillonneur a fait les *Fétiches*, et même *les Terres auſtrales*, et n'a jamais été utile à perſonne. Si j'écris au petit abbé, il ſe mettra à rire, montrera ma lettre, comme cela lui eſt arrivé plus d'une fois; ſi j'écris à d'*Argental*, il n'en parlera pas à *Foncemagne*, parce qu'il ne s'agit pas là de comédie: la ſeule reſſource eſt *de Lille*. Sa traduction des *Géorgiques* de *Virgile* eſt la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'eſt un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque eſpèce de grand ſeigneur?

Vous avez bien remarqué ſans doute, dans l'édit du roi contre le parlement, ce qu'on dit de l'eſprit de ſyſtême. Il ſe trouve que les philoſophes ont gâté le parlement; on dit qu'ils ſont actuellement enchérir le pain, et qu'ils ſont l'unique cauſe de la guerre entre l'Angleterre et l'Eſpagne. N'eſt-ce pas auſſi la philoſophie qui nous a pris nos reſcriptions? Par ma

1770. foi, il n'y a de plaiſir à être philoſophe que comme le roi de Pruſſe, avec cent cinquante mille ſoldats.

Le roi philoſophe de Danemarck a-t-il fait ce qu'il diſait? *Laleu* prétend que non, mais c'eſt que *Laleu* n'était pas encore apparemment au fait.

Parbleu je prends mon parti; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de *Voiſenon* et à tous les gens de lettres intéreſſés à la choſe. (*)

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de décembre.

CHER et digne philoſophe, c'eſt pour vous dire que je fais part à *Thomas* de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je ſouhaite que cet auteur des *Fétiches*, petit perſécuteur naſillonneur, n'ait point la place due aux *la Harpe*, aux *de Lille*, aux *Caperonnier*, à *Marin* même, qui peut rendre des ſervices aux gens de lettres; mais tâchez que MM. *Duclos*, *Thomas*, *Marmontel*, *Saurin*, *Voiſenon*, gardent le ſecret. J'ai écrit à M. d'*Argental*, et l'ai prié de parler à *Foncemagne*, comme je vous l'ai mandé, et même j'écrirai encore. Je crains bien que l'*infulatus* ne le ſache, et ne me joue un mauvais tour; mais il faut ſavoir mourir pour la liberté.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire, de la part du roi de la Chine.

(*) Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de *Voltaire* renonçait au titre d'académicien, ſi on lui donnait le préſident *de Broſſes* pour confrère.

Je vous prie de me mander ce que vous ſavez du roi de Danemarck. 1770.

Puiſque je ſuis en train de vous parler de rois, je vous avoue que *Catau* me néglige fort, et que le grand-turc ne m'a pas écrit un mot; vous voyez que je ne ſuis pas glorieux.

Je vous prie, mon très-cher ami, quand vous n'aurez rien à faire, de m'écrire tout avec toute la liberté de votre ſublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cauſe) chez *Marin* ſecrétaire de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, et mettez ſimplement pour adreſſe, *à V*, *à Ferney*.

LETTRE LIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de décembre.

J'ÉTAIS bien ſûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouſe n'était pas à beaucoup près auſſi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une perſonne de ſes amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'auteur. L'abbé *Audra* aurait pu ſe l'épargner; il avait d'abord donné de lui-même ſa démiſſion, et l'avait envoyée à l'archevêque qui l'avait acceptée; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement ni rien de ſemblable. Il a retiré cette démiſſion; l'archevêque lui a rendu ſa parole comme il l'avait reçue, ſans même s'être preſſé d'en faire uſage; car s'il ſe fût preſſé, l'abbé aurait pu avoir un ſucceſ-

1770. ſeur avant ſes regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque ; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été profeſſeur, l'archevêque ſe ferait tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu reſter profeſſeur, il a preſque accuſé un des grands-vicaires d'avoir approuvé le livre ; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement, et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni déſigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouſe, il a vu l'abbé, et lui a dit qu'il était impoſſible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux, pût être profeſſeur d'hiſtoire et de religion ; qu'il lui conſeillait de quitter, et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refuſé de quitter; il a répondu qu'il en appellerait au parlement, ſi on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y oppoſait pas, et qu'il s'en tiendrait là, ſi le parlement le renvoyait dans ſa chaire; mais que l'abbé prît garde de s'expoſer devant le parlement. Il y avait entre cette converſation et le mandement deux grands mois. Huit jours et plus ſe ſont écoulés; au bout de ces huit jours il lui a pris une fièvre maligne dont il eſt mort. Il ſe peut faire que le chagrin en ſoit la cauſe; mais vous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui épargner en partie; il lui a même épargné dans le fait, à ce qu'il aſſure, d'autres déſagrémens qu'on avait voulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner ſon mandement, en manquant à ſa parole, en retirant ſa démiſſion, en voulant compromettre un des grands-vicaires. L'archevêque, avant ce temps-là, avait réſiſté pour lui pendant un an aux clameurs du parlement,

des évêques, de l'assemblée du clergé ; à la fin on lui a forcé la main. 1770.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'a fait, à l'égard de l'abbé, que ce qu'il n'a pu se dispenser de faire. Vous pouvez être bien sûr qu'il ne persécutera jamais personne ; mais il est dans une place et dans une position où il n'est pas toujours le maître de s'abandonner tout-à-fait à son caractère et à ses principes également tolérans. Je l'avais vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouse, et je puis bien vous assurer qu'il n'était rien moins que mal-intentionné pour l'abbé *Audra*. Ne vous laissez donc pas prévenir contre lui, et soyez sûr, encore une fois, que jamais la raison n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un très-bon confrère, qui sera certainement utile aux lettres et à la philosophie, pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence, ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'est ce plat et ridicule président *Debrosses*, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaissent les égards qu'on vous doit, combien vous seriez offensé d'un pareil choix.

Adieu mon cher maître ; priez DIEU *ne quid respublica detrimenti capiat*, et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes ; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue, je l'apprends dans ce moment.

1770.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

Ah! mon cher ami, mon cher philosophe, c'est une chose bien cruelle, qu'un homme qui veut faire du bien soit obligé de faire du mal, parce qu'il est prêtre. Enfin l'abbé *Audra* en est mort, et c'est, je vous le jure, une très-grande perte pour les gens de bien; personne n'avait plus de zèle que lui pour la bonne cause.

Je passe le Rubicon, pour chasser le nasillonneur délateur et persécuteur; et je déclare que je serai obligé de renoncer à ma place, si on lui en donne une. J'ai si peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Prusse vient d'envoyer sa noble quote part pour la statue; vous avez mis apparemment Prusse pour Danemarck. La statue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

Messieurs ont donc résolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de *la Barre* ont donc pleuré. On ne juge donc plus de procès? les plaideurs seront réduits à la dure nécessité de s'accommoder sans frais? Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoye une épître au roi de Danemarck, afin qu'il fasse pendant avec le roi de la Chine. C'est un grand

foulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins. 1770.

Je vous prie, quand vous verrez madame *Necker*, de lui dire combien je lui fuis attaché pour le refte de ma vie.

Adieu, mon très-cher confrère.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de février.

MON très-cher philofophe, avez-vous entendu parler de ce nouveau légiflateur de la littérature, 1771. nommé *Clément*, qui juge à mort M. de *Saint-Lambert* et l'abbé *de Lille*? J'ai lu cet animal. J'admire ce ton décifif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce poliffon qui juge fi impérieufement fes maîtres, préfenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'eft mis à juger les autres : c'eft un petit élève de *Fréron*.

On me mande que M. de *Mairan* eft fort malade; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième : mais ne me donnez le nafillonneur ni pour confrère ni pour fucceffeur.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous difais dans mon dernier billet. Je parlais par économie, (comme difent les pères de l'Eglife). Si l'abbé *de Lille*

1771. eſt un homme ſociable, un philoſophe et un homme ferme, ne pouvez-vous pas l'acquérir ? Il mérite par ſon ouvrage cette réfutation de *Clément ;* mais il eſt de l'univerſité, et je crains toujours que ces gens-là ne ſoient des *Ribalier*, des *Cogé*, des *Tamponet*.

Pleurons ſur Jéruſalem et ſoyons tranquilles. L'oncle et la nièce vous embraſſent bien tendrement.

LETTRE LVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de février.

Je vous ſuis infiniment obligé, mon cher ami, de votre diſcours prononcé devant le roi de Danemarck. Jamais vous n'avez rendu la philoſophie plus reſpectable. Ce diſcours eſt un bien beau monument. Toutes les académies de l'Europe doivent vous en remercier.

Je n'oſe encore vous envoyer ma facétie ſur la liberté de la preſſe, que ce monarque établit ſi hardiment dans ſes Etats. Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie, qu'il faut ſoutenir malgré l'orage qui l'a preſque renverſée, des occupations forcées, et mes maladies continuelles, ne m'ont pas laiſſé un moment dont je puiſſe diſpoſer.

Je m'attendais bien que le maréchal de *Richelieu* ſe mettrait à la tête de la faction pour le naſillonneur. Il m'avait fait entendre, dans une de ſes lettres,

lettres, qu'il aimait mieux me servir dans mes amours que dans mes aversions. Il a passé sa vie à me faire des plaisirs et des niches, à me caresser d'une main et à me dévisager de l'autre ; c'est sa façon avec les deux sexes. Il faut prendre les gens comme ils sont. Je lui ai écrit pourtant, et j'avoue ma honte à M. *Gaillard*. J'espère qu'après tout notre homme trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire ; mais, tout en plaisantant, sa faction aura le dessous, et cela est fort amusant. Si je vis, je dirai deux mots à l'ami *le Beau ;* chaque chose vient en son temps. 1771.

Adieu, mon cher philosophe ; adieu l'honneur des lettres. Madame *Denis* est enchantée, comme moi, de votre discours.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

Je crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il ne s'opposera point à M. *Gaillard*.

Vous devez avoir reçu, mon cher philosophe, trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plutôt, tout devient difficile.

J'ai peur que l'Epître au roi de Danemarck sur la liberté de la presse ne paraisse dans un tems bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en disiez votre sentiment, mais je tremble toujours de la laisser courir le monde.

1771. Eſt-il bien vrai qu'on va reſtreindre le reſſort du parlement de Paris à l'île de France? ce pourrait être un grand bien : il eſt cruel de ſe ruiner pour aller plaider en dernier reſſort à plus de cent lieues de chez ſoi.

Je ne ſais comment je ſuis avec madame *Neker*, j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de *Condorcet* ?

Je vous embraſſe bien tendrement mon très cher philoſophe. Je ſuis bien malade. Eſt-il vrai que M. de *Mairan* ſe meure.

Il faut paſſer dans ma barque.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de mars.

MON cher philoſophe, ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avait reçu trois volumes par la voie de M. *Marin*, je le prie inſtamment de vouloir bien m'en informer. Je haſarde enfin de lui envoyer l'épître au roi de Danemarck, avec un peu de proſe verſifiée adreſſée à lui-même. Ce n'eſt pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries, mais j'aime mieux m'égayer ſur les excrémens de la littérature, que ſur d'autres excrémens.

Je ſupplie mon cher philoſophe de ne donner aucune copie des fadaiſes à lui envoyées. Il peut les

lire tant qu'il voudra à ses amis, mais il ne faut pas mettre le public dans sa confidence. 1771.

Voilà donc une quatrième place à remplir, donnez là à qui vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas à ce fripon de nasillonneur, je suis content. Demandez à *la Lande*, qui est voisin de ses terres, s'il n'est pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuses. M. de *Condorcet* pourrait-il succéder à M. de *Mairan*? il n'a rien fait, dira-t-on, tant mieux; nous avons plus besoin de gens qui jugent, que de gens qui fassent.

Je n'ai rien à dire sur tout ce qui se passe aujourd'hui; tout ce que je puis me permettre, c'est de détester du fond de mon cœur les assassins du chevalier de *la Barre* jusqu'au dernier moment de ma vie, c'est ainsi que je vous aimerai.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mars.

Je m'aperçois, mon cher philosophe, que je ressemble à *le Clerc de Montmerci*, je fais trop de vers. Je vois, à ma confusion, que j'ai parlé deux fois des harpies, l'une dans l'épître au roi de Danemarck, l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoise:

Qui vous rendit chez vous puissans sans être impies?
Qui sut de votre table, écartant les harpies,
Sauver le peuple et vous de leur voracité?
Qui sut donner une ame au public hébêté?

1771. Je mettrai à la place, si vous le trouvez bon :

Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes ?
Et qui, du fond du puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébêté ?

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers sur la danoise, si mieux n'aimez en faire de meilleurs.

Voici une autre idée en prose dont vous ferez ce que vous croirez convenable ; je m'en remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit ; et à deux petites phrases près que j'ai trouvées un peu obscures, le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

LETTRE LX.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

On me mande, mon cher ami, qu'on a élu *le Mière* ; en ce cas, vous avez sans doute rengainé ma lettre en faveur du traducteur de *Virgile*, que je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, que j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création des six parlemens

ou conſeils nouveaux. Non-ſeulement les jugemens en dernier reſſort, au parlement de Paris, épuiſaient 1771. les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour ſe ruiner; mais les criminels qu'on transférait à Paris, du fond de l'Auvergne et du Limouſin, coûtaient à l'Etat des ſommes immenſes. En un mot, cet édit me paraît juſqu'à préſent un ſervice eſſentiel rendu à la nation; et puis d'ailleurs, vous ſavez ſi j'ai ſur le cœur le ſang du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de mars.

MON très-cher philoſophe, je penſe comme vous que le ſujet en queſtion ferait excellent pour l'académie de Zug ou de Schaffouſe. Je n'avais jamais vu l'extrait baptiſtére du traducteur des *Géorgiques*. N'eſt-il pas majeur? Nous avions plus d'un conſeiller au parlement qui décidait de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans; et, puiſque l'abbé *de Lille* a été en âge de traduire *Virgile*, il me ſemble qu'il était aſſez âgé pour être auprès du traducteur de *Milton*.

Je ne le connais point, encore une fois. Il ne ſaura point mes bonnes intentions. Je me bornais à être juſte; mais il me paraît que je ne ſuis qu'un franc provincial qui ne connaît pas le monde.

1771. J'apprends, par un autre provincial qui eſt à Paris, qu'on m'attribue une petite feuille qui paraît ſur le parlement de Paris et ſur les conſeils ſouverains. Elle eſt, Dieu merci, d'un jéſuite qui eſt en Piémont; c'eſt le même qui fit *Il eſt temps de parler*, et *Tout ſe dira.*

Vous ſavez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris, et que j'approuve infiniment les ſix conſeils; mais aſſurément je ſuis bien loin de rien imprimer ſur de telles affaires. Je ſuis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne ſe point commettre : cette ſituation eſt triſte.

Quant à votre triple bandeau, on a dû mettre :

Qui du triple bandeau vengea cent diadèmes.

et il m'a ſemblé qu'on diſait tous les jours la tiare pour le pape, et les diadèmes pour les rois. On venge le trône de l'autel; ſi je me trompe, je paſſe condamnation.

Voici une autre querelle. Madame *Necker* me fait ſes plaintes amères de ce que *Pigal* veut me faire abſolument nu. Voici ma réponſe : Décidez de mon effigie, c'eſt à vous que je la dois; c'eſt à vous de me donner un habit, ſi cela vous plaît. Soyez sûr que vêtu ou non, je ſuis à vous juſqu'à ce que je ne ſois plus rien.

Adieu; je n'ai jamais été ſi malade; je ſuis aveugle et goutteux; il faut ſupporter tous les maux du corps et de l'âme. Pour me conſoler, je vous demande en grâce de m'envoyer vos deux diſcours. En vérité, vous ſoutenez ſeul l'honneur des lettres, et je ne ſais point d'homme plus néceſſaire que vous.

1771.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 d'avril.

MON très-cher philosophe, je vous rends mille grâces des momens agréables que vous m'avez fait passer. J'ai entendu la lecture de vos deux discours, car il ne m'est pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un si triste état, que me voilà un petit *Tirésie*, un petit *Oedipe;* et j'ai bien la mine de rester aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

Je n'entendrai jamais rien dans les champs élysées, où je compte bien aller, qui vaille votre dialogue entre *Descartes* et *Christine*. Je ne sais rien de plus beau que votre éloge du roi de Prusse. Il ne vous avouera pas tout le plaisir qu'il aura eu d'être si bien peint par vous dans l'académie des sciences, mais il le sentira de toutes les puissances de son ame. Non, personne n'a rendu la philosophie et la littérature plus respectables. Il n'y a peut-être à présent que notre cour qui n'en sente pas le prix; mais je lui pardonne, si elle établit en effet six conseils pour rendre hardiment la justice, et si elle paye les frais que les pauvres diables de seigneurs de paroisse font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux règlemens du monde. Je serai attaché jusqu'à mon dernier soupir à un ministre qui m'a

1771. fait beaucoup de bien. Je ne le ferai point du tout à des corps qui ont fait du mal ; et puis d'ailleurs, comment aimer une compagnie? on ne peut aimer que son ami ou sa maîtresse.

Adieu, mon cher ami ; je vous recommande beaucoup de courage, et beaucoup de mépris pour le genre-humain.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'avril.

SAGE digne d'un autre siècle, mon cher ami, vous voilà donc secrétaire perpétuel ; c'est un titre que les secrétaires d'Etat n'ont pas. Il me semble qu'il y a une pension sur la cassette, attachée à cette place. M. de *Condorcet* m'apprend cette nouvelle. Je vous pardonne de ne m'en avoir rien dit ; vous avez dû être un peu occupé.

Vous ne mettrez point dans les archives de l'académie le petit conte que je vous envoie pour vous égayer. On m'écrit que *Diderot* est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé : *Réflexions sur la jalousie.* Je n'en crois rien du tout ; je l'aime et l'estime trop pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois? qui aurons-nous pour nouveaux confrères? *La Harpe* a donné, dans le *Mercure*, une dissertation qui me paraît un chef-d'œuvre.

Je compte que ma lettre eſt pour vous et pour lui. J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale, amice.* 1771.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

Je ne ſais pas ce qui arrivera, mon cher ami; mais goûtons toujours le plaiſir d'avoir vu chaſſer les jéſuites, &c. &c. *Et ego in interitu veſtro ridebo vos et ſubſannabo*, dit la Sainte-Ecriture.

J'avais envoyé à la chambre ſyndicale, avec laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes d'un livre nouveau qui m'eſt venu d'Hollande, intitulé : Queſtions ſur l'Encyclopédie, adreſſés à M. *Briaſſon*, pour les remettre à M. le marquis de *Condorcet*. Je ne ſais ſi M. *Briaſſon* m'a rendu ce petit ſervice ; cela pouvait paſſer pourtant pour ma dernière volonté, car j'ai été très-malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux, et que je ſerai aveugle jusqu'à ce que je ſois mort tout-à-fait.

Je viens de voir, ou plutôt de me faire lire, dans le *Journal encyclopédique*, l'épître au roi de Danemarck, non pas telle que vous l'avez, mais telle que je l'ai envoyée à ce monarque, avec un petit bout de lettre qui accompagnait l'envoi. Cela vient ſurement de Copenhague ; le mal eſt très-médiocre.

Pourriez-vous me dire quel eſt l'auteur d'un éloge

1771. de l'abbé *Trublet*, qui eſt dans le même *Journal encyclopédique* d'avril? Ce journal-là ne vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.

Savez-vous qu'on a déjà imprimé quatre tomes du *Dictionnaire* d'Yverdun, pluſieurs articles de M. de *Lalande* qui paraiſſent à la lettre *A*. Mon état ne m'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander ſi on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de *Mairan*?

Je voulais écrire aujourd'hui à M. de *Saint-Lambert*, mais je ne ſais ſi ma faibleſſe me le permettra.

Adieu, mon très-cher philoſophe; j'ai bien peur que la philoſophie n'ait pas plus beau jeu que l'ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de ſe tenir tranquilles. Vous ſavez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé *Arnaud*. Si ce n'eſt pas à moi que l'abbé *de Lille* ſuccède quelque jour, j'applaudirai auſſi, car j'aime toujours les vers; on meurt comme on a vécu.

LETTRE LXV.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de juin.

Je ne sais plus, mon très-cher philosophe, comment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces Questions. Le paquet est tout prêt depuis près d'un mois ; mais plus d'une route qui m'était ouverte auparavant, m'est aujourd'hui bouchée.

Vous ne connaissiez pas, sans doute, la comédie de l'*Homme dangereux*, lorsque, sur son titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez sollicité vivement sa représentation ; c'était le plus sûr moyen de dégoûter l'auteur du théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève avec vos louanges, celles de *Vernet*, et même les miennes, se vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents personnes d'outragées ; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il est singulier que cet ouvrage soit permis, et que l'*Encyclopédie* soit défendue.

Si vous voyez M. de *Schomberg*, je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché, à lui et à ses anciens amis. Mais, pour mes assassins, je leur soutiendrai toujours qu'ils ont tort ; et je crois que, dans le fond de son cœur, il sera de mon avis.

1771. J'ai penſé mourir hier; c'eſt un état qui n'eſt pas ſi déſagréable qu'on le croit; je ſouffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami; la vie eſt horrible ſans la ſanté; mais, lorſqu'à la maladie il ſe joint une petite pointe de perſécution, cet état n'eſt point plaiſant.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Condorcet*. Soyez ſûr que, tant que je vivrai, ma faculté de penſer et de ſentir, mon entéléchie ſera entièrement à vous.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

COMME je ſuis quinze-vingt, mon cher philoſophe, et que je n'ai pas grand ſoin de mes papiers, j'ai perdu une lettre de M. de *Condorcet*, par laquelle il me donnait une adreſſe pour lui envoyer les quatrième et cinquième volumes des Queſtions. Je vous prie de rafraîchir la mémoire de cette adreſſe, car ma mémoire ne vaut pas mieux que mes yeux.

Il eſt fort à préſumer, mon cher ami, que la philoſophie ſera peu reſpectée. Notre royaume n'eſt pas de ce monde. Cependant il eſt ſûr qu'on tolérera votre grande *Encyclopédie* comme un objet de commerce et de finances. Meſſieurs les auteurs ſeront, dans cette occaſion, protégés par meſſieurs les libraires, et je crois que meſſieurs les libraires donnent quelque argent à meſſieurs les commis de

la douane des penſées. Nous ne jouons pas un beau rôle. Notre conſolation eſt d'écraſer des pédans barbares qui nous ont perſécutés. Ils ſont plus maltraités que nous, mais c'eſt la conſolation des damnés. Portez-vous bien, et riez du monde entier; c'eſt le parti le meilleur et le plus honnête. 1771.

Je vous embraſſe, mon cher ami, mais je ne peux pas rire pour le préſent. *V.*

LETTRE LXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

19 d'auguſte.

MON cher ami, j'ai vu le deſcendant du brave *Crillon*, qui eſt venu avec le prince de *Salm*, tous deux inſtruits et modeſtes, tous deux très-aimables et dignes d'un meilleur ſiècle.

Quel homme de lettres donnerez-vous pour ſucceſſeur à un prince du ſang (*)? Il ſe préſente beaucoup de poëtes : ne faut-il pas donner la préférence à M. de *la Harpe* ou à M. *de Lille*?

Vous ſavez ce que c'eſt qu'un banneret, qu'à Berne on appelle banderet. Or le banderet de la république de Neuchâtel, ayant joint à ſa dignité celle d'imprimeur, feſait une très-belle édition du *Syſtême de la nature*. Les dévotes de Neuchâtel, épriſes d'une ſainte rage, ſont venues brûler ſon édition.

(*) M. le comte de *Clermont*.

1771. Le gonfalonier de la république a été obligé de se démettre de sa charge; mais on ne lui a point fait d'autre mal; il n'en aurait pas été quitte à si bon marché dans Abbeville.

On a déjà six volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdun; personne ne la lit, mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de sitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agitait la question *de mathematicis ab urbe expellendis*.

Je suis tout étonné, moi malingre et aveugle, de vous dire des nouvelles du fond de ma solitude et de mon lit.

J'ai donné des paperasses pour vous à monsieur de *Crillon*.

Adieu, mon cher et grand philosophe, que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE LXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de septembre.

Mon très-cher philosophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de *Crillon* et de princes de *Salm* à la cour de France, et quelques rois de Prusse à l'académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlemens, mais je suis sûr qu'aucun ne prêtera son ministère au rappel des jésuites. S'ils reparaissaient, ce ne serait que pour être en horreur à la France; et la philosophie y gagnerait, bien loin d'y perdre. Nous aurions

le plaifir de voir les loups et les renards fe mordre, et le petit troupeau des philofophes ferait en fureté. 1771.

On dit que vous avez prononcé à l'académie un difcours auffi agréable qu'inftructif. Ne permettrez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics? Vous ne dites jamais que des vérités éloquentes; il n'eft pas jufte que nous en foyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre genre. C'eft une apparition de notre Seigneur *Jéfus-Chrift* dans une paroiffe de l'évêché de Tréguier en Baffe-Bretagne, et un difcours qu'il a prononcé devant monfieur l'évêque fur les péchés des Bas-Bretons; le tout avec approbation et privilége. Cela eft bien confolant, et vaut affurément tous vos difcours académiques.

Adieu, mon cher et refpectable ami; je fuis toujours fouffrant et aveugle. Si j'étais bas-breton, *Jéfus-Chrift* m'aurait guéri; mais je vois bien qu'il ne fe foucie pas des Suiffes.

1771.

LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de ſeptembre.

MON cher ami, voici donc de quoi exercer la philoſophie. *La Harpe* perſécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de *Fénélon*; j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous me direz que plus elle eſt abſurde, plus je la dois croire, et que c'eſt le cas du *credo quia abſurdum*. Cette extravagance aura-t-elle des ſuites? l'académie agira-t-elle? eſt-ce à l'académie qu'on en veut? la choſe eſt-elle ſérieuſe, ou eſt-ce une plaiſanterie? Je vous demande en grâce de me mettre au fait, cela en vaut la peine.

Nous avons ici madame *Dixneufans* (*) dont vous êtes le médecin. Elle a perdu de ſon embonpoint, mais elle a conſervé ſa beauté. Son mari nous a dit des choſes bien extraordinaires; tous deux ſont très-aimables; ils méritent de proſpérer, et ils proſpèreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonſoir, mon très-cher et très-grand philoſophe.

J'ajoute que *la Harpe* m'ayant preſſé très-vivement d'écrire à monſieur le chancelier, j'ai pris cette liberté, quoique je la croye aſſez inutile; mais enfin je lui ai dit ce que je penſais ſur les diſcours académiques, ſur la ſorbonne et ſur l'*Encyclopédie*.

(*) Madame la comteſſe de *Rochefort*.

LETTRE

1771.

LETTRE LXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 d'octobre.

IL n'eſt que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conſeil qui ſupprime le diſcours de *la Harpe*. Cet arrêt a été ſollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Rheims. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la ſorbonne, mais le ſyndic *Ribalier* s'y eſt oppoſé ; il ſe ſouvient de l'affaire de *Marmontel*. L'académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette ſuppreſſion, ou du moins qu'elle ne ſe fît par un arrêt du conſeil ; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne ſerait ni crié ni affiché ; mais il eſt imprimé, et il a été donné à l'imprimerie royale à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que, de tous nos confrères de Verſailles, M. le prince *Louis* eſt le ſeul qui ait ſervi l'académie dans cette occaſion ; les autres, ou n'ont rien dit, ou peut-être ont tâché de nuire. Voilà où nous en ſommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver déſormais, comme autrefois, les diſcours des prix par deux docteurs de ſorbonne. Il y a quatre ans que nous avions ceſſé d'exiger cette approbation, par des raiſons très-raiſonnables. 1°. Parce que, lorſqu'on annonça, dans une aſſemblée publique, que l'éloge de *Charles V* devait être ainſi approuvé, le public nous rit au nez,

1771. et nous le méritions bien. 2°. Parce qu'il y a des éloges, comme celui de *Molière*, qui auraient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens. 3°. Parce qu'il y en a, comme ceux de *Sulli*, de *Colbert*, où il faut parler d'autre chose que de théologie, et où l'approbation de deux docteurs de sorbonne ne mettrait point l'académie à couvert des tracasseries. 4°. Enfin, parce que ces docteurs abusaient scandaleusement du droit d'effacer ce qu'il leur plaisait; témoin l'éloge de *Charles V*, dans lequel ils avaient effacé tout ce qui était contraire aux prétentions ultramontaines, à l'inquisition, &c. Il faudra pourtant désormais se soumettre à ce joug; à la bonne heure. Je gémis et je me tais. Si on vous envoie l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'avaient pas pris la peine de lire le discours de *la Harpe*. Je sais que plus d'un évêque désapprouve fort cette condamnation; mais ils risqueraient trop à s'expliquer.

Adieu, mon cher ami; j'ai le cœur navré de douleur.

LETTRE LXXI.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

Mon cher et vrai philofophe, vous aviez grand befoin de cette philofophie qui confole le fage, qui rit des fots, qui méprife les fripons, et qui détefte les fanatiques. Je vois que, par tous les règlemens qu'on a faits fur les blés, on a prefque empêché les Velches de manger, et on s'efforce à préfent de nous empêcher de penfer. La perfécution va jufqu'au ridicule, et c'eft le partage des Velches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon fens, ainfi que contre la liberté. Que vous refte-t-il pour votre confolation? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce que vous penfez, quand les portes font fermées. Si vous aviez été en Ruffie, on vous y aurait vu honoré, refpecté et enrichi. Vous feriez, par-tout ailleurs qu'à Paris, l'ami des rois ou de ceux qui inftruifent les rois, et vous ferez chez vous en butte aux bêtifes d'un cuiftre de forbonne, ou à l'infolence d'un commis. C'eft dans de telles circonftances que le ftoïcifme eft bon à quelque chofe :

> *Virtus, repulfæ nefcia fordidæ,*
> *Intaminatis fulget honoribus.*

Qui prendrez-vous donc pour fuccéder à notre confrère le prince du fang? Un philofophe nous ferait plus utile qu'un prince; mais où le trouver?

Gardez-vous bien de prendre un mauvais poëte; c'eſt
1771. la pire eſpèce de toutes et la plus mépriſable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et ſurtout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis ?

Voici de petites affaires parlementaires que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne ſoit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philoſophe; je ne ſais comment vous envoyer le ſix et le ſeptième volume des Queſtions. Paris eſt une ville aſſiégée, où la nourriture de l'ame n'entre plus. Je finis comme *Candide* en cultivant mon jardin; c'eſt le ſeul parti qu'il y ait à prendre.

Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de novembre.

Je vous ai écrit, mon cher philoſophe, par monſieur *Bacon*, non pas *Bacon* de Vérulam, mais *Bacon* ſubſtitut du procureur général, et pourtant philoſophe.

J'ai demandé à *Marin* ſi je pouvais vous faire tenir par lui le ſix et ſeptième volume des rogatons alphabétiques, que je vous prie de mettre dans votre bibliothéque, ſans avoir l'ennui de les lire; il ne m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame *le*

Gendre, sœur de M. *Hénin* notre résident. Cela sera nombre parmi vos livres; ce n'est qu'un hommage que je mets à vos pieds. 1771.

Il paraît un ouvrage très-curieux et très-bien fait, intitulé l'*Histoire critique de Jésus-Christ*. Il n'est pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève; mais aussi il n'est pas aisé d'en faire passer en France. DIEU me préserve de servir à répandre cet ouvrage abominable, capable de dessécher toutes les semences de la religion chrétienne dans les consciences les plus timorées! Je ne l'ai lu qu'avec une sainte horreur, et en fesant des signes de croix à chaque ligne.

Il paraît encore deux autres petits livres qui sont des canons de douze livres de balle, tandis que l'*Histoire critique* est une pièce de vingt-quatre. L'un est l'*Examen des prophéties*, et l'autre l'*Esprit du judaïsme*. On nous en fait craindre encore plusieurs autres de mois en mois. *Belzébuth* ne se lasse point de persécuter les fidelles. Nous touchons aux derniers temps, sans doute.

L'expulsion des jésuites annonce la fin du monde, et nous allons voir incessamment paraître l'*Antechrist*. Je me prépare pour cette grande révolution, puisque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant, je vous embrasse le plus tendrement du monde, avec vénération et amour.

1771.

LETTRE LXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de novembre.

Je ne fais, mon cher maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre du 19 d'octobre, et le paquet qui y était joint. J'ai lu le beau Discours d'*Anne du Bourg*, qui ne corrigera point les fanatiques, mais qui du moins rendra le fanatisme odieux ; les *Pourquoi* auxquels on ne répondra point, parce qu'il n'y a point de bonne réponse à y faire que de réformer les Velches qui resteront velches encore long-temps ; et la *Méprise d'Arras* qui me paraît bien modestement appelée *méprise*, et qui n'empêchera point que les successeurs de ces assassins, aussi fanatiques, plus ignorans et plus vils, ne fassent souvent des *méprises* pareilles, sans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ce qui se passe dans ce bas monde, je voudrais aller tirer le père éternel par la barbe, et lui dire, comme dans une vieille farce de la passion : *Père éternel, quelle vergogne*, &c. Je suis navré et découragé. Je finirai, et je crois bientôt, par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les sottises qui se disent, et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne, et par trouver que tout ira bien quand j'aurai bien digéré et bien dormi. Je vous en souhaite autant, mon cher ami. Je fais du genre-humain deux parts, l'opprimante et l'opprimée ; je hais l'une et je méprise l'autre.

Que ne ſuis-je au coin de votre feu pour épancher mon cœur dans le vôtre ! je ſuis bien sûr que nous ſerions d'accord ſur tous les points. 1771.

Il y a ici un abbé *du Vernet*, bon diable, zélé pour la bonne cauſe, et votre admirateur enthouſiaſte depuis long-temps, qui ſe propoſe d'élever à votre gloire, non pas une ſtatue, comme *Pigal*, mais un monument littéraire, et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à Ferney. Je vous demande vos bontés pour lui, et j'eſpère que vous l'en trouverez digne.

C'eſt ſamedi prochain 23 que nous donnerons un ſucceſſeur à ce prince dont le nom a ſi ſtérilement chargé notre liſte. Je ne vous réponds pas que nous ayons un bon poëte; nous en aurions un et même deux ſi j'en étais cru; mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête, et qui prenne intérêt à la cauſe commune. C'eſt à peu-près tout ce que nous pouvons faire dans les circonſtances préſentes, et vous penſeriez de même, ſi vous voyiez de près l'état des choſes. Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous embraſſe tendrement.

1771.

LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de novembre.

Mon cher philoſophe, je vous envoie ce rogaton qui ſort de la preſſe. Il y a quelques articles qui pourront vous amuſer. Vous n'avez pas été content de *Memnius*, car vous n'en dites mot. Il me paraît clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelligence : et par les imperfections et les misères de cette nature, il me paraît que cette intelligence eſt bornée : mais la mienne eſt ſi prodigieuſement bornée, qu'elle craint toujours de ne ſavoir ce qu'elle dit ; elle reſpecte infiniment la vôtre ; elle gémit comme vous ſur bien des choſes ; elle vous eſt tendrement attachée. *V.*

LETTRE LXXV.

1772.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars.

Il y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous fais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant, et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé *Clément*, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de *Mably* qui mène M. *Clément* sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé de *Mably* est frère de l'abbé de *Condillac*, dont il n'a sûrement pas pris les conseils en cette occasion. La haine que ce protecteur de *Clément* affiche contre les philosophes est d'autant plus étrange, qu'assurément personne n'a plus affiché que lui, et dans ses discours et dans ses ouvrages, les maximes anti-religieuses et anti-despotiques qu'on reproche à tort ou à droit à la plupart de ceux que *Clément* attaque dans sa rapsodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il est bon que

1772. vous fachiez ; car enfin il eft bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, finon que la littérature eft dans un état pire que jamais ; que je deviens prefque imbécille de découragement et de trifteffe ; mais que cet imbécille vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraffe et vous recommande les poliffons et leurs protecteurs.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de mars.

MON très-cher philofophe, je conçois par votre lettre, et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs, que la littérature et la philofophie font comme nos finances, un peu fur le côté. Notre gouvernement a befoin d'économie, et les philofophes de patience. C'était dans ce temps-ci qu'il vous fallait voyager. Pour moi, dans tous les temps il faut que je refte dans ma retraite ; ma fanté s'affaiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une vifite à Paris, et j'en fuis bien fâché.

Je n'ai point vu la *Clémentine ;* M. de *la Harpe* m'en parle, M. de *Chabanon* auffi, et ils n'en difent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers, j'en ferai mon profit ; car j'aime toujours les bons vers, tout vieux que je fuis : mais on prétend que l'ouvrage eft très-ennuyeux ; c'eft un grand mal. Une fatire doit

être piquante et gaie. J'ai peur que ce *Clément* ne ſoit un petit pédant, fort vain, fort ſot, fort étourdi, de fort mauvaiſe humeur. Il ſe flatte qu'à force d'aboyer contre d'honnêtes gens il ſera entendu à la cour, et qu'il obtiendra une penſion, comme le ſavetier *Nuttelet* en eut une du clergé, pour avoir inſulté des janſéniſtes dans la rue. 1772.

M. de *Condorcet* m'a parlé d'une tragédie des Druides, qui eſt, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce eſt philoſophique ; c'eſt peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choſes que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de Caſtor et Pollux ; mais il faut que je renonce à tous les plaiſirs.

Madame *Denis* et moi, nous vous embraſſons, nous vous regrettons, nous vous aimons très-tendrement.

J'ai arrangé avec *Gabriel Cramer* la petite affaire avec l'enchanteur *Merlin*.

A l'égard de ſes tomes de mélanges, il faut que vous ſachiez que ce ſont bêtiſes de typographie, tours de libraire, menſonges imprimés. Il a plu à *Gabriel* de débiter, ſans me conſulter, tous les rogatons qu'il a trouvés ſous mon nom dans les *Mercures* et dans les feuilles de *Fréron*. Il en a même farci ſon édition in-4°. Je l'ai grondé terriblement, il n'en a fait que rire ; il dit que cela ſe vend toujours, que cela s'achète par les ſots pendant un certain temps, qu'enſuite cela ſe vend quatre ſous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je ſuis une eſpèce d'agoniſant qui voit vendre ſa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier ſoupir. Bonſoir ; mon agonie eſt votre très-humble ſervante.

1772.

LETTRE LXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

1 de juillet.

„ J'EN appelle aux étrangers qui ont pouffé les „ hauts cris, qui ont répété, après des français, *que nous* „ *étions une nation frivole qui favait rouer et ne favait pas* „ *combattre*. Qui a donné le plus grand fcandale, ou un „ enfant indifcret, ou des juges qui le font périr dans „ les plus affreux fupplices? La mort de l'infortuné „ chevalier de *la Barre* eft un bien plus grand crime „ que celle de *Calas*. Au moins dans celle-ci, un juge „ peut alléguer d'avoir été féduit par des préfomptions „ et par le cri public; dans celle-là, c'eft une indécence „ punie comme le prétendu parricide de Touloufe.

„ Obfcurs fanatiques, qui du fond de vos tanières, „ où vous rongez les os et fucez le fang des fages, „ apprenez à l'univers que vous êtes les colonnes des „ mœurs et du culte; phrafeurs mitrés ou fans mitres, „ avec un capuchon ou fans capuchon, quand cefferez-„ vous, de faire des homélies fur la charité, pour „ apprendre que c'eft au favant d'inftruire et non pas „ au bourreau? „

Voilà, mon cher philofophe, ce qui a été prononcé à Caffel, le 8 d'avril, en préfence de monfieur le landgrave, de fix princes de l'Empire, et de la plus nombreufe affemblée, par un profeffeur en hiftoire, que j'ai donné à monfeigneur le landgrave. J'efpère qu'il ne lui arrivera pas la même chofe qu'à l'abbé *Audra*.

On peut chez vous faire pendre des philosophes, mais la philosophie subsistera toujours. 1772.

Virtutem videant, intabescantque relictam.

M. *Marmontel* vous a-t-il montré les Systêmes? quel profane a si cruellement estropié les Cabales?

C'était un bizarre effet de la destinée qui préside au petit comme au grand, qu'on travaillât en même temps, à Paris et à Ferney, au sujet des Druides, sous des noms différens, et qu'on fît les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les Français écrivent, et que l'étranger les imprime.

Le parti est pris d'écraser les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, *Platon*; vivez chez vos barbares.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juillet.

MON très-cher ami, mon très-illustre philosophe, madame de *Saint-Julien*, qui veut bien se charger de ma lettre, me fournit la consolation et la liberté de vous écrire comme je pense.

Vous sentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens. Vous m'apprenez que celui qui devait être le soutien le plus intrépide

1772. de l'académie en a voulu être le persécuteur. Le présent et le passé me font une égale peine : je ne vois que cabales, petitesses et méchanceté. Je bénis tous les jours les causes secondes ou premières qui me retiennent dans la retraite. Il est plus doux de faire ses moissons que de faire des tracasseries ; mais ma solitude ne m'empêchera pas d'être toujours uni avec les gens de bien, c'est-à-dire avec vos amis, à qui je vous supplie de me bien recommander.

Votre *chût* est fort bon ; mais il n'est pas mal d'ordonner, de la part de DIEU, à tous ceux qui voudraient être persécuteurs, de rire et de se tenir tranquilles.

Je vois qu'en effet on cherche à persécuter tous les gens de lettres, excepté peut-être quelques charlatans heureux, et quelques faquins sans aucun mérite. Il faut un terrible fonds de philosophie pour être insensible à tout cela ; mais vous savez qu'ainsi va le monde.

Ce qui se passe dans le Nord n'est pas plus agréable. Votre Danemarck a fourni une scène qui fait lever les épaules et qui fait frémir. J'aime encore mieux être français que danois, suédois, polonais, russe, prussien ou turc ; mais je veux être français solitaire, français éloigné de Paris, français suisse et libre.

Je m'intéresse beaucoup à l'étrange procès de M. de *Morangiés*. Mes premières liaisons ont été avec sa famille. Je le crois excessivement imprudent. Je pense qu'il a voulu emprunter de l'argent très-mal à propos, et au hasard de ne point payer ; que dans l'ivresse de ses illusions et d'une conduite assez mauvaise, il a signé des billets avant de recevoir l'argent. C'est une absurdité ;

mais toute cette affaire est absurde comme bien d'autres. 1772.
Si vous voyez M. de *Rochefort*, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclaircissemens qu'on ne m'en a donné. Les avocats se donnent tant de démentis, les faits qui devaient être éclaircis le sont si peu, les raisons plausibles que chaque partie allégue sont tellement accompagnées de mauvaises raisons, qu'on est tenté de laisser tout là. Un traité de métaphysique n'est pas plus obscur : et j'aime autant les disputes de *Mallebranche* et d'*Arnaud*, que la querelle de *du Jonquay*. C'est par-tout le cas de dire : *Tradidit mundum disputationi eorum.*

J'en reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver son jardin, et que *Candide* n'eut raison que sur la fin de sa vie. Pour vous, il me paraît que vous avez raison dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philosophe ; c'est-là le grand point. Je m'affaiblis beaucoup ; et, si je suis quelquefois *Jean* qui pleure et qui rit, j'ai bien peur d'être *Jean* qui radote ; mais je suis surement *Jean* qui vous aime.

1772.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de ſeptembre.

JE voudrais, mon très-cher et très-grand philoſophe, qu'on donnât rarement des prix, afin qu'ils fuſſent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'académie fût toujours libre, afin qu'il y eût quelque choſe de libre en France. Je voudrais que ſon ſecrétaire fût mieux renté, afin qu'il y eût juſtice dans ce monde.

Je voudrais .... je m'arrête dans le fort de mes je voudrais, je ne finirais point. Je voudrais ſeulement avoir la conſolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public français*. On m'a dit que cela eſt fort; mais cela eſt-il fort bon? et avons-nous un droit public, nous autres Velches? il me ſemble que la nation ne s'aſſemble qu'au parterre. Si elle jugeait auſſi mal dans les états généraux que dans le tripot de la comédie, on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéreſſe à aucune aſſemblée publique, qu'à celles de l'académie, puiſque vous y parlez. On vous a couſu la moitié de la bouche; mais ce qui vous en reſte eſt ſi bon qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaiſir.

Nous attendons une hiſtoire détaillée de l'aventure du Danemarck; on la dit très-curieuſe; on prétend même qu'elle eſt vraie: en ce cas, ce ſera la première de cette eſpèce.

Le

Le roi de Prusse me mande qu'il m'envoie un service de porcelaine; vous verrez qu'elle se cassera en chemin. Il jouira bientôt de sa Prusse polonaise; en digèrera-t-il mieux? en dormira-t-il mieux? en vivra-t-il plus long-temps? 1772.

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre; que les conducteurs, les anti-tonnerres deviennent à la mode comme les dragées de *Keiser*. Si *Nicolas Boileau* avait vécu de notre temps, il n'aurait pas dit si crûment:

Je crois l'ame immortelle, et que c'est Dieu qui tonne.

Vivez *memor nostri;* je suis à vous passionnément.

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

MON cher philosophe, ce siècle-ci ne vous paraît-il pas celui des révolutions, à commencer par les jésuites, et à finir par la Suède, et peut-être à ne point finir. Voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez sans doute entendu parler d'un abbé *Pinzo*, qui a écrit, ou laissé écrire sous son nom, une lettre à la *Jean-Jacques*, prodigieusement folle et insolente. On a imprimé cette lettre; l'imprimeur s'est servi de mon orthographe; les sots l'ont crue de moi, et un fripon l'a envoyée au pape: voilà où j'en suis avec sa sainteté. Elle est infaillible, mais je ne sais si c'est en

1772. fait de goût, et s'il démêlera que ce n'eſt pas là mon ſtyle.

Mandez-moi, je vous prie, ce que c'eſt que cet abbé *Pinzo;* et, au nom du grand Etre dont *Ganganelli* eſt le vicaire, *da mi conſiglio.*

Nous avons ici *le Kain;* il enchante tout Genève. Il a joué dans Adélaïde du Gueſclin; il jouera *Mahomet* et *Ninias*, après quoi je vous le renverrai.

Voici mon petit remercîment au remercîment de M. *Vatelet.*

Je vous embraſſe de toutes mes forces.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de novembre.

MON cher et grand philoſophe, mon véritable ami, j'ai reçu, par une voie détournée, une lettre que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parce que voici la ſaiſon où je perds la vue ſelon mon uſage. Je ne ſavais pas d'ailleurs que vous fuſſiez l'ami de madame *Geoffrin;* je vous en félicite tous deux : mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui reſſemblent un peu à la vôtre, et qui pourraient me tromper. Il eſt vrai que perſonne ne vous reſſemble; mais n'importe, mettez toujours un D.

Pour vous ſatisfaire ſur votre lettre, vous et madame *Geoffrin*, il faut d'abord vous dire que je brochai,

il y a un an, les Lois de Minos, que vous verrez siffler inceſſamment. Dans ces Lois de Minos, le roi *Teucer* dit au ſénateur *Mérione*, 1772.

> Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

Le ſénateur lui répond :

> Je vous offre mon bras, mes tréſors et mon ſang;
> Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang,
> Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
> Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie, &c.

C'était le roi de Pologne qui devait jouer ce rôle de *Teucer*, et il ſe trouve que c'eſt le roi de Suède qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec madame *Geoffrin* dans ſon attachement pour le roi de Pologne, et dans ſon eſtime pour M. le comte d'*Heſſenſtein;* mais je l'avertis que *Mérione* n'eſt qu'un petit fanatique, et qu'il n'a pas la nobleſſe d'ame de ſon ſuédois. J'admire *Guſtave III*, et j'aime ſurtout paſſionnément ſa renonciation ſolennelle au pouvoir arbitraire; je n'eſtime pas moins la conduite noble et les ſentimens de M. le comte d'*Heſſenſtein*. Le roi de Suède lui a rendu juſtice; la bonne compagnie de Paris, et les Velches même la lui rendront. Pour moi, je commence par la lui rendre très-hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'épître à *Horace;* cette copie eſt un peu griffonnée, mais c'eſt la plus correcte de toutes. Je deviens plus inſolent à meſure que j'avance en âge. La canaille dira que je ſuis un malin vieillard.

1772. *André Ganganelli* a heureusement assez d'esprit pour ne point croire que la lettre de l'abbé *Pinzo* soit de moi ; un sot pape l'aurait cru et m'aurait excommunié. On ne connaît point cet abbé *Pinzo* à Rome. C'est apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philosophes. Il m'a passé quelquefois de pareils croquans par les mains.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer un service de porcelaine de Berlin, qui est fort au-dessus de la porcelaine de Saxe et de Sève ; je crois que Dantzick en payera la façon.

Adieu ; vous verrez un beau tapage le jour des Lois de Minos. Il y a encore des gens qui croient que c'est l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laisser dire le monde. Les *Fréron* et les *la Beaumelle* auront beau jeu.

Bonsoir ; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de *Condorcet ;* et surtout dites à madame *Geoffrin* combien je lui suis attaché.

LETTRE LXXXII. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

J'AI pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à *Thiriot* auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète *Grimm* est déjà en fonction; mais si cela n'était pas, si ce grand prophète était employé ailleurs, il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère *la Harpe*, et que le roi de Prusse serait bien content d'avoir un correspondant littéraire, aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place; et si la chose est praticable, vous y avez déjà songé. J'en ai écrit un petit mot au roi.

Voudriez-vous bien me mander où l'on en est sur cette petite affaire.

Vous souvenez-vous d'un nommé d'*Etallonde*, fils de je ne sais quel président d'Abbeville, à qui on devait pieusement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agrémens de la question ordinaire et extraordinaire; après quoi, il devait être brûlé à petit feu, conjointement avec le chevalier de *la Barre*, petit-fils d'un lieutenant général des armées du roi; le tout pour avoir chanté une chanson gaillarde, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins velches? Le roi de Prusse vient de donner une compagnie à ce petit d'*Etallonde*,

1772. auquel il avait donné une lieutenance à l'âge de dix-sept ans, âge auquel le sénateur *Pasquier* et d'autres sages et doux sénateurs l'avaient condamné à la petite réparation publique que d'*Etallonde* esquiva, et qui fut prescrite au chevalier de *la Barre*, pour l'édification des fidelles.

Adieu, mon cher philosophe; je vous aime inutilement, car je ne suis bon à rien dans ce monde; mais je vous aime de tout mon cœur.

Madame *Denis* a été très-malade, et moi je le suis toujours.

LETTRE LXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de décembre.

Oui, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui sait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *superstition*, de *tyrannie*, de *tolérance*, de *persécution*, et même de *Saint-Barthelemi*;

car soyez sûr qu'on voudrait en faire une de nous tous. 1772.

Voilà les cuistres de l'université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur *Cogépecus* qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans pour prix à tous les autres cuistres du royaume: *Non magis* DEO *quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.* Admirez néanmoins avec quelle bêtise cette belle question est énoncée; car ce beau latin, traduit littéralement, veut dire que *la philosophie n'est pas plus ennemie de* DIEU *que des rois;* ce qui signifie, en bon français, qu'elle n'est ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds savent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me semble que ce serait bien le cas de répondre à leur belle question, non en latin, mais en bel et bon français, pour être lu par tout le monde. Il faudrait que l'auteur fît semblant d'entendre l'assertion de ces cuistres dans le sens très-vrai et très-naturel qu'elle présente, mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner.

Que de bonnes choses à dire pour prouver que la philosophie n'est ennemie ni de DIEU ni des rois! et quels coups de foudre on peut lancer à cette occasion sur ses ennemis, en rappelant les *Damiens*, les *Ravaillac*, les *Alexandre VI*, et tous les monstres qui leur ont ressemblé! Ce serait à vous, mon cher maître, plus qu'à personne, à rendre ce service aux frères persécutés.

Vous ignorez vraisemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature, contre vous et vos amis.

1772. Vous ignorez que *Cogépecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Rheims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé *Sabatier*, venu de Caſtres avec des ſabots, que j'ai chaſſé de chez moi comme un laquais, parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus eſtimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, eſt entré, en qualité de décrotteur bel eſprit, chez un comte de *Lautrec* qui avait des procès, écrivait lui-même ſes mémoires, et les donnait à *Sabatier* à mettre en français. Le comte de *Lautrec* s'aperçut que ſa partie adverſe était inſtruite de ſes moyens avant que ſes mémoires paruſſent. Il alla chez ſon avocat et ſon procureur qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur ſe défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent ſi bien qu'ils découvrirent une lettre de *Sabatier* aux gens d'affaires de la partie adverſe. Le comte de *Lautrec* inſtruit, fit venir *Sabatier*, lui montra ſa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chaſſa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, ſous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en préſence de ſon avocat et de ſon procureur, qui feraient préſens, et qui, par ſa friponnerie, avaient été expoſés à un ſoupçon qu'ils ne méritaient pas; et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protége; ce n'eſt pas de ces canailles, qui ne méritent que le mépris, c'eſt de leurs protecteurs qu'il faudrait faire juſtice.

Il faut que je vous diſe encore un trait de *Cogépecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver *Larcher*,

ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux, et excitant *Larcher* à se joindre à lui pour demander vengeance. *Larcher* qui vous a contredit sur je ne sais quelle sottise d'*Hérodote*, mais qui au fond est un galant homme, tolérant, modéré, modeste, et vrai philosophe dans ses sentimens et dans sa conduite, du moins si j'en crois des amis communs qui le connaissent et l'estiment; *Larcher* donc le pria de lire l'article qui les regardait, le trouva fort plaisant, écrit avec beaucoup de grâces et de sel, et lui dit qu'il se garderait bien de s'en plaindre. 1772.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de janvier.

MON cher et digne soutien de la raison expirante, je pourrais vous dire: Si vous voulez voir un beau tour, faites-le; mais vous êtes nécessaire à la bonne cause, vous êtes dans la fleur de l'âge, vous êtes secrétaire de quarante gens pleins d'esprit; je suis inutile, je suis sur le bord de ma fosse, je n'ai rien à risquer; je ferai très-volontiers le chat qui tirera les marons du feu. Le *non magis* m'a tant fait rire, tout malingre que je suis, que je n'en ai pu dormir de la nuit, et que j'ai passé les premières vingt-quatre heures de l'année 1773, à me brûler la patte, en tirant vos marons. 1773.

1773. Tout ce que je crains, c'eſt que les pauvres diables ne ſe doutent de leur ſottiſe, et ne changent leur *non magis* en *non minus*, ce qui rendrait ma nuit blanche abſolument inutile.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous ſavez ſur ces belles choſes, et tout ce qui peut ranimer ma vieilleſſe; car j'ai réſolu de me moquer des gens juſqu'à mon dernier ſoupir. Je ſuis volontiers comme *Arlequin* condamné à la mort, à qui le juge demanda de quel genre de mort il voulait périr? il choiſit fort ſenſément de mourir de rire.

N'oubliez pas le charmant *Savatier*. Dites-moi, ſi vous le ſavez, le nom du procureur et de l'avocat; car, après tout, il s'agit du ſalut de la république, et il ne faut rien négliger.

Vous ne me parlez point des Lois de Minos que M. de *Rochefort* doit vous avoir prêtées à vous ſeul. Je vous avertis, en honnête conjuré, que ſi ces Lois ſont ſifflées, les pattes du chat ſont coupées. Je n'aurai point le prix de l'univerſité, et la bonne cauſe ira à tous les diables.

On m'a envoyé un livre de maître *Pompignan*, évêque du Puy en Velay, contre le théiſme, le déiſme, l'athéiſme et le janſéniſme: cela m'a paru parfait en ſon genre. C'eſt, ou je me trompe fort, un chef-d'œuvre de bavarderie et de bêtiſe. DIEU nous conſerve ce cher homme!

Vous ne m'avez point répondu ſur la correſpondance de *Luc*.

Adieu, mon très-cher ami; mes reſpects à *Laurent* et à *Tartufe*, mais mille ſincères et tendres amitiés à tous vos amis.

LETTRE LXXXV. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

J'ai découvert, mon cher ami, que l'auteur du discours pour les prix de l'université s'appelle *Belleguier*, ancien avocat dans je ne sais plus quelle classe du parlement. Son style m'a paru médiocre, mais tous les faits qu'il rapporte sont si vrais et si incontestables, que je tremble pour lui.

Souvenez vous dans l'occasion de l'avocat *Belleguier*, et ne vous moquez pas trop de l'université, de peur qu'elle ne se rétracte.

La belle *Catau* m'a envoyé copie de la lettre qu'elle vous a répondue. J'aurais voulu qu'elle y eut joint la vôtre. Vous voyez qu'elle est une bonne philosophe, et qu'elle est bien loin d'envoyer en Sibérie des étourdis de velches qui sont venus faire le coup de pistolet pour l'honneur des dames, dans un pays dont ils n'avaient nulle idée. Vous verrez qu'elle finira par les faire venir à sa cour, et par leur donner des fêtes, à moins qu'on n'envoye encore des nouveaux *Don-Quichotes* pour conquérir l'aimable royaume de Pologne. Pour moi, j'imagine que tout se traitera paisiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, et même qu'on payera nos rentes.

Je suppose que je dois une réponse à M. de *Condorcet*, il ne signe point, et je prends quelquefois son écriture pour une autre. Cette méprise même m'est

1773. arrivée avec vous, mon cher philosophe. Je crois qu'il faudrait avoir l'attention de mettre au bas de ce qu'on écrit la première lettre de son nom, ou quelque autre monogramme pour le soulagement de ceux qui ont mal aux yeux comme moi. Par exemple je signe *Raton*, et *Raton* aime *Bertrand* de tout son cœur.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 9 de janvier.

RATON tire les marons pour *Bertrand*, du meilleur de son cœur ; il prie DIEU seulement qu'il n'ait que les pattes de brûlées. Il compte que, vous et M. de *Condorcet*, vous ferez taire les malins qui pourraient jeter des soupçons sur *Raton ;* cela est sérieux au moins.

J'ai deux grâces à vous demander, mon cher et grand philosophe ; la première, est de vouloir bien me faire envoyer sur le champ, et sous l'enveloppe de *Marin*, ou sous quelque autre contre-seing, la dissertation de M. de *la Harpe* sur *Racine*, qu'on dit un chef-d'œuvre.

La seconde, c'est de me dire comment se nommait le curé de Fresnes. Il y a une fameuse prière à DIEU d'un curé de Fresnes, du temps de M. d'*Aguesseau*. Ce bon prêtre parle à DIEU, avec effusion de cœur, de la tolérance qu'on doit à toutes les religions, et qu'elles se doivent toutes les unes aux autres, attendu qu'elles sont tout-à-fait ridicules ; mais pénétré de

l'amour de DIEU et des hommes, il chérit DIEU autant que *Damilaville* le haïssait. J'ai son manuscrit, il est cordial. Je voudrais savoir le nom de ce philosophe tondu. 1773.

M. le chevalier de *Châtellux*, qui devait être naturellement le seigneur de ce curé, fera *ma félicité*, s'il veut bien vous dire tout ce qu'il sait sur cet honnête pasteur. Rendez-moi donc ces deux bons offices qui pressent, et le tout pour le maintien de la bonne cause. *Raton* embrasse *Bertrand* de tout son cœur, et lui est bien attaché pour le reste de sa fichue vie.

LETTRE LXXXVII.

DE Mʀ. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de janvier.

JE me hâte, mon cher maître, de vous tirer d'inquiétude au sujet du plaisant *non magis*. N'ayez pas peur que ces cuistres y changent rien ; ils prétendent même qu'il est beaucoup plus latin de dire *non magis* DEO *quàm regibus*, &c., que *non minùs regibus quàm* DEO, &c. : c'est-à-dire apparemment, selon cette canaille, que rien n'est plus latin que de dire tout le contraire de ce qu'on veut dire. Ils ont mieux fait; ils ont signé eux-mêmes leur ineptie, en marquant bêtement la crainte qu'ils avaient qu'on ne les entendît à rebours. *Cogépecus* a écrit lui-même de sa main au-dessous de la proposition latine, dans le programme imprimé, cette traduction : *La prétendue philosophie*

1773. *de nos jours n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel*, et j'ai sous les yeux un de ces programmes. Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu aux rieurs, et que je recommande à votre bonne humeur et à vos nuits blanches à force de rire. Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu.

J'ignore le nom du procureur et de l'avocat témoins des coups de bâton donnés au charmant *Savatier*.

Au reste, la rapsodie de ce polisson n'est pas son ouvrage; il n'est là que comme le bouc émissaire pour recevoir toutes les nasardes qu'on voudra lui donner. Cette infamie est l'ouvrage d'une *société*, et dans le sens le plus exact; car je suis bien informé que les jésuites y ont la plus grande part.

A propos de ces marauds-là, qui, par parenthèse, vont être détruits malgré la belle défense que fait *Ganganelli* pour les conserver, vous ai-je dit ce que le roi de Prusse me mande dans une lettre du 8 de décembre : *J'ai reçu un ambassadeur du général des ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que, lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment de Fitz-james, je n'avais pas cru devoir intercéder pour ce corps, et que le pape était bien le maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent.* J'ai donné copie de cet endroit de la lettre aux ministres de Naples et d'Espagne, qui partagent notre tendresse pour les jésuites, et qui ont envoyé cet extrait à leurs cours *respectives*, comme dit la *Gazette d'Hollande*. J'espère que le roi d'Espagne en augmentera d'amour pour la société, et que cette

petite circonstance servira, comme dit *Tacite*, à *impellere ruentes*. 1773.

Je n'ai point vu cette vilenie du Puy en Velay, dont vous me parlez; mais ce qui vous étonnera, c'est que dans le *Mandement* que l'archevêque de Paris vient de donner au sujet de l'incendie de l'hôtel-Dieu, il n'y a pas un mot contre les philosophes. Le prélat dit seulement que ce sont *nos crimes* qui sont cause de ce malheur. Il n'en ordonne pas moins des prières pour remercier DIEU de ce qu'il n'y a eu que trois ou quatre cents de ces malheureux qui aient été brûlés. Je m'imagine que DIEU répondra *qu'il n'y a pas de quoi*. Mais ce qui vaut mieux que le *Mandement*, c'est qu'on va établir dans le diocèse une fête qui se célébrera tous les ans, sous le titre du *Triomphe de la foi*, et dans laquelle il y aura un sermon de fondation contre les philosophes, où on leur promet bien de les dépeindre chacun en particulier, de manière qu'il n'y aura que leur nom à ajouter au bas du portrait. Je disais l'autre jour à l'académie française, en présence de *Tartufe* et de *Laurent* : *Je suis bien étonné que monsieur l'archevêque n'ait pas dit, dans son Mandement, que c'étaient les philosophes qui avaient mis le feu à l'hôtel-Dieu ; pendant qu'on est en train de bien dire, qu'est-ce que cela coûte ? d'autant plus*, ajoutais-je, *que ces éloquentes sorties sont devenues style de notaire :* et les philosophes riaient, et *Tartufe* et *Laurent* ne disaient mot.

Le roi de Prusse ne veut plus de correspondant littéraire, c'est du moins ce qu'il m'a mandé ; il est trop dégoûté de nos rapsodies, et il a raison.

1773. Je lui avais proposé M. *Suard*, avant que *la Harpe* y eût songé, ou que vous y eussiez songé pour lui. N'êtes-vous pas enchanté de l'*Eloge* de *Racine*?

J'ai lu les Lois de Minos; le sujet est beau, mais je crains pour le cinquième acte, et je trouve de la langueur dans le second et une partie du troisième; je crains d'ailleurs que les amateurs de l'ancien parlement, qui ne valait pourtant guère mieux que le moderne, ne trouvent dans cette pièce, dès le premier acte, et même dès les premiers vers, des choses qui leur déplairont; et que l'auteur, en se mettant à la merci des sots, ne les ait pas assez ménagés. Voilà mon avis qui, peut-être, n'a pas le sens commun, mais que je donne bien pour ce qu'il est. Adieu, mon cher maître; le ciel vous tienne en joie! Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur; tous nos amis en font autant.

LETTRE

LETTRE LXXXVIII. 1773.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de janvier.

ENCORE une lettre, direz-vous, mon cher maître! oui vraiment, et c'eſt pour vous divertir d'une idée qui m'a paſſé par la tête. Je me ſuis aviſé, après en avoir conféré avec quelques-uns de nos *frères* de l'académie, de propoſer à l'aſſemblée de ſamedi dernier, 11 du mois, d'envoyer à monſieur l'archevêque de Paris 1200 livres, au nom de la compagnie, pour les pauvres de l'hôtel-Dieu. J'ai dit que je ne propoſais pas une plus grande ſomme, parce qu'il fallait de toute néceſſité qu'elle fût répartie également entre les quarante, et que pluſieurs de nous n'étaient pas aſſez riches pour donner plus de trente livres. La propoſition, comme vous croyez bien, a été unanimement acceptée : cependant *Laurent Batteux* aurait été récalcitrant, s'il l'avait oſé ; mais il a dit que, pour faire cette aumône, il ſe *retrancherait de ſon néceſſaire.* Vous noterez qu'il n'a que huit à neuf mille livres de rente, tout au moins. Les dévots de l'académie auraient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un philoſophe encyclopédiſte et damné comme moi ; mais enfin il faudra qu'ils l'avouent, et j'ai fait dire à monſieur l'archevêque, en lui envoyant, le lendemain dimanche, les douze cents livres, que c'était moi qui en avais

1773. fait la propofition. Il s'habillait, dans ce moment, pour aller à Saint-Roch dire la meſſe de cette belle fête inſtituée contre les philoſophes ; et j'avais recommandé à mon commiſſionnaire, qui eſt intelligent, d'aller trouver monſieur l'archevêque dans la ſacriſtie de Saint-Roch, s'il n'était pas chez lui, et de lui donner, dans cette ſacriſtie même, l'argent des philoſophes pour les pauvres, dans le temps où il s'habillait pour les exorciſer.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que votre contingent eſt de trente livres ; vous me le ferez remettre quand vous voudrez ; j'ai écrit à tous les abſens. *Pompignan* ſe fera peut-être prier ; mais laiſſez-moi faire, il payera, ou il verra beau jeu. Le roi et l'archevêque ſeront très-exactement inſtruits de tous ceux qui ne payeront pas. J'en fais mon affaire. Peut-être ne feriez-vous pas mal, mais je laiſſe ceci à votre prudence, d'envoyer dix ou quinze louis, plus ou moins, à monſieur l'archevêque, indépendamment des trente livres qu'il faut me remettre. En ce cas, chargez-moi de les envoyer, je vous réponds que votre commiſſion ſera bien faite, et que les pierres même la ſauront.

On vient de jouer un plaiſant tour à *Cogépecus* et aux cuiſtres ſes conſors, dans l'*Avant-coureur*. On a traduit littéralement ſa belle propoſition latine... *La philoſophie.... n'eſt pas plus ennemie de* DIEU *que des rois*, et on ajoute que *ce ſujet lui-même eſt très-philoſophique*. Je ſais qu'on ſe prépare à ſe moquer de lui dans d'autres journaux, ſans compter peut-être ce qui lui viendra d'ailleurs.

Le comte d'*Heſſenſtein*, pénétré de reconnaiſſance

pour vous, a écrit à madame *Geoffrin* pour la prier de faire insérer, dans le *Mercure* et dans le *Journal encyclopédique*, l'un et l'autre fort lus dans le Nord, l'extrait de la lettre que vous m'avez écrite à son sujet. J'ai répondu que je n'en ferais rien sans votre aveu : ainsi réponse à ce sujet, si vous le voulez bien. Pour que vous n'achetiez pas chat en poche, voici ce que vous m'avez mandé, et que je ferais imprimer, si vous le trouvez bon. 1773.

„ Je me trouve d'accord avec madame de *** „ (madame *Geoffrin*) dans son attachement pour le „ roi de Pologne, et dans son estime pour M. le „ comte d'*Hessenstein*...... J'admire *Gustave III*, et „ j'aime surtout passionnément sa renonciation „ solennelle au pouvoir arbitraire : je n'estime pas „ moins la conduite noble et les sentimens de „ M. le comte d'*Hessenstein*. Le roi de Suède lui a „ rendu justice ; la bonne compagnie de Paris, et „ les Velches même la lui rendront : pour moi, je „ commence par la lui rendre très-hardiment. „

Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Je travaille à la continuation de l'*Histoire de l'académie française*. Il y est souvent question de vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi. *Vale*. Mes respects à madame *Denis* ; j'espère que sa santé sera meilleure.

1773. LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de janvier.

RATON convient que *Bertrand* a raifon par fa lettre du 9 de janvier. *Bertrand* a mis le doigt fur la plaie; mais il faut qu'il fache qu'on a retranché à *Raton* deux fcènes affez intéreffantes, auxquelles il a été obligé de fubftituer des longueurs. On ne fera jamais rien de paffable, et le commerce de l'efprit ira toujours en décadence, quand les commis à la phrafe retourneront vos poches à la douane des penfées.

C'eft dommage, car le fujet était heureux, et il a donné lieu à des notes qui feront dreffer les cheveux à la tête des honnêtes gens, à moins qu'ils ne foient chauves.

M. *Belleguier* m'a écrit que vous auriez reçu fon difcours pour les prix de l'univerfité, il y a plus de huit jours, fi fes typographes n'avaient pas été fort inquiétés à Montpellier où fa drôlerie s'imprime. Ce M. *Belleguier* n'eft point plaifant, ou du moins il n'a pas cru que l'on dût plaifanter dans cette affaire. Il eft quelquefois un peu ironique; mais il prouve tout ce qu'il dit par des faits authentiques auxquels il n'y a pas le petit mot à répondre. Je ne crois pas qu'il ait le prix, car ce n'eft pas la vérité qui le donne. La pauvre diableffe eft toujours au fond de fon puits, où elle crie: *Croyez cela et buvez de l'eau.*

Oui, vous m'avez dit, mon cher et grand philosophe, ce que *Luc* vous mandait au sujet des révérends pères, et vous m'aviez instruit du bon usage que vous aviez fait de sa lettre ; mais vous ne m'avez point parlé de celle de *Catau*. 1773.

C'est une chose infame que je n'aye pas lu l'*Eloge de Racine ;* je m'en suis plaint à vous. Cet ouvrage m'était absolument nécessaire ; il est ridicule qu'on ne me l'ait point envoyé. Ce serait une bien bonne affaire si les Crétois pouvaient avoir une espèce de petit succès, malgré la rigueur des temps et la dureté des commis. Je vous réponds que cela ferait du bien à la bonne cause, vu les choses utiles dont cette polissonnerie est accompagnée. DIEU veuille avoir pitié de nos bonnes intentions ! Je me recommande à lui ; je ne cesserai de le servir en esprit et en vérité, jusqu'au dernier moment de ma pauvre vie ; mais je me recommande à vous davantage.

Je vous trouve bien hardi de m'écrire par la poste en droiture. Est-ce que vous ne savez pas que toutes les lettres sont ouvertes, et qu'on connaît votre écriture comme votre style ? que n'envoyez-vous vos lettres à *Marin* ? il les ferait passer sous un contre-seing que la poste respecte.

Mille complimens à M. de *Condorcet* et à vos autres amis. Si jamais on me prend pour monsieur *Belleguier*, il est de nécessité absolue que vous rejetiez bien loin cette horrible méprise, et surtout que vous tâchiez de ne point rire.

Je vous embrasse bien tendrement.

Raton.

1773.

LETTRE XC.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier.

J'AI entendu parler, mon cher maître, de cet avocat *Belleguier ;* on m'a dit que c'eſt un jeune homme qui promet beaucoup ; il a même écrit je ne ſais quoi dans l'affaire des *Calas*, qui a fait plus de bien, dit-on, à la cauſe de cette malheureuſe famille, que toutes les bavardes déclamations des avocats *Loyſeau* et *Beaumont*, que DIEU faſſe taire.

Encore une fois, n'ayez pas peur que l'univerſité ſe rétracte. Je ne doute point que nous ne voyons (ou voyions) inceſſamment, dans les feuilles d'*Aliboron*, une belle diatribe pour prouver qu'on ne pouvait pas dire en meilleur latin, que *la philoſophie n'eſt pas moins ennemie du trône que de l'autel.* Vous aurez vu, ſans doute, le numéro 3 de la *Gazette littéraire des Deux-Ponts* de cette année, où l'on traduit en bon français le beau latin de cette canaille, et où l'on félicite un corps auſſi ſage et auſſi reſpectable que l'univerſité de rendre un ſi éclatant hommage à la philoſophie, tandis que des pédans, des hypocrites et des imbécilles déclament contre elle. Cet article a été lu ſamedi en pleine académie, en préſence de *Tartuſe* et de *Laurent*, qui n'ont dit mot, tandis que tout le reſte applaudiſſait ; et j'ai conclu, après la lecture, que ce n'était pas le tout d'être fanatique, qu'il fallait tâcher encore de n'être pas

ridicule. Quoi qu'il en ſoit, j'attends avec impatience le plaidoyer de l'avocat *Belleguier*. Il me paraît qu'il a beau jeu pour prouver ſa thèſe. Pour moi, ſi j'avais l'honneur d'être ſur les bancs, voici comme je plaiderais, en deux petits ſyllogiſmes, la cauſe de la philoſophie. 1°. Les deux plus grands ennemis de la divinité ſont la ſuperſtition et le fanatiſme; or, les philoſophes ſont les plus grands ennemis du fanatiſme et de la ſuperſtition; donc, &c. 1773.

2°. Les plus grands ennemis des rois ſont ceux qui les aſſaſſinent, et *poi* ceux qui les dépoſent ou les veulent dépoſer; or, *eſt-il que Ravaillac*, *Grégoire VII* et conſors, aſſaſſins et *dépoſeurs* ou *dépoſiteurs* de rois, n'étaient brin philoſophes, *ergò*, &c. Voilà les marons que *Bertrand* voit ſous la cendre, et qui lui paraiſſent très-bons à croquer; mais il a la patte trop lourde pour les tirer délicatement. Vous voyez bien qu'il eſt néceſſaire que *Raton* vienne au ſecours de *Bertrand;* mais je puis bien vous répondre que *Bertrand* ne mangera pas les marons tout ſeul, et qu'il en laiſſera même la meilleure part à *Raton*, pour ſa peine de les avoir ſi bien tirés.

Vous voyez que ce pauvre *Bertrand* n'eſt pas heureux. Il avait demandé à la belle *Catau* de rendre la liberté à cinq ou ſix pauvres étourdis de velches; il l'en avait conjurée au nom de la philoſophie; il avait fait, au nom de cette malheureuſe philoſophie, le plus éloquent plaidoyer que de mémoire de ſinge on ait jamais fait; et *Catau* fait ſemblant de ne pas l'entendre; elle eſquive la requête; elle répond que ces pauvres velches, dont on demandait la liberté, ne ſont pas ſi malheureux qu'on l'a cru. Ne dites

1773. pourtant mot, d'ici à six semaines, de la réponse de *Catau;* car *Bertrand* ne s'en est pas vanté, il ne l'a montrée à personne. Il a récrit une seconde lettre, le plus éloquent ouvrage qui soit jamais sorti de la tête de *Bertrand;* il attend impatiemment l'effet de ce nouveau plaidoyer, et ne désespère pas même du succès. *Raton* devrait bien se joindre à *Bertrand*, et représenter à la belle *Catau* combien il serait digne d'elle de donner cette consolation à la philosophie persécutée : ce serait un beau *post-scriptum* à ajouter au plaidoyer de l'avocat *Belleguier.*

Il est inconcevable que vous n'ayez pas reçu l'*Eloge de Racine;* il y a plus de quinze jours que l'auteur vous l'a envoyé par *Marin*. Samedi dernier, sur mes représentations, il en a fait partir un nouveau par la même voie ; j'espère que vous l'aurez enfin, et vous le trouverez tel qu'on vous l'a dit, très-beau. Le chevalier de *Châtellux* n'a jamais entendu parler de ce curé de Fresnes; mais il ira aux informations, et promptement, et vous en rendra compte lui-même, et sera charmé d'avoir ce prétexte pour vous écrire.

Savez-vous que l'archevêque de Paris n'a pas osé aller officier à cette belle fête du *Triomphe de la foi?* Il s'habillait, dit-on, pour y aller; je ne sais qui est venu lui dire qu'il fesait une sottise, et il a envoyé dire qu'il ne viendrait pas, au curé de Saint-Roch, qui en tombera malade.

Bertrand.

LETTRE XCI. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

ON ne peut faire une aumône de cinquante louis plus plaiſamment; on ne peut ſe moquer d'un ſot avec plus de nobleſſe. Ce trait, mon cher ami, figurera fort bien dans l'*Hiſtoire de l'académie*, qui ſera moins minutieuſe que celle de *Péliſſon*, et qui ne ſera pas pédante comme celle de d'*Olivet*.

Je me garderai bien de rien offrir, en mon propre et privé nom, à *Chriſtophe;* il me dirait : Que ton argent périſſe avec toi! alors il jouerait le beau rôle, et j'en ſerais pour mon ridicule.

En reliſant ma lettre ſur M. le comte de *Heſſenſtein*, je ne vois rien qui en doive empêcher l'impreſſion. Nous verrons ſi le cuiſtre de ſorbonne, qu'on a donné pour cenſeur aux journaux, ſera plus difficile que moi. Je vous remercie de votre attention et de votre délicateſſe ſur ce petit point.

Je ne connais point cet *Avant-coureur;* j'ignore quelle eſt la belle ame qui a ſi bien traduit le latin de *Cogépecus*.

L'avocat *Belleguier* eſt toujours perſuadé qu'il aura un acceſſit le grand jour de la diſtribution des prix de l'univerſité. Il voudrait vous avoir déjà confié ſon ouvrage; mais ſurement la ſemaine où nous entrons ne ſe paſſera pas ſans qu'on vous en envoye quelques exemplaires, et vous en aurez de poſte en

1773. poſte : vous les pourrez faire circuler par l'homme intelligent qui fait ſi bien les commiſſions à la ſacriſtie de Saint-Roch.

J'ai fait ce que j'ai pu auprès de M. *Belleguier*, pour l'engager à être un peu plus plaiſant, et à moins tourner le poignard dans la plaie ; mais il n'eſt pas poſſible de donner de la gaieté et de la légéreté à un vieil avocat ; ces gens-là aiment trop l'ithos et le pathos. J'ai peur que ce M. *Belleguier* ne ſe faſſe des affaires ; mais je m'en lave les mains.

Que DIEU vous tienne en joie !

Raton.

LETTRE XCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de janvier.

OUI, mon illuſtre *Bertrand*, j'ai lu l'annonce qui ſe trouve dans la *Gazette littéraire des Deux-Ponts*, par M. de *Fontanelle*. Jamais M. de *Fontenelle* n'aurait oſé en dire autant. La diatribe de l'avocat *Belleguier* ne pourra partir, à ce qu'il m'a mandé, que mercredi prochain, 27 du mois. Ce pauvre avocat tremble ; il a les meilleures intentions du monde ; il n'a dit que la vérité, et c'eſt pour cela même qu'il tremble. Il dit qu'il vous en enverra d'abord un petit nombre d'exemplaires pour ſonder le terrain.

Il avait autrefois une adreſſe pour M. de *Condorcet*, mais il ne s'en ſouvient pas exactement ; il craint les

fausses démarches, il est sur les épines; il met son sort entre vos mains. 1773.

Je suis persuadé que, s'il s'était agi d'autres prisonniers, *Catau* aurait fait sur le champ tout ce que vous auriez voulu; mais elle prétendait, et avec très-grande raison, ce me semble, qu'un homme supérieur en dignité, qui peut-être n'est pas philosophe, la prévînt sur cette affaire par quelque honnêteté: il ne l'a pas fait, et cela est piquant. Si vous venez à bout d'obtenir ce que cet homme supérieur n'a pas osé demander, ce sera le plus beau triomphe de votre vie. J'attends la réponse que vous fera *Catau*, avec la plus grande impatience.

Je ne sais pas précisément ce que c'est que la fête du *Triomphe de la foi;* mais, en qualité de bon chrétien, ne pourriez-vous point nous faire savoir en quoi consiste cette fête, et quelle victime on y immole? Faites-moi savoir surtout comment ce pauvre avocat peut faire adresser un paquet à M. de *Condorcet.*

Le pauvre *Raton*, qui est très-malade, se recommande à votre amitié.

N. B. Il n'est pas encore bien sûr que M. *Belleguier* puisse envoyer sa diatribe le 27, à cause des petits troubles qui règnent encore dans la ville; mais qu'elle se mette en route le 27 ou le 29, il n'importe. Le grand point est de soutenir qu'elle vient de *Belleguier* et non pas de *Raton.*

1773.

LETTRE XCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 de février.

J'ATTENDS, mon cher maître, avec impatience, la diatribe de *Raton-Belleguier*, et je vous assure que *Bertrand* sent déjà de loin l'odeur des marons, et qu'il a bien envie, non-seulement de les croquer, mais de les faire croquer à tous les *Bertrands* et *Ratons* ses confrères.

Bertrand-Condorcet demeure rue de Louis-le-grand, vis-à-vis la rue d'Antin. Vous pouvez compter sur son zèle. Vous recevrez, dans le courant du mois, un ouvrage de sa façon, qui, je crois, ne vous déplaira pas. Ce sont les éloges des académiciens des sciences, morts avant le commencement du siècle, et que *Fontenelle* avait laissés à faire. Vous y trouverez, si je ne me trompe, beaucoup de savoir, de philosophie et de goût. J'espère que, si notre académie des sciences a le sens commun, elle le prendra pour secrétaire; car il nous en faudra bientôt un autre.

Bertrand attend, avec impatience, la réponse de *Catau;* mais il craint bien qu'elle ne soit plus polie que favorable. Il a peur que la philosophie ne soit dans le cas de dire des rois ce que le pêcheur de Zadig dit des poissons : *Ils se moquent de moi comme les hommes, je ne prends rien.* A tout événement, il vous informera sur le champ de ce qu'il aura pris ou manqué. Oh!

si *Raton* voulait encore ici donner un coup de patte, pour tirer du feu ces marons russes, *Bertrand* ne douterait pas du succès ; mais si *Raton* ne fait pas encore ce plaisir à *Bertrand*, j'ai bien peur que *Catau* ne permette pas à *Bertrand* de tirer les marons tout seul. 1773.

Tout ce que je puis vous dire sur cette belle fête du *Triomphe de la foi*, c'est qu'elle doit être célébrée tous les ans à Saint-Roch, le dimanche dans l'octave des Rois ; que l'office en est imprimé ; qu'il est plein, comme vous le croyez bien, d'imprécations contre les philosophes à six sous la pièce ; que les hymnes, prose et autres rapsodies, sont d'un petit cuistre ignoré du collége Mazarin, nommé *Charbonnet;* qu'il y a pourtant une de ces hymnes dont l'auteur est un abbé *Pavé*, oncle de madame de *Rochefort*, et que je croyais, sur ce qu'elle m'en a dit, à cent lieues du fanatisme. Comme elle est à Versailles avec son mari, je ne puis savoir si elle est au fait ; car j'ai peine à croire qu'elle eût souffert cette sottise, si elle en eût été confidente. Au reste, il est certain que l'archevêque, bien conseillé, a refusé d'officier à cette belle fête qui a été, par ce moyen, très-peu brillante et nombreuse. Comme on comptait sur lui pour la messe, et que tous les prêtres du quartier avaient mangé leur Dieu de bonne heure, on a été obligé de prendre un curé de village qui passait dans la rue, et qui heureusement s'est trouvé à jeun. Le prédicateur, qui est un carme nommé le père *Villars*, a clabaudé beaucoup l'après midi contre les philosophes ; mais les clabauderies ont été *vox clamantis in deserto*.

Toutes réflexions faites, je trouve que *Raton* fait

1773. fort bien de garder l'argent que *Bertrand* lui propofait de donner; c'eft bien affez de tirer les marons, fans les payer encore. Il en coûte à *Bertrand* vingt écus, pour l'honneur qu'il a d'être de deux académies; et il trouve que c'eft payer des marons d'Inde tout ce qu'ils valent. Il ne lui refte plus qu'à embraffer bien tendrement *Raton*, en l'exhortant beaucoup à ne faire patte de velours que pour les *Bertrands*, et à montrer la griffe et les dents aux chiens galeux, et même aux chiens du grand collier.

On dit que vous réimprimez le Commentaire de *Corneille* fort augmenté. Vous ferez bien. Je ne trouve de tort que de n'en avoir pas affez dit. Les pièces de *Corneille* me paraiffent de belles églifes gothiques. *Vale et ama tuum Bertrand.*

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de février.

Vous favez, mon cher *Bertrand*, la déconvenue arrivée à *Raton*. Un fripon du tripot de la comédie françaife, a vendu à un fripon de la librairie, nommé *Valade*, une partie des lois et conftitutions de *Minos*, et y a joint une autre partie de la façon de quelque bonne ame fa complice. On débite cette rapfodie hardiment fous mon nom : ainfi on vole les comédiens, et on me rend ridicule. C'eft affurément le plus petit malheur qui puiffe arriver; cependant je vous prie de dire à vos amis que je ne fuis pas

tout-à-fait auſſi impertinent que *Valade* le prétend. Il n'y aura que *Fréron* qui gagnera à tout cela ; il vendra cinq ou ſix cents de ſes feuilles de plus. J'ai demandé juſtice à M. de *Sartine* contre ce brigandage ; mais je n'ai pas l'honneur de le connaître, et l'on fait toujours mal ſes affaires de cent trente lieues loin ; mais je compte ſur la juſtice que vous et vos amis me rendront. 1773.

La littérature eſt devenue un bois de voleurs ; cela eſt digne du ſiècle. Soutenez ce malheureux ſiècle tant que vous pourrez, et aimez-moi.

Raton.

LETTRE XCV.

DE M. D'ALEMBERT.

4 de février.

RATON BELLEGUIER, eſt un ſaint homme de chat, et le premier chat du monde pour tirer les marons du feu ſans ſe brûler trop les pattes. Ces marons ont été reçus, et *Bertrand* les a diſtribués à tous les *Bertrands* ſes confrères, dignes de les manger. Tous penſent unanimement que *Raton* a rendu un précieux ſervice à la cauſe commune des *Bertrands* et des *Ratons :* mais que *Raton* n'a rien à craindre pour ſes pattes, et qu'il n'y a pas de quoi *fouetter un chat* dans la petite eſpiéglerie qu'il vient de faire. Les pauvres *rats d'égliſe* pourront être un peu mécontens, mais cette fois-ci, ils n'oſeront pas trop ſortir de leurs trous ; il n'y aurait que des coups à gagner pour eux.

Pour remercier *Raton* de ses bons marons, *Bertrand*
1773. ne lui renvoie que des marons d'Inde. Il est impatient de savoir comment *Catau* aura trouvé le dernier maron du 31 décembre. *Raton* devrait bien écrire à *Catau* que ce maron est meilleur à manger qu'elle ne croit, et que si elle y fesait honneur, tous les *Ratons* et les *Bertrands* feraient pour elle des tours et des gambades. *Bertrand* et ses confrères embrassent et remercient *Raton Belleguier* de tout leur cœur.

N. B. Bertrand répète à *Raton* que le secret sur les marons d'Inde est nécessaire jusqu'à ce que l'on sache comment les marons d'Inde du 31 décembre auront été accueillis par *Catau*. Il le prévient aussi que personne, excepté *Raton Belleguier*, n'a de copie de ce qu'il lui envoie, et il prie *Raton* de la garder pour lui seul, mais tout seul.

LETTRE XCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

9 de février.

BERTRAND a reçu successivement, et avec une exactitude édifiante, tous les marons que *Raton* a si délicatement tirés. Tous les *Bertrands* les croquent avec délices, et répètent en les croquant : DIEU *bénisse Raton et ses pattes !* Les marmitons qui avaient enterré les marons, afin de les garder pour eux, voudraient bien étrangler *Raton ;* mais *Raton* a tiré les marons si proprement, que les maîtres de la

maison

maiſon diſent que *Raton* a bien fait, et ſe moquent des marmitons, qui en feront pour leurs marons et leurs juremens. 1773.

Il eſt venu à *Bertrand* une idée qu'il croit excellente, et qu'il ſoumet aux pattes de *Raton*. *Bertrand* a rêvé que je ne ſais quelle académie ou univerſité huguenotte du Nord, a propoſé pour ſujet d'un prix de philoſophie, *non minus* DEO *quam regibus inſenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè theologia.* D'après ce programme, voici le nouveau thême que *Raton* pourrait eſſayer, et que *Bertrand* lui propoſe en toute humilité.

Première partie du thême. Cette, qu'on nomme aujourd'hui théologie, eſt ennemie des rois. *Raton* le prouvera, *ſans ſe répéter*, en rappelant les hiſtoires de *Grégoire VII*, d'*Alexandre III*, d'*Innocent IV*, de *Jean XXII* et compagnie. Cet article fera un excellent ſupplément au premier thême de *Raton*, qui n'a parlé des théologiens, dans ſa diatribe, que comme aſſaſſins des rois, et qui les préſenterait à préſent comme voulant les priver de leurs couronnes.

Seconde partie du thême. Cette, qu'on nomme aujourd'hui théologie, eſt ennemie de DIEU, parce qu'elle en fait un être abſurde, atroce, ridicule et odieux. Oh! le beau champ pour *Raton* que cette ſeconde partie, et les bons marons à tirer et à croquer!

Il ne faudrait pas oublier, ſi cela ſe pouvait faire délicatement, de joindre à la première partie un petit appendice ou poſtſcript intéreſſant, ſur le danger qu'il y a pour les Etats et les rois de ſouffrir que les prêtres faſſent dans la nation un corps diſtingué, et qui ait le privilége de s'*aſſembler* régulièrement. Il

faudrait faire ſentir que la nation françaiſe eſt la
1773. ſeule qui ait permis cet abus; qu'en Eſpagne, où les évêques ſont plus riches qu'en France, ils n'ont aucune influence ſur les affaires publiques, parce qu'ils ne ſont point corps et n'ont point d'aſſemblées; et qu'il en eſt de même dans les autres Etats de l'Europe, excepté chez les Velches.

Allons, courage, mon cher *Raton;* je ne ſais ſi le cœur vous en dit comme à *Bertrand;* mais ce gourmand de *Bertrand* ſent déjà de loin l'odeur des marons qui cuiſent, comme M. *Guillaume ſent qu'on apprête l'oie* que *Patelin* lui a promiſe.

Cependant, tout en croquant les marons déjà tirés, et tout en encourageant *Raton* à en tirer d'autres, *Bertrand* ſerait preſque tenté de le gronder, de ce qu'il fait patte de velours au déteſtable marmiton *Alcibiade*, le vil et l'implacable ennemi des marons, des *Bertrands*, des *Ratons* et du *Raton* même qui ne devrait lui préſenter la patte que pour l'égratigner. Il eſt vrai que le marmiton *Alcibiade* a plus la rage que le pouvoir de nuire, grâce au profond mépris dont il eſt couvert parmi les marmitons même; mais c'eſt une raiſon de plus pour que *Raton* ne lui laiſſe pas croire qu'on le craint, et encore moins pour qu'il le flatte. Après tout, *Raton* ſert ſi bien les *Bertrands*, qu'il faut bien lui pardonner quelques complaiſances pour les marmitons; mais les *Bertrands* ſe croient obligés d'avertir *Raton* que ces complaiſances ſont en pure perte pour lui, et pour la cauſe commune. Sur ce, *Bertrand* embraſſe et remercie *Raton* de tout ſon cœur.

1773.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 février.

MONSIEUR *Bertrand* dans un très-éloquent difcours parle de fa tombe ; c'eft de trop bonne heure ; il m'a volé mon fujet, car je fuis attaqué actuellement d'une ftrangurie violente, qui pourrait bien mettre fin à tous mes tours de chat, tandis que vous ferez encore long-tems vos très-beaux tours de finge.

On nous annonce que *Fréron* vient de mourir. C'eft une terrible perte pour les belles lettres et pour la probité. On dit que tous les écrivains des charniers, et *Clément* à la tête, fe difputent cette belle place. Elle n'en était point une, elle l'eft devenue. La méchanceté l'a rendue très-lucrative. J'imagine qu'il ne ferait pas mal qu'on prévînt M. le chancelier : il ne voudra pas déshonorer à ce point la littérature. Je n'ofe lui en écrire, parce que je l'ai déjà importuné au fujet de cette infame édition du libraire *Valade*. Les gens en place n'aiment pas qu'on les fatigue. L'étoile du nord n'eft pas de ce caractère ; vous demandez fi bien et fi noblement, que probablement vous ne ferez pas refufé deux fois.

Vous croyez bien que j'ai vanté à cette étoile la nobleffe de votre ame et de votre procédé : j'avais bien beau jeu ; et vous favez bien encore qu'elle n'a

1773. pas befoin qu'on lui faffe fentir tout ce qu'il y a de grand dans une telle démarche.

Raton a un extrême befoin de favoir fi *Bertrand* a reçu trois petits facs de marons, l'un venant de la cuifine de *Marin*, l'autre des officiers de M. d'*Ogny*, et le troifième de la buvette de monfieur le procureur-général. On en fait cuire de nouveaux fous la braife.

Je vous avais demandé fi on pourrait avoir une adreffe sûre pour M. de *Condorcet*, cela était néceffaire, mais ce qui eft beaucoup plus néceffaire encore c'eft que ce pauvre *Raton* ne foit pas nommé. Vous ne fauriez croire à quel point fes pattes fentent le brûlé. Il eft bien trifte que ces deux bonnes gens ne puiffent fe trouver enfemble, et rire à leur aife du genre humain.

Raton.

LETTRE XCVIII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de février.

Raton a donné tout ce qu'il avait de marons, et on n'en fera plus rôtir que dans une aſſez grande poêle, où l'on fait cuire, dit-on, des choſes de plus haut goût; mais *Raton* n'a pas à préſent envie de rire. Il eſt attaqué depuis quinze jours d'une ſtrangurie avec la fièvre, et tous les ornemens poſſibles qui décorent les gens dans cet état. Il eſt très-affligé de l'aventure de la lettre lue ſi indiſcrétement devant mademoiſelle *Raucourt*. Il faut rendre juſtice. Celui à qui cette malheureuſe lettre était écrite, la donnait à lire, ne ſe ſouvenant plus de ce qu'elle contenait. Quand on fut à cet article fatal du pucelage, il voulut faire arrêter; mais il n'en était plus temps. Il me le manda lui-même avec candeur. Je lui ai fourni un moyen de réparer ſa faute: je ne ſais ſi la multitude de ſes occupations et de ſes voyages lui en aura laiſſé le temps.

Je ſuis bien embarraſſé; c'eſt une choſe reſpectable qu'un attachement de plus de cinquante années, qui n'a jamais été refroidi un moment. Je lui dédiais même la véritable tragédie des Lois de Minos. Il était fait, ſans doute, pour être le ſoutien des lettres; ſon nom ſeul, et ſa qualité de doyen de l'académie ſemblaient l'y engager. Que voulez-vous? il faut prendre

1773. ses amis avec leurs défauts. Ce n'est pas ainsi que je vous aime.

Bonsoir ; je crois, Dieu me pardonne, que je me meurs véritablement. Je n'ai pas la force de répondre à M. de *Condorcet*, mais je suis enchanté d'une lettre charmante qu'il m'a écrite.

Raton couché dans son trou.

LETTRE XCIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de février.

BERTRAND a reçu tous les sacs de marons que *Raton* lui a envoyés ; mais quelque plaisir qu'il ait eu à les manger, il n'a guère en ce moment plus d'envie de rire que *Raton*. Cette strangurie maudite l'alarme et l'inquiéte, et elle alarme avec lui tous les *Bertrands* qui aimeraient bien mieux que *Raton* pissât, que de croquer tous les marons du monde. Ils ont beau bénir la patte de *Raton*, ils ne tiennent rien, si pendant ce temps *Raton* maudit sa vessie. Ils exhortent, ils prient, ils conjurent *Raton* de ne plus songer qu'à pisser, et de laisser là les marons dont l'odeur pourrait porter à sa vessie.

Bertrand ne sait pas précisément quels sont les auteurs des *Trois siècles ;* mais il est sûr, et même évident, en parcourant cette rapsodie, que plus d'un polisson y a travaillé, quoi qu'en dise le polisson qui a bien voulu barbouiller son nom de toute l'ordure des autres. *Bertrand* a entendu nommer *Clément*,

Paliſſot, *Linguet*, l'abbé *Bergier*, *Pompignan*, le jéſuite *Grou*, auteur d'une mauvaiſe traduction de *Platon*, auquel on ajoute beaucoup d'autres jéſuites ſans les nommer. 1773.

A l'égard de la lettre ſur mademoiſelle *Ráucourt*, il s'en faut bien que l'hiſtoire de la lecture ſoit telle que la vieille poupée l'a mandé *avec candeur* à *Raton;* mais tant que *Raton* ne piſſera pas, *Bertrand* croirait être cruel de lui ôter ſa vieille poupée, et d'empêcher qu'il ne s'en amuſe, et qu'il ne la coiffe à ſa fantaiſie. C'eſt ſans doute par un juſte jugement de DIEU, que le libraire ou voleur *Valade* a imprimé ces Lois de Minos, pour empêcher qu'elles ne fuſſent dédiées à la vieille poupée de *Raton*, dont il écrivait, il n'y a pas long-temps, *qu'elle avait paſſé ſa vie à lui faire des niches et des careſſes*. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que l'*Hiſtoire de l'académie* ne ſera pas dédiée à la vieille poupée, et qu'il y ſera fait mention d'elle comme elle le mérite.

Raton doit avoir reçu un ouvrage qui l'aura conſolé un moment de toutes les infamies qui aviliſſent la littérature ; ce ſont les éloges des anciens académiciens, par M. de *Condorcet*. Quelqu'un me demandait l'autre jour ce que je penſais de cet ouvrage ; je répondis en écrivant ſur le frontiſpice, *juſtice*, *juſteſſe*, *ſavoir*, *clarté*, *préciſion*, *goût*, *élégance et nobleſſe*. *Bertrand* ſe flatte que *Raton* aura été de ſon avis; et ſur ce, il embraſſe tendrement *Raton*, et le conjure de piſſer et de ne faire autre choſe.

On aſſure que *Pompignan* eſt auteur, dans les *Trois ſiècles*, de l'article de *Raton*, que *Bertrand* n'a point lu, et, ce qui eſt plus plaiſant, de ſon propre article à

1773. lui *Pompignan*. *Savatier* l'avait fait, et l'avait montré à *Simon le Franc*. *Simon le Franc* n'a pas été content, et a pris le parti de s'en charger.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mars.

J'AI lu en mourant le petit livre de M. de *Condorcet;* cela eſt auſſi bon en ſon genre que les éloges de *Fontenelle ;* il y a une philoſophie plus noble et plus modeſte, quoique hardie. M. de *Condorcet* eſt bien digne d'être votre ami. Le ſiècle avait beſoin de vous deux.

Je vous ſupplie de vous efforcer de lire ma réponſe à l'avocat *Lacroix*, dans l'affaire de M. de *Morangiès*. Je me trouve, par une fatalité ſingulière, partie au procès. Décidez ſi je me ſuis défendu en honnête homme et en homme modéré.

Je ſerai mort ou guéri quand les Lois de Minos paraîtront. J'oſe croire que vous ne ſerez pas mécontent de l'épître dédicatoire et du tour que j'ai pris.

Vous verrez que *Raton* y ronge quelques mailles pour *Bertrand*.

Soyez ſurtout bien sûr que *Raton* mourra digne de vous.

LETTRE CI. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de mars.

MON très-aimable *Bertrand*, votre lettre a bien attendri mon vieux cœur, qui pour être vieux n'en eſt pas plus dur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi je ſuis encore en vie, mais en cas que j'exiſte, c'eſt pour vous aimer.

Le gros *Gabriel Cramer*, pendant ma maladie, a imprimé un petit recueil dans lequel vous trouverez d'abord les Lois de Minos, précédées d'une épître dédicatoire; et ſi la page 8 de cette épître dédicatoire ne vous plaît pas, je ſerai bien attrapé.

Je ſais d'ailleurs que *Raton* aime *Bertrand* depuis trente ans, et que *Bertrand* pardonnera à une liaiſon de plus de cinquante.

Après la pièce ſont des notes que probablement on ne réimprimera pas dans Paris, tant elles contiennent de vérités. Vous trouverez dans ce recueil la ſeule bonne édition de l'épître à *Horace*, le diſcours de l'avocat *Belleguier*, des réflexions ſur le panégyrique de St *Louis*, prononcé par l'abbé *Mauri*, leſquelles ne ſont pas à l'avantage des croiſades.

Le Philoſophe par *du Marſais*, qui n'a jamais été imprimé juſqu'à préſent, ſe trouve dans ce recueil.

Il y a deux lettres très-importantes de l'impératrice de Ruſſie, ſur les deux puiſſances.

Le principal ornement de cette collection eſt

1773. votre dialogue entre *Descartes* et *Christine*. On y a fourré aussi la lettre du roi de Prusse, dont l'original est conservé dans les archives de l'académie, et dont *Cramer* prétend qu'on a trouvé une copie dans les papiers de votre prédécesseur *Duclos*.

Presque toutes ces pièces sont accompagnées de remarques, dont quelques-unes sont assez curieuses.

J'oubliais de vous dire que, dans l'épître dédicatoire, M. de *la Harpe* est désigné comme le seul qui peut soutenir le théâtre français, et qui n'a éprouvé que persécutions et injustices, pour tout encouragement.

Comment m'y prendrai-je pour vous faire parvenir ce petit paquet de facéties allobroges ? elles sont de contrebande et moi aussi.

Si j'ai encore quelque temps à vivre, je le passerai à cultiver mon jardin. Il faut finir comme *Candide*, j'ai assez vécu comme lui. Ma grande consolation est que vous soutenez l'honneur de nos pauvres Velches, en quoi vous serez bien secondé par M. le marquis de *Condorcet*.

Adieu, mon philosophe très-cher, et très-nécessaire. Adieu ; vivez long-temps.

1773.

LETTRE CII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 d'avril.

Mon cher et ancien et respectable ami, j'ai fait part de votre lettre à tous ceux qui en sont dignes ; ils en ont baisé les *sacrés caractères*, et souhaitent de les *baiser long-temps;* et ils espèrent que la Providence, quoique ce meilleur des mondes possibles ait si souvent à s'en plaindre, ne les frustrera pas de cette espérance. Pour moi, elle fait toute ma consolation, et il ne me restera quelque courage, que tant que les lettres et la philosophie vous conserveront.

J'attends, avec grande impatience, le recueil dont vous me parlez. Vous pourriez me le faire parvenir par une des voies dont vous vous êtes servi pour m'envoyer les paquets de l'avocat *Belleguier*. Je suis très-fâché que *Cramer* ait inséré dans cette collection mon dialogue de *Descartes* et de *Christine :* c'est mal connaître mes intérêts, que de me mettre à côté de vous. Ce qui me console, c'est qu'il est question de vous dans ce dialogue ; car je ne sais par quelle fatalité vous vous trouvez toujours au bout de ma plume. Je n'ai presque point fait d'article, dans mon *Histoire de l'académie*, où je n'aye eu occasion soit de parler de vous comme j'en pense, soit de vous citer en matière de goût. Je ne sais si cette rapsodie paraîtra jamais ; mais, comme je suis très-résolu d'y dire la

vérité, sans attaquer d'ailleurs les sottises reçues, je
1773. vous promets qu'elle ne sera pas imprimée en France. C'est bien assez de me châtrer moi-même à moitié, sans qu'un commis à la douane des pensées vienne me châtrer tout-à-fait.

Je suis persuadé, sur votre parole, que je serai content de la page 8 de votre épître dédicatoire des Lois de Minos[1]. Cette page contient apparemment les conseils dont vous m'avez parlé dans une autre lettre; mais je vous répondrai, mon cher maître, par un proverbe bien trivial, mais bien vrai, *qu'à laver la tête d'un mort*, ou *d'un maure*, *on y perd sa peine.* Ce que je puis vous assurer, c'est que l'*Histoire de l'académie*, qui ne vaudra pas les Lois de Minos, ne sera pas dédiée à votre *Alcibiade* ou à votre *Childebrand*, comme vous voudrez l'appeler. Je lui pardonnerais, s'il vous payait ou vous obligeait; mais j'entends dire qu'il ne fait ni l'un ni l'autre.

Je serai fort aise de voir les deux lettres de l'impératrice de Russie sur *les deux puissances;* quoiqu'à vous dire le vrai, je me défie d'une lettre *sur les deux puissances*, écrite par l'une des deux. Chacune veut, comme l'on dit encore, car je suis en train de citer des maximes triviales, *tirer toute la couverture à soi.* L'intérêt de l'humanité demanderait, à la vérité, que la puissance spirituelle fût mise *nue comme la main*, mais il demanderait aussi que la puissance temporelle ne fût qu'honnêtement vêtue, et non pas affublée de couvertures.

A propos de *Catau*, je n'ai point de réponse à ma dernière lettre; je n'en suis pas trop surpris, car les circonstances ne sont pas trop favorables pour obtenir

ce que je demande. Vous devriez bien lui repréſenter quel ſervice elle rendrait à la philoſophie et aux lettres, 1773.
en ayant égard à mon humble requête. Que dites-vous de tout ce qui ſe paſſe dans le Nord? ne croyez-vous pas que la guerre va s'allumer de plus belle? et ne trouvez-vous pas étrange que trois ou quatre êtres, au fond du Nord, décident du malheur de cinquante ou ſoixante millions d'hommes qui veulent bien le ſouffrir? Ce phénomène-là eſt plus difficile à expliquer que la peſanteur ou le magnétiſme.

Vous avez bien raiſon ſur le pauvre *la Harpe*. Il y a bien long-temps que je lui ai rendu juſtice pour la première fois, et je ſuis indigné comme vous des perſécutions et des injuſtices qu'il éprouve; mais la littérature eſt dans la plus déplorable ſituation où elle ait jamais été. Je ne ſaurais y penſer ſans fiel, et preſque ſans fureur. Je vous le répète, mon cher maître, il ne me reſtera de courage que tant que vous vivrez. Vivez donc long-temps, et aimez-moi comme je vous aime.

Bertrand.

1773.

LETTRE CIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'avril.

J'AI bien des chofes à vous dire, mon cher et vrai philofophe. Je commencerai par les deux puiffances. Figurez-vous que les évêques ruffes ne les connaiffent pas, et qu'ils regardent cette opinion comme la plus grande des héréfies, tandis que, chez vous autres, la couronne elle-même reconnaît les deux puiffances. A l'égard de la puiffance de *Catherine*, je crois qu'elle boude *Bertrand* et *Raton*, car elle ne répond ni à l'un ni à l'autre fur la belle propofition qu'on lui avait faite d'exercer fa puiffance bienfefante. Il faut qu'elle nous ait pris tous deux pour deux velches.

Je viens à votre grand grief. Vous ne connaiffez pas ma fituation. Vous ne favez pas que de bonnes ames, dans le goût de *Clément* et de *Savatier*, ont fait imprimer, fous mon nom, deux gros diables de volumes farcis de toutes les impiétés et de toutes les horreurs poffibles; que la chofe peut aller très-loin, et qu'à mon âge il eft dur d'être obligé de fe juftifier. Les fcélérats ont mêlé leurs propres ordures à des chofes indifférentes qui font en effet de moi; et, par ce mélange affez adroit, ils font croire que tout m'appartient. Cette nouvelle façon de nuire eft mife à la mode depuis quelques années par la canaille de la littérature. C'eft un brigandage affreux, c'eft le comble de l'opprobre. Ces malheureux-là trouvent

de la protection ; il faut bien que j'en cherche auffi. Nommez-moi quelque autre qui puiffe me défendre 1773. auprès du roi dans de pareilles circonftances ; et fi je veux faire repréfenter les Lois de Minos, à qui m'adrefferai-je ? Je me flatte que quand vous aurez bien pefé les termes, vous ferez content.

Il eft bien plus difficile que vous ne le penfez, de faire venir aujourd'hui par la pofte des livres reliés. J'ai grand'peur que mon premier paquet ne foit actuellement entre les mains du fyndic des libraires, et de quelque exempt. On ne peut plus ouvrir fon cœur à fes amis qu'en tremblant. Les confolations de l'abfence nous font ôtées ; on empoifonne tout ; mais, malgré cette trifte fituation, je vois qu'on eft beaucoup plus malheureux en Pologne que chez vous. Pour moi, tout ce que je demande, c'eft qu'on me laiffe finir ma pauvre carrière fur les bords de mon lac, au pied du mont Jura. Ma véritable affliction eft d'être loin de vous. Je vous embraffe bien tendrement, mon cher ami ; ma fanté eft encore bien chancelante.

1773.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'avril.

Il faut, mon cher et grand philosophe, que je vous fasse part d'une petite anecdote. Voici ce que la personne très-singulière me mande : *J'ai reçu de lui une seconde et troisième lettre sur le même sujet; l'éloquence n'y est pas épargnée : mais que ne plaide-t-il aussi pour les Turcs et pour les Polonais? ... Il est vrai que les vôtres ne sont pas à Paris, mais aussi pourquoi l'ont-ils quitté? ... J'ai envie de répondre que j'ai besoin d'eux pour introduire les belles manières dans mes provinces.*

Je vous prie de me mander si on vous a écrit en effet sur ce ton. Je suis persuadé que, dans toute autre circonstance, on aurait fait ce que vous avez voulu. Votre projet était admirable; il vous aurait fait un honneur infini, à vous et à la sainte philosophie. Vous voyez bien que ce n'est pas vous qu'on refuse, et que ce n'est pas aux philosophes qu'on s'en prend ; au contraire, ce sont les ennemis de la philosophie que l'on veut punir de leurs manœuvres. J'avais eu la même idée que vous, il y a long-temps. Je consultai des gens au fait, qui craignirent même de me répondre. Je craindrais aussi de vous écrire, si la pureté de vos intentions et des miennes ne me rassurait contre le danger que courent aujourd'hui toutes les lettres. On ne verra jamais dans notre commerce que l'amour du bien public, et des sentimens

qui

qui doivent plaire à tous les honnêtes gens. Ce sont-là les vrais marons de *Bertrand* et de *Raton*. 1773.

Je vous ai mandé, mon cher et respectable ami, qu'il était très-difficile actuellement de vous faire parvenir le petit recueil où se trouve le très-ingénieux dialogue de *Christine* et de *Descartes*. On y a mis des lettres de la personne qui veut qu'on enseigne les belles manières chez elle. Ces lettres ont alarmé des gens qui ont de fort mauvaises manières. Je trouverai pourtant un moyen de vous faire parvenir ce petit proscrit; mais songez que j'ai l'honneur de l'être moi-même, et de plus très-malade, très-embarrassé, très-persécuté, mais vous aimant de tout mon cœur, et autant que je vous révère.

LETTRE CV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 d'avril.

MON cher et ancien ami, mon cher maître, mon cher confrère, si je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines, ce n'est pas faute d'avoir été occupé de vous, c'est au contraire parce que je l'étais trop douloureusement. Je croyais faire bien mon devoir de vous aimer; mais jamais je n'ai mieux senti qu'en ce moment combien vous êtes cher et nécessaire à mon cœur. J'ai écrit deux lettres à madame *Denis* pour savoir de vos nouvelles, elle ne m'en a point encore donné; mais je me flatte qu'elle vous aura bien dit

1773. le tendre intérêt que je prends à votre état. On nous assure que vous êtes beaucoup mieux, mais très-faible; conservez-vous, mon cher maître; ménagez-vous, et songez que vous ne pouvez faire aux sots et aux fripons un meilleur tour que de vivre, et de vous bien porter. Ne m'écrivez point; quelque chères que me soient vos lettres, elles vous fatigueraient; mais faites-moi donner en détail de vos nouvelles. Tous nos confrères de l'académie, aux *Tartufe* et *Laurent* près, sont aussi tendrement occupés que moi de votre santé et de votre conservation. J'ai reçu votre nouvelle défense de M. de *Morangiés*, et je l'ai lue avec plaisir; mais laissez là tous les *Morangiés* du monde, et portez-vous bien. Dédiez les Lois de Minos à qui vous voudrez, et portez-vous bien.

Vous avez bien raison dans tout ce que vous me dites de l'ouvrage de M. de *Condorcet* : le succès en a été unanime; il y a long-temps que le sot public n'a été si juste. L'académie des sciences vient de lui donner l'adjonction et la survivance à la place de secrétaire.

Adieu, mon cher et illustre ami; portez-vous bien, portez-vous bien, portez-vous bien : voilà tout ce que je desire de vous. J'embrasse *Raton* de tout mon cœur.

Bertrand.

1773.

LETTRE CVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'avril.

MON cher maître, mon cher ami, je répondrai à ce que vous me mandez de *Catau*:

Seigneur, s'il eſt ainſi, votre faveur eſt vaine.

Je doutais fort, malgré toute l'éloquence de *Bertrand*, qu'il obtînt d'elle la délivrance des rats qui ſe ſont allés jeter, aſſez mal à propos, dans ſa ratière. Les circonſtances ne permettent peut-être pas que *Catau* leur donne la clef des champs, et *Bertrand*, tout philoſophe qu'il eſt, eſt en même temps raiſonnable; mais *Bertrand* pouvait au moins, et devait même s'attendre à une réponſe honnête et raiſonnable, et non au perſiflage que vous lui tranſcrivez. Voilà une nouvelle note à ajouter à toutes celles que j'ai déjà ſur les *Catau* et compagnie. Je ne ſais de qui la philoſophie a le plus à ſe plaindre en ce moment, ou de ſes vils ennemis, ou de ſes ſoi-diſant protecteurs. Je ſais du moins, et j'apprends tous les jours davantage, et à mon grand regret, qu'elle doit prendre pour ſa deviſe, *ne t'attends qu'à toi ſeule;* bien entendu que ceux qui la perſiflent n'attendront non plus d'elle que la juſtice et la vérité. Quoi qu'il en ſoit, je déſirerais au moins de la perſonne que vous appelez *ſingulière*, et qui pourrait mériter un plus beau nom ſi elle le voulait, une réponſe *quelconque*,

M 2

1773. honnête ou non, philoſophique ou *impériale*, grave ſi elle le veut, ou plaiſante ſi elle le peut ; je la joindrai à mes deux lettres, et je mettrai au bas ces deux mots de *Tacite*, *per amicos oppreſſi*, qui me paraiſſent ſi bien convenir aux malheureux philoſophes.

Quant à *Childebrand*, je ſouhaite qu'il vous ſoit utile, et à cette condition je vous pardonnerais de l'amadouer, je vous y exhorterais même.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir.

Mais j'ai peur que vous n'en ſoyez pour vos careſſes, et que *Childebrand* ne ſe moque de vous. Il eſt trop vil pour oſer élever ſa voix, dans le pays du menſonge, en faveur du génie calomnié et perſécuté.

Quoi qu'il en ſoit, mon cher ami, *ô et præſidium et dulce decus meum*, j'attends avec impatience le recueil proſcrit que vous m'annoncez du bel eſprit génevois ; j'y verrai la lettre ſur les deux puiſſances, et je ſouhaite d'être convaincu, après cette lecture, que la puiſſance temporelle n'a rien à ſe reprocher. *Ainſi ſoit-il!* Mais ce que je déſire bien davantage, c'eſt de vous ſavoir en meilleure ſanté, et de pouvoir dire aux ennemis de la philoſophie qui me demanderont de vos nouvelles, *il ſe porte trop bien pour vous*. Adieu, mon cher maître ; conſervez-vous et aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE CVII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de mai.

MON très-cher et très-intrépide philosophe, Dieu veuille que cette fois-ci ma petite offrande arrive à votre autel. Il y a trois volumes de rapsodies, l'un pour vous, l'autre pour M. le marquis de *Condorcet*, et un troisième dans lequel M. de *la Harpe* est intéressé à la page 10.

Ce qu'il y a de meilleur assurément dans ce recueil que le gros *Cramer* s'est avisé de faire pendant ma maladie, est un certain dialogue entre l'illustre fou de la matière subtile, et la cruelle folle qui assassina *Monadelschi*.

Que vous dirai-je sur une personne plus illustre et qui n'est point folle ? elle garde sans doute ses reclus dans un pays qui fut grec autrefois, pour en faire un beau présent aux Velches, quand elle se sera raccommodée avec eux. Elle a pensé, sans doute, que vous aviez pénétré ce dessein ; et je la crois très-embarrassée à vous faire réponse, d'autant plus que vous êtes à Paris, et que toutes les lettres sont ouvertes.

Vous êtes trop juste pour être mécontent des conseils honnêtes que je donne vers la page 8. Vous êtes trop éclairé pour ne pas voir dans quel esprit on fit les Lois de Minos, qui n'ont pas, en vérité, coûté plus de huit jours pour le travail, dans le temps qu'on proscrivait les Druides. Le détestable *Valade*

1773. par ſa friponnerie, et un autre homme par ſes vers encore plus déteſtables, ont empêché la promulgation de ces Lois ſur le théâtre. On eſt expoſé à mille contre-temps quand on eſt loin de Paris. Je n'avais pas beſoin de ces nouvelles anicroches pour être fâché de mourir ſans vous embraſſer. La vie eſt pleine de misères, on le ſait bien; mais peu de gens ſavent qu'une des plus grandes eſt de mourir loin de ſes amis. Je ne reçois aucune des viſites qu'on me fait, mais j'aurais voulu vous en faire une. Je ſuis réduit à vous embraſſer de loin, et c'eſt avec tous les ſentimens que je vous ai voués.

LETTRE CVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 de mai, je ne voudrais pas dater du 14.

Je me hâte, mon cher et illuſtre ami, de vous faire part d'une nouvelle qui ne peut manquer de vous être agréable. M. le duc d'*Albe*, un des plus grands ſeigneurs d'Eſpagne, homme de beaucoup d'eſprit, et le même qui a été ambaſſadeur en France, ſous le nom de duc d'*Hueſcar*, vient de m'envoyer vingt louis pour votre ſtatue. La lettre qu'il m'écrit à ce ſujet eſt pleine des choſes les plus honnêtes pour vous. *Condamné*, me dit-il, *à cultiver en ſecret ma raiſon, je ſaiſirai avec tranſport cette occaſion de donner un témoignage public de ma gratitude et de mon admiration au grand-homme qui le premier m'en a montré le chemin.*

M. le chevalier de *Magallon*, qui eſt ici chargé des affaires d'Eſpagne, m'a mandé, en m'envoyant la ſouſcription de M. le duc d'*Albe*, que cet amateur éclairé des lettres et de la philoſophie me priait d'être auprès de vous l'interprète de tous ſes ſentimens. Vous ne feriez pas mal, mon cher maître, d'écrire un mot de remercîment à M. le duc d'*Albe*, à Madrid. Vous pourriez lui parler, dans votre réponſe, d'une traduction eſpagnole de *Sallufte*, faite par l'infant don *Gabriel*, que peut-être l'infant vous aura déjà envoyée, et qui eſt, à ce que diſent les Eſpagnols, très-bien écrite. On dit ce jeune prince fort inſtruit et paſſionné pour l[redacted]ettres. Elles ont grand beſoin de trouver quel[redacted]princes qui les aiment ; il s'en faut bien que to[redacted]nſent ainſi. 1773.

Votre *Ch*[redacted]*rand* (car je ne puis me réſoudre à lui donner[redacted]autre nom) n'en agit pas à votre égard comme [redacted] duc d'*Albe*, qui aurait mieux mérité que lui [redacted]édicace des Lois de Minos. Il a demandé à *le K*[redacted]le fait n'eſt que trop vrai, et M. d'*Argental* pour[redacted]ous l'aſſurer, ſi vous en doutez) une liſte de [redacted]ze tragédies, pour être jouées aux fêtes de la [redacted]et à Fontainebleau. *Le Kain* lui a porté cette [redacted], dans laquelle il avait mis, comme de raiſon, [redacted]atre ou cinq de vos pièces, entre autres Rome ſauvée et Oreſte. *Childebrand* les a effacées toutes, à l'exception de l'Orphelin de la Chine, qu'il a eu la bonté de conſerver : mais devinez ce qu'il a mis à la place de Rome ſauvée et d'Oreſte ; Catilina et Electre de *Crébillon*. Je vous laiſſe, mon cher maître, faire vos réflexions ſur ce ſujet, et je vous invite à dédier à cet *amateur* des lettres votre première tragédie.

M 4

1773. Vous voyez qu'il a bien profité des leçons que vous lui avez données. Vous pourrez au moins lui faire vos remercîmens du zèle qu'il témoigne pour vous servir.

En vérité, mon cher maître, je suis navré que vous soyez dupe à ce point, et que vous le soyez d'un homme si vil. Si vous cherchez de l'appui à la cour, vous avez cent personnes à choisir, dont la moindre aura plus de crédit et de considération que lui. Vous vous dégoûteriez de votre confiance, si vous pouviez voir à quel point il est méprisé, même de ses valets. C'est pour l'acquit de ma conscience, et par un effet de mon tendre attachement pour vous, que je crois devoir vous instruire de ce qui vous intéresse, agréable ou fâcheux; car *interest cognosci malos.* Plus je relis l'extrait que vous m'avez envoyé de la lettre de Pétersbourg, plus j'en suis affligé. Il était si facile à cette personne de faire une réponse honnête, satisfesante, et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en aucune manière, et sans accorder ce qu'on lui demandait, comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empêcher. Je vous aurais, mon cher ami, la plus grande obligation de me procurer cette réponse que je désire. Vous voyez par vous-même combien la cause commune en a besoin. Le déchaînement contre la raison et les lettres est plus violent que jamais. Faudra-t-il donc que la philosophie dise à la personne dont elle se croyait aimée: *Tu quoque, Brute!* Adieu, mon cher maître; la plume me tombe des mains, de douleur du mal qu'on lui fait en moi, et d'indignation des trahisons qu'elle éprouve en vous. *Interim tamen vale et nos ama.*

LETTRE CIX.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mai.

S'IL eſt coupable de la petite infamie dont vous me parlez, j'avoue que je ſuis une grande dupe ; mais, vous qui parlez, vous l'auriez été tout comme moi. Si vous ſaviez tout ce qui s'eſt paſſé, vous ſeriez bien étonné. Un jeune homme n'a jamais été trahi plus indignement par ſa maîtreſſe. On dit que c'eſt l'uſage du pays. Comme il y a environ trente ans que j'y ai renoncé, il m'eſt pardonnable d'en avoir oublié la langue. Je devais me ſouvenir que, dans ce jargon, *je vous aime*, ſignifiait *je vous hais*, et que, *je vous ſervirai*, voulait dire poſitivement *je vous perdrai*.

Il ſe peut encore que l'on ait été choqué des conſeils qui, au fond, ne ſont que des reproches.

Il ſe peut auſſi qu'un certain hiſtrion ait fait ce qu'on impute à un autre, car il y a bien des hiſtrions. Quand on eſt à cent lieues de Paris, il eſt difficile de prévoir et de parer les effets des petites cabales, des petites intrigues, des petites méchancetés qu'on y ourdit ſans ceſſe pour s'amuſer.

Le ſeul fruit que je tirerai de ma duperie ſera de n'avoir plus aucune eſpérance ; mais on dit que c'eſt le ſort des damnés.

Il faut, mon cher philoſophe, que je me ſois trompé en tout ; car j'ai cru que ces conſeils, aſſez délicatement apprêtés, auraient dû vous plaire, attendu

1773. qu'un confeil qui n'a pas été fuivi eft un reproche, et que c'était au fond lui dire à lui-même ce que vous dites de lui.

Je dois vous faire à vous-même un reproche que vous méritez, c'eft que vous traitez de déferteur le martyr de la philofophie. *Bertrand* doit employer *Raton*, mais il ne faut pas qu'il lui morde les doigts.

Au bout du compte, je fuis fenfible, et je vous avouerai que la perfidie dont vous m'inftruifez m'afflige beaucoup, parce qu'elle tient à des chofes que je fuis obligé de taire, et qui pèfent fur le cœur.

Je m'aperçois que ma lettre eft une énigme; mais vous en déchiffrerez la plus grande partie. Soyez bien sûr que le mot de l'énigme eft mon fincère attachement pour vous, et mon dégoût pour tout ce qui n'eft que vanité, faux air, affectation de protéger, plaifir fecret d'humilier et de nuire, orgueil et mauvaife foi. Je vois qu'actuellement nous ne devons être contens ni des Efclavons ni des Velches, et qu'il faut fe rejeter du côté des Ibères. J'écrirai donc en Ibérie; mais ce que j'ai de mieux à faire, c'eft de m'arranger pour l'autre monde, et de ne pas laiffer périr ma colonie, quand il faudra la quitter.

Jugez de toutes mes tribulations par celle que je vais vous confier, qui eft affurément la plus petite de toutes.

Ma colonie avait fourni des montres garnies de diamans pour le mariage de monfieur le dauphin; elles n'ont point été payées, et cela retombe fur moi. Il me paraît qu'en Efpagne on eft plus généreux. Ce que j'éprouve des beaux meffieurs de Paris, en ce genre, eft inconcevable. Ces beaux meffieurs ont bien

raiſon de déteſter la philoſophie qui les condamne et qui les mépriſe. 1773.

Adieu; je ne vous dis pas la vingtième partie des choſes que je voudrais vous dire; mais, encore une fois, que *Bertrand* ne gronde point *Raton;* que *Bertrand* au contraire encourage *Raton* à s'endurcir les pattes ſur la cendre chaude; que pluſieurs *Bertrands* et pluſieurs *Ratons* faſſent un petit bataillon carré, bien ſerré et bien uni.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 de mai.

Ce que vous m'avez mandé, mon cher ami, eſt très-vrai, et beaucoup plus fort qu'on ne vous l'avait dit. Ces conſeils et ces ſouhaits ont été regardés comme une injure. Il vaudrait beaucoup mieux ſe corriger que de ſe fâcher. Il arrive fort ſouvent que ce qui devrait faire du bien ne produit que du mal. Que vous dirai-je, mon cher philoſophe?

Monſieur l'abbé et monſieur ſon valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.

Il n'y a d'autre parti à prendre que celui de cultiver librement les lettres et ſon jardin, et ſurtout l'amitié d'un cœur auſſi bon que le vôtre, et d'un eſprit auſſi éclairé.

Je ris des folies des hommes et des miennes.

1773. A propos de folies, on m'a mandé que la moitié de Paris croyait fermement que, ouï le rapport de M. de *Lalande*, une comète passerait aujourd'hui, 20 de mai, au bord de notre globule, et le mettrait en miettes. Il y a bien long-temps que les hommes font ce qu'ils peuvent pour le détruire, et ils n'ont pu en venir à bout. Je vous avoue que je soupçonne un peu de ridicule dans l'idée de *Newton*, que la comète de 1680 avait acquis, en passant à un demi-diamètre du soleil, un embrasement deux mille fois plus fort que celui du fer ardent.

Il me semble d'ailleurs que messieurs de Paris jugent de toutes choses comme de la prétendue comète que M. de *Lalande* n'a point annoncée.

Je vous prie, quand vous le verrez, de lui faire mes très-sincères complimens sur le gain de son procès contre l'ami *Cogé*. Ce *Cogé* n'a pas fait grand bien, à ce que je vois, au *pecus* de l'université.

Je suis toujours bien malade : j'égaie mes maux par les sottises du genre-humain. Je vous aime et vous révère.

Mon cher ami, mon cher philosophe ; vous n'aviez pas pu soupçonner le motif de cette méchanceté ; mais vous avez fort bien connu le caractère de la personne. Vous connaissez aussi celui de son maître ; donc il faut cultiver son jardin et se taire.

LETTRE CXI.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juin.

Je suis tenté, mon très-cher philosophe, de croire, avec messieurs de l'antiquité, qu'il y a des jours, des mois et des années malheureux. Mon étoile est en effet très-désastreuse cette année. Je ne sais pas ce que sont devenus les quatre exemplaires que je vous annonçais ; mais j'ai reçu un ordre, en forme de conseil, de ne plus en envoyer par la voie que j'avais choisie, et qui seule me restait.

Mon étoile s'est encore chargée de la singulière ingratitude d'un homme de qui je devais attendre de bons offices ; il m'avait tout promis, et vous savez ce qu'il m'a tenu. Vous ne savez pas tout, je ne puis dire tout. Mon étoile est devenue une comète qui annonce un peu ma destruction. S'il est vrai qu'une comète puisse incendier la terre, je serai surement un des premiers brûlés.

Le maraud qui s'est avisé de vous écrire, est un fripon de normand, formé autrefois par l'abbé *Desfontaines*, autre normand. Je ne sais qui des deux était le plus impudent, je crois pourtant que c'était l'abbé *Desfontaines*, parce qu'il était prêtre. J'ai eu la bêtise de lui faire des aumônes très-considérables, dont j'ai même les reçus. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à *Nonotte*, qui voulait me vendre son

1773. libelle deux mille écus. Voilà comme la basse littérature est faite. Le malheureux dont vous me parlez vend du baume dans les pays étrangers, et m'arrache de l'argent par toutes sortes de moyens.

Pour les vendeurs ou vendeuses d'orviétan, qui tantôt vous préviennent, et tantôt font les difficiles, il est bien clair qu'ils ne valent pas mieux que nos fripons subalternes. Que faire à cela ? encore une fois, se cacher dans un antre, et cultiver les laitues qui croissent dans son hermitage. Tous ces fléaux du genre-humain mourront comme nous ; c'est une petite consolation.

Je n'aime point du tout *Ovide de Ponto*, mais j'estime assez *Chéréas*. J'estime encore plus ceux qui daignent instruire les hommes et leur plaire ; c'est votre lot. Celui de *Raton* est d'aimer *Bertrand* de tout son cœur.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juin.

Il me mande, mon cher ami, que c'est un malentendu et un mensonge infame, débité par un histrion. Il y a d'ailleurs, dans cette affaire, de petits secrets très-intéressans pour ce pauvre vieillard qui vous aime de tout son cœur.

Je vous ai déjà dit que je devais me taire, et je me tais.

La grande femme eſt très-irritée contre certains prisonniers qui ont dit d'elle des choſes affreuſes. Ils ſont courageux, mais ils ne ſont pas diſcrets. Voilà tout ce qu'elle me fait entendre ſur cette affaire qui aurait fait un honneur infini à la philoſophie et à vous. 1773.

Le jugement de ce pauvre *Morangiès* me paraît une de ces contradictions dont le monde eſt plein. S'il n'était pas suborneur de témoins, pourquoi le mettre en priſon ? Si les juges ſont aſſez romaneſques pour croire qu'il a reçu les cent mille écus, pourquoi ne l'ont-ils pas condamné comme calomniateur, et comme ayant voulu faire pendre ceux dont il a volé l'argent ? Le feu et l'eau, dont les comètes nous menacent, ne ſont pas plus contradictoires.

Encore une fois, il faut cultiver ſon jardin. Ce monde eſt un chaos d'abſurdités et d'horreurs, j'en ai des preuves. Je tâche au moins de ne me point contredire dans ma manière de penſer. Soyez ſûr que je ne me contredirai jamais dans ma tendre amitié pour vous, et dans ma vénération pour vos grands talens et pour votre caractère ferme et inébranlable.

Mes complimens, je vous en prie, à ceux qui ſe ſouviennent de moi dans l'académie. J'eſpère trouver un moyen d'envoyer des Crétois.

1773.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juin.

MAIS pourtant, mon cher philofophe, vous m'avouerez que je dois être un peu embarraffé, et que vous ne devez point l'être du tout. Vous conviendrez que je fuis dans une pofition gênante. Je cultive mon jardin, mais le fils de mon maître maçon, devenu évêque, a voulu m'en chaffer. *Jean-Jacques*, décrété de prife de corps, eft tranquille à Paris, en qualité de charlatan étranger, et moi je fuis dans le pays où il devrait être. Quatre ou cinq abbés m'ont maudit dans leurs livres, pour avoir des bénéfices ; et ces malédictions, portées aux oreilles de l'arrière petit-fils d'*Henri IV*, ont été un peu funeftes au chantre d'*Henri IV*. Mes penfions, qu'on ne me paye point, et dont je ne me foucie guère, en font une preuve. J'abrége la kyrielle, pour ne vous pas ennuyer.

Je fupporte affez gaiement toutes ces tribulations attachées à mon métier ; mais je vous avoue qu'il faudrait plus de force que je n'en ai pour être infenfible à la trahifon d'une amitié de plus de cinquante années, dans le temps même qu'on me témoignait la confiance la plus intime. On nie fortement cette trahifon. Je n'ai point le mot de cette énigme. Puis-je faire autre chofe que de mettre toutes mes angoiffes aux pieds de mon crucifix ?

On

On dit qu'il y a dans l'Inde une caste toujours persécutée par les autres ; c'est apparemment la caste 1773.
des philosophes.

Vous avez sans doute le livre posthume d'*Helvétius*, que M. le prince *Gallitzin* vient de faire imprimer en Hollande. Cela ressemble un peu au *Testament* de *Jean Meslier*, qui débute par dire naïvement qu'il n'a voulu être brûlé qu'après sa mort. Ce livre m'a paru du fatras, et j'en suis bien fâché. Il faut faire de grands efforts pour le lire, mais il y a de beaux éclairs.

Que vous dirai-je ? cela m'a semblé audacieux, curieux en certains endroits, et en général ennuyeux. Voilà peut-être le plus grand coup porté contre la philosophie. Si les gens en place ont le temps et la patience de lire cet ouvrage, ils ne nous pardonneront jamais. Nous sommes comme les apôtres, suivis par le petit nombre, et persécutés par le grand. Vous voyez qu'on arrive au même but par des chemins contraires.

Bonsoir, mon cher ami ; soutenez *pusillum gregem*. Je ne suis plus de ce monde ; je m'en vas, ou je m'en vais. Restez long-temps pour instruire ceux qui en sont dignes, et pour faire rougir tant de fripons persécuteurs de la vérité, à laquelle ils rendent hommage au fond de leur cœur.

A propos, *Helvétius* cite un nommé *Robinet* comme auteur du *Systême de la nature*, page 161 ; du moins il attribue à *Robinet* des paroles qui ne se trouvent que dans ce *Systême*, à l'article *Déistes*. Ce *Robinet* est encore du fatras. Je ne connais que *Spinosa* qui ait bien raisonné, mais personne ne le

1773. peut lire. Ce n'eſt point par de la métaphyſique qu'on détrompera les hommes ; il faut prouver la vérité par les faits. Nous avons quantité de bons livres en ce genre depuis environ trente ans : ils ſont néceſſairement beaucoup de bien. Le progrès de la raiſon eſt rapide dans nos cantons ; mais dans votre pays, et dans l'Eſpagne, et dans l'Italie, les gens vous répondent : Nous avons cent mille écus de rentes et des honneurs, nous ne voulons pas les perdre pour vous faire plaiſir : nous ſommes de votre avis ; mais nous vous ferons brûler à la première occaſion, pour vous apprendre à dire votre avis.

Adieu, encore une fois, mon cher ami.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de juillet.

VOICI, mon cher et grand philoſophe, ma réponſe à l'abbé philoſophe.

N'êtes-vous pas bien content de ces petits mots d'*Helvétius*, tome I, page 107 ?

„ Nous ſommes étonnés de l'abſurdité de la reli-
„ gion païenne ; celle de la religion papiſte étonnera
„ bien davantage la poſtérité.

Et page 102 : „ Pourquoi faire de DIEU un tyran
„ oriental ? pourquoi mettre ainſi le nom de la
„ Divinité au bas du portrait du diable ? ce ſont les
„ méchans qui peignent DIEU méchant. Qu'eſt-ce
„ que leur dévotion ? un voile à leurs crimes. „

C'eſt dommage que ce ne ſoit pas un bon livre ; mais il y a de très-bonnes choſes : c'eſt une arme qui tiendra ſon rang dans l'arſenal où nous avons déjà tant de canons qui menacent le fanatiſme. Il eſt vrai que les ennemis ont auſſi leurs armes : elles ſont d'une autre eſpèce, elles ont tué le chevalier de *la Barre*, elles ont bleſſé à mort *Helvétius* ; mais le ſang de nos martyrs fait des proſélytes. Le troupeau des ſages groſſit à la ſourdine. 1773.

Bonſoir, mon ſage ; bonſoir, mon cher *Bertrand* ; il ne me reſte plus qu'un doigt pour tirer les marons du feu, mais il eſt à votre ſervice.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de juillet.

Je trouve une occaſion, mon cher ami, de vous faire parvenir, s'il eſt poſſible, trois exemplaires d'un petit recueil dont un de vos petits ouvrages fait tout l'ornement. Il me ſemble que nous n'en avons point donné à M. *Saurin*, à qui je dois cet hommage plus qu'à perſonne.

Il n'y a plus de correſpondance, plus de confiance, plus de conſolation ; tout eſt perdu ; nous ſommes entre les mains des barbares. Je vous ai écrit deux lettres concernant l'œuvre poſthume d'*Helvétius*, imprimée par les ſoins du prince *Gallitzin*. Je tremble qu'elles ne vous ſoient pas parvenues. Les *curioſi*

1773. ſont en grand nombre ; ils furent les précurſeurs des inquiſiteurs, comme vous ſavez.

Catau a bien autre choſe à faire qu'à nous répondre. Je me flatte pourtant que les bruits qui courent ne ſont pas vrais, et qu'elle n'ira point paſſer le carnaval à Veniſe avec *Diderot*.

Il faut cultiver les lettres ou ſon jardin.

A propos, plus j'y penſe, et plus j'oſe trouver que le calcul de la denſité des planètes, la comète deux mille fois plus chaude qu'un fer rouge, l'élaſticité d'une matière déliée qui ferait la cauſe de la gravitation, la création expliquée en rendant l'eſpace ſolide, et le commentaire ſur l'*Apocalypſe*, ſont à peu-près de même eſpèce. *Magis magnos clericos non ſunt magis magnos ſapientes.*

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de M. de *Condorcet* et de vos autres amis qui ſoutiennent tout doucement la bonne cauſe.

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juillet.

RATON fera toujours prêt à tirer les marons du feu pour le déjeûner des *Bertrands*. *Raton* ne craint point de brûler ses pattes. Le temps approche où il n'aura bientôt ni pieds ni pattes; il faut qu'il s'en serve jusqu'au dernier moment pour l'édification du prochain. Donnez donc, mon cher ami, cette lettre à *Marmontel-Bertrand*, second du nom. Il faut absolument que j'aye la correspondance du bienheureux abbé *Sabatier*. En attendant, priez DIEU pour moi.

Le vieux Raton.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de juillet.

L'OEUVRE posthume de ce pauvre *Helvétius*, ou plutôt de ce riche *Helvétius*, est-elle, ou est-il parvenu jusqu'à vous, mon très-cher philosophe? M. le prince *Gallitzin*, qui en est l'éditeur, veut le dédier à la sublime *Catau*. Il est bon de la mettre en commerce avec les morts; car elle ne répond point

1773. aux vivans. Je m'imagine que les impératrices n'aiment pas plus les confeils que les généraux d'armée et les gouverneurs de province ne les aiment.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici.

Quoi qu'il en foit, on fera fort étonné, fi on lit ce livre, de voir le papifme traité de religion abominable qui ne peut fe foutenir que par des bourreaux ; le defpotifme traité à peu-près comme le papifme, et le tout dédié à la puiffance la plus defpotique qui foit fur la terre.

Je ne fais plus comment faire pour vous envoyer de ces petits recueils dont le principal mérite eft dans le dialogue de *René* et de *Christine*. Les commis à la douane des penfées font impitoyables.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de l'éloquent M. *Thomas*, que je préfère fans contredit à *Thomas* d'Aquin, et furtout à *Thomas Didyme*, comme je vous préfère à tous les charlatans qui réuffiffent dans les cours, et qui même réuffiffent pour un temps auprès d'un public ignorant et fans goût.

Adieu, mon cher philofophe ; confolons-nous tous deux du fiècle.

1773.

LETTRE CXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'auguste.

Je crois, mon cher et illustre *Bertrand*, qu'il faudra bientôt vous pourvoir d'un autre *Raton*. Vous n'en trouverez guère dont les pattes vous soient plus dévouées et plus faites pour être conduites par votre génie.

J'ai reçu M. de *Saint-Remi* avec la cordialité d'un frère rose-croix. Il est encore chez moi. Je jouis de sa conversation, dans les intervalles de mes souffrances; quelquefois même je soupe avec lui, ou je fais semblant de souper.

Vous savez sans doute quelle foule de princes et de princesses de Savoie et de Lorraine est venue à Lausane et à Genève, les uns pour *Tissot*, les autres pour se promener. Les évêques, ne sachant que faire dans leurs diocèses, y viennent aussi. L'évêque de Noyon loge à Lausane dans une maison que j'avais achetée, et que j'ai revendue; il y donne à souper aux ministres du saint évangile et aux dames. (*)

On fait actuellement à la Haie une seconde édition de l'ouvrage posthume d'*Helvétius*. Elle est dédiée à l'impératrice de toutes les Russies; cela est curieux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami.

(*) Voyez des vers de M. de *Voltaire* à cette occasion, dans une lettre à M. d'*Argental* du 19 de juillet 1773, tome onzième de la Correspondance générale.

N 4

1773.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 d'octobre.

MON cher et grand philofophe, il faut mourir en fervant la raifon et la vertu, et en les vengeant des abbés *Sabatier*. Je me flatte que fi ce petit ouvrage peut parvenir à l'évêque protecteur d'un *Sabatier*, il connaîtra du moins le perfonnage, et il eft bien néceffaire que ce coquin foit connu. Faites paffer, je vous prie, un exemplaire à M. *Saurin*, et mettez les autres dans d'auffi bonnes mains. Si vous jugez que le petit écrit puiffe faire du bien, on vous en fera tenir dans l'occafion.

Il y a de très-honnêtes athées, d'accord; mais un *Sabatier*, ennemi de Dieu et des hommes, ne doit point être ménagé. *Raton* tire hardiment les marons du feu en cette occafion. *Raton* recommande fes pattes à fon cher et illuftre *Bertrand*, qu'il aimera tendrement jufqu'au dernier moment de fa vie.

LETTRE CXX.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de novembre.

MON cher philofophe, auffi intrépide que circonfpect, et qui avez grande raifon d'être l'un et l'autre, voici une petite affiette de marons que *Raton* envoie à fon *Bertrand*. Je les avais adreffés à M. de *Condorcet ;* mais je crois qu'il eft toujours à la campagne, et je vous les fais parvenir en droiture. Ces marons font comme les livres de *mon libraire Caille*, ils ne valent rien qui vaille ; mais il eft jufte que je vous faffe lire ma fatire contre M. de *Guibert*, qui m'a d'ailleurs paru un homme plein de génie, et, ce qui n'eft pas moins rare, un homme très-aimable. Je m'intéreffe à fon Connétable de Bourbon, d'autant plus que ce grand-homme paffa par Ferney en fe réfugiant chez les Efpagnols. Tous les jéfuites aujourd'hui, qui ne font pas de fi grands-hommes, veulent fe réfugier en Siléfie et dans la Pruffe polonaife, chez le révérend père *Frédéric*. Riez donc, et riez bien fort.

La dédicace d'une églife catholique a été faite, comme vous favez, à Berlin. Je ne fais fi les fociniens en obtiendront une.

Ne croyez-vous pas lire les *Mille et une nuits*, quand vous voyez combien de millions *Catherine II* donne aux princeffes de *Darmftadt* et au comte *Panin ?* où prend-elle tant d'argent, après quatre ans d'une

1773. guerre si vive et si dispendieuse, tandis que monsieur l'abbé *Terrai* ne me paye pas, après dix ans de paix, un pauvre petit argent qu'il m'avait pris chez M. *Magon*.

Mon cher philosophe, vous seriez actuellement aussi riche que M. *Necker*, si vous aviez été en Russie. C'était à la cour de France de récompenser dignement votre noble désintéressement ; mais vous en êtes dédommagé par les bontés de l'abbé *Sabatier* : c'est toujours quelque chose.

Je ne sais où est *Diderot* ; il était tombé malade à Duisbourg, en partant de la Haie pour aller chez l'impératrice des *Mille et une nuits*.

Nous avons actuellement à Ferney l'ancien empereur *Schouvalof* ; c'est un des hommes les plus polis et les plus aimables que j'aye jamais vus. Tout ce que je vois de russes, me persuade toujours qu'*Attila* était un homme charmant, et que la sœur d'*Honorius* fit très-bien de partir en poste pour aller l'épouser. Si malheureusement elle ne s'était pas fait faire en chemin un enfant par un de ses valets de chambre, nous pourrions avoir aujourd'hui de la race d'*Attila* sur quelque trône de l'Europe, et peut-être sur la chaire de St *Pierre*.

Bonsoir, mon très-cher et très-illustre *Bertrand*.

Le vieux malingre Raton.

LETTRE CXXI. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de décembre.

VOTRE lettre, mon cher philosophe, vaut beaucoup mieux que ma Tactique. Nous en avons bien ri, madame *Denis* et moi. *Raton* avale sans aucune répugnance la pilule que lui présente *Bertrand*. Ce n'est point une pilule, c'est une dragée du bon feseur; et sur le champ nous fesons venir les deux tomes, pour lire au plus vîte la page 101; c'est du moins une consolation. Il y a certaines petites ingratitudes, certains petits caprices, certaines niches qu'il faut savoir supporter en silence, surtout lorsqu'on a quatre-vingts ans; et lorsqu'on n'a pas vécu toujours tranquille, il faut tâcher au moins de mourir tranquille.

J'écris à M. de *Condorcet*, et je le supplie de vouloir bien m'envoyer son *Fontaine;* car en vérité je trouve qu'il est le seul qui écrive comme vous, qui employe toujours le mot propre, et qui ait toujours le style de son sujet.

Madame *Necker* dit qu'elle craint que le roi de Prusse ne soit mécontent de ce que je le donne au diable; et à qui donc veut-elle que je le donne? et puis, s'il vous plaît, peut-on donner quelqu'un au diable plus honnêtement?

J'ai un autre scrupule que je vous prie de me lever. Je ne sais si j'ai reçu une lettre de M. le

chevalier de *Châtellux*, et je ne fais si je lui ai répondu.
1773. Je n'ai pas un grand ordre dans mes paperasses. Si j'avais manqué de répondre à M. de *Châtellux*, je serais bien fâché contre moi ; c'est un des hommes que j'estime le plus. J'aime à voir un brave officier qui ne croit pas que son métier soit absolument le plus propre à faire la *félicité publique*. J'apprends que son ouvrage n'est pas aussi connu à Paris qu'il devrait l'être. Je pense en savoir la raison, c'est qu'il est au-dessus de son siècle.

A propos, je ne vous ai pas envoyé une copie correcte de ma petite Tactique ; mais qu'importe ? J'ai envie de l'envoyer à votre *Rominagrobis*, pour voir s'il se fâchera que je l'envoye où il doit aller. Il n'a rien fait de si plaisant en sa vie que de se déclarer général des jésuites. Il faudrait, pour lui répondre, que le pape se déclarât huguenot. Je ne désespère pas de voir cette facétie, et celle que vous proposez entre *Diderot* et *Catau*.

Adieu, mon très-cher secrétaire perpétuel, qui vivrez perpétuellement.

1773.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

VRAIMENT *Raton* s'eſt brûlé les pattes juſqu'aux os. L'auteur de la page 101 dit préciſément les mêmes choſes que moi, et il les répète encore à la page 105. Cher *Bertrand*, ayez pitié de *Raton;* vous ſentez qu'il eſt dans une poſition critique. Il a tant tiré de marons du feu, que les maîtres des marons, dont il a plus d'une fois gâté le ſouper, ont juré de l'exterminer à la première occaſion; et il n'y a point de chat que ces drôles-là ne ſe promettent de prendre, fût-il réfugié dans la cuiſine ou dans le grenier. Il faut donc abſolument que *Raton* faſſe patte de velours.

Je trouve la manière dont on traite *la Harpe* bien injuſte et bien dure. Il a du génie, et il eſt, à mon gré, le ſeul qui pourrait ſoutenir le théâtre tragique.

J'ai ſupplié M. le marquis de *Condorcet* de vouloir bien m'envoyer l'*Eloge de Fontaine*, en cas que ma demande ne ſoit pas indiſcrète. M. de *Condorcet* me paraît bien au-deſſus de tous ceux dont il fait l'éloge.

N'eſt-ce pas vous, mon illuſtre *Bertrand*, qui m'avez adreſſé M. *Deliſle*, capitaine de dragons; en ce cas, il faut que je vous en remercie, car il a

1773. bien de l'efprit, bien du goût, et il eft de plus un des meilleurs cacouaçs que nous ayons.

La nouvelle édition de l'*Encyclopédie* va paraître à Genève.

On y imprime in-4° un *Corneille*, avec un commentaire de *Raton*. Ce commentaire eft plus ample de moitié. On fe profterne devant les belles tirades, à qui on doit d'autant plus de refpect que ce font des beautés dont on n'avait pas d'idée dans notre langue; mais on donne des coups de griffe épouvantables à tout le refte. On ne doit de refpect qu'à ce qui eft beau. C'eft fe moquer du monde que de dire: Admirez des fottifes, parce que l'auteur a fait autrefois de bonnes chofes.

Je vous embraffe bien tendrement.

Miaû.

LETTRE CXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de février.

1774. Il y a long-temps, mon cher et illuftre maître, que je n'ai entendu parler de vous, et que, de mon côté, je ne vous ai donné figne de vie. Je veux pourtant vous dire un mot, mais un mot feulement, et ce mot eft que je vous aime toujours. Je vous crois fort occupé; tant mieux pour moi, et tant pis pour d'autres. On m'a dit que vous aviez été malade, mais on m'a depuis raffuré. Sophonisbe n'a pas vécu auffi

long-temps que les chefs-d'œuvre de Régulus et d'Orphanis. Qu'on dise à présent que le parterre n'est 1774. pas connaisseur. A propos d'Orphanis, avez-vous lu le terrible extrait que *la Harpe* vient d'en faire dans le *Mercure*? Ce jeune homme est bien digne, par ses talens, son bon goût et son courage, de l'intérêt que vous prenez à lui; mais il aura une rude carrière à parcourir, bien semée d'épines et de chausse-trapes par ses ennemis. Je suis vraiment affligé de le voir sans fortune. On dit que vous avez du crédit auprès du contrôleur général, qui se ferait un plaisir de vous obliger, ne fût-ce que par vanité. Vous devriez l'engager à faire quelque chose pour ce jeune homme qui trouve tant de portes fermées, et qui ne parviendra que tard à les briser et à les renverser par ses succès.

Que dites-vous de *Sémiramis-Catau*? Il me semble que les Turcs commencent à se moquer d'elle. Quand on se laisse battre par ces marabous, il ne faut pas persifler la philosophie. Rira bien qui rira le dernier. Cette *Sémiramis* m'avait mandé que les prisonniers français, faits à Cracovie, étaient très-bien traités. M. de *Choisy*, un de ces prisonniers, qui est ici, assure qu'ils ont été traités indignement. Vous devriez bien écrire à cette grande princesse que *Sémiramis* est bien mal obéie, et *Catau* bien mal instruite. Adieu, mon cher maître; je vous aime plus que toutes les *Sémiramis*, et même que toutes les *Catau*. Dites-moi un mot de votre santé, et songez au pauvre *la Harpe*. Mes respects à madame *Denis*.

1774.

LETTRE CXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de février.

MON très-cher philosophe, la nature donne furieusement sur les doigts, à la fin de chaque hiver, aux vieilles pattes de *Raton*. Il a reçu ces jours-ci un avertissement très-sérieux ; c'est une des raisons péremptoires qui l'ont empêché de vous écrire ; et, si après cette raison, il pouvait en exister encore une, la voici : M. le marquis de *Condorcet* m'avait averti qu'il ne voulait plus recevoir de lettres par les bons offices d'un homme qui était soupçonné de les ouvrir, soupçonné d'être espion, soupçonné d'être, d'être, &c. On s'est trop aperçu enfin que cette défiance de M. de *Condorcet* était très-fondée. Il n'était pas étonnant que *Raton* eût les pattes un peu brûlées, puisqu'il marchait depuis si long-temps sur des charbons ardens. Quel homme je vous avais recommandé ! quel présent je vous aurais fait ! j'en tremble encore... Mes lettres fort inutiles ont été lues par des personnes qui.... Voilà autant de points que *Beaumarchais* en reproche à madame *Goezmann*. Toute cette algèbre vous développera l'inconnue ; et cette inconnue est que nous sommes très-connus. Je n'en suis pas moins occupé de vous plaire. Κε μετὰ τὸν μων θανατον. *aliquid de tuo amico videbis quod ejus memoriam menti tuæ revocabit.*

Où diable ce jeune homme, qui porte le nom de l'instrument

l'inſtrument d'un roi juif, a-t-il pêché que j'étais fort gracieuſement traité par milord grand tréſorier? 1774.
Tutto al contrario l'hiſtoria converte. Amice, je ne compte ni ſur aucun ſatrape, ni ſur aucun monarque de l'Orient, non plus que vous ne comptez ſur les puiſſances du Nord.

Si vous voyez M. de *Rochefort*, je vous demande en grâce de lui dire les raiſons qui me forcent à ne lui point écrire. Je ne lui en ſuis pas moins attaché; et je lui demande en grâce, à lui et à madame ſa femme, de paſſer par chez nous, quand ils iront voir leur mère.

Ma conſolation ſerait de vous revoir encore dans ma chaumière, auprès de Lyon, vous et monſieur de *Condorcet;* mais ni vous ni lui n'avez de mère dans le Gévaudan.

La mort de ce pauvre *la Condamine*, qui croyait avoir exactement meſuré un arc du méridien, m'avertit qu'il faut que je faſſe mon paquet. Je ſuis un peu ſourd comme lui, et de plus aveugle. Les cinq ſens dénichent l'un après l'autre; et puis reſte zéro.

De tous les ouvrages dont on régale le public, le ſeul qui m'ait plu eſt le quaterne de *Beaumarchais.* Quel homme! il réunit tout, la plaiſanterie, le ſérieux, la raiſon, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun, et il confond tous ſes adverſaires, et il donne des leçons à ſes juges. Sa naïveté m'enchante; je lui pardonne ſes imprudences et ſes pétulances.

Je ne vous dis rien de votre *Childebrand.* J'eſpère que vous me pardonnerez d'avoir reſpecté un ancien attachement. Je m'enveloppe, autant que je le puis,

1774. du manteau de la philofophie ; mais ce manteau eft fi étriqué, fi percé de trous, que la bife y entre de tous les côtés. Adieu, mon très-cher philofophe, dont le manteau eft d'un bien meilleur drap que le mien. Vivant ou mourant, *tuus fum*

Raton.

LETTRE CXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de février.

Je viens de lire, mon cher maître, avec le plus grand plaifir, une fuite de l'*Hiftoire de l'Inde*, avec quelques douceurs pour *Nonotte* et confors. J'avais déjà la première partie, et je voudrais bien avoir la feconde ; je me recommande bien vivement à l'auteur.

Tandis qu'il s'égaie aux dépens des *Nonotte* et des *Patouillet*, il ne fait peut-être pas ce qui fe paffe au fujet de la canaille dont ils fefaient partie. Cette canaille, quoique coupée en mille morceaux par les fouverains et par le pape, cherche à fe réunir, et ne défefpère pas d'y réuffir. Il y a actuellement un projet de les rétablir en France, fous un autre nom ; et j'ai appris, avec douleur, que l'archevêque de Touloufe, qui, comme je le lui ai cent fois entendu dire à lui-même, n'aime ni n'eftime ces marauds, et les connaît bien pour ce qu'ils font, eft à la tête de ce beau projet, parce qu'il en efpère apparemment ou le cordon bleu, ou le chapeau, ou la feuille des bénéfices, ou

l'archevêché de Paris. Heureufement le pape y eft, jufqu'à préfent, fort oppofé, et le roi d'Efpagne encore plus; et il faut efpérer que le roi de France trouvera des ferviteurs fidelles, qui lui feront fentir que cette vermine ne lui pardonnera jamais de l'avoir écrafée, et ne fe croira pas dédommagée par le confentement qu'il pourrait donner à leur nouvelle exiftence; et qu'ainfi il y aurait le plus grand rifque pour lui à les laiffer reffufciter, fous quelque forme que ce puiffe être. 1774.

Voici le projet de la nouvelle forme qu'on prétend leur donner. Ils formeront une communauté de prêtres, qui n'aura point de général à Rome, mais qui fera des vœux, excepté celui de pauvreté, afin qu'ils foient fufceptibles de bénéfices. On recevra, dans cette communauté, d'autres prêtres que les ex-jéfuites, et même ces prêtres feuls auront l'adminiftration des biens. De plus, l'étude de la théologie fera interdite dans cette congrégation, et ils ne pourront jamais diriger les féminaires; mais ils ferviront de pépinière pour donner des maîtres aux colléges de provinces, fans néanmoins être membres de l'univerfité.

Vous fentez, mon cher maître, tout ce qu'il y a d'infidieux dans ce projet, et que, dès qu'une fois la canaille fera établie, elle fe mettra bientôt en poffeffion de tous les avantages auxquels elle feint de renoncer dans ce moment, pour ne pas trop effaroucher les contradicteurs. D'abord, les bénéfices dont ils font fufceptibles, leur donneront moyen d'entrer dans le clergé et de devenir évêques; nouveau moyen de pouvoir qui manquait à la fociété défunte. Les

1774. prêtres féculiers, prétendus adminiftrateurs des biens, feront bientôt culbutés par eux, dès qu'ils trouveront un peu de faveur ; et d'ailleurs ces prêtres, choifis par l'archevêque de Paris, feront leurs créatures et leurs valets. Ils ne tarderont pas à repréfenter qu'il eft abfurde d'interdire à une communauté de prêtres l'étude de la théologie, et ils obtiendront ce point d'autant plus facilement que leur demande fera raifonnable. Ils repréfenteront de même qu'étant deftinés à peupler les colléges de provinces, il eft impoffible qu'ils y fuffifent, en n'ayant qu'une feule maifon dans Paris (car le prétendu projet ne leur permet pas d'en avoir ailleurs) ; et ils obtiendront de même fort aifément d'en avoir au moins dans les principales villes.

Enfin il eft clair que ces marauds ne demandent rien, dans ce moment, que d'obtenir un fouffle de vie, qui deviendra bientôt, grâce à leurs intrigues, un état de vigueur et de fanté. Je vous avoue, mon cher ami, que j'ai le cœur navré, quand je vois la protection que le roi de Pruffe accorde à cette canaille, et qui fervira peut-être d'exemple à d'autres fouverains, quoiqu'il y ait bien de la différence entre fouffrir des jéfuites en pays proteftant, et les avoir en pays catholique.

Voilà, mon cher ami, un fujet bien intéreffant, et qui mériterait bien autant d'exercer votre plume que les *Morangiès* et les *la Beaumelle.* Vous allez dire que je fais encore le *Bertrand*, et que j'ai toujours recours à *Raton ;* mais fongez donc que *Bertrand* a les ongles coupés. Ce que je défire et que j'attends de vous, ferait l'ouvrage d'un bon citoyen et d'un

bon français, attaché au roi et à l'Etat. Vous pouvez répandre à pleines mains, ſur ce projet, l'odieux et le ridicule dont vous ſavez ſi bien faire uſage. Vous pouvez faire voir qu'il eſt dangereux pour l'Etat, pour l'Egliſe, pour le pape et pour le roi, que les jéſuites regarderont toujours comme leurs ennemis, et traiteront comme tels, s'ils le peuvent. Ce ſont les *Broglie*, ſi bien faits pour *brouiller* tout, qui, malgré leur diſgrâce, intriguent actuellement de toutes leurs forces pour cet objet; mais j'eſpère qu'ils trouveront en leur chemin le duc d'*Aiguillon* et tous les honnêtes gens du royaume, dont le cri va être univerſel. On dit que votre *Catau* conſerve auſſi les jéſuites, à l'exemple du roi de Pruſſe. 1774.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de mars.

OUI, vraiment, M. *Bertrand*, ce que vous dites là m'amuſerait fort; mais croyez-vous que j'aye encore des pattes? penſez-vous que ces marons puiſſent ſe tirer gaiement? Si on n'amuſe pas les Velches, on ne tient rien. Voyez *Beaumarchais*, il a fait rire dans une affaire ſérieuſe, et il a eu tout le monde pour lui. Je ſuis d'ailleurs pieuſement occupé d'un ouvrage plus univerſel. Vous ne me propoſez que de battre un parti de houſards, quand il faut combattre des armées entières. N'importe; il

1774. n'y a rien que le pauvre *Raton* ne faſſe pour ſon cher *Bertrand*.

Je m'arrête, je ſonge; et, après avoir rêvé, je crois que ce n'eſt pas ici le domaine du comique et du ridicule. Tout velches que ſont les Velches, il y a parmi eux des gens raiſonnables, et c'eſt à eux qu'il faut parler ſans plaiſanterie et ſans humeur. Je vais voir quelle tournure on peut donner à cette affaire, et je vous en rendrai compte. Il faudra, s'il vous plaît, que vous m'aidiez un peu; *nihil ſine Theſeo*.

Vous n'aurez qu'à m'envoyer vos inſtructions chez M. *Bacon*, ſubſtitut de monſieur le procureur général, place royale; elles me parviendront ſurement. Il ſerait plus convenable que nous nous viſſions; mais il eſt plus plaiſant que *Jean-Jacques* ſoit chez moi, et que je ſois chez lui.

Je me ſers aujourd'hui de mon ancienne adreſſe. Ayez la bonté de me dire ſi vous avez reçu le fatras de l'Inde, que j'envoie par le même canal avec cette lettre.

On me mande de Rome que M. *Tanucci* n'a point encore rendu Bénévent à St *Pierre;* et je n'entends point dire qu'il ſoit en poſſeſſion d'Avignon. Toutes les affaires ſont longues, ſurtout quand il s'agit de rendre.

Catau n'eſt point du tout embarraſſée du nouveau mari qui ſe préſente dans la province d'Orenbourg. Elle m'a écrit une lettre aſſez plaiſante ſur cette apparition. Elle paſſe ſa vie avec *Diderot;* elle en eſt enchantée. Je crois pourtant qu'il va revenir, et que vous avez très-bien fait de ne point paſſer dix ans dans un climat ſi dur, avec votre ſanté délicate. Je

vous aime mieux à Paris que par-tout ailleurs. Adieu, mon très-cher maître ; ne m'oubliez pas auprès de votre ami M. de *Condorcet*. 1774.

Encore un mot. Je ne ſuis point ſurpris de ce que vous me mandez d'un archevêque qui a fait mourir de chagrin ce pauvre abbé *Audra*.

Encore un autre mot. Voici l'eſquiſſe de la lettre que vous demandez ; tâchez de me la renvoyer contre-ſignée, et voyez ſi on en peut faire quelque choſe.

Et puis un autre mot. Vous n'aurez point l'Inde cet ordinaire.

Pour dernier mot, écrivez-moi par M. *Bacon*.

LETTRE CXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de mars.

RATON s'était trop preſſé de ſervir *Bertrand*, et par conſéquent il craint de l'avoir très-mal ſervi. Les typographes ſuiſſes ont plus mal ſervi encore, en donnant douze cents lieues carrées à l'empire de Ruſſie, au lieu de douze cents mille. S'il n'y avait que cette faute, un zéro la corrigerait ; mais il trouve que la feuille, intitulée *Demande de l'extinction abſolue*, &c., eſt une pièce beaucoup plus importante et plus déciſive que tout ce qu'on pourrait écrire ſur cette matière. Il faudrait que cette feuille fût entre les mains de tout le monde.

Raton eſt très-affligé qu'on débite dans Paris un

1774. Taureau qui pourrait lui écraſer ſes vieilles pattes, et lui donner de terribles coups de cornes. Ces bœufs-là ſe mettent, depuis quelque temps, à frapper à droite et à gauche; les *Ratons* ne peuvent plus trouver de trous pour ſe cacher. Une ſtrangurie, qui m'avait voulu tuer l'année paſſée, eſt revenue cette année; elle me tient au col, mais c'eſt à celui de la veſſie: cela m'avertit de faire mon paquet, et de déloger inceſſamment.

Je ſuis tendrement attaché aux deux ſecrétaires, et je ſerai très-fâché de partir ſans les avoir embraſſés.

LETTRE CXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de mars.

PULCHRÈ, *benè, rectè. Bertrand* a reçu trois ou quatre paquets de marons, qu'il a trouvés cuits très à propos et très-croquans; mais il reſte encore ſous la cendre de très-friands marons à tirer, que *Bertrand* recommande à la patte de *Raton.* Il ne s'agit plus aujourd'hui de rétablir hautement et impudemment cette vermine mal-feſante, comme l'appelait, il y a quatre ou cinq ans, le roi de Pruſſe dans les lettres qu'il écrivait à *Bertrand*, ce même roi qui depuis...., et qui ne protége aujourd'hui cette canaille que pour faire une niche de page à des ſouverains plus ſages que lui. Le projet actuel, comme *Bertrand* l'a dit à *Raton*, c'eſt d'établir une communauté de prêtres, deſtinée à l'inſtruction de la jeuneſſe, qui, tout prêtres qu'ils ſeront,

ne pourront étudier la théologie ni diriger les séminaires. Les jésuites pourront être *associés* ou du moins *affiliés* à cette communauté (car on ne s'explique pas clairement sur cet objet); bien entendu que, quand une fois ils y auront le pied, tout le corps suivra bientôt, et qu'ils sauront bien se faire rendre et l'étude de la théologie, et la direction des séminaires; car tout ce qu'ils désirent, tout ce que veulent leurs amis, c'est de s'ouvrir un guichet de rentrée, qui deviendra bientôt porte cochère. Il faut que *Raton* insiste sur ce danger, sur celui qui en résulterait pour l'Etat, où ces marauds mettraient le trouble plus que jamais; pour le roi, à qui ils ne pardonneront jamais d'avoir consenti à leur destruction; pour les ministres les plus attachés au roi, comme M. le duc d'*Aiguillon*, qu'ils feront repentir, s'ils le peuvent, d'avoir consommé cette destruction sous son ministère. Le premier usage qu'ils feront de leur crédit sera de se venger, et il ne leur coûtera pas de mettre le feu pour cela aux quatre coins du royaume. D'ailleurs à quoi bon cette communauté de prêtres? que fera-t-elle de mieux que les universités, et que les autres communautés déjà occupées de l'éducation? Ce ne sont point des communautés nouvelles qu'il faudrait établir; il faudrait rendre plus utiles, pour l'éducation, les communautés qui s'en occupent, en réformant le plan de cette éducation qui en a tant de besoin, et en attachant aux universités plus d'argent et de considération. Il y a tant d'hommes de mérite qui sont sans fortune, et qui ne demanderaient pas mieux que de se livrer à ce travail, s'ils y trouvaient une existence honnête, &c. Voilà, mon cher *Raton*, de bons marons de Lyon

1774.

1774. à cuire, ſans compter ceux que *Raton* trouvera de lui-même dans ſa poche. *Bertrand* lui recommande avec inſtance cette nouvelle fournée. Peut-être même pourrait-il eſſayer un maron qui vaudrait mieux que tous les autres, c'eſt l'inconvénient de mettre la jeuneſſe entre les mains d'une communauté de prêtres quelconques, ultramontains par principes, et anti-citoyens par état; mais ce maron demande un feu couvert, et une patte auſſi adroite que celle de *Raton:* et, ſur ce, *Bertrand* baiſe bien tendrement les chères pattes de *Raton.*

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de juin.

MON cher maître, le petit diſcours patriotique de M. *Chambon* a réuſſi chez tous les étrangers; c'eſt le premier éloge vrai que j'ai jamais lu. Si *Louis XV* pouvait revivre, il le ſignerait; mais il l'a ſigné, puiſqu'il dit préciſément la même choſe dans ſon teſtament.

Je vois que vous êtes mécontent de ces mots : *Ce que Louis XV a établi, et ce qu'il a détruit, mérite notre reconnaiſſance :* mais ce qu'il a établi, c'eſt l'école militaire; ce qu'il a détruit, c'eſt la faction intolérable des jéſuites; j'oſe y ajouter la faction de MM. *Crépin*, *Quatreſous*, *Quatrehommes*, *Gilet*, *Poirau*, qui firent la guerre de la fronde, et leurs ſucceſſeurs qui ont fait la guerre aux beaux arts et à la raiſon. Ce n'eſt

pas à vous de prendre le parti des éternels ennemis de ces arts et de cette raifon, dont vous êtes le foutien. 1774.

Le feu roi ne voulait et ne pouvait vouloir que le bien, mais il s'y prenait mal. Son fucceffeur femble infpiré par *Marc-Aurèle ;* il veut le bien et il le fait. S'il continue, il verra fon apothéofe avant l'âge où les badauds font majeurs.

Je fuis fâché de mourir avant d'avoir vu les prémices du beau règne dont vous allez jouir. Je fens que je n'en ai que jufqu'à la chute des feuilles.

J'emploie mes derniers jours à faire réformer, fi je puis, la plus grande injuftice que l'ancien parlement ait jamais faite : fi j'y réuffiffais, je mourrais content. La feule chofe dont *Raton* foit très-mécontent, c'eft de partir fans avoir embraffé fon cher *Bertrand.*

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 d'augufte.

MON très-cher *Bertrand*, le difcours de M. *Suard* eft hardi, mais fage ; il peut faire beaucoup de bien et nul mal.

S'il n'y avait pas, dans la *Lettre d'un théologien* à *Sabatier*, une douzaine de traits fanglans et terribles, contre des gens puiffans qui vont fe venger, l'auteur de cette lettre, qui eft affurément *Pafcal* fecond du nom, ferait le bienfaiteur de tous les honnêtes gens ; mais voilà une guerre affreufe déclarée.

1774. Si vous saviez ce qu'on entreprenait, ce qu'on demandait, ce qu'on était près d'obtenir, vous seriez fâché comme moi qu'on ait fait paraître, si mal à propos, un si excellent et si funeste ouvrage.

Vous savez qu'un nommé *Chirol*, autrefois domestique de *Cramer*, a reçu le manuscrit de Paris, qu'il l'a fait imprimer à Genève, qu'il a employé mon orthographe : il sait pourtant, aussi bien que vous, que je ne l'ai pas fait ; il l'avoue hautement, et il le dira juridiquement.

Les circonstances où cet admirable écrit paraît, me mettent dans la nécessité de publier combien je suis incapable d'atteindre à ce genre d'éloquence. J'attends de la probité et de la candeur de l'auteur, qu'il fera au moins comme *Chirol*, et qu'il ne me laissera pas accuser publiquement d'avoir rendu un si dangereux service à la raison. Il faut avoir cent mille hommes à ses ordres, pour faire de tels écrits.

Coré et *Dathan*, ne faites pas de moi le bouc émissaire ; vous ne serez pas engloutis, mais ne perdez pas un innocent.

Il est bien étonnant qu'un gueux comme *Sabotier* devienne le prétexte d'une persécution ou d'une révolution entière dans l'opinion des hommes.

LETTRE CXXXI.

1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'auguste.

LA femme du frère de feu *Damilaville*, m'écrit, de Landerneau en Basse-Bretagne, une lettre lamentable. Ils prétendent qu'on persécute en eux le philosophe qui est mort entre vos bras; ils disent que, depuis sa mort, on a toujours cherché à les dépouiller d'un emploi qui les fesait vivre, et qu'on vient enfin de le leur ôter. Ils imaginent que M. *Turgot* peut donner à ce frère de *Damilaville* une place de sous-commissaire de la marine. Ils paraissent réduits à la dernière misère, et ils ont des enfans.

C'est à mon cher *Bertrand* et à M. de *Condorcet* à voir s'ils peuvent obtenir cette place de sous-commissaire pour le frère d'un de leurs *Ratons*. Je ne connais point ce nouveau martyr, et je me trouve dans une situation qui me rend bien inutile aux fidelles et à moi-même. Je ne parle point cette fois-ci de la *Lettre du théologien*, qu'on attribue à l'abbé du *Vernet*, et que je n'impute à personne.

J'ai vu dans ma retraite un grand vicaire de Toulouse, qui m'a paru très-instruit et très-bien intentionné. Il dit que nos ennemis sont plus acharnés que jamais. *Dans la tempête adorez l'écho*, disait *Pythagore;* et vous savez que cela veut dire, tenez-vous à la campagne loin des méchans; mais aussi il est bien triste d'être loin de ses amis.

1774.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 de ſeptembre.

MON cher philoſophe, *Cramer* s'eſt aviſé d'imprimer ſéparément cette petite diatribe qui était deſtinée à une nouvelle édition aſſez curieuſe des Queſtions ſur l'Encyclopédie, je vous l'envoie.

J'avais minuté deux lettres pour vous et pour M. de *Condorcet*, mais je ne vous les envoie point, parce que le roi de Pruſſe eſt en Siléſie. Vous me direz, quel rapport y a-t-il entre vos deux lettres, la Siléſie et le roi de Pruſſe? vous le verrez quand vous les recevrez. Il s'agit d'une bonne œuvre. Puiſſé-je vivre aſſez long-temps pour la voir accomplie! (*)

(*) C'était la réviſion du procès des jeunes gens d'Abbeville. M. de *Voltaire* eſpérait que le roi de Pruſſe, protecteur du jeune d'*Etallonde*, qu'il avait pris à ſon ſervice, pourrait favoriſer cette entrepriſe, et l'appuyer de ſon crédit.

LETTRE CXXXIII. 1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de feptembre.

OH, *Bertrands! Bertrands! Raton* a été près (je crois) de mourir de douleur et de vieilleffe dans fa gouttière, à cent lieues de vous. Ne dites point qu'on ne m'attribuait pas à Compiègne la *Lettre du théologien;* on avait l'injuftice de me l'imputer. Sans M. le chancelier qui, dans tous les temps, a eu pour moi une extrême bienveillance, j'étais perdu, grâce à un prêtre de cour. D'ailleurs l'abbé de *Voifenon,* mon ami depuis quarante ans, très-injuftement outragé dans cet ouvrage, puifqu'il n'a jamais rimé d'ordures, m'a mis dans la douloureufe néceffité de me juftifier auprès de lui. Enfin, pour achever mon malheur, on avait envoyé ce fatal écrit de Paris à Genève ; c'était affurément trop prodiguer fon éloquence contre un malheureux comme *Sabotier*.

J'ai vu à Ferney un grand vicaire de Touloufe, qui m'a dit que fon archevêque avait chaffé ce *Sabotier* parce qu'il volait dans les poches, et que fa langue, fa plume et fes mains font également criminelles. Voilà donc nos ennemis.

Quoique je miaule toujours un peu contre vous, je vous confie une affaire plus intéreffante, et je la mets fous votre protection.

Je ne crois pas que vous foyez pour le nouveau plus que pour l'ancien; mais j'ai des neveux dans

1774. le nouveau, qui frémiſſent encore, comme vous et moi, qu'on ait fait couper le poing et la langue, élevé un grand bûcher de deux voies de bois, à un petit-fils d'un lieutenant général, âgé de 18 ans, et au fils d'un préſident, âgé de 17, le tout pour n'avoir pas ſalué une proceſſion de capucins, et pour avoir récité l'ode de *Piron*, à qui, par parenthèſe, le feu roi feſait une penſion de douze cents livres ſur ſa caſſette pour cette ode.

Le chevalier de *la Barre* ſubit ſon horrible ſupplice en perſonne, et le fils du préſident d'*Etallonde* fut exécuté en effigie ſous les yeux de ſon père, qui demanda auſſitôt pour lui la confiſcation du bien que le jeune homme tenait de ſa mère. Il garda ce bien, et n'a jamais aſſiſté ſon fils. Il y a de belles ames.

Ce martyr alla ſe faire ſoldat à Véſel.

Roſe et Fabert ont ainſi commencé.

Le roi de Pruſſe lui a donné une ſous-lieutenance, et me l'a envoyé au mois d'avril dernier. Vous ſaurez que ce jeune homme eſt le plus ſage, le plus doux, le plus circonſpect que j'aye jamais vu; ce qui prouve qu'il ne faut jamais couper la langue et le poing aux enfans, ni leur donner la queſtion ordinaire et extraordinaire, ni les brûler à petit feu, parce qu'après tout ils peuvent ſe corriger.

Je voulais d'abord lui faire obtenir ſa grâce par la protection du feu roi, et même de madame *du Barri;* le roi mourut au mois de mai, et madame *du Barri* alla au Pont-aux-Dames.

Je m'adreſſai au commencement du mois d'auguſte (que les barbares nomment août) à M. le chancelier de

de *Maupeou* qui me promit la grâce, qui arrangea tout pour favoriser pleinement d'*Etallonde*; et auffitôt il eft parti pour Roncherolles. 1774.

Comme je vais partir bientôt pour l'autre monde, je vous lègue d'*Etallonde*, mais fous le plus grand fecret; parce que, fi vous parlez, on me déterrera pour me brûler avec lui.

Pouvez-vous faire réuffir cette affaire, et fecourir l'humanité contre les cannibales? la philofophie peut-elle réparer les maux affreux qu'a faits la fuperftition? Je vous enverrai le précis de ce que demande le jeune d'*Etallonde*. Cette bonne œuvre eft au-deffus de celle que je vous propofais pour le frère de *Protagoras-Damilaville*.

Je vais écrire au roi de Pruffe. Il m'avait donné permiffion de dire qu'on lui ferait plaifir de rendre juftice à fon officier. Je vais lui écrire que c'eft vous qui êtes le protecteur de cet infortuné, et que je le fupplie de vous adreffer un certificat figné et fcellé de lui, qui dépofe de la fageffe et de la bonne conduite de d'*Etallonde*. S'il vous envoie ce certificat, l'un des deux *Bertrands* eft en droit de le montrer au miniftre des affaires étrangères, et de le preffer de faire plaifir à un monarque dont quelque jour on pourrait avoir befoin. M. *Turgot* vous appuiera de tout fon pouvoir, et M. de *Miroménil* ne refufera pas de condefcendre aux volontés de deux miniftres qui demanderont la chofe du monde la plus jufte, et même la plus honorable, l'expiation du crime abominable des *Pilates* d'Abbeville.

Bertrands, *Bertrands*, cette négociation eft digne de vous et de votre courage.

1774. Voilà mon digne philofophe ce que je vous écrivais. Vous attendrez *mollia fandi tempora*. Je garderai chez moi l'officier du roi de Pruffe, et je vous le réfignerai par mon teftament.

Je viens de lire le chef-d'œuvre de M. *Turgot*, du 13 de feptembre; il me femble que voilà de nouveaux cieux et une nouvelle terre.

Vivez, inftruifez, faites du bien; ceci eft pour vous et pour M. de *Condorcet*.

LETTRE CXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 d'octobre.

Mon cher et grand philofophe, je vous ai légué d'*Etallonde*, comme je ne fais quel grec donna en mourant fa fille à marier à je ne fais quel autre grec. Il s'agit de voir fi on peut obtenir en France la grâce d'un brave officier pruffien, accufé d'avoir chanté, à l'âge de feize ans, une vieille chanfon de corps de garde, et d'avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, connu par cette feule ode à la cour, et récompenfé par une penfion du roi de douze cents livres fur la caffette. Certainement le poing coupé, la langue arrachée, la torture ordinaire et extraordinaire, la roue et le bûcher n'étaient pas en raifon directe du crime.

J'avais fupplié le roi de Pruffe de vous envoyer ou un paffe-port pour d'*Etallonde*, dit *Morival*, ou une

attestation de son général, qui servira de ce qu'elle pourra. Il me mande qu'il vous l'envoie, et peut-être avez-vous déjà reçu cette pancarte. Vous en ferez, après la Saint-Martin, l'usage que votre bienfesance et votre sagesse vous conseilleront; rien ne presse. Ce jeune homme reste toujours chez moi, et madame *Denis* le gardera, si je meurs avant que son affaire soit consommée. 1774.

Le roi de Prusse me dit qu'il charge son ministre de recommander d'*Etallonde* au garde des sceaux. Madame la duchesse d'*Enville* a déjà disposé M. de *Miroménil* à être favorable à d'*Etallonde*. Nous avons, dans l'ancien parlement et dans le nouveau, des hommes sages et justes, qui m'ont donné parole de faire réparer, autant qu'il sera en eux, l'arrêt des cannibales qui d'un trait de plume ont assassiné *la Barre* en personne, et d'*Etallonde* en peinture; arrêt qui, par parenthèse, ne passa que de deux voix. (*)

Il reste à voir s'il faut, ou qu'il fasse juger son procès, ou qu'il demande des lettres honteuses de grâce. Je suis absolument pour la révision, parce que j'ai vu les charges : une grâce n'est que l'aveu d'un crime. Il serait bien beau à la philosophie de forcer l'ancienne magistrature à expier ses atrocités, ou d'obtenir de la pauvre nouvelle compagnie une réparation solennelle des infamies punissables de l'autre tripot. Ce problème des deux corps est aussi digne d'être résolu par vous que le problème des trois corps.

Nous en parlerons dans quelque temps. Je recommande aux deux *Bertrands* cette bonne œuvre; *Raton* mourant n'est plus bon à rien.

(*) J'avais cru et j'avais dit de cinq.

Ne voyez-vous pas quelquefois M. d'*Argental*?
1774. il connaît cette affaire, il a un grand zèle.

Tout cela n'eſt pas trop académique, mais cela eſt humain et digne de vous. Ce n'eſt plus *Damilaville minor* dont je vous parle, j'eſpère qu'il ne vous importunera plus.

Adieu, digne homme.

N. B. Un fils du comte de *Romanzof* vient de faire des vers français, dont quelques-uns ſont encore plus étonnans que ceux du comte de *Schouvalof*. C'eſt un dialogue entre DIEU et le révérend père *Hayet*, auteur du *Journal chrétien*. DIEU lui recommande la tolérance, *Hayet* lui répond :

Ciel ! que viens-je d'entendre ! Ah ! ah ! je le vois bien
Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien.

Tout n'eſt pas de cette force.

LETTRE CXXXV. 1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

MON digne philoſophe, auſſi humain que ſage, je viens encore de recevoir une lettre du roi de Pruſſe ſur l'affaire de ce jeune homme. *J'ai chargé*, dit-il, *le miniſtre que j'ai en France, d'intercéder pour lui, ſans trop compter ſur le crédit que je puis avoir à cette cour.* Et moi, j'y compte beaucoup, et encore plus ſur votre humanité et ſur votre ſageſſe.

Vous ſavez bien qu'il ne ſera pas à propos qu'une certaine compagnie ſache que c'eſt vous qui protégez un infortuné, livré à la fureur des hypocrites et des fanatiques. Je ne ſaurais trop vous répéter combien ce jeune homme mérite vos bontés. Il apprend à force ſon métier d'ingénieur; il eſt parvenu en très-peu de temps à lever des plans, et à deſſiner parfaitement. Il ſe rendra très-utile dans le ſervice où il eſt. Rien ne preſſe encore pour ſon affaire; il faut voir auparavant à quel parlement il devra s'adreſſer. Mon avis eſt toujours qu'il demande à faire juger ſon procès. Je n'aime point qu'on demande grâce quand on doit demander juſtice. Je m'en rapporterai à votre opinion et à celle de M. le marquis de *Condorcet*. C'eſt à des philoſophes tels que vous deux à détruire l'œuvre infernale du fanatiſme, et à venger l'humanité, ſans vous compromettre.

Si nous ne réuſſiſſons pas, je me flatte que le roi de

1774. Pruſſe n'en ſera que plus déterminé à favoriſer un bon ſujet, et qu'il l'avancera d'autant plus qu'il ſera ſecrétement offenſé du peu d'égard qu'on aura eu pour ſa recommandation.

Le miniſtère d'ailleurs paraît trop ſage pour refuſer à un roi, tel que celui de Pruſſe, une petite ſatisfaction qui n'intéreſſe en rien la politique.

Il eſt vrai, mon cher ami, que M. le maréchal de *Richelieu* ne m'a point payé depuis cinq ans la rente qu'il me doit; mais je n'impute cette négligence qu'à ſes grandes affaires, et non pas à un manque de bonne volonté. Cinquante ans d'intimité ſont une choſe ſi reſpectable, que je ne crois pas devoir me plaindre. Je me flatte que lui et d'autres grands ſeigneurs, entre les mains de qui j'avais mis ma fortune, ne me laiſſeront pas mourir ſans me mettre en état d'achever ce que j'ai commencé pour ce jeune homme ſi malheureux.

J'ai lu les mémoires de madame de *Saint-Vincent* et du major. Il me paraît clair qu'on a fait de faux billets. Cette affaire eſt très-grave pour madame de *Saint-Vincent*, et très-triſte pour M. de *Richelieu*.

Adieu, mon cher ami; les pattes toutes brûlées et toutes retirées du pauvre *Raton* embraſſent les mains des heureux *Bertrands*.

LETTRE CXXXVI. 1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 de novembre.

MESSIEURS les deux *Ajax*, qui combattez pour la raiſon et pour l'humanité, voici le fait.

Je vous écrivis, au commencement du mois, une lettre très-intéreſſante pour des cœurs comme les vôtres, et dans laquelle je vous priais hardiment de vous adreſſer à M. *Turgot*, parce qu'il eſt juſte et humain.

Un M. *Bacon*, ci-devant ſubſtitut du ci-devant procureur général, M. de *Fleuri*, était en poſſeſſion de ſe charger de toutes mes lettres, que je lui envoyais ſous l'enveloppe de monſieur le procureur général, et qu'il feſait paſſer fidellement à leurs adreſſes. Ma lettre arriva tout juſte dans le temps du voyage de M. de *Fleuri* à Maubeuge. Elle eſt probablement ſous le ſcellé avec ſes autres papiers. Voici, autant qu'il m'en ſouvient, ce qu'elle contenait à peu-près.

Je vous diſais que le jeune gentilhomme d'Abbeville, nommé d'*Etallonde*, ayant été condamné, à l'âge d'environ ſeize ans, avec le chevalier de *la Barre*, à la queſtion ordinaire et extraordinaire, au ſupplice de la langue arrachée avec des tenailles, de la main coupée, et du reſte du corps jeté vivant dans le feu, comme accuſé d'avoir mis ſon chapeau devant des capucins pendant la pluie, d'avoir chanté une mauvaiſe chanſon, faite il y a cent ans, et d'avoir récité

1774. à deux autres jeunes gens l'*Ode à Priape* de *Piron*, pour laquelle ce *Piron* avait obtenu une penſion de douze cents francs ſur la caſſette ; que ce jeune d'*Etallonde*, dis-je, avait prévenu, par une prompte fuite, l'exécution de ſa ſentence ; que mourant de faim, il s'était fait ſoldat à Véſel dans les troupes du roi de Pruſſe ; qu'en ayant été informé par un officier pruſſien qui vint chez moi, et ayant ſu que c'était un enfant de très-bonnes mœurs, et qui rempliſſait tous ſes triſtes devoirs, je pris la liberté d'en inſtruire le roi ſon maître, qui voulut bien le faire officier ſur le champ.

Je vous diſais que le roi de Pruſſe avait eu la bonté de me l'envoyer, et de lui accorder un congé beaucoup plus long qu'il ne les donne ordinairement.

Je vous certifiais qu'il étudiait chez moi les mathématiques, qu'il apprenait les fortifications, qu'il levait déjà des plans avec une facilité et une propreté ſingulière ; que ſa ſageſſe, ſa circonſpection, ſon aſſiduité au travail, et ſon extrême politeſſe, lui avaient gagné les cœurs de tous ceux qui ſont à Ferney, et le nombre n'en eſt pas petit.

Je vous avouais avec douleur que ſon père, préſident d'Abbeville, avait obtenu la confiſcation du bien que cet enfant avait de ſa mère, et ne lui en feſait pas la plus légère part.

Je vous parlais du deſſein de cet infortuné ſi eſtimable, d'obtenir en France ſa réhabilitation, moins pour jouir de ſon bien, qui eſt très-peu de choſe, que pour ſe laver d'un arrêt que le ſot peuple appelle un opprobre, et qui n'eſt un opprobre que pour ſes juges.

Je vous disais que j'avais une partie de la procédure, mais qu'il fallait que je l'eusse toute entière; que cette abominable affaire n'avait été que l'effet d'une tracasserie de province, entre un dévot d'Abbeville et madame de *Brou*, abbesse de Villancourt, près d'Abbeville, tante de M. le chevalier de *la Barre*. 1774.

Je répondais que d'*Etallonde* n'était point chargé dans la partie du procès criminel qui m'a été remise.

Je vous exposais mon idée d'obtenir des lettres d'attribution au parlement de Paris, pour juger, en premier et dernier ressort, ce procès aussi exécrable que ridicule. Je pensais et je pense qu'il vaut mieux purger la contumace au parlement, que de demander des lettres de grâce, parce que grâce suppose crime, et que certainement ce jeune homme d'un rare mérite, brave officier, et de mœurs irréprochables, n'a point commis de crime.

Enfin, je vous priais d'implorer pour lui la protection de M. *Turgot*, dans un moment de loisir, s'il peut en avoir; mais je ne pouvais ni ne voulais rien hasarder avant d'avoir vu toute la procédure que j'attends avec quelque impatience.

Voilà donc ce que je vous mandais, et probablement ce que vous n'avez pas reçu. Si ma lettre a été saisie dans les papiers de M. *Joli de Fleuri*, je ne vois pas qu'il y ait un grand risque. On saura seulement que M. d'*Alembert* et M. le marquis de *Condorcet*, ont pitié d'un infortuné innocent. On verra qu'il faut proportionner les peines aux délits, et qu'il y a eu parmi nous des hommes beaucoup plus absurdes et beaucoup plus cruels que les cannibales.

Plus je fais mon examen de conscience, et moins

1774. je me fouviens d'avoir mis dans ma lettre un feul trait qui pût compromettre perfonne. J'efpère que celle-ci fera plus heureufe.

Je fupplie M. d'*Alembert* de garder l'atteftation que le roi de Pruffe lui a envoyée en faveur de d'*Etallonde*, dit *Morival*, officier dans le régiment d'*Eickmann*, à Véfel. Je le fupplie de ne point faire agir le miniftre du roi de Pruffe, avant que nous fachions quelle route nous devons tenir. Mais ce qui eft très-effentiel, et ce qui eft bien dans le caractère de M. d'*Alembert*, c'eft qu'il employe toute la fupériorité de fon efprit à rendre cette affaire auffi intéreffante pour le roi de Pruffe qu'elle l'eft pour nous. Il faut que ce prince y mette fon honneur. Dès qu'il a fait une démarche, il ne doit pas reculer. Il a affez affligé l'humanité; il faut qu'il la confole. Il avait pris d'abord la chofe un peu légèrement et en roi; je veux qu'il la confomme en philofophe et en homme fenfible, d'une manière ou d'une autre. Je lui écris dans cette idée. Monfieur d'*Alembert* fera beaucoup mieux et beaucoup plus que moi.

Raton met fes vieilles petites pattes entre les mains habiles des deux *Bertrands*; il remet tout à leur généreufe amitié.

1774.

LETTRE CXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de décembre.

Le vieux malade a reçu une lettre du 1 de décembre de M. *Bertrand*, le fecrétaire des fciences, et une du 3 de décembre de l'autre fecrétaire. Il n'importe à qui des deux *Bertrands* bienfefans le *Raton* aux pattes rouffies écrive. Tout ira bien, encore une fois, et rien ne preffe. Il faut laiffer paffer le froid mortel que nous éprouvons. Nous fommes entourés de neiges et de glaces, et perfécutés d'un vent du nord qui nous met en Sibérie. Nous ne nous occupons, au coin du feu, qu'à rendre grâce aux deux fages et généreux *Bertrands :* mais voyez ce que c'eft que de nous! voyez, mon très-cher fage, dans quelle prodigieufe erreur vous êtes tombé; dans quel tome des *Mille et une nuits* avez-vous pris *que je paraîs avoir envie d'employer dans cette affaire le crédit* d'un de nos académiciens? il faudrait que la tête m'eût tourné, pour que j'euffe une telle envie. Je vous ai mandé que je devais refpecter une ancienne liaifon et d'anciens bons offices; mais certainement il n'a jamais été ni dans ma penfée ni au bout de ma plume, que j'euffe deffein de me fervir de lui dans notre affaire. Je me flatte qu'avec votre fecours, et celui de l'autre *Bertrand*, elle réuffira d'une manière ou d'autre. Nous ne mettrons dans la confidence que les perfonnes qui y font déjà. Nous ne compromettrons qui que ce

puiſſe être. On ne rejettera ſurement pas la demande
1774. d'un grand prince. Madame la ducheſſe d'*Enville* nous appuiera de toute la chaleur qu'elle met dans ſa profeſſion de faire du bien.

J'ignore lequel des deux *Bertrands* a le bonheur d'être lié avec elle. Peut-être ont-ils tous deux cet avantage, tant mieux. Il faut que tous les honnêtes gens ſe tiennent bien ſerrés par la main. Ce que j'aime de madame la ducheſſe d'*Enville*, c'eſt qu'elle a un peu d'enthouſiaſme dans ſa vertu courageuſe. Je ſuis comme cet autre qui diſait, à ce qu'on prétend, qu'il n'aimait pas les tièdes, et qu'il les vomiſſait de ſa bouche. L'expreſſion n'eſt ni noble ni juſte, mais cela lui arrive ſouvent.

La perſonne qui veut bien avoir la bonté de vous faire parvenir la lettre de *Raton*, a bien autre choſe à faire qu'à la lire. Il a un furieux fardeau à porter, mais il le portera toujours heureuſement, ou je me trompe fort.

Philoſophez, réjouiſſez-vous, aimez-moi comme je vous aime.

Raton.

LETTRE CXXXVIII.

1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de janvier.

Le jeune écolier qui vous adreſſe ce chiffon, mon cher philoſophe, craint beaucoup de vous ennuyer. Cependant il y a dans ce fatras une petite pointe de vérité et de philoſophie, qui pourra obtenir votre indulgence pour mon jeune étourdi.

Il ſe ſert d'abord de la permiſſion que lui a donnée M. de *Roſni-Colbert-Turgot*, de lui adreſſer de petits paquets pour vous et pour M. de *Condorcet*.

N. B. Je crois avoir découvert les manœuvres infernales dont ſe ſervit un dévot pour perdre madame l'abbeſſe de Villancourt, le chevalier de *la Barre* et d'*Etallonde*. Si je vis encore ſix mois, nous verrons beau jeu.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de février.

Un ſecrétaire de l'académie devrait bien avoir ſes ports francs. Je ſuis perſuadé, mon cher et vrai philoſophe, qu'il vous en coûte par an, en lettres inutiles, beaucoup plus que votre ſecrétariat ne vous

1775. rapporte. Cependant il faut que je vous mande, par la poſte, que je ſuis très-en peine d'un miniſtre à qui j'ai adreſſé quatre paquets de rogatons pour vous, parmi leſquels rogatons il y a quelques marons de *Raton* pour les *Bertrands*.

Je m'aperçois, par une lettre de M. de *Condorcet*, que ni vous ni lui n'avez reçu aucun de ces rogatons académiques. Cependant la première choſe qu'avait faite le miniſtre, était de me dire : Envoyez-moi tous les marons pour les *Bertrands*, et je les leur ferai tenir. Je vois que vous ne tenez rien, et que vous n'avez pas perdu grand'choſe.

Dites donc à M. de *Condorcet* qu'il aille à l'office, et qu'il ſe faſſe rendre ſon plat et le vôtre ; car lorſque je brûle mes pattes pour vous, je veux du moins que vous mangiez un peu de mon plat.

Je ne doute pas que vous n'ayez écrit à *Luc* beaucoup de bien de mon jeune homme que vous ne connaiſſez pas, et que vous aimeriez ſi vous le connaiſſiez ; car il eſt devenu un très-bon géomètre praticien, et c'eſt aſſurément tout ce qu'il faut dans ſon métier. On n'ouvre point une tranchée, on ne bat point en brèche avec des *x x*. Le maréchal de *Vauban* n'aurait pas réſolu le problème des trois corps, mais *Euler* conduirait peut-être fort mal un ſiége.

Ut ut eſt, je ne quitte pas priſe ; j'écris lettre ſur lettre à ſon maître *Luc*. Je ne démordrai de mon entrepriſe qu'en mourant. Vous me direz que je mourrai bientôt : cela eſt vrai ; donc il faut ſe hâter : cela eſt conſéquent.

Raton vous embraſſe bien vivement, bien tendrement, du fond de ſon trou et du milieu de ſes neiges.

LETTRE CXL.

1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de février.

CHER feigneur et maître, cher *Bertrand*, il y a long-temps que je n'ai pu vous dire combien je vous aime, combien je vous fuis obligé d'avoir écrit en faveur de mon jeune homme. J'ai été très-malade, je le fuis encore, et je crois que je pourrai bientôt laiffer une place vacante dans l'académie que vous rendez fi refpectable. On dit que vous avez *élogié* l'abbé de *Saint-Pierre :* c'eft l'expreffion des *Gazettes de Berne*, ma voifine. On dit que le prédicateur eft fort au-deffus de fon-faint, et que votre difcours eft charmant. Vraiment je le crois bien. Vraiment vous avez reffufcité notre académie; elle était morte fans vous. Voilà bientôt, ce me femble, le temps de fe paffer des docteurs de forbonne, qui ne font pas faits pour juger de la profe et des vers.

Croyez-vous que ce fût auffi le temps de donner, pour fujet des prix, non des éloges, dans lefquels il y a toujours de la déclamation, de l'exagération, et qui par-là ne pafferont jamais à la poftérité ; mais des difcours tels que vous en favez faire, des jugemens fur les grands-hommes, à la manière de *Plutarque*? Rien ne ferait, ce me femble, plus inftructif; rien ne formerait plus le jugement et le goût de nos jeunes écrivains.

1775. Je vous envoie la ſeconde édition de Don Pèdre que je reçois dans le moment. Je vous prie de jeter un coup d'œil ſur la note qui eſt à la fin de la Tactique. Elle ne corrigera perſonne ſur la rage de faire la guerre; mais pourrons-nous corriger les monſtres qui aſſaſſinent gravement l'innocence en temps de paix ?

Le pauvre *Raton* vous embraſſe comme il peut avec ſes miſérables pattes.

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'avril.

Raton à MM. Bertrands.

RATON a reçu la petite hiſtoire de *Jean-Vincent-Antoine*, et remercie MM. *Bertrands.*

Mais *Raton* eſt déſeſpéré qu'on lui impute, pour la troiſième fois, depuis ſi peu de temps, des marons qu'il n'a jamais tirés du feu, et qui peuvent cauſer de terribles indigeſtions.

La dernière aventure du chevalier de *Morton* et du comte de *Treſſan* eſt auſſi ridicule que dangereuſe. Il eſt bien indécent que ce chevalier de *Morton* veuille ſe cacher viſiblement ſous la fourrure du vieux *Raton.* Il eſt bien mal informé, quand il parle des petits ſoupers d'*Epicure-Staniſlas* qui ne ſoupa jamais, et qui empêcha long-temps ſes commenſaux de ſouper.

Il

Il eſt bien extraordinaire que le comte de *Treſſan* ait attribué cette pièce à *Raton*, et lui ait répondu en conſéquence avec des notes. 1775.

Le grand référendaire, dont *Raton* a un beſoin extrême dans le moment préſent, doit réprouver cette brochure, et être très-piqué contre l'auteur indiſcret. Les paſtophores vont s'aſſembler, et tout eſt à craindre. Cette ſaillie, très-mal placée dans le temps où nous ſommes, peut ſurtout faire un tort irréparable au jeune homme à qui MM. *Bertrands* s'intéreſſent. *Raton* eſt très-affligé, et a grande raiſon de l'être.

On aurait bien dû empêcher M. de *Treſſan* de faire une ſi dangereuſe équipée. On eſt obligé de ſuſpendre tout dans l'affaire de notre jeune ingénieur, devenu aide de camp du roi ſon maître. Il faut ſe taire pendant quelque temps; mais ſurtout il eſt abſolument néceſſaire de rendre juſtice à *Raton*, et de ne lui point imputer un ouvrage ſi mal conçu, ſi mal rimé, dans lequel il y a quelques beaux vers, à la vérité, mais qui ſont abſolument hors de ſaiſon, et qui ne peuvent que gâter des affaires très-ſérieuſes.

Raton prie inſtamment MM. *Bertrands* de détourner de lui un calice ſi amer; ſes vieilles pattes ſont aſſez brûlées. Ils ſont conjurés de ne pas faire brûler le reſte de ſon maigre corps. Sa nièce eſt très-mal, et lui auſſi; il faut qu'il meure en paix.

1775.

LETTRE CXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

A messieurs les deux secrétaires.

Je comptais envoyer aujourd'hui à l'un des *Bertrands* l'ouvrage très-utile sur le commerce des blés. Je ne conçois pas pourquoi on ne m'a pas envoyé encore l'imprimé.

L'un des *Bertrands* me mande qu'on ne sait point ce que c'est que ce *Jean-Vincent-Antoine*. Cependant j'ai reçu un mémoire concernant *Jean-Vincent-Antoine Ganganelli*, écrit de la même main, et envoyé sous le même contre-seing que l'écrit sur la liberté du commerce des blés. Mais certainement on ne fera nul usage de l'histoire de *Jean-Vincent-Antoine*.

On se confie entièrement au zèle généreux des *Bertrands*, au sujet de l'officier prussien. D'*Ornoi* s'obstine, pour disculper sa compagnie, à vouloir des lettres de grâce, que ce brave officier rejette avec horreur. Il manquerait d'ailleurs essentiellement au roi son maître, et il se déshonorerait s'il allait faire entériner à genoux ces lettres de grâce par ses bourreaux, en portant l'habit uniforme des vainqueurs de Rosbac. La seule idée d'une telle infamie fait bondir le cœur. Il ne veut absolument qu'un mot de consultation. Trois avocats de Paris ne peuvent refuser ce mot en 1775, après que huit avocats ont

figné, en 1766, la même chofe que nous demandons. 1775.

Voilà l'unique point fur lequel nous infiftons. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non, de la part de ces avocats. S'ils refufent, il n'y aura autre chofe à faire qu'à nous renvoyer le mémoire à confulter. On pourra en adreffer un autre au roi très-chrétien en perfonne, ou s'en tenir uniquement à ce qu'on doit efpérer du roi fon maître.

Voilà tout ce qu'on peut dire fur cette exécrable affaire.

A l'égard de celle du chevalier de *Morton* et du comte de *Treffan*, elle eft très-ridicule et très-dangereufe dans les circonftances préfentes. Monfieur de *Condorcet* eft très-inftamment fupplié d'impofer filence, s'il le peut, à ceux qui expofent ainfi les fidelles à la perfécution. On met *Raton* dans la cruelle néceffité de montrer publiquement que ce *Morton* eft abfurde, et ne fait pas la langue françaife. Il en faudra venir néceffairement à ce fcandale, pour peu que la malheureufe épître de ce *Morton* foit connue. En vérité, cette difparate eft la chofe la plus défefpérante. Il ferait affreux d'immoler fon ami à la démangeaifon d'imprimer des vers.

M. de *Treffan* n'a-t-il pas dû fentir que cet imprimé ne pouvait faire qu'un effet affreux?

Voici la lettre qu'on écrit au maître de ce malheureux officier perfécuté par le bœuf-tigre.

L'article *Monopole* fera envoyé le 3 de mai.

1775.

LETTRE CXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juillet.

VOUS n'avez probablement point reçu, mon cher philofophe, une lettre que je vous avais écrite il y a près d'un mois, fous l'enveloppe de M. de *Vaines*. Je vous priais de dire un petit mot au roi de Pruffe au fujet de M. d'*Etallonde de Morival*. Ce monarque vient de combler nos vœux et de furpaffer nos efpérances. Il appelle M. de *Morival* auprès de lui, il le fait fon ingénieur et capitaine, il lui donne une penfion. Cela vaut mieux, ce me femble, que d'aller fe mettre à genoux à Paris devant Meffieurs, et de leur avouer qu'on eft un impie qui vient faire entériner fa grâce.

Le roi de Pruffe, en fefant cette belle action, m'écrit la lettre la plus touchante et la plus philofophique.

Je vous envoie la requête au roi très-chrétien, par laquelle M. de *Morival* ne lui demande rien.

1775.

LETTRE CXLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 de juillet.

MON cher ami, mon cher philoſophe, je ſuis bien affligé. Votre lettre du 11 de juillet me pétrifie. Vous me dites qu'il y a long-temps que vous n'avez reçu de mes nouvelles. Je vois que mes paquets envoyés à M. de *Vaines* n'ont point été rendus à leurs adreſſes. Il y en avait un pour vous, et un autre pour M. de *Condorcet*.

Vous avez bien voulu vous intéreſſer tous deux au jeune homme qui a été ſi long-temps victime. Je vous mandais que ſon maître l'appelait auprès de lui, l'honorait d'une place diſtinguée, et lui donnait une penſion. Le paquet contenait ſurtout une eſpèce de requête à un autre maître, dans laquelle il ne demandait rien. Il ſe contentait de démontrer la vérité, et d'eſſayer de faire rougir ſes perſécuteurs.

Il vaut mieux, ſans doute, ne rien demander que de ſolliciter ſa grâce quand on n'eſt point coupable; mais peut-être que cette requête un peu fière ne ferait pas bien reçue dans le moment préſent. Elle eſt plus faite pour être lue par des hommes éclairés et juſtes que par des gens de robe; et peut-être même ne faudrait-il pas qu'elle fût connue des gens d'Egliſe: c'eſt un petit monument ſecret qui doit reſter dans vos archives, ou je ſuis bien trompé.

M. *Turgot* eſt le ſeul homme d'Etat à qui on ait

1775. ofé en envoyer un exemplaire. Il n'aura pas le temps de le lire; les édits qu'il prépare pour le bonheur de la nation, ne doivent pas lui laiffer de temps pour les affaires particulières.

Je vous demande en grâce de vous informer chez M. de *Vaines* des paquets que je lui ai envoyés pour vous, depuis plus d'un mois. Vous ne fauriez croire combien j'en fuis inquiet; cela tire à conféquence.

J'ignore fi M. de *Condorcet* eft à Paris ou en Picardie. Probablement mes lettres ne lui font pas parvenues plus qu'à vous. Je me trouve dans le même cas avec M. d'*Argental.* Me voilà comme un peftiféré à qui toute communication eft interdite.

Luc me paraît changé en bien. Madame *Denis* eft condamnée à un trifte régime, et moi à mourir bientôt.

Deo confecratori eft de la baffe latinité. On dit que *Jérôme* s'eft fervi le premier de ce mot. Vous pourriez charger M. *Melon* de ce jeton. Nous ferons bien mal les honneurs de Ferney à M. *Melon* et à fon anglais, mais ce fera de bon cœur. Le nom de *Melon* m'eft cher, c'eft une race de philofophes.

Je vous embraffe tendrement, mon illuftre ami. Tirez-moi d'inquiétude. Je ne fais plus où eft *Mords-les.*

1775.

LETTRE CXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de juillet.

VOUS ferez aſſurément une très-bonne action, mon cher philoſophe, d'écrire au roi de Pruſſe, et de lui donner cent coups d'encenſoir, qui feront cent coups d'étrivières pour les aſſaſſins de nos deux jeunes gens. Soyez sûr que l'homme en queſtion ſera encouragé par vos éloges; il les regardera comme les récompenſes de la vertu, et il s'efforcera d'être vertueux, ſurtout quand il ne lui en coûtera rien, ou que du moins il n'en coûtera que très-peu de choſe. Il mettra ſa gloire à réparer les crimes des fanatiques, et à faire voir qu'on eſt plus humain dans le pays des Vandales que dans celui des Velches.

Le mémoire de d'*Etallonde* eſt trop extra-judiciaire pour l'envoyer à tout le conſeil; d'ailleurs on ne fera jamais rien pour lui en France, et il peut faire une fortune honnête en Pruſſe. Il la fera, ſi vous fortifiez le roi ſon maître dans ſes bons deſſeins. Il eſt comme *Alexandre* qui feſait tout pour être loué dans Athènes. Soyez perſuadé que ce ſera à vous que mon pauvre jeune homme devra ſon bien-être. Je le ferai partir pour Potſdam, dès que vous aurez écrit.

Je viens de lire *Le bon ſens.* Il y a plus que du bon ſens dans ce livre; il eſt terrible. S'il ſort de la boutique du *Syſtême de la nature*, l'auteur s'eſt bien perfectionné. Je ne ſais ſi de tels ouvrages conviennent

1775. dans le moment préfent, et s'ils ne donneront pas lieu à nos ennemis de dire : Voilà les fruits du nouveau miniftère.

Votre bon fens, mon cher ami, tire très-habilement fon épingle du jeu. Vous avez raifon de ne jamais vous compromettre. Il faut auffi que les deux *Bertrands* prennent toujours pitié des pattes de *Raton*. Il faut qu'on laiffe mourir le vieux *Raton* en paix. Il y a une chofe qu'il préfèrerait à cette paix, ce ferait de vous embraffer avant de quitter ce monde.

LETTRE CXLVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce mardi, 15 d'augufte.

Je ne fais, mon cher et illuftre maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que famedi au foir, 12, votre lettre du 29. J'ai écrit dès le lendemain au roi de Pruffe une lettre telle que vous pouvez la défirer, et cette lettre a dû partir par le courier d'hier. Je fouhaite à cet honnête et intéreffant jeune homme tout le fuccès et le bonheur qu'il mérite, et je n'oublierai rien pour entretenir fon augufte protecteur dans les fentimens de bonté qu'il a pour lui. Voilà ce que j'ai fait à votre prière et à fa confidération, et dont je vous donne avis fans délai par le courier le plus prochain, afin que vous preniez vos mefures en conféquence. Etes-vous content de moi? c'eft au moins bien furement mon intention.

Vous l'êtes sans doute de ce que M. de *la Harpe* vient de remporter, pour la quatrième fois, le prix d'éloquence, et pour la quatrième fois encore le prix de poësie, et pour la seconde fois les deux prix dans le même jour, et de plus encore le premier accessit en vers. Le voilà comblé de gloire et ses ennemis de rage; aussi ne s'endorment-ils pas, et ils lui suscitent, en ce même moment, une affaire désagréable pour un article du *Mercure*, où sa faute, s'il en a fait une, est bien légère, mais sera bien grossie par l'envie et par la haine. 1775.

Je pense comme vous sur ce *Bon sens* qui me paraît un bien plus terrible livre que le *Systême de la nature*. Si on abrégeait encore ce livre (ce qu'on pourrait aisément, sans y faire tort), et qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous, et de pouvoir être acheté et lu par les cuisinières, je ne sais comment s'en trouverait la cuisine du clergé, qui dans ce moment ferait bien des sottises, si quelques évêques raisonnables ne l'empêchaient. Adieu, mon cher maître; vous avez peut-être actuellement à Ferney madame la duchesse de *Châtillon* et M. le comte d'*Anlezy*, à qui j'ai donné pour vous une lettre dont ils n'auront pas besoin quand vous les connaîtrez. Nous attendons mille bonnes choses des ministres vertueux qui entourent le trône, et nous espérons de n'être pas trompés. *Vale iterùm.*

1775.

LETTRE CXLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 d'auguſte.

M. *François de Neufchâteau*, que je ne connaiſſais pas, vint hier chez moi, mon cher et illuſtre ami. Il me parut indigné de cette infamie que l'ombre de *la Beaumelle*, menée par le ſquelette de *Fréron*, vient de publier contre la Henriade ; et il me dit qu'il avait fait un mémoire où il rendait plainte contre cette atrocité que je ne connais que par ce qu'il m'en a dit ; car je fais juſtice de ces rapſodies, en n'en liſant jamais aucune. Il m'a dit vous avoir écrit pour vous prier de l'autoriſer à pourſuivre cette canaille morte et vivante, et m'a prié de vous en écrire auſſi. J'ai fort applaudi à l'honnêteté et au zèle de ce jeune homme, et je lui ai répondu de votre reconnaiſſance, et de celle de tous les gens de lettres, dignes de porter ce nom. Il ſerait temps, ce me ſemble, qu'on fît juſtice de pareils marauds. A quoi ſervirait-il d'avoir tant d'honnêtes gens dans le miniſtère, ſi les gredins triomphaient encore ? M. de *Neufchâteau* attend, mon cher maître, une lettre de vous qui l'encourage, et dont il eſt bien digne. Je déſire beaucoup et la publication et le ſuccès du mémoire qu'il prépare, et j'eſpère que les Velches même, tout velches qu'ils ſont, y applaudiront pour le moins autant qu'à l'opéra comique. Adieu,

mon cher et illuſtre maître; je vous embraſſe, et vous ſouhaite autant de ſanté et d'années que vous avez de gloire. *Bertrand l'aîné.* 1775.

LETTRE CXLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 d'auguſte.

MON cher ami, mon cher ſoutien de la raiſon et du bon goût, mon cher philoſophe, mon cher *Bertrand*, le vieux *Raton*, quoique n'en pouvant plus, a reçu de ſon mieux M. d'*Anlezy* et madame la ducheſſe de *Châtillon*. Il a fait ſon compliment à votre aide de camp *la Harpe*, ſur les deux batailles qu'il vient de gagner. Il lève toujours les mains au Seigneur pour le ſuccès de la bonne cauſe; mais il n'eſt pas heureux à la guerre. Il vient de perdre le procès de douze mille agriculteurs néceſſaires à l'Etat, contre vingt moines inutiles au monde. Le parlement de Beſançon a condamné aux dépens et à la ſervitude douze mille ſujets du roi, qui ne voulaient dépendre que de lui, et non d'un couvent de moines. Nous verrons comment M: *Turgot* et M. de *Malesherbes* jugeront ce jugement de Beſançon. Cette aventure m'attriſte. Il faut paſſer toute ſa vie à combattre; mais je ne combattrai point *Fréron;* il ne faut pas attaquer à la fois toutes les puiſſances.

Si vous voyez M. de *Neufchâteau*, dites-lui, je vous en prie, combien je ſuis touché de ſon amitié courageuſe; mais détournez-le du deſſein d'intenter

1775. un procès qui ferait très-ridicule. Il fe peut très-bien que *Fréron* et *la Beaumelle* aient fait une Henriade meilleure que la mienne; rien n'eft plus aifé. Il n'y a pas moyen de préfenter requête au confeil pour obtenir qu'on préfère ma Henriade à celle de *Fréron:* cette démarche ferait d'ailleurs contre les principes de M. *Turgot* qui donne toute liberté aux marchands de livres comme aux marchands de blé.

Confidérez encore, s'il vous plaît, que la loi du talion eft en vigueur dans la république des lettres. Je me fuis tant moqué de l'ami *Fréron*, qu'il eft bien jufte qu'il me le rende. Si M. de *Neufchâteau* veut prendre mon parti, et combattre en ma faveur en champ clos, dans le *Mercure* ou dans quelque autre des mille et un journaux qui paraiffent toutes les femaines; cela pourra faire un très-grand effet fur l'efprit de trois ou quatre lecteurs défintéreffés, et je lui en témoignerai ma jufte reconnaiffance.

Je renvoie, ces jours-ci, au roi de Pruffe fon capitaine ingénieur, et je crois lui faire un très-bon préfent. Je vous remercie mille fois, mon cher ami, de la bonté que vous avez eue de recommander ce jeune homme; c'eft une de vos bonnes actions. Le roi de Pruffe cherchera toujours à mériter votre fuffrage, et toutes les fois qu'il agira en prince généreux et bienfefant, c'eft à vous qu'on en aura l'obligation.

La Harpe me fuccédera bientôt dans votre académie. J'ai eu une nourrice qui difait à mon âge: Les *De profundis* me battent les feffes.

Je vous embraffe bien tendrement.

1775.

LETTRE CXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

VOUS devez être furchargé continuellement de lettres, mon cher et grand maître. Je n'augmenterai pas long-temps le fardeau. J'ai reçu, il y a quelque temps, un petit avertiffement de la nature qui m'a dit: *Difpone domi tuæ, cras enim morieris.*

M. d'*Argental* m'a envoyé de petits billets charmans de mademoifelle d'*Efpinaffe.* Je ne me fens pas la tête encore affez forte pour ofer la remercier de la part qu'elle a daigné prendre à ma petite province. Vous lui parlerez bien mieux que je ne lui écrirais. Dites-lui, je vous en prie, combien je fuis pénétré de fes bontés. Je ne veux pas mourir ingrat.

D'*Etallonde* eft actuellement à Potfdam; le roi l'a très-bien accueilli, très-bien traité, très-encouragé, et lui a dit qu'il aurait foin de fa fortune. Le jeune homme s'eft conduit et a parlé avec la plus grande prudence. Il réuffira beaucoup, ou je fuis fort trompé. Cela fait voir qu'il ne faut pas tant fe preffer de couper le poing et la langue à un enfant, de lui donner la queftion ordinaire et extraordinaire, et de le jeter tout vivant dans un bûcher compofé d'une corde de bois et d'une grande charrette de fagots; car on ne fait jamais ce qu'un enfant deviendra. Un homme qui eft aujourd'hui un miniftre d'Etat cher à la France, et qui paffe pour un des meilleurs généraux de l'Europe,

1775. commença par être camarade du père *Adam* dans la ville de Dole; et le prince *Eugène*, à dix-fept ans, s'enivrait avec *Dancourt*, et couchait avec le refte de la famille.

Vous favez que le roi de Pruffe vient d'effuyer un terrible accès de goutte aux quatre membres, c'eft actuellement la mode des grands-hommes. (*)

Le roi établit donc à l'académie des fciences un prix pour du falpêtre. J'avais, en vérité, gagné ce prix; car j'avais équipé pour ma part un vaiffeau qui amenait du falpêtre du Bengale en France. Notre falpêtre a été fondu par l'eau de la mer qui eft entrée dans le vaiffeau, et je n'aurai point le prix. Je ne m'étonne point que les Chinois aient inventé la poudre quinze cents ans avant nous; leur terre eft pleine d'un falpêtre excellent, et nous ne favons encore que gratter des caves.

On dit que des bonzes ont voulu depuis peu faire du mal aux difciples de *Confucius*, et que le jeune empereur *Kam-hi* (**) a tout apaifé avec une fageffe au-deffus de fon âge: cela donne envie de vivre encore quelque temps; cependant il faut bien s'aller rejoindre à l'Etre des êtres.

Raton embraffe avec révérence les deux *Bertrands* de fes deux petites pattes moitié grillées, moitié defféchées.

(*) M. *Turgot*.

(**) *Louis XVI*.

LETTRE CL. 1776.

DE M. DE VOLTAIRE.

6 de février.

Je vous avertis, illuſtre ſecrétaire de notre académie, que M. *Poncet*, l'un des plus célèbres ſculpteurs de Rome, vient exprès à Paris pour faire votre buſte en marbre. Il s'eſt, en paſſant, eſſayé ſur moi pour arriver juſqu'à vous par degrés. Ce n'eſt pas un ſimple artiſte qui copie la nature; c'eſt un homme de génie qui donne la vie et la parole.

Prêtez-lui votre viſage pour quelques heures, et conſervez votre amitié pour votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur et confrère, *V.*

LETTRE CLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de février.

Notre maître à tous, notre grand *Bertrand*, vous abandonnez votre vieux *Raton*, depuis que vous êtes ſecrétaire du clergé, ſous le nom de ſecrétaire de l'académie. Je ne ſuis plus l'heureux *Raton* à qui vous feſiez quelquefois tirer les marons du feu. Je ne tire que les marons de mon petit pays de Gex; et, dans cette aventure, j'ai plus brûlé les griffes des fermiers

1776. généraux que je n'ai brûlé mes pattes. Il eſt bien doux d'avoir délivré ma nouvelle petite patrie de la rapacité de ſoixante et dix-huit alguazils qui n'étaient que ſoixante et dix-huit voleurs de grand chemin, au nom du roi.

Vous ſouvenez-vous de celui qui diſait à *Jacques-Auguſte de Thou : Je travaille comme un diable, pour avoir quelque part dans votre hiſtoire ?* Je pourrais vous en dire autant, puiſque vous vous amuſez quelquefois à faire paſſer vos confrères à la poſtérité.

A propos de poſtérité, je vous avertis, mon cher philoſophe, que vous aurez bientôt un ſculpteur de Rome, qui vient exprès à Paris pour faire votre ſtatue en marbre. Je lui ai donné une lettre pour vous, et je vous préviens que je ne vous trompe pas dans cette lettre, quand je vous dis qu'il donne la vie et la parole.

Il aurait auſſi une grande envie de ſculpter monſieur *Turgot : Conſule Fabricio, dignumque numiſmate vultum.*

M. *Turgot* ſuccédera-t-il dans notre académie à M. le duc de *Saint-Aignan*, qui était, je penſe, ſon beau-frère ? et ſi vous ne choiſiſſez pas M. *Turgot*, prendrez-vous M. de *la Harpe* ? il nous faut un homme qui oſe penſer, ſoit miniſtre, ſoit poëte tragique.

Je ne peux pas vous dire au juſte quand ma place ſera vacante ; mais je vous confie qu'il y a quelques fanatiques d'un tripot remis en honneur, qui feront tout ce qu'ils pourront pour me rendre les mêmes honneurs qu'ils ont rendus au chevalier de *la Barre* et à d'*Etallonde*. Un miſérable libraire, nommé *Bardin*, s'eſt aviſé d'annoncer une édition en quarante volumes,

ſous

fous mon nom. Il ne fe contente pas de m'étouffer fous ce tas énorme de fottifes qu'il m'attribue, il veut encore me faire brûler avec elles. Le fcélérat m'impute hardiment tous les ouvrages de milord *Bolingbrocke*, le Catéchumène de M. de *Bordes*, académicien de Lyon, le Dîner de *Boulainvilliers*, des extraits de *Boulanger* et de *Fréret*, et cent autres abominations de cette force. Ce procédé eft puniffable; mais que faire à un libraire qui demeure dans une république où tout le monde eft ouvertement focinien, excepté ceux qui font anabaptiftes ou moraves ? Figurez-vous, mon cher ami, qu'il n'y a pas actuellement un chrétien de Genève à Berne : cela fait frémir. Il n'y a pas long-temps que les poliffons, qu'on nomme miniftres ou pafteurs, ont préfenté une requête aux poliffons de je ne fais quel confeil de Genève, pour obtenir une augmentation de leur penfion, et une diminution du nombre de leurs prêches, attendu, difaient-ils, que perfonne ne venait plus les entendre. Nous n'avons plus de défenfeurs de la religion que dans la forbonne et dans la grand'chambre; mais auffi il ne faut pas que ces meffieurs perfécutent ceux que le libraire *Bardin* calomnie fi indignement. Je ne plaifante point; je fens combien il eft dangereux d'être accufé, et combien il eft ridicule de fe juftifier. Je fens auffi qu'il ferait bien trifte, à mon âge de quatre-vingt deux ans, de chercher une nouvelle patrie comme d'*Etallonde*. J'aime fort la vérité, mais je n'aime point du tout le martyre. 1776.

Je vous embraffe très-tendrement; confolez-moi, je vous prie, fi cela peut vous amufer quelques minutes.

1776.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de mars.

MON cher philoſophe, il me paraît démontré par convenance, plus juſtice, moins bavarderie et ennui, plus intérêt du corps, diviſé par véritable eſprit et véritable éloquence, qu'il faut abſolument que M. de *Condorcet* ſoit des nôtres, ſans quoi notre académie ſera un jour auſſi mépriſée que la ſorbonne. Nous avons été ſi touchés ſur notre frontière de Suiſſe, des remontrances de votre parlement de Paris, que nous en avons fait auſſi dans notre province ; je vous les envoie. Ces pauvretés amuſent un moment; mais moi je vous relis toujours, et je vous aime de même. *V.*

Je reçois dans ce moment une lettre de votre digne ami, M. de *Condorcet*, du 10 mars. Voici le ſiècle de *Marc-Aurèle*, ou je ſuis bien trompé.

Mais que dites-vous de *meſſieurs* ?

LETTRE CLIII. 1776.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de mars.

BERTRAND plaint très-ſincèrement *Raton* de ſe croire obligé de ſe taire au ſujet de *Roſſinante-Childebrand;* pour *Bertrand* qui n'a jamais vu *Childebrand-Adonis*, qui ne l'a jamais cru *Mars*, mais tout au plus *Mercure*, il ne peut que ſe réjouir, avec tous les honnêtes *Bertrands*, de voir *Childebrand* dans l'opprobre qu'il mérite.

Chabanon paſſe ſa vie à dire des injures de l'académie, et à déſirer d'en être. Il réuſſirait mieux avec moins d'injures et plus de bons ouvrages.

J'ai lu la lettre de *Raton* à *Cormoran;* cette lettre eſt charmante, et *Bertrand* en fera l'uſage que *Raton* déſire. Il aurait pu l'augmenter d'un article intéreſſant; c'eſt que *meſſieurs* ſe propoſaient, il y a peu de temps, de faire revivre, par leurs arrêts, les principes ſi raiſonnables de la ſorbonne, au ſujet de l'intérêt de l'argent: c'était à l'occaſion d'une affaire où ils voulaient faire regarder M. *Turgot* comme *fauteur de l'uſure.* Vous jugez du ſuccès qu'aurait eu cette adroite imputation. Heureuſement on leur a impoſé ſilence ſur cette affaire, et on leur a épargné le ridicule dont ils allaient ſe couvrir.

Le rêve de *Bailly* ſur ce peuple ancien, qui nous a tout appris, excepté ſon nom et ſon exiſtence, me paraît un des plus creux qu'on ait jamais eus; mais

1776. cela eſt bon à faire des phraſes, comme d'autres idées creuſes que nous connaiſſons, et qui font dire qu'on eſt *ſublime*. J'aime mieux dire avec *Boileau*, en philoſophie comme en poëſie : *Rien n'eſt beau que le vrai.*

Ce *Poncet* eſt venu chez moi avec une lettre de vous. Je lui ai demandé quels étaient les italiens, ſi jaloux d'avoir ma figure, qui déſiraient que je me ſoumiſſe encore à l'ennui de la faire modeler. Il m'a dit que c'était un *ſecret*. J'en ai conclu que ce grand ſculpteur était encore un plus grand hableur, et je l'ai remercié de ſa bonne volonté, en lui diſant qu'un ſculpteur célèbre de ce pays-ci venait de faire mon buſte, et qu'il pouvait le copier s'il le voulait. Adieu, mon cher et illuſtre maître, je crois que *la Harpe* va enfin être de l'académie ; nous en avons grand beſoin. Ce n'eſt pas que nous manquions de poſtulans pour s'enrôler, mais ils ne ſont pas de taille. *Vale et me ama.*

1776.

LETTRE CLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 d'avril.

Vous vous moquez toujours du poëte ignorant
Qui de tant de héros a choisi Childebrand.

Mais ce *Childebrand* a été vingt ans *Adonis*; il a été *Mars*. Je lui ai eu, dans deux occasions de ma vie, les plus grandes obligations. Je dois donc me taire. Je souffre un peu de la disgrâce qu'il éprouve, car il me doit de l'argent; seconde raison pour me taire. Je lui avais conseillé de ménager des gens de lettres qui sont écoutés dans Paris; ce conseil lui a déplu, troisième raison pour me taire.

Vous savez, mon très-cher philosophe, que *Chabanon* a la plus grande envie d'être des nôtres; mais, comme les octogénaires de notre tripot ne sont pas encore morts, ni moi non plus, j'attends pour vous en parler que ma place soit vacante.

Je devrais me taire encore sur un homme qui m'a fait du mal, et qui vous a fait un très-petit bien; mais il faut que je vous en parle. J'apprends qu'il y a quelques copies dans Paris d'une lettre que je lui ai écrite; ces copies sont toutes défigurées, et c'est ce qui arrive fort souvent. Je me crois obligé, en conscience, de vous envoyer une copie très-fidelle, où il n'y a pas un mot de changé, afin que, dans l'occasion,

mon cher *Bertrand* puiſſe rendre à *Raton* la juſtice
1776. qui lui eſt due.

Je vous prie, quand vous ſerez de loiſir, de me mander ſi vous croyez que les brachmanes aient autrefois reçu une aſtronomie complète d'un peuple qui n'exiſte plus. M. *Bailly*, votre confrère, me paraît fort attaché à cette opinion ; il a beaucoup d'eſprit et de ſagacité ; ſon livre eſt un roman céleſte. Pour l'anneau de *Saturne*, cela paſſe mes forces.

Ce qui ne paſſe pas ma portée, c'eſt de ſentir une partie de votre mérite, de le révérer de loin, ce qui me fâche beaucoup, et de vous aimer de tout mon cœur, ce qui fait ma conſolation.

Vous ne m'avez point mandé ſi ce ſculpteur, nommé *Poncet* ou *Poncetti*, avait obtenu de vous la permiſſion de faire votre buſte. Son ambition était de ſculpter M. *Turgot* et vous.

LETTRE CLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'avril.

Mon cher ami, on me mande que mademoiſelle d'*Eſpinaſſe* eſt très-dangereuſement malade. J'en ſuis très-affligé, car je la connais mieux que perſonne, puiſque je la connais par l'eſtime et par l'amitié que vous avez pour elle. Je vous prie, ſi vous avez le temps d'écrire un mot, de vouloir bien m'informer au plus vîte du retour de ſa ſanté.

Je vous embraſſe bien tendrement, mon très-cher philoſophe. *V.*

LETTRE CLVI. 1776.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de juin.

C'EST pour le coup, mon cher ami, que la philosophie vous a été bien néceſſaire. Je n'ai appris que tard, et par d'autres que par vous, la perte que vous avez faite. Voilà toute votre vie changée. Il ſera bien difficile que vous vous accoutumiez à une telle privation. On dit que le logement que vous habitez peut-être déjà, eſt triſte. Je crains pour votre ſanté. Le courage ſert à combattre, mais il ne ſert pas toujours à rendre heureux.

Je ne vous parle point, dans votre perte particulière, de la perte générale que nous avons faite d'un miniſtre digne de vous aimer, et qui n'était pas aſſez connu chez les velches de Paris. Ce ſont à la fois deux grands malheurs auxquels j'eſpère que vous réſiſterez.

Je n'ai point de nouvelles de M. de *Condorcet*. On le dit non-ſeulement affligé, mais en colère. Lorſque vous aurez arrangé toutes vos affaires, et fini votre déménagement; lorſque vous aurez un moment de loiſir, mandez-moi, je vous prie, s'il y a quelque choſe à craindre pour cette malheureuſe philoſophie qui eſt toujours menacée. Ah, que nous avons à ſouffrir de la nature, de la fortune, des méchans et des ſots! Je quitterai bientôt ce malheureux monde, et ce ſera avec le regret de n'avoir pu vivre avec vous. Ménagez votre exiſtence le plus long-temps que vous

1776. pourrez. Vous êtes aimé et confidéré, c'eſt la plus grande des reſſources. Il eſt vrai qu'elle ne tient pas lieu d'une amie intime; mais elle eſt au-deſſus de tout le reſte.

Adieu, mon vrai philoſophe; ſouvenez-vous quelquefois d'un pauvre vieillard mourant qui vous eſt auſſi tendrement dévoué qu'aucun de vos amis de Paris.

LETTRE CLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 24 de juin.

Je ne vous ai point appris mon malheur, mon très-cher et très-digne maître; d'abord parce que je n'avais pas la force d'écrire, et enſuite parce que je n'ai pas douté que nos amis communs ne vous en inſtruiſiſſent. Je ne m'apercevrai du ſecours de la philoſophie, que lorſqu'elle aura pu réuſſir à me rendre le ſommeil et l'appétit que j'ai perdus. Ma vie et mon ame ſont dans le vide, et l'abyme de douleur où je ſuis me paraît ſans fond. J'eſſaie de me ſecouer et de me diſtraire, mais juſqu'à préſent ſans ſuccès. Je n'ai pu m'occuper, depuis un mois que j'ai eſſuyé cet affreux malheur, qu'à un éloge que j'ai lu à la réception de *la Harpe*, et dans lequel il y avait pluſieurs choſes relatives à ma ſituation, que le public a bien voulu ſentir et partager. Ce ſuccès n'a fait qu'augmenter mon affliction, puiſqu'il ſera ignoré pour jamais de la malheureuſe amie qu'il aurait intéreſſée.

Adieu, mon cher maître; quand ma pauvre ame sera plus calme et moins flétrie, je vous parlerai des autres chagrins que je partage avec vous, mais qui, en ce moment, sont étouffés par une douleur plus vive et plus pénétrante. Conservez-vous, et aimez toujours *tuum ex animo*. 1776.

LETTRE CLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 de juillet.

SECRETAIRE du bon goût plus que de l'académie, mon cher philosophe, mon cher ami, à mon secours. Lisez mon factum contre notre ennemi monsieur *le Tourneur*. Faites-le lire à M. *Marmontel* et à M. de *la Harpe*, qui y sont intéressés. Voyez si vous pourrez, et si vous oserez m'écrire une lettre ostensible, un mot de votre secrétairerie, en réponse de ma requête.

Je suis un peu indigné contre ce *le Tourneur*; mais il faut retenir sa colère, quand on plaide devant ses juges. On veut nous faire trop anglais, et je plaide pour la France. J'ai dit exactement la vérité; c'est ce qui fait que je m'adresse à vous.

Je vous crois actuellement très-occupé des prix, mais je vous demande un demi-quart d'heure d'audience. Je suis bien malheureux de vous la demander de cent lieues loin. Conservez-moi un peu d'amitié; elle est la consolation des derniers jours de ma vie. Je ne sais si la vôtre est heureuse; la mienne serait moins déplorable, si je pouvais vous embrasser.

1776.

LETTRE CLIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

J'AI lu hier à l'académie, mon cher et illuftre confrère, l'excellent ouvrage que vous m'avez adreffé pour elle. Elle l'a écouté avec le plaifir que lui fait toujours ce qui vient de vous. Vos réflexions fur *Shakefpeare* nous ont paru fi intéreffantes pour la littérature en général, et pour la littérature françaife en particulier, fi utiles furtout au maintien du bon goût, que nous fommes perfuadés que le public en entendrait la lecture avec la plus grande fatisfaction, dans la féance du 25 de ce mois, où les prix doivent être diftribués. Mais, comme nous ne pouvons difpofer ainfi de votre ouvrage fans votre agrément, la compagnie m'a chargé de vous le demander, et je m'acquitte, avec empreffement, d'une commiffion qui m'eft fi agréable. Vous fentez cependant, mon cher et illuftre confrère, que cet écrit, dans l'état où il eft, aurait befoin de quelques légers changemens, finon pour être imprimé, au moins pour être lu dans une affemblée publique. Il eft indifpenfable de taire le nom du traducteur que vous attaquez, et de mettre feulement à la place le nom général de *traducteurs;* car ils font en effet au nombre de trois. Il ferait convenable encore, même en ne nommant point ces traducteurs, de fupprimer tout ce qui pourrait avoir l'air de perfonnalité offenfante. Il ferait néceffaire

enfin de retrancher, dans les citations de *Shakeſpeqre*, quelques traits un peu trop libres pour être haſardés dans une pareille lecture. L'académie déſire donc, mon cher et illuſtre confrère, ou que vous nous autoriſiez à faire ces corrections, dans leſquelles nous mettrons à la fois toute la ſobriété et toute la prudence poſſible, ou, ce qui ſerait mieux encore, que vous fiſſiez vous-même ces légers changemens, l'ouvrage ne pouvant que gagner de toute manière à être revu et corrigé par vous. J'attends inceſſamment votre réponſe à ce ſujet, et vous renouvelle, du fond de mon cœur, les aſſurances bien vives du tendre et reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, depuis tant d'années, mon cher et illuſtre confrère, 1776.

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

D'ALEMBERT,

ſecrétaire perpétuel de l'académie françaiſe, au louvre.

P. S. Après vous avoir parlé au nom de l'académie, permettez-moi, mon cher maître, de vous parler pour mon compte, et ſeulement entre vous et moi. Votre ouvrage, excellent en lui-même, me paraît plus excellent encore pour être lu dans une aſſemblée publique de l'académie, comme une réclamation, au moins indirecte, de cette compagnie, contre le mauvais goût qu'une certaine claſſe de littérateurs s'efforce d'accréditer. Je m'attends bien que vous donnerez votre conſentement à cette lecture, et que vous m'écrirez une lettre honnête pour l'académie. Vous pourriez, au lieu des groſſièretés (inliſibles publiquement) que vous citez de *Shakeſpeare*,

1776. y ſubſtituer quelques autres paſſages ridicules et liſibles, qui ne vous manqueront pas. Vous pourriez même ajouter à votre diatribe tout ce qui peut contribuer à la rendre piquante, quoiqu'elle le ſoit déjà beaucoup. Par malheur, le temps nous preſſe un peu ; car notre aſſemblée publique eſt d'aujourd'hui en trois ſemaines, et il ſerait bon que votre diatribe corrigée me parvînt avant le lundi, 19 de ce mois. Pour abréger le temps, envoyez-moi, ſi vous voulez, vos additions, en cas que vous en ayez à faire, et je me chargerai des retranchemens qui ne ſont pas difficiles, et qui ne feront rien perdre à l'ouvrage. Au reſte, ſi vous conſentez à la lecture publique, comme je l'eſpère, il ſera bon que l'ouvrage ne ſoit pas imprimé avant le 25, qui ſera le jour de cette lecture.

Réponſe, mon cher maître, ſur tous ces points, et la plus prompte qu'il ſera poſſible. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CLX.

1776.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'augufte.

MON très-cher grand-homme, premièrement, je vous fupplie de préfenter mes remercîmens et mes profonds refpects à l'académie.

Souffrez à préfent que je vous dife que vous ne pouvez trop vous diffiper, et que ma guerre contre l'Angleterre vous amufera. Ceci devient férieux. *Le Tourneur* feul a fait toute la préface, dans laquelle il nous infulte avec toute l'infolence d'un pédant qui régente des écoliers. Voyez, mon cher ami, le ton de *le Tourneur*, qui eft auffi ennuyeux que l'auteur de l'*Année fainte*, et qui eft beaucoup plus impertinent. J'ai été inondé de lettres de Paris ; tous les honnêtes gens font irrités contre cet homme ; plufieurs ont retiré leurs fqufcriptions. Il faudrait mettre au pilori du Parnaffe un faquin qui nous donne, d'un ton de maître, des *Gilles* anglais pour mettre à la place des *Corneille* et des *Racine*, et qui nous traite comme tout le monde doit le traiter.

Ayez donc la bonté de ne point prononcer fon vilain nom. A l'égard des turpitudes qu'il eft néceffaire de faire connaître au public, et de ces gros mots de la canaille anglaife qu'on ne doit pas faire entendre au louvre, ferait-il mal de s'arrêter à ces petits défilés, de paffer le mot en lifant, et de faire défirer au public qu'on le prononçât, afin de laiffer

1776. voir le divin *Shakespeare* dans toute son horreur, et dans son incroyable bassesse ? Si c'est vous qui daignez lire, vous saurez bien vous tirer de cet embarras qui, après tout, est assez piquant. *Fils de p*..... est dans *Molière*. Quand vous le trouverez dans les additions que je vous envoie, il ne vous en coûtera pas beaucoup de le supprimer ; mais conservez, je vous en supplie, l'endroit où je demande justice à la reine; je combats pour la nation. Je ressemble à M. *Roux* de Marseille, qui fit la guerre aux Anglais, en 1756, en son propre et privé nom. Donnez-moi permission d'aller en course; cela s'appelle, je crois, des lettres de marque.

J'ignore si la séance commencera ou finira par cette bagatelle. Je souhaiterais qu'elle fût lue au début, et qu'on pelotât en attendant partie.

Adieu; je me console de ma triste existence, en vous fournissant un moment pour vous amuser. Je me recommande à tous mes confrères qui voudront bien se ressouvenir de moi, et soutenir un français contre quelques velches.

LETTRE CLXI.

1776.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 d'auguste.

Je fens bien, mon cher ami, que je n'ai pas affez travaillé ma déclaration de guerre à l'Angleterre ; elle ne peut réuffir que par votre art, très-peu connu, de faire valoir le médiocre, et d'efcamoter le mauvais par un mot heureufement fubftitué à un autre, par une phrafe heureufement accourcie, par une expreffion fous-entendue, enfin par tous les fecrets que vous avez.

Tout le plaifant de l'affaire confifte affurément dans le contrafte des morceaux admirables de *Corneille* et de *Racine*, avec les termes du bordel et de la halle que le divin *Shakefpeare* met continuellement dans la bouche de fes héros et de fes héroïnes. Je fuis toujours perfuadé que, quand vous avertirez l'académie qu'on ne peut pas prononcer au louvre ce que *Shakefpeare* prononçait fi familièrement devant la reine *Elifabeth*, l'auditeur qui vous faura bon gré de votre retenue, laiffera aller fon imagination beaucoup au-delà des infamies anglaifes qui refteront fur le bout de votre langue.

Le grand point, mon cher philofophe, eft d'infpirer à la nation le dégoût et l'horreur qu'elle doit avoir pour *Gilles-le Tourneur*, préconifeur de *Gilles-Shakefpeare*, de retirer nos jeunes gens de l'abominable bourbier où ils fe précipitent, de conferver un

1776. peu notre honneur, s'il nous en reste. Je remets tout entre vos mains. Soyez aujourd'hui mon *Raton;* coupez, taillez, rognez, surtout effacez. Mais je vous conjure de laisser subsister mon invocation à la reine et à nos princesses. Il faut les engager à prendre notre parti. Je dois surtout prendre la reine pour ma protectrice, puisqu'elle a daigné renoncer à *le Kain*, pendant un mois, en ma faveur. Elle aime le théâtre tragique; elle distingue le bon du mauvais, comme si elle *mangeait du beurre et du miel;* elle sera le soutien du bon goût.

Je vous prierai de me renvoyer la diatribe, quand vous aurez daigné la lire et l'embellir. J'y retravaillerai encore; j'ai des matériaux, et je vous la renverrai par M. de *Vaines*. Je crois que c'est au libraire de l'académie d'imprimer ce petit morceau. Il augmentera le nombre de mes ennemis; mais je dois mourir en combattant, quand vous êtes mon général.

LETTRE

LETTRE CLXII. 1776.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 d'auguſte.

Vos ordres ſeront exécutés, mon cher et illuſtre maître ; je vous lirai, à l'aſſemblée de dimanche prochain, et je vous lirai de mon mieux, quoique vos ouvrages n'aient pas beſoin d'être aidés par le lecteur. Je regarde ce jour comme un jour de bataille, où il faut tâcher de n'être pas vaincus comme à Crécy et à Poitiers, et où le ſous-lieutenant *Bertrand* ſecondera, de ſes faibles pattes, les griffes du feld-maréchal *Raton*. *Bertrand* eſt ſeulement bien fâché qu'on ait été obligé de couper quelques-unes de ces griffes, par révérence pour les dames ; mais l'imprimeur les rétablira, et *Raton* eſt prié de les aiguiſer encore. Au reſte, *Bertrand* ne penſe pas qu'en laiſſant, comme de raiſon, ſubſiſter ces griffes, la grave académie puiſſe s'en charger, même à l'impreſſion. Il vaudrait mieux imprimer l'ouvrage ſans retranchemens, en ſe contentant d'avertir qu'on en a retranché à la lecture publique, par reſpect pour l'aſſemblée et pour le louvre, ce que le *divin Shakeſpeare prononçait ſi familièrement devant la reine Eliſabeth*. Enfin, mon cher maître, voilà la bataille engagée, et le ſignal donné. Il faut que *Shakeſpeare* ou *Racine* demeure ſur la place. Il faut faire voir à ces triſtes et inſolens Anglais que nos gens de lettres ſavent mieux ſe battre contre eux que nos ſoldats et nos généraux.

1776. Malheureusement il y a, parmi ces gens de lettres, bien des déserteurs et des faux-frères; mais les déserteurs seront pris et pendus. Ce qui me fâche, c'est que la graisse de ces pendus ne sera bonne à rien; car ils sont bien secs et bien maigres. Adieu, mon cher et illustre ami; je crierai dimanche, en allant à la charge: Vive *Saint-Denis-Voltaire*, et meure *George-Shakespeare*.

LETTRE CLXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'auguste.

M. le marquis de *Villevieille* a dû, mon cher et illustre maître, partir pour Ferney hier de grand matin. Il se proposait de crever quelques chevaux de poste, pour avoir le plaisir de vous rendre compte le premier de votre succès. Il a été tel que vous pouviez le désirer. Vos réflexions ont fait très-grand plaisir, et ont été fort applaudies. Les citations de *Shakespeare*, *la Chronique de Metz*, *le roi Borboduc*, &c. ont fort diverti l'assemblée. On m'en a fait répéter plusieurs endroits, et les gens de goût ont surtout écouté la fin avec beaucoup d'intérêt. Je n'ai pas besoin de vous dire que les anglais qui étaient là, sont sortis mécontens, et même quelques français qui ne se contentent pas d'être battus par eux sur terre et sur mer, et qui voudraient encore que nous le fussions sur le théâtre. Ils ressemblent à la femme du

médecin malgré lui, *je veux qu'il me batte, moi;* mais heureusement tous vos auditeurs n'étaient pas comme 1776. cette femme et comme eux. Je vous ai lu avec tout l'intérêt de l'amitié, et tout le zèle que donne la bonne cause; j'ajoute même avec l'intérêt de ma petite vanité; car j'avais fort à cœur de ne pas voir rater ce canon, lorsque je m'étais chargé d'y mettre le feu. J'ai eu bien regret aux petits retranchemens qu'il a fallu faire, pour ne pas trop scandaliser les dévots et les dames; mais ce que j'avais pu conserver a beaucoup fait rire, et a fort contribué, comme je l'espérais, au gain complet de la bataille. Je vais faire mettre au net l'ouvrage tel que je l'ai lu, afin de vous le renvoyer comme vous le désirez. Vous y ferez les additions que vous jugerez à propos; mais je vous préviens qu'il sera nécessaire de retrancher les ordures de *Shakespeare*, si vous voulez que l'académie fasse imprimer l'ouvrage par son libraire; et peut-être l'ouvrage y perdra-t-il quelque chose. Au reste, donnez-moi là-dessus vos ordres; et quoique l'académie doive entrer en vacances le 1 de septembre, je prendrai mes mesures auparavant pour que cette impression puisse se faire de son aveu. Adieu, mon cher maître; je suis très-flatté que vous m'ayez choisi pour sonner la charge sous vos ordres, et en vérité assez content de la manière dont je m'en suis acquitté. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

1776.

LETTRE CLXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de feptembre.

MON général, mes troupes ne peuvent actuellement recevoir leurs ordres immédiatement de vous. J'ai changé un peu mon ordre de bataille, et on imprime actuellement la campagne que j'ai faite fans vous. Je fuis toujours émerveillé qu'une nation, qui a produit des génies pleins de goût, et même de délicateffe, auffi-bien que des philofophes dignes de vous, veuille encore tirer vanité de cet abominable *Shakefpeare*, qui n'eft, en vérité, qu'un *Gilles* de village, et qui n'a pas écrit deux lignes honnêtes. Il y a, dans cet acharnement de mauvais goût, une fureur nationale dont il eft difficile de rendre raifon.

Je vois que M. de *la Harpe* fait la guerre, de fon côté, avec beaucoup de fuccès, contre meffieurs les fefeurs de drames en profe. Il rend en cela un très-grand fervice à la faine littérature, et je l'exhorte à ne jamais mettre les armes bas. Mais quel fera le brave chevalier qui nous délivrera des monftres chimériques dont on accable la phyfique. Je vois des folies pires que celles de la matière fubtile, et de la matière rameufe, pires que les imaginations de *Cyrano* de Bergerac et de M. *Oufle*, fe débiter avec le plus grand fuccès, et marcher le front levé. Je vois les auteurs de ces extravagances aller à la fortune et à la gloire, comme s'ils avaient raifon. Chaque

genre a donc fon *Shakespeare;* et on n'aura pas même la liberté de fiffler ce qui eft fifflable. Prions DIEU 1776.
pour la réfurrection du fens commun. *Raton* fe met, tant qu'il peut, fous la patte de fon cher et digne *Bertrand*. *Raton* n'en peut plus; il eft bien malade, il fera place bientôt à un nouveau quarantième.

LETTRE CLXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 d'octobre.

Si vous défirez, mon cher maître, des nouvelles littéraires, j'en ai d'intéreffantes à vous apprendre. *Moureau*, à qui j'ai donné votre lettre à l'académie, comme vous m'en aviez chargé, l'a imprimée fur le champ, ne doutant point qu'on ne lui accordât la permiffion de la vendre. Monfieur le garde des fceaux a refufé cette permiffion; *quod erat primum*.

Nous avions demandé au roi, notre protecteur, quinze cents livres par an pour augmenter nos prix, et exciter l'émulation des jeunes gens. Le roi nous a refufé cette fomme, *quod erat fecundum*. On dit que les dévots de Verfailles lui ont perfuadé que votre morceau fur *Shakefpeare* était injurieux à la religion, quoiqu'on ait retranché foigneufement à la lecture publique tous les paffages indécens du tragique anglais; *quod erat tertium*. Et, fur ce, je vous embraffe tendrement, en gémiffant avec vous du crédit des hypocrites calomniateurs; *quod erat quartum*. Et je fuis

1776. fâché qu'ils nous empêchent d'apprendre aux gens de lettres que le roi désire de les encourager; *quod erat quintum*.

LETTRE CLXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'octobre.

Le vieux *Raton*, le malheureux *Raton* est tout ébaubi d'avoir cette fois-ci brûlé ses pattes dans une occasion si honnête. Il n'y entend rien ; il soupçonne que monsieur le traducteur ne sachant comment se défendre, aura dit au hasard à l'homme dont il dépend : Monseigneur, il y a là de l'hérésie, du déisme, de l'athéisme, car il y en a par-tout. On l'aura cru sur sa parole, sans lire l'ouvrage ; car on ne lit point.

Je vois bien que ni vous ni vos amis vous n'avez reçu les exemplaires que je vous avais envoyés. Je ne sais plus comment faire ; toute voie m'est interdite. La mauvaise volonté est plus forte que jamais. Je meurs désagréablement, mais je mourrai en vous aimant, mon très-cher philosophe. J'aurai vu mourir la littérature en France ; vivez pour la ressusciter.

J'avais projeté une seconde lettre plus intéressante que la première, mais il ne m'appartient de faire aucun projet.

Je vous embrasse douloureusement.

LETTRE CLXVII. 1776.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 15 d'octobre.

Il faut que *Bertrand* rassure un peu *Raton*, qui ne sera pas absolument brûlé, mais seulement pendu par la clémence des juges. On a levé apparemment la défense de rien dire contre le théâtre anglais, et contre *Shakespeare;* car je vis, il y a quelques jours, la lettre exposée en vente aux Tuileries. Mais il n'est pas moins vrai que l'imbécille calomnie a persuadé à Versailles que cette lettre était un ouvrage impie, et qu'en conséquence on nous a refusé l'augmentation des prix que nous demandions, pour avoir une occasion (qui ne se présentera pas sitôt) de remercier et de louer le ministère présent, qui apparemment ne s'en soucie guère. Grand bien lui fasse! En attendant, je vais pousser, comme je pourrai, le temps avec l'épaule, jusqu'au printemps où j'irai revoir votre ancien disciple, qui m'a écrit deux lettres charmantes sur la perte que j'ai faite, et qui mérite bien que j'aille l'en remercier. Je suis à la veille de faire une autre perte qui m'est bien sensible, celle de madame *Geoffrin*, et d'autant plus sensible que madame de *la Ferté-Imbault* sa fille, qui joue la dévotion, mais qui ne joue pas la sottise, a écarté du lit de sa mère tout ce qu'on appelle philosophes, et qui n'ont pas plus d'envie que de besoin de parler de religion à sa mère en l'état où elle est. On peut dire

1776. de la philofophie ce que *Defpréaux* difait de DIEU, en entendant déraifonner deux fots athées : *Vous avez là de fots ennemis*. Mais ces ennemis font auffi méchans que fots, et auffi dangereux par leurs calomnies que méprifables par leur imbécillité. Que le ciel nous affifte et les confonde! mais le ciel n'en fera rien; et je ferai comme l'abbé *Terraffon* fefait, à ce qu'il difait, de la Providence, *je m'en pafferai ;* et je vous exhorte, mon cher *Raton*, à vous en paffer auffi, et furtout à ne pas nous priver de votre feconde lettre, duffions-nous être condamnés à ne plus couronner de mauvaife profe et de mauvais vers. Adieu; je baife bien tendrement vos pattes, et je les exhorte à ne fe laiffer ni brûler ni engourdir.

LETTRE CLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'octobre.

RATON n'a plus ni pattes, ni griffes, ni barbe, ni dents. Le pauvre *Raton* eft plus malingre que jamais; il eft prefque dans l'état d'un contrôleur général. C'eft affez là le cas, comme vous dites, de fe paffer de la Providence. Madame *Geoffrin* eft réellement une perte. Je ne crois pas qu'elle foit de mon âge, mais la mort confulte rarement les extraits baptiftères.

Si je fuis encore en vie, mon cher philofophe, à votre retour de Berlin, n'oubliez pas, je vous en prie, votre vieux *Raton*.

Votre doyen m'avait vanté un livre intitulé *les Erreurs et la vérité;* je l'ai fait venir pour mon malheur. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien imprimé de plus abſurde, de plus obſcur, de plus fou et de plus ſot. Comment un tel ouvrage a-t-il pu réuſſir auprès de monſieur le doyen? vous me le direz. Dites-moi auſſi, je vous prie, quel eſt le chrétien qui a fait trois volumes de lettres à moi adreſſées ſous le nom de trois juifs; tâchez de vous en informer. Je viendrai à lui, quand j'aurai achevé d'étriller *Shakeſpeare.* Je ſuis comme *Beaumarchais : A vous M. Marin, à vous M. Baculard.* Dieu merci, pour me conſoler, j'ai lu *Paſcal-Condorcet.* Cela doit tenir lieu d'une bibliothéque entière. Rien n'eſt plus propre à inſtruire ceux qui veulent penſer, à fortifier ceux qui penſent, et à raffermir ceux qui chancellent. On avait un grand beſoin de cet ouvrage.

1776.

Adieu, mon cher ami; ſi vous m'écrivez, n'oubliez pas de me dire des nouvelles de la ſanté de monſieur le contrôleur général de qui dépend, à ce que je crois, la faveur de vos quinze cents francs, pour encourager la jeuneſſe. Dites-moi auſſi quelque choſe de M. de *Maurepas.* Je ſuis honteux de paraître encore m'intéreſſer un peu à ce qui ſe paſſe dans le monde.

Je ne vous demande plus des nouvelles de la ſanté de M. de *Clugny*, attendu qu'il eſt mort; mais je vous prie de me dire le nom d'un ancien recteur du collége du Pleſſis, auteur des trois volumes de lettres ſous le nom de quelques juifs. Cet homme eſt un des plus mauvais chrétiens, et des plus inſolens qui ſoient dans l'Egliſe de DIEU.

Vous ſavez que les troupes du docteur *Franklin* ont

1776. été battues par celles du roi d'Angleterre. Hélas! on bat les philofophes par-tout. La raifon et la liberté font mal reçues dans ce monde. Allons; courage, mon très-cher philofophe.

LETTRE CLXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 de novembre.

Le trifte *Bertrand* au malingre *Raton*, falut. *Raton*, tout malingre qu'il eft, fera très-bien de continuer à égratigner *Gilles-Shakefpeare*, quoique les coups de patte qu'il lui a donnés aient fait couper les vivres à la *jeuneffe ftudieufe*, *ftudiofæ juventuti.* Il faut qu'au moins la philofophie et la raifon faffent juftice dans leur petit domaine, puifqu'elles font battues à la Nouvelle Yorck; mais on aura beau faire, cette chienne de philofophie fera, comme le prince d'*Orange*; fouvent battue et jamais défaite.

Quand *Gilles-Shakefpeare* aura été dûment étrillé, *Raton* fera très-*chattement* d'en venir aux lettres des juifs portugais, qui ne valent pas les *Lettres portugaifes*, même pour de pauvres diables éreintés comme *Raton* et *Bertrand*. Le fecrétaire de ces juifs eft un pauvre chrétien, nommé *Guenée*, ci-devant profeffeur au collége du Pleffis, et aujourd'hui balayeur ou facriftain de la chapelle de Verfailles. On dit que fes lettres lui ont valu quelques *pour-boire* du cardinal de *la Roche-Aymon*, un des plus dignes prélats qui foient

dans l'Eglise de DIEU, et à qui il ne manque rien que de savoir lire et écrire. On assure que ce saint *Ambroise* qui, par humilité, a oublié d'apprendre l'orthographe (ce qui nous a empêché de lui donner un de nos fauteuils dont il avait grande envie, et nous fort peu); on assure donc que ce *Chrysostôme* non lettré a représenté au gouvernement que, choisir pour ministre des finances un homme qui ne va pas à la messe, est un crime qui tient de la *bestialité*: on lui a répondu que sa remontrance tenait de la *bêtise*, et on l'a renvoyé dire la messe, et *Guenée* la servir. 1776.

Bertrand reçoit journellement de l'ancien disciple de *Raton* de la prose charmante, et des vers qui ne valent pas tout-à-fait sa prose. Il me mande qu'il m'attend à Berlin l'année prochaine; et *Bertrand* ira très-volontiers faire avec lui de la prose, et même des vers sur tout ce qui se passe, depuis la Nouvelle Yorck jusqu'au Kamshatka. En attendant, *Bertrand* finit ici sa prose à *Raton*, et l'exhorte à faire main-basse, en vers et en prose, sur les sots dont ce meilleur des mondes fourmille.

1776.

LETTRE CLXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de novembre.

VOUS ne vous vantez pas des faveurs de votre maîtreſſe, mais elle s'en vante. Le roi de Pruſſe, mon cher philoſophe, m'a envoyé la belle épître qu'il vous a adreſſée. Je ſuis, malgré vous, le confident de vos amours ; c'eſt le ſeul rôle que je puiſſe jouer à mon âge. Ce redoublement de coquetterie entre vous et *Frédéric*, me fait juger que vous l'irez voir au printemps, comme vous me l'avez mandé. J'eſpère, ſi je ſuis en vie, que Ferney ſera une de vos auberges dans votre voyage ; mais je ne vous réponds pas que ma vieille et frêle machine puiſſe durer juſqu'au printemps. Qui ſera notre ſecrétaire pendant votre abſence ? Il eût été bien néceſſaire que M. de *Condorcet* fût des nôtres. Je me flatte que, ſi je meurs cet hiver, j'aurai le plaiſir de le voir remplir ma place. Je veux même croire que la noble liberté avec laquelle il a écrit, ne lui fermerait pas la porte de l'académie.

Raton vous prie encore une fois de lui faire ſavoir le nom de ce docte janſéniſte qui a fait imprimer, chez *Moutard*, trois ſcientifiques volumes contre lui, ſous le nom de ſix juifs. Il me traite comme *Antiochus*, il me donne ſix *Machabées* à combattre. M. de *la Harpe*, qui a fait un petit extrait, ou plutôt qui a donné une ſimple notice de ſon livre, doit ſavoir le nom de l'auteur. Parlez-en, je vous en

prie, à M. de *la Harpe*. Il eſt bon de ſavoir à qui l'on a à faire. 1776.

Je ſuis fâché que M. de *Vaines* quitte ſa place; c'eſt une très-belle action, ſi elle eſt abſolument volontaire; mais elle me paraît triſte pour la littérature. Reſtez-nous fidelle, mon cher ami:

Cum tu inter ſcabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi ſapias, et adhuc ſublimia cures.

Souvenez-vous, au printemps, que Ferney eſt ſur votre route. *Raton* vous embraſſe bien tendrement de ſes pauvres pattes.

LETTRE CLXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de novembre.

Mon très-cher philoſophe, on m'engage à vous prier de faire donner à M. l'abbé d'*Eſpagnac* la charge de panégyriſte de St *Louis*, pour l'année prochaine. Si vous le pouvez, vous ferez une bonne action dont je vous ferai très-obligé. S'il eſt vrai que vous ſoyez déjà engagé avec un autre concurrent, je retiens place pour l'année ſuivante. Ce jeune abbé d'*Eſpagnac* a eu les honneurs d'acceſſit à l'apothéoſe du maréchal de *Catinat*. Il a beaucoup d'eſprit, il eſt né éloquent; car, à mon avis, il faut naître éloquent comme naître poëte. Son père eſt un homme d'un rare mérite; il eſt de plus neveu d'un conſeiller

1776. de grand'chambre, qui rabat quelquefois les coups que le fanatiſme porte à cette philoſophie tant perſécutée.

Raton joue actuellement avec la ſouris nommée *Guenée*, mais ſes pattes ſont bien faibles. Je ne ſais ſi ce combat du chat et du rat d'égliſe pourra amuſer les ſpectateurs. Le parti du rat eſt bien fort; il eſt toujours prêt à étrangler *Raton*, et on viendrait le prendre dans ſa chatière, ſi on ne diſait pas quelquefois que ce n'eſt pas la peine, et que *Raton* eſt mort, ou autant vaut.

J'ai lu les deux lettres bien étonnantes que vous avez reçues d'un grand roi, plus étonnant encore. Le petit billet du marquis de *Condorcet* à M. de *la Harpe* rend la philoſophie bien reſpectable; je ne ſais point de plus belle époque pour elle. En vérité, il n'y a rien au-deſſus de la conſidération dont vous jouiſſez; c'eſt-là ce qui doit faire frémir le fanatiſme: il eſt écraſé ſous votre char de triomphe.

Une autre gloire pour la philoſophie, c'eſt que M. de *Condorcet* paraît tranquille dans les révolutions miniſtérielles. Je voudrais bien ſavoir de vous ce qu'il fait et ce qu'il penſe.

Je voudrais bien encore que M. de *Vaines* reſtât en place. Je voudrais bien auſſi que vous me mandaſſiez votre avis ſur tout cela, ſi vous avez un moment de loiſir. Les pattes de *Raton* ſe raniment un moment pour vous embraſſer le plus tendrement du monde.

LETTRE CLXXII.

1776.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de novembre.

Nos lettres, mon cher maître, se sont croisées sans doute. Vous avez dû recevoir, peut-être le même jour que vous m'avez écrit, celle où je vous apprenais le nom du pauvre chrétien devenu juif, qui voudrait vous faire circoncire bien plus que le prépuce, s'il en était le maître. Je vous ai dit qu'il se nomme *Guenée*, ci-devant professeur de basses classes dans un collége de Paris, et aujourd'hui sous-sacristain de je ne sais quelle chapelle à Versailles. Je vous apprenais aussi, dans ma lettre, les nouvelles galanteries du roi de Prusse, et les vers qu'il m'a adressés. Mon projet est bien en effet de l'aller voir au printemps prochain, et de passer l'été avec lui. En allant ou en revenant, j'irai vous embrasser. M. de *Condorcet* a lu, à la rentrée de la Saint-Martin, un éloge charmant du père *le Seur*, un des deux minimes commentateurs de *Newton*, et ami de notre pauvre père *Jacquier*. Vous savez le triste état où est madame *Geoffrin* depuis trois mois. Sa fille, madame de *la Ferté-Imbault*, vendue à la cabale dévote, dont elle est la servante, a trouvé moyen d'écarter d'auprès de sa mère tous ses anciens et meilleurs amis, à commencer par moi. Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne vaut pas celles du roi

1776. de Prusse, mais qui est une pièce rare pour l'insolence et la bêtise. Croiriez-vous que je ne sais quelle canaille vient de faire imprimer une comédie intitulée *le Bureau d'esprit*, où cette pauvre femme mourante est fort dénigrée, à la vérité si platement que cela ne se peut lire? On m'assure que cette rapsodie se trouve chez votre protégé *Moureau*, sur le quai de Gêvres. Ces libraires vendent de tout pour gagner de l'argent. Oh, que de canailles, grandes et petites, dans ce meilleur des mondes possibles! Ce que je trouve de plus fâcheux, c'est qu'il fait un temps du diable, et qu'il faut attendre six mois les beaux jours pour vous aller voir. Adieu, mon cher, et illustre, et ancien ami; je vous embrasse *corde et animo*.

LETTRE CLXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

C'EST à votre lettre du 30 de novembre, mon très-cher philosophe, que je réponds aujourd'hui, et nous ne nous croiserons plus. Je vous remercie de votre bonne volonté pour l'apprenti prêtre et apprenti évêque d'*Espagnac*. J'ai quelque lieu d'espérer qu'un jour il sera un prélat assez philosophe. Vous pouvez lui confier S[t] *Louis* pour l'année 1778. Je crois qu'il a trop d'esprit pour justifier les croisades devant l'académie. Il me semble qu'il avait parlé de la philosophie de *Catinat* avec effusion de cœur.

Luc

Luc eſt un ſingulier corps. Profitez de l'extrême envie qu'il a de vous plaire. Il ſerait homme à faire comme *Hume*, ſi on avait le malheur de le perdre. 1776.

Le ſecrétaire juif, nommé *Guenée*, n'eſt pas ſans eſprit et ſans connaiſſances ; mais il eſt malin comme un ſinge, il mord juſqu'au ſang, en feſant ſemblant de baiſer la main. Il ſera mordu de même. Heureuſement un prêtre de la rue Saint-Jacques, deſſervant d'une chapelle à Verſailles, qui ſe fait ſecrétaire des Juifs, reſſemble aſſez à l'aumônier *Pouſſatin* du comte de *Grammont*. Tout cela fera rire le petit nombre de lecteurs qui peut s'amuſer de ces ſottiſes.

Savez-vous bien que nos ennemis ſont déchaînés contre nous, d'un bout de l'univers à l'autre. Connaiſſez-vous le jéſuite *Ko*, réſidant actuellement à Pékin ? c'eſt un petit chinois, enfant trouvé, que les jéſuites amenèrent, il y a environ vingt-cinq ans, à Paris. Il a de l'eſprit ; il parle français mieux que chinois, et il eſt plus fanatique que tous les miſſionnaires enſemble. Il prétend qu'il a vu beaucoup de philoſophes à Paris, et dit qu'il ne les aime, ni ne les eſtime, ni ne les craint ; et où dit-il cela ? dans un gros livre dédié à monſeigneur *Bertin*. Il paraît perſuadé que *Noé* eſt le fondateur de la Chine. Tout cela eſt plus dangereux qu'on ne penſe. Son livre, imprimé à Paris chez *Nyon*, ne peut être connu de mon grand poëte *Kien-long*, empereur de la Chine ; et il eſt difficile de l'en inſtruire. Les jéſuites qu'il a eu la bonté de conſerver à Pékin, ſont plus convertiſſeurs que mathématiciens ; ils aiment à travailler de leur métier. Il ne faut que deux ou trois têtes chaudes pour troubler tout un empire. Il ſerait

1776. assez plaisant d'empêcher ces marauds-là de faire du mal à la Chine. On pourrait y parvenir par le moyen de la cour de Pétersbourg ; mais commençons par songer à Paris.

Raton se jette en mourant entre les bras de *Bertrand*.

LETTRE CLXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 de décembre.

VOTRE protégé d'*Espagnac*, mon cher et illustre maître, m'a bien l'air d'attendre au moins l'année 1778 pour débiter devant notre académie les sottises ordinaires sur l'atroce absurdité des croisades, et sur ce roi plus moine que roi, qui voulait donner la moitié de son corps aux *frères prêcheurs*, et l'autre aux *frères mineurs*, et qui disait à *Joinville* qu'il ne fallait répondre aux hérétiques qu'en *leur enfonçant l'épée dans le ventre jusqu'à la garde.* Il eût été digne de protéger et d'ordonner, comme a fait le roi d'Espagne, son centième petit-fils, ce qui vient de se passer à Cadix. Vous savez que l'inquisition, que le roi d'Espagne a remise en honneur et en vigueur plus que jamais, vient de faire une belle procession, plus magnifique et plus solennelle qu'elle n'avait été depuis long-temps; que le peuple, prosterné dans les rues pendant cette belle cerémonie, criait en se frappant la poitrine : *Viva la fé di Dios ;* qu'ensuite

on a publié les bulles de *Paul IV* et de *Pie V*, ces deux marauds de papes qui ont tant fait brûler d'hérétiques, et qui déclarent que tout le monde ſera ſoumis à l'*inquiſition*, *ſans excepter le ſouverain.* C'eſt dommage qu'après cette inſolence, cette canaille d'inquiſiteurs n'ait pas donné les étrivières au roi d'Eſpagne, comme le pape les donna autrefois à notre *Henri IV*, ſur le dos du cardinal *du Perron*, et comme les Algériens les ont données l'an paſſé à ſa très-fidelle majeſté catholique, qui leur avait déclaré la guerre, par ordre du puant récollet ſon confeſſeur. *O tempora, o mores!* Voilà, mon cher ami, le fruit des lumières que tant d'écrits ont répandues! voilà le fruit de l'expulſion de ces gueux de jéſuites, remplacés par des gueux plus inſolens! voilà où tant de princes en ſont encore dans le ſiècle de la philoſophie! Je crois que votre ancien diſciple rira bien de tant de ſottiſes, s'il n'en eſt pas encore plus indigné; et j'eſpère, dans quelques mois, lui entendre dire de fâcheuſes vérités ſur quelques-uns de ſes chers confrères. En attendant, je vous recommande le prépuce de *Jacob-Ephraïm Guenée*, et même ce qui tient à ſon prépuce, et dont ce prêtre circoncis n'a ſurement que faire. Vous ne feriez pas mal auſſi de recommander à votre ami *Kien-long*, par votre autre amie *Catherine*, le jéſuite mandarin qui écrit tant de ſottiſes. Pour moi, je commence à être las et honteux de toutes celles que j'entends dire, que je vois faire, et que j'ai le malheur de lire. Je ſerais bien tenté d'en dire et d'en faire auſſi quelques-unes; mais je m'abſtiens d'être lu, de peur d'être brûlé. Savez-vous bien que je craindrais pour vous, ſi vous étiez à

1776.

T 2

1776. Collioure au lieu d'être à Ferney, que la sainte-hermandad ne vous fît enlever contre le droit des gens, pour vous brûler suivant toutes les règles du droit canon? Hélas! je ris, et je n'en ai guère envie. Il vaut mieux finir par où j'aurais dû commencer, par me taire et par vous embrasser avec douleur et tendresse.

LETTRE CLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

1777. MON très-cher philosophe, il y a dans ma petite colonie un homme qui a passé vingt ans en Espagne, et qui m'assure que la cavalcade de la sainte inquisition est une cérémonie qui se pratique tous les ans, pour vendre au peuple la bulle de la cruzade, moyennant laquelle on obtient le droit de manger gras les vendredis et samedis de l'année, et trois jours de la semaine en carême. Cela est consolant; mais si M. *Benavidès* ou *Olavidès*, qui est un philosophe très-instruit et très-aimable, est dans les prisons de l'inquisition, avec l'agrément de sa majesté catholique, il sera difficile de me consoler. Il a passé, il y a long-temps, huit jours aux Délices; cela m'attendrit pour lui: mais ne nous pressons pas de gémir, il n'y a peut-être pas un mot de vrai à tout ce qu'on nous dit.

Ce qui est très-vrai, c'est que le *Pascal*, ou plutôt

l'*Anti-Pascal*, d'un homme très-supérieur à *Pascal*, a le succès qu'il mérite auprès des gens de bien qui ont eu le bonheur de le lire ; cela ne doit pas vous décourager. Le petit nombre des élus subsistera toujours. Il est probable qu'il ne sera jamais puissant, mais il sera indestructible. Je voudrais bien savoir quel est le protecteur du bon goût et de la probité, qui a forcé MM. *Palissot* et *Clément* à augmenter le nombre des journaux. Nous avons, Dieu merci, plus de journaux que de livres ; c'est avoir plus de juges que de plaideurs. 1777.

Je suis bien malade, mon cher ami, quoique nous ayons dans notre retraite M. de *Villevieille* qui nous parle de vous et de M. de *Condorcet*. Je n'en peux plus au moment que je vous écris, et je finis parce que la tête me tourne ; mais je vous embrasse aussi tendrement que si je me portais bien.

LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de février.

MON cher et grand philosophe, vous avez déchiré mon vieux cœur en m'apprenant que je m'étais trompé sur l'Espagne. Je l'avais crue raisonnable, mais je vois bien qu'il faut attendre encore trois ou quatre cents ans. Je présume qu'en attendant cette époque, on pourra bien être aussi sage à Versailles qu'à Buenretiro. Il faudra bien qu'un jour les honnêtes gens gagnent leur cause ; mais avant que ce

1777. beau jour arrive, que de dégoûts il faudra essuyer! que de sourdes persécutions, sans compter les chevaliers de *la Barre*, dont on fera des auto-da-fé de temps en temps!

On n'est point en état de lire le *Pascal-Condor*.... à Madrid; mais il y a encore bien des gens dignes de le lire à Paris, et même en province : voilà ma consolation. Il serait bon qu'il y en eût une édition un peu plus répandue. Je me flatte qu'à la fin le journal de M. de *la Harpe* aura la faveur qu'il doit avoir; c'est le seul de tous les journaux où l'on trouve du goût et de la raison : mais ne fera-t-on pas quelque jour justice des comètes qui forment une terre avec une échancrure du soleil, des enfans qui se font avec des molécules organiques, des Alpes et des Apennins qui s'élèvent par un coup de mer? Je ne vois par-tout que du charlatanisme. Votre prédécesseur, l'abbé d'*Olivet*, disait toujours, quand il voyait de tels livres, cela ne fait mal à personne. Je ne suis point de son avis, cela fait grand mal; car ces lectures rendent l'esprit faux, et donnent de l'humeur au petit nombre de ceux qui n'aiment que le vrai.

Adieu, mon cher ami; quand vous irez voir des rois, n'oubliez pas, en passant, le vieux chat-huant qui se meurt dans son trou au milieu des neiges.

LETTRE CLXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de février.

VOICI, mon sage maître, la lettre ostensible, écrite à qui vous voudrez. Je me meurs de maladie et de chagrin. On n'est pas plus maître de chasser le chagrin que la fièvre. Ménagez votre santé. Dites avec *Horace* :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Pour moi je suis persécuté sur la fin de ma vie comme dans ma jeunesse. On dit que c'est le sort des gens de lettres. Cela est-il vrai ? Mon sort est de vous aimer tant que je vivrai.

Raton.

LETTRE CLXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars.

JE suis bien persuadé comme vous que le *Pascal-Condor* (vous savez que le *Condor* est le plus grand et le plus fort des oiseaux) vaudra beaucoup mieux que le *Pascal* janséniste, et qu'il est destiné à jouer le rôle le plus distingué dans les sciences et dans les lettres. Ce qui m'enchante, c'est qu'on a cru lui faire

1777. grâce en le choififfant pour fecrétaire de l'académie des fciences, qui eft plus heureufe qu'elle ne mérite, d'avoir un tel fecrétaire. Celui-là ne parlera ni d'éclabouffures du foleil, ni de molécules organiques, ni des taupinières apennines. Je ris, ainfi que vous, de ces fottifes, et du ftyle ampoulé ou empoulé dont on nous les étale; mais je ne ris pas moins d'un gros volume de lettres qui viennent de vous être adreffées, et où l'on nous donne le feu central et le refroidiffement de la terre comme des idées comparables au fyftême de la gravitation. Supplément de génie que toutes ces pauvretés; vains et ridicules efforts de quelques charlatans qui, ne pouvant ajouter à la maffe des connaiffances une feule idée lumineufe et vraie, croient l'enrichir de leurs idées creufes, et nous perfuader de l'exiftence d'un peuple qui nous a tout appris, excepté fon hiftoire et fon nom. Adieu, mon cher maître. En lifant tout ce qui s'imprime aujourd'hui (qu'heureufement pour moi je ne lis guère), je pourrais dire comme *Pourceaugnac : Jamais je n'ai été fi foûl de fottifes.* Continuez de nous en confoler en vivant, en vous portant bien, et en écrivant. *Tuus ex animo*

Bertrand.

1777.

LETTRE CLXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'avril.

RATON n'a pu répondre à la lettre du 6 de mars de ce vrai philosophe *Bertrand*, au sujet de l'ancienne anecdote touchant feu *Cartouche-Fréron*. La raison de son silence est qu'il reçut, il y a un mois, un avertissement de la nature qui le somma de comparaître bientôt au tribunal devant qui ce maraud de *Fréron* étale actuellement son ânerie littéraire. Il n'est pas encore bien rétabli de son accident, et il se trouve même bien hardi, dans l'état où il est, d'oser écrire à *Bertrand*.

Les anecdotes dont il est question sont quelque chose de si bas, de si misérable, de si crasseux; c'est un ramas si dégoûtant d'aventures des halles et de sacristies, qu'il n'y a qu'un bédeau ou un crocheteur qui ait pu écrire une pareille histoire. J'en ai quelque part un exemplaire que *Thiriot* le fureteur m'envoya; et, dès que je pourrai retrouver ce rogaton, je le ferai parvenir à M. de *la Harpe*. Je ne conçois pas pourquoi son journal a moins de vogue que celui de *Linguet*. Je suis persuadé qu'à la fin on préfèrera la raison et le bon goût à des paradoxes de forcené.

On m'a envoyé *la Philosophie de la nature*, prétendue troisième édition en six volumes; et on m'apprend

1777. que l'auteur a été condamné par le châtelet au banniſſement perpétuel, et qu'il eſt à préſent au cachot, les fers aux pieds et aux mains. On m'a envoyé auſſi les noms des juges. On ne ſait pas encore à quoi ils seront condamnés.

Je ne ſais pas quel opéra comique diviſe actuellement tout Paris. Je ſais ſeulement que je mourrai bientôt, et que je vous embraſſe avec la plus vive tendreſſe.

LETTRE CLXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 2 de mai.

Vous avez cru, mon cher maître, aller voir les ſombres bords, et moi j'ai un eſtomac qui, je crois, m'y mènera bientôt. Je viens d'écrire à votre ancien diſciple que cet eſtomac maudit ne me permettait plus de projeter d'autres voyages que celui de l'autre monde (ſi autre monde y a), et que j'irais bientôt attendre ſa Majeſté ſur les rives du Styx, en feſant néanmoins des vœux, comme de raiſon, pour ne l'y pas voir ſitôt. J'ai autant de peine à digérer ce que je mange, que ce que je vois et ce que j'entends; et je ferai mes adieux, ſans beaucoup de regret, à un monde où il ſe fait et ſe dit tant de ſottiſes. Le pauvre *Deliſle* eſt actuellement *aux pieds de la cour;* nous attendons ſon jugement qui ſuivra de près celui de votre *Childebrand* et de ſa gueuſe. Je ſuis quelquefois

tenté de croire à la Providence, quand je vois le sort de *Cartouche-Fréron*, et de *Mandrin-Childebrand;* 1777.
mais je change d'avis quand je vais à la garde-robe. Quelque chose qu'elle fasse, je lui pardonnerai, mon cher et illustre ami, tant qu'elle vous conservera. Nous avons ici le comte de *Falkenstein;* je ne sais s'il viendra à nos académies; il est déjà venu voir nos portraits, et peut-être aimera-t-il mieux nos portraits que nos personnes. Il est bien le maître, et peut-être aura-t-il raison. Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous aime mieux que tous les comtes, tous les empereurs et tous les rois, et je vous embrasse bien tendrement.

Tuus Bertrand.

LETTRE CLXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

VOTRE estomac, mon cher ami et mon cher philosophe, ne peut pas être en pire état que ma tête. Ma petite apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, vaut bien vos déjections à l'âge de quarante ans. Mettons l'un et l'autre, dans le même plat, vos entrailles et mes méninges, et présentons-les à la philosophie. Je meurs accablé par la nature qui m'attaque par en haut, quand elle vous lutine par le bas. Je meurs persécuté par la fortune qui s'est moquée de moi dans la fondation de ma colonie. Je meurs poursuivi par les mauvais livres qui pleuvent.

1777. Je meurs aboyé par les dogues qui déchirent ce *Delisle*. Je sais qu'étant en curée, ils veulent me dévorer aussi; mais ils feront mauvaise chère. Je suis un vieux cerf plus que dix cors, et je leur donnerai de bons coups d'andouillers avant d'expirer sous leurs dents. La cervelle me tinte si prodigieusement, à l'heure que je vous écris, que l'*amanuensis* et moi ne nous entendons plus. Mon cœur est encore sain, il sera à vous jusqu'au dernier moment.

Adieu, sage, adieu; mes complimens à *Pascal-Condorcet;* il jouera un grand rôle. Adieu, cher *Bertrand;* souvenez-vous de *Raton*.

LETTRE CLXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de juin.

Il y a un siècle, mon cher et illustre ami, que je ne vous ai ennuyé de mon bavardage; je suis bien sûr au moins de ne pas vous ennuyer aujourd'hui. Celui qui vous portera ma lettre, la rendra intéressante pour vous : c'est M. *Delisle*, qui a pensé être la victime du fanatisme atroce et absurde de ces plats jansénistes du châtelet, qui mériteraient bien d'y être enfermés. Il va, comme les anciens chrétiens après les persécutions, vous présenter les cicatrices des fers qu'il a portés et des coups qu'il a reçus; et il sera plus glorieux, et avec plus de raison, de vous montrer ces honorables marques de ce qu'il a souffert pour la raison, que ne l'étaient, au concile de Nicée,

ces évêques qui montraient, avec complaiſance, leurs oreilles coupées *pour la foi*, et qui méritaient bien de les montrer *toutes entières*. M. *Deliſle* joint à ſes talens, à ſes vertus et au mérite d'avoir été perſécuté, un caractère et une douceur de mœurs qui vous le rendront encore plus cher, et qui intéreſſent pour lui tous ceux qui le connaiſſent, à moins qu'ils ne ſoient janſéniſtes.

1777.

Vous aurez déjà appris que nous avons perdu *Greſſet*, ſi le mot de *perdu* n'eſt pas trop fort pour un homme qui ne diſait plus que des *oremus*. Je ne ſais quel ſucceſſeur nous lui donnerons. Je ne connais qu'un homme qui en ſoit digne ; mais il a des raiſons pour ne pas ſe préſenter en ce moment, et je crois qu'il fait bien. Il eſt bien fâcheux qu'ayant à prendre *Paſcal*, nous ſoyons forcés de lui ſubſtituer quelque *Danchet* ou quelque *Flamen*. Heureuſement l'académie vient de décider qu'attendu l'abſence de pluſieurs d'entre nous, l'élection ne ſe ferait qu'au mois de novembre, après Fontainebleau; et peut-être arrivera-t-il, dans cet intervalle de temps, quelque circonſtance favorable à ce que je déſire. *Multa quæ provideri non poſſunt, fortuitò in melius cadent.* J'ai quelques raiſons pour l'eſpérer, et je ferais au comble de mes vœux, ainſi que vous.

On aſſure que cette canaille jéſuitique va être rétablie en Portugal, à l'exception de l'habit. Cette nouvelle reine me paraît une ſuperſtitieuſe majeſté, dirigée par des prêtres et par des moines. Si le roi d'Eſpagne vient à mourir, je ne réponds pas que ce royaume n'imite le Portugal. Cette canaille reſſemble aux vers de terre, fort aiſés à couper,

1777.

LETTRE CLXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 de ſeptembre.

Je vous prie, mon véritable et cher philoſophe, d'avoir pitié de votre pauvre ſuiſſe. Votre ſanté eſt, dit-on, raffermie, quand la mienne eſt rongée par le temps. Je vous ai écrit pour ce *Deliſle* qui me paraît un ſi bon enfant, et tout fait pour votre royal ami des bords de la Sprée.

Je ne ſais ſi votre protégé eſt à Paris, s'il vous a vu, ſi vous avez écrit en ſa faveur, s'il veut que j'écrive. Je n'entends parler ni de vous ni de lui.

J'ignore ce que c'eſt que M. *Remy*. Je ne connais point ſon ouvrage; mais il faut qu'il ſoit le philoſophe le plus éloquent du royaume, puiſqu'il l'a emporté ſur le concurrent que vous connaiſſez. Comment cela s'eſt-il fait? a-t-on eu tort, a-t-on eu raiſon? caſſera-t-on le jugement de l'académie? cette étrange aventure nous privera-t-elle d'un confrère dont nous avons tant de beſoin? Mettez-moi, je vous en prie, au fait avant que je meure. Je ne me ſoucie point des querelles ſur la muſique, je ne ſonge et je ne ſongerai à mon agonie qu'à la bonne cauſe, dont il paraît qu'on ne ſe ſoucie plus guère. Chacun a pris ſon parti tout doucement, et je crois qu'on en reſtera là. Les charlatans en tout genre débiteront toujours leur orviétan; les ſages en petit nombre s'en moqueront. Les fripons adroits feront leur fortune.

On

On brûlera de temps en temps quelque apôtre indiscret. Le monde ira comme il est toujours allé; mais conservez-moi votre amitié, mon très-cher philosophe. 1777.

LETTRE CLXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'octobre.

Je vous écris n'en pouvant plus, mon très-cher et très-grand philosophe. M. de *Bitaubé* l'homérique est venu à Ferney comme *Ulysse* alla voir les ombres dans l'*Odyssée;* je n'ai jamais été si ombre qu'à présent. A peine ai-je eu la force de m'entretenir avec M. de *Bitaubé* de ce qui s'est passé autrefois à Troye. Je suis encore plus étranger à tout ce qui se fait aujourd'hui à Paris. J'entre passionnément dans vos vues sur le panégyriste très-raisonnable de *Pascal.* Je ne me flatte pas de les seconder; mais je crois que nous n'avons de salut à espérer qu'en ayant pour notre confrère cet homme supérieur que je ne compare qu'à vous.

Quoiqu'il ne soit pas rare que les gens de lettres oublient leurs amis, cependant il est assez étonnant que le martyr du châtelet ait si fort oublié des gens qui ne l'ont pas mal reçu, et qui se sont empressés de le servir.

Je vous embrasse de bien loin, mon cher ami. Je ne compte plus vous embrasser de près. Ma vie n'aura été qu'une longue mort.

1777. ## LETTRE CLXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de novembre.

NON, vous n'êtes plus *Bertrand*, vous êtes *Caton;* vous êtes juste et intrépide. ... ; mais je suis très-fâché de tout ce qui se passe.

A l'égard d'un des martyrs de la raison, condamné par les petits pédans, et à peine sauvé par les grands, je me joins à vous auprès de *Julien minor* ou *major* que vous appelez mon ancien disciple. Je lui écris le plus fortement qu'il m'est possible en faveur du martyr dont j'espère de nouvelles homélies, moins longues, moins décousues, plus solides, plus neuves et plus dignes d'un homme qui sera auprès de *Julien*. La belle bibliothéque qu'a fait bâtir cet homme amoureux de toute sorte de gloire, est une belle occasion de placer *Delisle* très-avantageusement. *Julien* est en train de faire du bien. Il vient de m'accorder deux grandes bontés ; l'une a été de daigner être mon solliciteur auprès de son neveu le duc régnant de *Virtemberg*, sur lequel j'ai placé tout mon bien, et qui veut que je meure de faim, moi qui ne voulais mourir que de vieillesse.

Je m'occupe actuellement de la conversion de M. de *Villette*, à qui j'ai fait faire le meilleur marché qu'on puisse jamais conclure. Il a épousé, dans ma chaumière de Ferney, une fille qui n'a pas un sou, et dont la dot est de la vertu, de la philosophie, de

la candeur, de la ſenſibilité, une extrême beauté, l'air le plus noble, le tout à dix-neuf ans. Les nouveaux mariés s'occupent jour et nuit à me faire un petit philoſophe. Cela me ragaillardit dans mes horribles ſouffrances, et cela ne m'empêche pas de vous regretter tous les jours de ma vie. Vous ſavez que ma plus grande conſolation eſt de vous aimer. 1777.

LETTRE CLXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

MON très-cher philoſophe, j'ai lu *la Bienfeſance prouvée par les faits*. On a dit jusqu'à préſent que la philoſophie n'eſt pas ſenſible, vous démontrez bien le contraire. Vous et l'abbé *Morellet*, m'apprenez des choſes dont on ne ſe doutait pas à Genève. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'exemple dans Paris de tant de générosité. Une femme de Saint-Gobin a fait plus de bien qu'aucune reine de France, et a fait ce bien avec une raiſon ſupérieure, qui n'eſt pas toujours le partage de ces reines. Vous rendez ſon nom immortel, tandis que nous avons des grands ſeigneurs qui aſpirent aux premières charges de l'Etat, en friponnant au jeu, et en volant dans la poche.

On dit qu'il paraît un troiſième éloge fait par monſieur *Thomas*. Je ne l'ai point encore. Je ferai relier ce trio reſpectable, et vous ſerez à la tête. Je ne puis trop vous remercier, mon cher ami, de m'avoir fait

1777. lire le chef-d'œuvre de votre cœur. Je ne fais pas encore si vous avez réussi auprès de *Frédéric* pour le martyr du châtelet. Vous avez pourtant bien pris votre temps; car en bâtissant une très-belle bibliothéque, il a besoin d'un bibliothécaire, et *Delisle* est tout propre pour cet emploi. J'ai écrit à *Frédéric* dans cette idée, je n'ai point encore de réponse; mais sûrement *Frédéric* vous répondra, car il est coquet, il veut vous plaire. Vous avez dans Paris une voix prépondérante, et *Alexandre* voulait plaire aux Athéniens. Je ne sais si c'est en donnant douze cents francs de pension qu'il s'écriait: *O gens d'Athènes, voyez ce qu'il m'en coûte pour être loué de vous !*

M. de *Villette* a consommé son mariage dans la chaumière que vous avez daigné habiter quelque temps. C'est une belle conversion, et qui fera grand honneur à la philosophie, si elle dure.

Je vous embrasse de toutes mes forces, et je suis fâché que ce soit de si loin.

LETTRE CLXXXVIII. 1777.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de décembre.

MA négociation pour M. *Delisle* n'a pas été heureuse, mon cher maître. Le roi de Prusse me répond séchement et laconiquement qu'il n'y a point de place à Berlin qui lui convienne, et qu'il lui conseille d'aller en Hollande, où il pourra faire le métier de tant d'autres qui lui ressemblent. Je vous adoucis même les termes de sa lettre dont vous croyez bien que je n'ai pas régalé le pauvre *Delisle*. Notre *Salomon* a de l'humeur, et je le crois mécontent ou malade. Sa réponse est de nature à ne pas me permettre d'insister, et vous pouvez me dire comme *Châtillon* à *Nérestan:*

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Peut-être au reste M. *Delisle* n'aurait-il pas été heureux dans la place que nous voulions lui procurer. Vous savez, ainsi que moi, à quel maître il aurait eu à faire sans compter qu'il eût été pour tous les entours un grand objet de jalousie, et par conséquent de calomnie. Voyez si vous jugez à propos de faire, pour votre compte, une nouvelle tentative. On craindra plus de vous désobliger que moi, mais je doute que vous ne soyez pas éconduit, sans doute avec politesse. Je suis étonné que M. *Thomas* ne vous ait pas envoyé ce qu'il a écrit sur notre vertueuse et

respectable amie. Je crois que, si elle revenait au
1777. monde, et qu'elle lût ses trois éloges, son esprit serait content de *Thomas*, son ame de l'abbé *Morellet*, et son cœur de moi; et il est bien vrai que c'est le cœur seul qui m'a dicté cette petite lettre.

Nous avons préféré, ne pouvant pas avoir *Pascal-Condorcet*, à *le Mière* et *Chabanon*, *Eutrope-Millot*, qui a du moins le mérite d'avoir écrit l'histoire en philosophe, et de ne s'être jamais souvenu qu'il était jésuite et prêtre. C'est moi qui suis chargé de le recevoir. *Buffon*, directeur, s'en va à Montbar. Le prince *Louis*, chancelier, a des affaires; c'est comme dans le chapitre des rats:

L'un dit, je n'y vas pas, je ne suis pas si sot,
L'autre, je ne saurais.

si bien que me voilà endossé de l'oraison funèbre de *Gresset*. Je me tirerai de tout cela comme je pourrai.

On dit que vous aurez chez vous tout l'hiver M. et madame de *Villette*. Ce catéchumène a besoin, pour assurer sa conversion, de passer quelques mois dans votre église, et d'aller chez vous au catéchisme. Je désire fort que vos instructions achèvent cette cure.

Adieu, mon cher et illustre ami; je vous embrasse tendrement, et suis plus que jamais *tuus ex animo*

Bertrand.

LETTRE CLXXXIX. 1778.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

Ce héros, mon cher philosophe, n'aime pas la métaphysique, et peut-être n'a-t-il pas grand tort; mais, croyez-moi, il n'aime pas davantage la géométrie: il me mande à peu-près les mêmes choses qu'à vous.

Je crois qu'il se trompe sur notre pauvre *Delisle*, et que ce serait un sujet dont il serait fort content. Il est laborieux et exact, *ad nutus aptus heriles*. Il serait assurément plus satisfait de lui que d'un petit laquais qu'il me prit autrefois pour en faire son secrétaire.

Que voulez-vous, mon cher ami? il faut prendre les rois comme ils sont, et DIEU aussi. Il est triste que *Delisle* ne puisse prétendre à rien, et que *Sabotier* et *Polissot* aient fait une fortune; cela est capable de dégoûter les honnêtes gens. Peut-être se trouvera-t-il à Paris quelque soi-disant grand seigneur qui aura besoin d'un précepteur pour son fils. Le président de *Maisons* prit chez lui *du Marsais* sur ce qu'on disait qu'il était athée; *Delisle* qui n'est que déiste pourrait trouver pratique.

J'ai lu les trois éloges, et surtout le vôtre, avec plaisir. Il me semble que le grand *Condé* et M. de *Turenne* n'avaient eu que deux oraisons funèbres. Il est beau qu'une simple citoyenne en ait eu trois; aussi

1778. avait-elle fait beaucoup plus de bien qu'aucune de vos princeſſes, et même de vos reines. Cet exemple unique ſera-t-il imité ? je ne crois pas que ce ſoit par ſa fille.

Je ne ſuis ni fâché ni bien aiſe que le rédacteur des mémoires de *Noailles* ſoit des nôtres ; mais je voudrais bien mourir confrère de *Paſcal-Condorcet*, ou ſi vous voulez, d'*Anti-Paſcal*.

Je vous ſouhaite, comme on dit, la bonne année, et je ſuis bien étonné d'avoir vu finir l'année des trois ſept.

J'ai donné à *Villette* la plus belle et la meilleure femme du monde. J'oſe eſpérer qu'il en ſera digne ; car après tout il a bien de l'eſprit, et il eſt très-aimable dans la ſociété. Vivez heureux, mon très-cher philoſophe.

LETTRE CXC.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 de janvier.

MON cher et illuſtre confrère, vous recevrez vraiſemblablement, avec cette lettre, le long *Kankan* que je viens de faire à l'académie pour la réception de l'ex-jéſuite *Millot*, qui a du moins le mérite d'être tout-à-fait ex-jéſuite, et dans tous les ſens. J'aimerais bien mieux avoir eu à recevoir le *Paſcal* dont vous me parlez, qui vaut mieux que tous les ex-jéſuites enſemble ; mais j'eſpère que nous ne tarderons pas à faire cet acte de juſtice, qui devrait être déjà fait, et qui le ferait déjà, ſi la choſe ne dépendait que de nous.

Vous croyez donc que le héros dont vous me parlez n'aime ni la métaphysique ni la géométrie ; j'ai bien peur, et j'ai plus d'une raison pour le craindre, qu'il ne pousse ses haines encore plus loin, et que la philosophie ne soit guère mieux sur ses papiers. Il ne lui a pas pardonné le *Système de la nature*, dont l'auteur en effet a fait une grande sottise de réunir, outre la philosophie, les princes et les prêtres, en leur persuadant, très-mal à propos selon moi, qu'ils font bourse et cause commune. Il y a partout des gâte-métier, et cet écrivain en est un. Je vois que vous n'avez pas eu plus de crédit que moi pour ce pauvre diable de *Delisle* ; c'était pourtant bien l'homme qu'il fallait à votre disciple. Je suis fâché qu'à force d'humeur et de mauvaise santé qui en est la cause, il connaisse si mal ce qui peut lui convenir : ce sont ses affaires. Tout cela n'est rien, si vous continuez à vous bien porter, et surtout à m'aimer comme je vous aime. 1778.

La petite diatribe que je vous envoie a été fort applaudie à la *représentation* ; mais gare la *lecture*. J'ai bien peur d'être comme le fils de DIEU, triomphant le dimanche sur un âne, crucifié le vendredi, et enterré le samedi, pour ne pas ressusciter comme lui dans la huitaine.

Si ce rogaton ne vous ennuie pas à la mort (car c'est-là toute mon ambition),

Sublimi feriam sidera vertice.

Adieu, mon cher et illustre maître. Votre *Bertrand* embrasse bien tendrement les pattes de son cher et respectable *Raton*.

1778.

LETTRE CXCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Paris le 19 de mars.

J'AIME à voir par vos vitres, mon cher maître, et ſurtout à voir par vos yeux. Vous êtes mon voyant. Tout mort que je ſuis, je compte venir aujourd'hui à l'académie. Je tâcherai de bien voir, et de faire bien voir, et de commencer dès demain à travailler ſans diſcontinuer (*). Je veux mourir en m'éclairant avec vous, et en vous ſervant.

LETTRE CXCII *et dernière.*

DE M. DE VOLTAIRE.

Le . . . .

TRÈS-AIMABLE chef de notre académie, je vous prie de m'apprendre ſi cette épître dédicatoire (**) n'eſt pas indigne d'elle et de vous, et ſi je pourrais eſpérer qu'elle fût de quelque utilité. Je voulais courir à l'académie, deux maladies cruelles me retiennent.

Mon très-cher ſecrétaire et maître perpétuel, je vous recommande, et à mes reſpectables confrères, les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

(*) Au nouveau *Dictionnaire* de l'académie françaiſe.
(**) De la tragédie d'Irène.

Fin des Lettres de M. de Voltaire et de M. d'Alembert.

ELOGE

DE VOLTAIRE,

PAR LE ROI DE PRUSSE,

FREDERIC LE GRAND;

Ecrit au camp de Schatzar, lu à l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, dans une assemblée publique, extraordinairement convoquée pour cet objet.

Le 26 de novembre 1778.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

On a cru devoir imprimer ici ces deux éloges consacrés à la mémoire de *Voltaire* par deux de ses disciples.

L'éloge prononcé solennellement dans l'académie de Prusse, est une assez belle réparation de la tyrannie exercée à Francfort. Ce n'est pas, comme les hommes puissans sont trop tentés de le croire, que des louanges expient des injustices, et qu'ils n'aient plus rien à se reprocher lorsqu'ils ont daigné dire quelque bien de ceux qui ont été opprimés par leurs ordres. Cette contradiction coûte moins à leur amour propre que le noble aveu d'une erreur; et nous sommes fâchés que le roi de Prusse ne se soit pas élevé au-dessus de cette petitesse commune.

Le discours de M. de *la Harpe* est un monument élevé par l'admiration et par la reconnaissance. Aucun des hommes de lettres dont *Voltaire* a été le maître et le modèle, n'a plus hérité de la justesse et de la pureté de son goût, et ne s'est montré plus digne, par ses propres ouvrages, de louer en lui l'écrivain et le poëte.

Autrefois, chaque auteur mettait bonnement à la tête de ses livres, les éloges en vers que ses amis s'étaient hâtés d'en faire d'avance; et depuis peu on a grossi les éditions de plusieurs écrivains célèbres d'un fatras de critiques, de réfutations et d'apologies. Nous sommes loin d'approuver ces petites ruses de la vanité des auteurs et de l'avarice des éditeurs; mais il n'en est pas moins vrai que les ouvrages dont un homme célèbre est l'objet, sont mieux placés dans la collection de ses œuvres, lorsque le nom de leur auteur, ou leur mérite réel, les en rend dignes, que dans les œuvres de ceux-mêmes qui les ont faits. C'est un défaut, dans un ouvrage, d'être plus recherché pour l'auteur que pour le sujet. Cela prouve ou que le sujet a été mal choisi, ou que l'auteur l'a traité avec plus de prétention que de raison ou de goût.

ELOGE

DE VOLTAIRE.

MESSIEURS,

DANS tous les siècles, surtout chez les nations les plus ingénieuses et les plus polies, les hommes d'un génie élevé et rare ont été honorés pendant leur vie, et encore plus après leur mort. On les considérait comme des phénomènes qui répandaient leur éclat sur leur patrie. Les premiers législateurs qui apprirent aux hommes à vivre en société; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens; les philosophes qui pénétrèrent dans les abymes de la nature, et qui découvrirent quelques vérités; les poëtes qui transmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures; tous ces hommes furent regardés comme des êtres supérieurs à l'espèce humaine. On les croyait favorisés d'une inspiration particulière de la divinité. De là vint qu'on éleva des autels à *Socrate*, qu'*Hercule* passa pour un Dieu, que la Gréce honorait *Orphée*, et que sept villes se disputèrent la gloire d'avoir vu naître *Homère*. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation était la plus perfectionnée, savait l'Iliade par cœur, et célébrait avec sensibilité la gloire de ses anciens héros dans les chants de ce poëme. On voit également que *Sophocle*, qui remporta la palme du théâtre, fut en grande estime pour ses talens; et de plus, que la république d'Athènes le

revêtit des charges les plus considérables. Tout le monde sait combien *Eschine*, *Périclès*, *Démosthène*, furent estimés ; et que *Périclès* sauva deux fois la vie à *Diagoras*, la première en le garantissant contre la fureur des sophistes, et la seconde fois en l'assistant par ses bienfaits. Quiconque en Gréce avait des talens, était sûr de trouver des admirateurs et même des enthousiastes : ces puissans encouragemens dévelop-paient le génie, et donnaient à l'esprit cet essor qui l'élève, et lui fait franchir les bornes de la médio-crité. Quelle émulation n'était-ce pas pour les philo-sophes d'apprendre que *Philippe* de Macédoine choisit *Aristote* comme le seul précepteur digne d'élever *Alexandre* ? Dans ce beau siècle, tout mérite avait sa récompense, tout talent ses honneurs. Les bons auteurs étaient distingués; les ouvrages de *Thucydide*, de *Xénophon* se trouvaient entre les mains de tout le monde; enfin chaque citoyen semblait participer à la célébrité de ces génies qui élevèrent alors le nom de la Gréce au-dessus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un spectacle semblable. On y voit *Cicéron* qui, par son esprit philosophique et par son éloquence, s'éleva au comble des honneurs. *Lucrèce* ne vécut pas assez pour jouir de sa réputation. *Virgile* et *Horace* furent honorés des suffrages de ce peuple-roi; ils furent admis aux familiarités d'*Auguste*, et participèrent aux récompenses que ce tyran adroit répandait sur ceux qui célébrant ses vertus, fesaient illusion sur ses vices.

A l'époque de la renaissance des lettres dans notre Occident, l'on se rappelle avec plaisir l'empressement

avec

avec lequel les *Médicis* et quelques ſouverains pontifes accueillirent les gens de lettres. On ſait que *Pétrarque* fut couronné poëte, et que la mort ravit au *Taſſe* l'honneur d'être couronné dans ce même capitole où jadis avaient triomphé les vainqueurs de l'univers. *Louis XIV*, avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenſer ces hommes extraordinaires que la nature produiſit ſous ſon règne. Il ne ſe borna pas à combler de bienfaits *Boſſuet*; *Fénélon*, *Racine*, *Deſpréaux*; il étendit ſa munificence ſur tous les gens de lettres, en quelque pays qu'ils fuſſent, pour peu que leur réputation fût parvenue juſqu'à lui.

Tel eſt le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui ſemblent ennoblir l'eſpèce humaine, et dont les ouvrages nous délaſſent et nous conſolent des misères de la vie. Il eſt donc bien juſte que nous payions aux mânes du grand-homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges et d'admiration qu'il a ſi bien mérité.

Nous ne nous propoſons pas, Meſſieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de M. de *Voltaire*. L'hiſtoire d'un roi doit conſiſter dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus ſur ſes peuples; celle d'un guerrier dans ſes campagnes; celle d'un homme de lettres dans l'analyſe de ſes ouvrages: les anecdotes peuvent amuſer la curioſité, les actions inſtruiſent. Mais comme il eſt impoſſible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. de *Voltaire*, vous voudrez bien, Meſſieurs, vous contenter de l'eſquiſſe légère que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer

qu'en paſſant les événemens principaux de ſa vie. Ce ſerait donc déshonorer M. de *Voltaire* que de s'appeſantir ſur des recherches qui ne concernent que ſa famille. A l'oppoſé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres et rien à eux-mêmes, il devait tout à la nature : il fut ſeul l'inſtrument de ſa fortune et de ſa réputation. On doit ſe contenter de ſavoir que ſes parens, qui avaient des emplois dans la robe, lui donnèrent une éducation honnête; il étudia au collége de Louis-le-grand ſous les pères *Porée* et *Tournemine*, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ſes ouvrages ſont remplis.

Quoique jeune, M. de *Voltaire* n'était pas regardé comme un enfant ordinaire; ſa verve s'était déjà fait connaître. C'eſt ce qui l'introduiſit dans la maiſon de madame de *Rupelmonde :* cette dame, charmée de la vivacité d'eſprit et des talens du jeune poëte, le produiſit dans les meilleures ſociétés de Paris. Le grand monde devint pour lui l'école où ſon goût acquit ce tact fin, cette politeſſe et cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces ſavans érudits et ſolitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la ſociété rafinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puiſſent la connaître. C'eſt principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. de *Voltaire*, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouiſſent.

Déjà ſa tragédie d'Oedipe et quelques vers agréables de ſociété avaient paru dans le public, lorſqu'il ſe débita à Paris une ſatire en vers indécens contre le duc d'*Orléans*, alors régent de France. Un certain *la Grange*, auteur de cette œuvre de ténèbres, pour

éviter d'être soupçonné, trouva le moyen de la faire passer sous le nom de M. de *Voltaire*. Le gouvernement agit avec précipitation ; le jeune poëte, tout innocent qu'il était, fut arrêté et conduit à la bastille, où il demeura quelques mois. Mais, comme le propre de la vérité est de se faire jour tôt ou tard, le coupable fut puni et M. de *Voltaire* justifié et relâché. Croiriez-vous, Messieurs, que ce fut à la bastille même que notre jeune poëte composa les deux premiers chants de sa Henriade ? cependant cela est vrai : sa prison devint un Parnasse pour lui où les muses l'inspirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'est que le second chant est demeuré tel qu'il l'avait d'abord minuté : faute de papier et d'encre, il en apprit les vers par cœur, et les retint.

Peu après son élargissement, soulevé contre les indignes traitemens et les opprobres dont il avait enduré la honte dans sa patrie, il se retira en Angleterre, où il éprouva non-seulement l'accueil le plus favorable du public, mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la Henriade qu'il publia alors sous le nom du poëme de la Ligue. Notre jeune poëte, qui savait tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre s'appliqua principalement à l'étude de la philosophie. Les plus sages et les plus profonds philosophes y fleurissaient alors. Il saisit le fil avec lequel le circonspect *Locke* s'était conduit dans le dédale de la métaphysique ; et refrénant son imagination impétueuse, il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel *Newton*. Il s'appropria si bien les découvertes de ce philosophe, et ses progrès furent tels que, dans

un abrégé, il exposa si clairement le systême de ce grand-homme, qu'il le mit à la portée de tout le monde.

Avant lui, M. de *Fontenelle* était l'unique philosophe qui, répandant des fleurs sur l'aridité de l'astronomie, l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe. Les Anglais étaient flattés de trouver un français qui, non content d'admirer leurs philosophes, les traduisait dans sa langue. Tout ce qu'il y avait de plus illustre à Londres, s'empressait à le posséder; jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation: mais, quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre poëte, et il retourna en France.

Les Parisiens, éclairés par les suffrages qu'une nation aussi savante que profonde avait donnés à notre jeune auteur, commencèrent à se douter que dans leur sein il était né un grand-homme. Alors parurent les Lettres sur les Anglais, où l'auteur peint avec des traits forts et rapides, les mœurs, les arts, les religions et le gouvernement de cette nation. La tragédie de Brutus, faite pour plaire à ce peuple libre, succéda bientôt après, ainsi que Mariamne et une foule d'autres pièces.

Il se trouvait alors en France une dame célèbre par son goût pour les arts et pour les sciences. Vous devinez bien, Messieurs, que c'est de l'illustre marquise *du Châtelet* dont nous voulons parler. Elle avait lu les ouvrages philosophiques de notre jeune auteur; bientôt elle fit sa connaissance; le désir de s'instruire, et l'ardeur d'approfondir le peu de vérités

qui ſont à la portée de l'eſprit humain, reſſerra les liens de cette amitié, et la rendit indiſſoluble. Madame *du Châtelet* abandonna tout de ſuite la Théodicée de *Leibnitz*, et les romans ingénieux de ce philoſophe, pour adopter à leur place la méthode circonſpecte et prudente de *Locke*, moins propre à ſatisfaire une curioſité avide, qu'à contenter la raiſon ſévère. Elle apprit aſſez de géométrie pour ſuivre *Newton* dans les calculs abſtraits; ſon application fut même aſſez perſévérante pour compoſer un abrégé de ce ſyſtême à l'uſage de ſon fils. Cirey devint bientôt la retraite philoſophique de ces deux amis. Ils y compoſaient, chacun de ſon côté, des ouvrages de genres différens qu'ils ſe communiquaient, tâchant par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvaient probablement atteindre. Là furent compoſées Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Electre ou Oreſte.

M. de *Voltaire* qui feſait tout entrer dans la ſphère de ſon activité, ne ſe bornait pas uniquement au plaiſir d'enrichir le théâtre par ſes tragédies. Ce fut proprement pour l'uſage de la marquiſe *du Châtelet*, qu'il compoſa ſon Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations; l'Hiſtoire de *Louis XIV* et l'Hiſtoire de *Charles XII* avaient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, auſſi varié que correct, n'échappa point à l'académie françaiſe; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenait. Il devint membre de ce corps illuſtre dont il fut un des plus beaux ornemens. *Louis XV* l'honora de la charge de ſon gentilhomme ordinaire, et de celle d'hiſtoriographe de France qu'il avait, pour

ainſi dire, déjà remplie, en écrivant l'Hiſtoire de *Louis XIV*.

Quoique M. de *Voltaire* fût ſenſible à des marques d'approbation auſſi éclatantes, il l'était pourtant davantage à l'amitié. Inſéparablement lié avec madame *du Châtelet*, le brillant d'une grande cour n'offuſqua pas ſes yeux, au point de lui faire préférer la ſplendeur de Verſailles au ſéjour de Lunéville, bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouiſſaient paiſiblement de la portion du bonheur dont l'humanité eſt ſuſceptible, quand la mort de la marquiſe *du Châtelet* mit fin à cette belle union. Ce fut un coup aſſommant pour la ſenſibilité de M. de *Voltaire*, qui eut beſoin de toute ſa philoſophie pour y réſiſter.

Préciſément dans le temps qu'il feſait uſage de toutes ſes forces pour apaiſer ſa douleur, il fut appelé à la cour de Pruſſe. Le roi, qui l'avait vu en l'année 1740, déſirait de poſſéder ce génie auſſi rare qu'éminent; ce fut en 1752 qu'il vint à Berlin. Rien n'échappait à ſes connaiſſances; ſa converſation était auſſi inſtructive qu'agréable; ſon imagination auſſi brillante que variée; ſon eſprit auſſi prompt que préſent: il ſuppléait, par les grâces de la fiction, à la ſtérilité des matières; en un mot, il feſait les délices de toutes les ſociétés. Une malheureuſe diſpute qui s'éleva entre lui et M. de *Maupertuis*, brouilla ces deux ſavans qui étaient faits pour s'aimer et non pour ſe haïr; et la guerre qui ſurvint en 1756 inſpira à M. de *Voltaire* le déſir de fixer ſon ſéjour en Suiſſe. Il ſe rendit à Genève, à Lauſane; enſuite il fit l'acquiſition des Délices, et enfin il s'établit à

Ferney. Son loisir se partageait entre l'étude et l'ouvrage; il lisait et composait. Il occupait ainsi, par la fécondité de son génie, tous les libraires de ces cantons.

La présence de M. de *Voltaire*, l'effervescence de son génie, la facilité de son travail, persuada à tout son voisinage qu'il n'y avait qu'à le vouloir pour être bel esprit. Ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses, qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints; ils n'exprimaient plus les choses les plus communes que par antithèses ou en épigrammes. La ville de Genève fut le plus vivement atteinte de cette contagion; les bourgeois, qui se croyaient au moins des *Lycurgues*, étaient tous disposés à donner de nouvelles lois à leur patrie; mais aucun ne voulait obéir à celles qui subsistaient. Ces mouvemens causés par un zèle de liberté mal-entendue, donnèrent lieu à une espèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. de *Voltaire* ne manqua pas d'immortaliser cet événement en chantant cette soi-disante guerre, sur le ton que celle des rats et des grenouilles l'avait été autrefois par *Homère*. Tantôt sa plume féconde enfantait des ouvrages de théâtre, tantôt des mélanges de philosophie et d'histoire, tantôt des romans allégoriques et moraux: mais en même temps qu'il enrichissait ainsi la littérature de ses nouvelles productions, il s'appliquait à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toute sorte de formes. Ferney était une terre presque dévastée quand notre philosophe l'acquit; il la remit en culture; non-seulement il la

repeupla, mais il y établit encore quantité de manufacturiers et d'artiſtes.

Ne rappelons pas, Meſſieurs, trop promptement les cauſes de notre douleur; laiſſons encore M. de *Voltaire* tranquillement à Ferney, et jetons en attendant un regard plus attentif et plus réfléchi ſur la multitude de ſes différentes productions. L'hiſtoire rapporte que *Virgile* en mourant, peu ſatisfait de l'Enéide qu'il n'avait pu autant perfectionner qu'il aurait déſiré, voulait la brûler. La longue vie dont jouit M. de *Voltaire*, lui permit de limer et de corriger ſon poëme de la Ligue, et de le porter à la perfection où il eſt parvenu maintenant ſous le nom de la Henriade.

Les envieux de notre auteur lui reprochèrent que ſon poëme n'était qu'une imitation de l'Enéide; et il faut convenir qu'il y a des chants dont les ſujets ſe reſſemblent; mais ce ne ſont pas des copies ſerviles. Si *Virgile* dépeint la deſtruction de Troye, *Voltaire* étale les horreurs de la Saint-Barthelemi; aux amours de *Didon* et d'*Enée* on compare les amours d'*Henri IV* et de la belle *Gabrielle d'Eſtrées;* à la deſcente d'*Enée* aux enfers, où *Anchiſe* lui découvre la poſtérité qui doit naître de lui, l'on oppoſe le ſonge d'*Henri IV*, et l'avenir que St *Louis* dévoile en lui annonçant le deſtin des *Bourbons*. Si j'oſais haſarder mon ſentiment, j'adjugerais l'avantage de deux de ces chants au français, ſavoir celui de la Saint-Barthelemi et du ſonge d'*Henri IV*. Il n'y a que les amours de *Didon*, où il paraît que *Virgile* l'emporte ſur *Voltaire*, parce que l'auteur latin intéreſſe et parle au cœur, et que l'auteur français n'emploie que des allégories.

Mais si l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi, sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Enéide ne seraient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains; comme, par exemple, les honneurs funèbres qu'*Enée* rend à son père *Anchise*, la fable des harpies, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs assiettes, et cette prophétie qui s'accomplit; la truye avec ses neuf petits, qui désigne le lieu d'établissement où *Enée* doit trouver la fin de ses travaux; ses vaisseaux changés en nymphes; un cerf tué par *Ascagne* qui occasionne la guerre des Troyens et des Rutules; la haine que les dieux mettent dans le cœur d'*Amate* et de *Lavinie* contre cet *Enée* que *Lavinie* épouse à la fin. Ce sont peut-être ces défauts dont *Virgile* était lui-même mécontent, qui l'avaient déterminé à brûler son ouvrage; et qui, selon le sentiment des censeurs judicieux, doivent placer l'Enéide au-dessous de la Henriade.

Si les difficultés vaincues font le mérite d'un auteur, il est certain que M. de *Voltaire* en trouva plus à surmonter que *Virgile*. Le sujet de la Henriade est la réduction de Paris due à la conversion d'*Henri IV*. Le poëte n'avait donc pas la liberté de mouvoir à son gré le systême merveilleux; il était réduit à se borner aux mystères des chrétiens, bien moins féconds en images agréables et pittoresques que n'était la mythologie des gentils. Toutefois on ne saurait lire le dixième chant de la Henriade sans convenir que les charmes de la poësie ont le don d'ennoblir tous les sujets qu'elle traite. M. de *Voltaire*

fut le ſeul mécontent de ſon poëme ; il trouvait que ſon héros n'était pas expoſé à d'aſſez grands dangers, et que par conſéquent il devait intéreſſer moins qu'*Enée* qui ne ſort jamais d'un péril ſans retomber dans un autre.

En portant le même eſprit d'impartialité à l'examen des tragédies de M. de *Voltaire*, l'on conviendra qu'en quelques points il eſt ſupérieur à *Racine*, et que dans d'autres il eſt inférieur à ce célèbre dramatique. Son Oedipe fut la première pièce qu'il compoſa ; ſon imagination s'était empreinte des beautés de *Sophocle* et d'*Euripide*, et ſa mémoire lui rappelait ſans ceſſe l'élégance continue et fluide de *Racine*: fort de ce double avantage, ſa première production paſſa au théâtre comme un chef-d'œuvre. Quelques cenſeurs, peut-être trop ſourcilleux, trouvèrent à redire qu'une vieille *Jocaſte* ſentît renaître à la préſence de *Philoctète* une paſſion preſque éteinte : mais ſi l'on avait élagué le rôle de *Philoctète*, on n'aurait pas joui des beautés que produit le contraſte de ſon caractère avec celui d'*Oedipe*.

On jugea que ſon Brutus était plutôt propre à être repréſenté ſur le théâtre de Londres que ſur celui de Paris, parce qu'en France un père qui, de ſang froid, condamne ſon fils à la mort, eſt enviſagé comme un barbare ; et qu'en Angleterre, un conſul qui ſacrifie ſon propre ſang à la liberté de ſa patrie, eſt regardé comme un dieu.

Sa Mariamne et un nombre d'autres pièces ſignalèrent encore l'art et la fécondité de ſa plume. Cependant il ne faut pas déguiſer que des critiques, peut-être trop ſévères, reprochèrent à notre poëte

que la contexture de ſes tragédies n'approchait pas du naturel et de la vraiſemblance de celles de *Racine*. Voyez, diſent-ils, repréſenter Iphigénie, Phèdre, Athalie : vous croyez aſſiſter à une action qui ſe développe ſans peine devant vos yeux ; au lieu qu'au ſpectacle de Zaïre, il faut vous faire illuſion ſur la vraiſemblance et couler légèrement ſur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoutent que le ſecond acte eſt un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux *Luſignan* qui, ſe retrouvant dans ſon palais, ne ſait où il eſt ; qui parle de ſes anciens faits d'armes, comme un lieutenant colonel du régiment de Navarre, devenu gouverneur de Péronne : on ne ſait pas trop comment il reconnaît ſes enfans ; pour rendre ſa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle eſt ſur la montagne où *Abraham* ſacrifia, ou voulut ſacrifier ſon fils *Iſaac* au Seigneur ; il l'engage à ſe faire baptiſer après que *Châtillon* atteſte l'avoir baptiſée lui-même ; et c'eſt-là le nœud de la pièce. Après que *Luſignan* a rempli cet acte froid et languiſſant, il meurt d'apoplexie ſans que perſonne s'intéreſſe à ſon ſort. Il ſemble, puiſqu'il fallait un prêtre et un ſacrement pour former cette intrigue, qu'on aurait pu ſubſtituer au baptême, la communion.

Mais quelque ſolides que puiſſent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième acte ; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand poëte a l'art d'exciter ſi ſupérieurement, entraîne l'auditeur qui, agité de paſſions auſſi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'auſſi grandes beautés.

On conviendra donc que M. *Racine* a l'avantage

d'avoir quelque chofe de plus naturel, de plus vraifemblable dans la texture de fes drames; et qu'il règne une élégance continue, une molleffe, un fluide dans fa verfification dont aucun poëte n'a pu approcher depuis. D'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M. de *Voltaire*, il faut convenir qu'au cinquième acte près de Catilina, il a poffédé l'art d'accroître l'intérêt de fcène en fcène, d'acte en acte, et de le pouffer au plus haut point à la cataftrophe : c'eft bien là le comble de l'art.

Son génie univerfel embraffait tous les genres. Après s'être effayé contre *Virgile*, et l'avoir peut-être furpaffé, il voulait fe mefurer avec l'*Ariofte;* il compofa la Pucelle dans le goût du Roland furieux. Ce poëme n'eft point une imitation de l'autre; la fable, le merveilleux, les épifodes, tout y eft original, tout y refpire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de fociété fefaient les délices de toutes les perfonnes de goût. L'auteur feul n'en tenait aucun compte, quoiqu'*Anacréon*, *Horace*, *Ovide*, *Tibulle*, ni tous les auteurs de la belle antiquité ne nous aient laiffé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé. Son efprit enfantait ces ouvrages fans peine; cela ne le fatisfefait pas; il croyait que, pour poffé-der une réputation bien méritée, il fallait l'acquérir en vainquant les plus grands obftacles.

Après vous avoir fait un précis des talens du poëte, paffons à ceux de l'hiftorien. L'Hiftoire de *Charles XII* fut la première qu'il compofa; il devint le *Quinte-Curce* de cet *Alexandre*. Les fleurs qu'il

répand fur fa matière, n'altèrent point le fonds de la vérité ; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, fa fermeté dans de certaines occafions, fon obftination en d'autres, fa profpérité et fes malheurs.

Après avoir éprouvé fes forces fur *Charles XII*, il effaya de hafarder l'Hiftoire du fiècle de *Louis XIV*. Ce n'eft plus le ftyle romanefque de *Quinte-Curce* qu'il emploie : il y fubftitua celui de *Cicéron* qui, plaidant pour la loi *Manilia*, fait l'éloge de *Pompée*. C'eft un auteur français qui relève avec enthoufiafme les événemens fameux de ce beau fiècle ; qui expofe dans le jour le plus brillant les avantages qui donnèrent alors à fa nation une prépondérance fur d'autres peuples; les grands génies en foule qui fe trouvèrent fous la main de *Louis XIV;* le règne des arts et des fciences protégés par une cour polie ; les progrès de l'induftrie en tout genre ; et cette puiffance intrinsèque de la France qui rendait en quelque forte fon roi l'arbitre de l'Europe.

Cet ouvrage unique méritait d'attirer à M. de *Voltaire* l'attachement et la reconnaiffance de toute la nation françaife, qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de fes autres écrivains.

C'eft encore un ftyle différent qu'il emploie dans fon Effai fur l'efprit et les mœurs des nations ; le ftyle en eft fort et fimple ; le caractère de fon efprit fe manifefte plus dans la façon dont il a traité cette hiftoire, que dans fes autres écrits. On y voit la fougue d'un génie fupérieur qui voit tout dans le grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, et néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'eft pas

composé pour apprendre l'histoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeler les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la savent. Il s'attache à la première loi de l'histoire, qui est de dire la vérité ; et les réflexions qu'il y sème, ne sont pas des hors - d'œuvre ; elles naissent de la matière même.

Il nous reste une foule d'autres traités de M. de *Voltaire*, qu'il est presque impossible d'analyser. Les uns roulent sur des sujets de critique; dans d'autres ce sont des matières métaphysiques qu'il éclaircit; dans d'autres encore, d'astronomie, d'histoire, de physique, d'éloquence, de poëtique, de géométrie. Ses Romans même portent un caractère original; Zadig, Micromégas, Candide, sont des ouvrages qui, semblant respirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques systêmes modernes, où l'utile est inséparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connaissances diverses, réunies en une seule personne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise.

Réçapitulez, Messieurs, la vie des grands-hommes de l'antiquité, dont les noms nous sont parvenus, vous trouverez que chacun d'eux se bornait à son seul talent. *Aristote* et *Platon* étaient philosophes; *Eschine* et *Démosthène* orateurs; *Homère* poëte épique; *Sophocle* poëte tragique; *Anacréon* poëte agréable; *Thucidide* et *Xénophon* historiens; de même que chez les Romains, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Lucrèce* n'étaient que poëtes; *Tite-Live* et *Varron* historiens; *Crassus*, le vieil *Antoine* et *Hortensius* s'en tenaient à

leurs harangues. *Cicéron*, ce conſul orateur, défenſeur et père de la patrie, eſt le ſeul qui ait réuni des talens et des connaiſſances diverſes : il joignait au grand art de la parole, qui le rendait ſupérieur à tous ſes contemporains, une étude approfondie de la philoſophie, telle qu'elle était connue de ſon temps. C'eſt ce qui paraît par ſes Tuſculanes, par ſon admirable traité De la nature des dieux, par celui des Offices qui eſt peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. *Cicéron* fut même poëte ; il traduiſit en latin les vers d'*Aratus*, et l'on croit que ſes corrections perfectionnèrent le poëme de *Lucrèce*.

Il nous a donc fallu parcourir l'eſpace de dix-ſept ſiècles pour trouver dans la multitude des hommes qui compoſent le genre-humain, le ſeul *Cicéron* dont nous puiſſions comparer les connaiſſances avec celles de notre illuſtre auteur. L'on peut dire, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, que M. de *Voltaire* valait ſeul toute une académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnaître *Bayle* armé de tous les argumens de ſa dialectique ; d'autres où l'on croit lire *Thucydide ;* ici c'eſt un phyſicien qui découvre les ſecrets de la nature, là c'eſt un métaphyſicien qui, s'appuyant ſur l'analogie et l'expérience, ſuit à pas meſurés les traces de *Locke*. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de *Sophocle ;* là vous le voyez répandre des fleurs ſur ſes traces ; ici il chauſſe le brodequin comique ; mais il ſemble que l'élévation de ſon eſprit ne ſe plaiſait pas à borner ſon effor à égaler *Térence* ou *Molière*. Bientôt vous le

voyez monter ſur *Pégaſe* qui, en étendant ſes ailes, le tranſporte au haut de l'Hélicon, où le dieu des muſes lui adjuge ſa place entre *Homère* et *Virgile*.

Tant de productions différentes et d'auſſi grands efforts de génie produiſirent à la fin une vive ſenſation ſur les eſprits; et l'Europe applaudit aux talens ſupérieurs de M. de *Voltaire*. Il ne faut pas croire que la jalouſie et l'envie l'épargnaſſent; elles aiguisèrent tous leurs traits pour l'accabler. Cet eſprit d'indépendance, inné dans les hommes, qui leur inſpire une averſion contre l'autorité la plus légitime, les révoltait avec bien plus d'aigreur contre une ſupériorité de talens, à laquelle leur faibleſſe ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étaient étouffés par de plus forts applaudiſſemens; les gens de lettres s'honoraient de la connaiſſance de ce grand-homme. Quiconque était aſſez philoſophe pour n'eſtimer que le mérite perſonnel, plaçait M. de *Voltaire* bien au-deſſus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil et les richeſſes font tout le mérite. M. de *Voltaire* était du petit nombre des philoſophes qui pouvaient dire: *Omnia mecum porto*. Des princes, des ſouverains, des rois, des impératrices le comblèrent des marques de leur eſtime et de leur admiration. Ce n'eſt pas que nous prétendions inſinuer que les grands de la terre ſoient les meilleurs appréciateurs du mérite, mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur était ſi généralement établie, que les chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyaient devoir s'y conformer.

Cependant, comme dans ce monde le mal ſe trouve par-tout mêlé au bien, il arrivait que M. de

Voltaire,

Voltaire, ſenſible à l'applaudiſſement univerſel dont il jouiſſait, ne l'était pas moins aux piqûres de ces inſectes qui croupiſſent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortaliſait en plaçant leurs noms obſcurs dans ſes ouvrages. Mais il ne recevait d'eux que des éclabouſſures légères, en comparaiſon des perſécutions plus violentes qu'il eut à ſouffrir des eccléſiaſtiques, qui par état n'étant que des miniſtres de paix, n'auraient dû pratiquer que la charité et la bienfeſance : aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatiſme, ils s'acharnèrent ſur lui, et voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet; faute de lumières ils confondaient les idées les plus claires; de ſorte que les paſſages où notre auteur inſinue la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéiſme. Et ce même *Voltaire*, qui avait employé toutes les reſſources de ſon génie pour prouver avec force l'exiſtence d'un Dieu, s'entendit accuſer, à ſon grand étonnement, d'en avoir nié l'exiſtence.

Le fiel que ces ames dévotes répandirent ſi maladroitement ſur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur eſpèce, et non pas chez ceux qui avaient la moindre teinture de dialectique. Son crime véritable conſiſtait en ce qu'il n'avait pas lâchement déguiſé dans ſon hiſtoire les vices de tant de pontifes qui ont deshonoré l'Egliſe; de ce qu'il avait dit avec *Fra-Paolo*, avec *Fleury* et tant d'autres, que ſouvent les paſſions influent plus ſur la conduite des prêtres que l'inſpiration du ſaint-Eſprit; que dans ſes ouvrages il inſpire de l'horreur contre ces maſſacres abominables

qu'un faux zèle a fait commettre, et qu'enfin il traitait avec mépris ces querelles inintelligibles et frivoles auxquelles les théologiens de toute secte attachent tant d'importance. Ajoutons à ceci, pour achever ce tableau, que tous les ouvrages de M. de *Voltaire* se débitaient aussitôt qu'ils sortaient de la presse, et que dans ce même temps les évêques voyaient avec un saint dépit leurs mandemens rongés des vers, ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires.

Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur pardonnerait leur bêtise, si leurs mauvais syllogismes n'influaient pas sur le repos des particuliers; tout ce que la vérité oblige de dire, c'est qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils et méprisables qui, fesant profession de captiver leur raison, font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de *Voltaire*, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea. Les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'*Epicure*, de *Hobbes*, de *Wolston*, du lord *Bolingbroke* et d'autres philosophes. Mais n'est-il pas clair que, loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y aurait pu ajouter, il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs ? Et de plus, si la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle ? M. de *Voltaire* en était si convaincu, qu'il ne croyait pas que les doutes de quelques philosophes pussent l'emporter sur les inspirations divines.

Mais allons plus loin, comparons la morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs : Les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il; leur devoir est de s'aider mutuellement à supporter le fardeau de la vie, où la somme des maux l'emporte sur celle des biens; leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies; loin de se persécuter parce qu'ils ne pensent pas de même, ils doivent se borner à rectifier le jugement de ceux qui sont dans l'erreur, par le raisonnement, sans substituer aux argumens le fer et les flammes; en un mot, ils doivent se conduire envers leur prochain comme ils voudraient qu'il en usât envers eux. Est-ce M. de *Voltaire* qui parle, ou est-ce l'apôtre S[t] *Jean*, ou est-ce le langage de l'Evangile ?

Opposons à ceci la morale pratique de l'hypocrisie ou du faux zèle; elle s'exprime ainsi : Exterminons ceux qui ne pensent pas ce que nous voulons qu'ils pensent, accablons ceux qui dévoilent notre ambition et nos vices; que DIEU soit le bouclier de nos iniquités, que les hommes se déchirent, que le sang coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroisse; rendons DIEU implacable et cruel, pour que la recette des douanes du purgatoire et du paradis augmente nos revenus.

Voilà comme la religion sert souvent de prétexte aux passions des hommes, et comme par leur perversité la source la plus pure du bien devient celle du mal !

La cause de M. de *Voltaire* étant aussi bonne que nous venons de l'exposer, il emporta les suffrages de tous les tribunaux, où la raison était plus écoutée que les sophismes mystiques. Quelque persécution

qu'il endurât de la haine théologale, il diſtingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent; il rendait juſtice aux eccléſiaſtiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Egliſe; il ne blâmait que ceux dont les mœurs perverſes les rendirent l'abomination publique.

M. de *Voltaire* paſſa donc ainſi ſa vie entre les perſécutions de ſes envieux et l'admiration de ſes enthouſiaſtes, ſans que les ſarcaſmes des uns l'humiliaſſent, et que les applaudiſſemens des autres accruſſent l'opinion qu'il avait de lui-même; il ſe contentait d'éclairer le monde, et d'inſpirer par ſes ouvrages l'amour des lettres et de l'humanité. Non content de donner des préceptes de morale, il prêchait la bienfeſance par ſon exemple. Ce fut lui dont l'appui courageux vint au ſecours de la malheureuſe famille des *Calas*, qui plaida la cauſe des *Sirven* et les arracha des mains barbares de leurs juges; il aurait reſſuſcité le chevalier *la Barre*, s'il avait eu le don des miracles. Il eſt beau qu'un philoſophe, du fond de ſa retraite, élève ſa voix; et que l'humanité dont il eſt l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques. Si M. de *Voltaire* n'avait pardevers lui que cet unique trait, il mériterait d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité.

La philoſophie et la religion enſeignent donc de concert le chemin de la vertu. Voyez lequel eſt le plus chrétien, ou le magiſtrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le philoſophe qui la recueille et la ſoutient; le juge qui ſe ſert du glaive de la loi pour aſſaſſiner un étourdi, ou le ſage qui

veut ſauver la vie du jeune homme pour le côrriger; le bourreau de *Calas*, ou le protecteur de ſa famille déſolée?

Voilà, Meſſieurs, ce qui rendra la mémoire de M. de *Voltaire* à jamais chère à ceux qui ſont nés avec un cœur ſenſible et des entrailles capables de s'émouvoir. Quelque précieux que ſoient les dons de l'eſprit, de l'imagination, l'élévation du génie, et les vaſtes connaiſſances; ces préſens que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais ſur les actes de l'humanité et de la bienfeſance; on admire les premiers, et l'on bénit et vénère les ſeconds.

Quelque peine que j'aye, Meſſieurs, de me ſéparer à jamais de M. de *Voltaire*, je ſens cependant que le moment approche où je dois renouveler la douleur que vous cauſe ſa perte. Nous l'avons laiſſé tranquille à Ferney; des affaires d'intérêt l'engagèrent à ſe tranſporter à Paris, où il eſpérait venir encore aſſez à temps pour ſauver quelques débris de ſa fortune d'une banqueroute dans laquelle il ſe trouvait enveloppé. Il ne voulut pas reparaître dans ſa patrie les mains vides; ſon temps, qu'il partageait entre la philoſophie et les belles-lettres, fourmiſſait un nombre d'ouvrages dont il avait toujours quelques-uns en réſerve: ayant compoſé une nouvelle tragédie dont Irène eſt le ſujet, il voulut la produire ſur le théâtre de Paris.

Son uſage était d'aſſujettir ſes pièces à la critique la plus ſévère, avant de les expoſer en public. Conformément à ſes principes, il conſulta à Paris tout ce qu'il avait de gens de goût de ſa connaiſſance,

facrifiant un vain amour propre au défir de rendre fes travaux dignes de la poftérité. Docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il fe porta avec un zèle et une ardeur fingulière à la correction de cette tragédie; il paffa des nuits entières à refondre fon ouvrage; et foit pour diffiper le fommeil, foit pour ranimer fes fens, il fit un ufage immodéré du café : cinquante taffes par jour lui fuffirent à peine. Cette liqueur qui mit fon fang dans la plus violente agitation, lui caufa un échauffement fi prodigieux que pour calmer cette efpèce de fièvre chaude, il eut recours aux opiates, dont il prit de fi fortes dofes, que loin de foulager fon mal, elles accélérèrent fa fin. Peu après ce remède pris avec fi peu de ménagement, fe manifefta une efpèce de paralyfie qui fut fuivie du coup d'apoplexie qui termina fes jours.

Quoique M. de *Voltaire* fût d'une conftitution faible; quoique le chagrin, le fouci et une grande application aient affaibli fon tempérament, il pouffa pourtant fa carrière jufqu'à la quatre-vingt-quatrième année. Son exiftence était telle qu'en lui l'efprit l'emportait en tout fur la matière. C'était une ame forte qui communiquait fa vigueur à un corps prefque diaphane : fa mémoire était étonnante, et il conferva toutes les facultés de la penfée et de l'imagination jufqu'à fon dernier foupir. Avec quelle joie vous rappellerai-je, Meffieurs, les témoignages d'admiration et de réconnaiffance que les Parifiens rendirent à ce grand-homme durant fon dernier féjour dans fa patrie! Il eft rare, mais il eft beau que le public foit équitable, et qu'il rende juftice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la

nature ne se complaît de produire que de loin en loin, afin qu'ils recueillent de leurs contemporains même les suffrages qu'ils sont sûrs d'obtenir de la postérité !

L'on devait s'attendre qu'un homme qui avait employé toute la sagacité de son génie à célébrer la gloire de sa nation, en verrait rejaillir quelques rayons sur lui-même : les Français l'ont senti, et par leur enthousiasme, ils se sont rendus dignes de partager le lustre que leur compatriote à répandu sur eux et sur le siècle. Mais croirait-on que ce *Voltaire*, auquel la profane Gréce aurait élevé des autels, qui eût eu dans Rome des statues, auquel une grande impératrice, protectrice des sciences, voulait ériger un monument à Pétersbourg ; qui croira, dis-je, qu'un tel être pensa manquer dans sa patrie d'un peu de terre pour couvrir ses cendres ? Et quoi ! dans le dix-huitième siècle, où les lumières sont plus répandues que jamais, où l'esprit philosophique a tant fait de progrès, il se trouve des hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Trapobane qu'au milieu de la nation française ! Aveuglés par un faux zèle, ivres de fanatisme, ils empêchent qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célèbres que jamais la France ait portés. Voilà cependant ce que l'Europe a vu avec une douleur mêlée d'indignation.

Mais quelque soit la haine de ces frénétiques, et la lâcheté de leur vengeance, de s'acharner ainsi sur des cadavres ; ni les cris de l'envie, ni leurs hurlemens sauvages ne terniront la mémoire de *Voltaire*.

Le ſort le plus doux qu'ils peuvent attendre, eſt qu'eux et leurs vils artifices demeurent enſevelis à jamais dans les ténèbres de l'oubli; tandis que la mémoire de *Voltaire* s'accroîtra d'âge en âge, et tranſmettra ſon nom à l'immortalité.

ELOGE

DE VOLTAIRE,

PAR M. DE LA HARPE,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

AVERTISSEMENT.

On n'a presque point mis de notes à ce discours, précisément parce qu'il en comportait trop. Tout le personnel de M. de *Voltaire*, sa vie qui tient à tout, son histoire littéraire si fertile en événemens, l'examen réfléchi de ses innombrables ouvrages, la foule d'anecdotes et de commentaires dont ils sont susceptibles, tous ces objets si étendus et si intéressans auraient été morcelés dans des notes, et sont réservés pour un autre cadre, dans lequel ils occuperont un juste espace. Les personnes, dont la curiosité empressée chercherait ici ces détails, doivent songer que la nature de l'ouvrage devait les exclure, et qu'il ne fallait pas que l'orateur empiétât sur le critique, ni le panégyriste sur l'historien.

ELOGE

DE VOLTAIRE.

Cujus gloriæ neque profuit quisquam laudando, nec vituperando quisquam nocuit. *Tit. Liv.*

HEUREUX, sans doute, celui qui n'aura pas attendu, pour célébrer le génie, que les hommages qu'on lui doit ne puissent plus s'adresser qu'à des cendres insensibles: celui qui s'est acquis le droit de lui rendre témoignage devant la postérité, après avoir osé le lui rendre en présence de l'envie! heureux encore, jusque dans ce devoir douloureux, le panégyriste et l'ami d'un grand-homme, si, en approchant de son tombeau, (quel qu'il soit, hélas!) il peut dire : „ La louange que je t'ai offerte a „ toujours été pure; jamais elle ne fut ni souillée „ par l'intérêt, ni exagérée par la complaisance; et „ comme l'adulation n'y ajouta rien, tant que tu as „ vécu, l'équité n'en retranchera rien, quand tu „ n'es plus. „

Je vais parcourir cette longue suite de travaux qui ont rempli la vie de *Voltaire*. L'éclat de ses talens paraîtra s'augmenter de celui de ses succès, et l'intérêt qu'ils inspirent s'accroîtra par les contradictions qu'ils ont éprouvées. Cet homme extraordinaire s'agrandira encore plus à nos yeux par cette influence

ſi marquée qu'il a eue ſur ſon ſiècle, et qui s'étendra dans la poſtérité. En conſidérant ſa deſtinée, nous aurons lieu quelquefois de plaindre celui qu'il faudra ſi ſouvent admirer; nous reconnaîtrons le ſort de l'humanité dans l'homme qui s'eſt le plus élevé au-deſſus d'elle. Ce tableau du génie, fait pour raſſembler tant de leçons et tant d'exemples, montrera tout ce qu'il peut obtenir de gloire, et rencontrer d'obſtacles; et en voyant tout ce qu'il peut avoir à ſouffrir, peut-être on ſentira davantage tout ce qu'il faut lui pardonner.

PREMIERE PARTIE.

Il était paffé ce fiècle que l'on peut appeler celui de la France, puifqu'il fut l'époque de nos grandeurs, et qu'il a gardé le nom d'un de nos monarques. Déjà commençait à pâlir cette lumière des arts qui s'était levée au milieu de nous, et répandue dans l'Europe; fes clartés les plus brillantes s'étaient toutes éteintes dans la nuit de la tombe. La mort avait frappé les héros, les artiftes, les écrivains. *Fénélon* avait fini fes jours dans l'exil; la cendre de *Molière* n'avait trouvé qu'à peine où repofer obfcurément; *Corneille* avait furvécu quinze ans à fon génie; *Racine* avait lui-même marqué un terme au fien; et, enlevé avant le temps, il n'avait rempli ni toute la carrière de fon talent, ni celle de la vie. Deux hommes feuls alors pouvaient rappeler encore la fplendeur de cet âge qui venait de finir. On eût dit que *Rouffeau* avait hérité de *Defpréaux* même la fcience fi difficile d'écrire en vers. L'ame tragique de *Crébillon*, après avoir jeté quelques lueurs fombres dans Atrée, et les plus beaux traits de lumière dans Electre, s'était enfin élevée dans Rhadamifte aux plus grands effets de l'art; mais, après cet effort, il était tombé au-deffous de lui-même, il ne donnait plus que Sémiramis et Xerxès; et *Rouffeau*, fur nos frontières, corrompant de plus en plus fon ftyle, femblait avoir quitté le Parnaffe en quittant la France; lorfque Oedipe et la Henriade, qui fe fuivirent de près, annoncèrent au monde littéraire le véritable héritier

du grand ſiècle, celui qui devait être l'ornement du nôtre, et qui, remarquable par la hardieſſe de ſes premiers pas, s'ouvrait déjà plus d'un chemin vers la gloire.

La nature que nous voulons en vain aſſujettir à l'uniformité de nos calculs, et qui ſe plaît ſi ſouvent à les démentir par la diverſité de ſes procédés; la nature, en produiſant les grands-hommes, fait varier ſes moyens autant que leurs caractères. Tantôt elle les mûrit à loiſir dans le ſilence et l'obſcurité; et les humains, levant les yeux avec ſurpriſe, aperçoivent tout à coup à une hauteur immenſe celui qu'ils ont vu long-temps à côté d'eux; tantôt elle marque le génie naiſſant d'un trait de grandeur qui eſt pour lui comme le ſigne de ſa miſſion, et alors elle ſemble dire aux hommes, en le leur donnant: Voilà votre maître. C'eſt avec cet éclat qu'elle montra *Voltaire* au monde. Deſtiné à être extraordinaire en tout, il le fut dès ſon enfance; et par un double privilége, ſon eſprit était mûr dès ſes premières années, comme il fut jeune dans ſes dernières. A peine eut-il fait des vers, qu'ils parurent être la langue qui lui appartenait. A peine eut-il reçu quelques leçons de ſes maîtres, qu'ils le crurent capable d'en donner. La force de ſon jugement l'élevait déjà au-deſſus de ſes contemporains, lorſqu'à dix-huit ans il conçut, malgré l'exemple de *Corneille* et la contagion générale, que l'amour ne devait point ſe mêler aux horreurs du ſujet d'Oedipe; et s'il fut forcé de céder au préjugé, le courage qu'il eut de ſe condamner ſur cette faute involontaire était une nouvelle eſpèce de gloire, celle de l'homme ſupérieur qui inſtruit les

autres en se jugeant lui-même. C'était quelque chose, sans doute, de l'emporter sur un ouvrage que défendait le nom de *Corneille;* mais qu'il était beau surtout de balancer *Sophocle* dans l'un de ses chefs-d'œuvre; d'annoncer, dès le premier moment, ce goût des beautés antiques que *Racine* n'eut qu'après plusieurs essais; enfin de posséder de si bonne heure le grand art de l'éloquence tragique! Tout se réunit alors pour faire de ce brillant coup d'essai le présage des plus hautes destinées: *Corneille* vaincu, *Sophocle* égalé, la scène française relevée, l'envie déjà avertie et poussant un long cri, comme le monstre qui a senti sa proie; la voix des hommes justes nommant un successeur à *Racine;* enfin, au milieu de tant d'honneurs, le jeune auteur s'élevant, par l'aveu de ses fautes, au-dessus de son propre ouvrage et à la hauteur de l'art.

La muse de l'épopée avait paru jusque là nous être encore étrangère; et même, dans ce siècle mémorable, où il semblait que la gloire n'eût rien à refuser à *Louis XIV* et à la France, c'était la seule exception qu'elle eût mise à ses faveurs. On en accusait à la fois et le génie de notre langue, et celui de notre nation. *Voltaire* conçut à vingt ans le projet de venger l'un et l'autre. Cette heureuse audace de la jeunesse, qu'animait encore en lui le sentiment de ses forces, ne fut point épouvantée par tant d'exemples faits pour le décourager. Au milieu de toutes les voix du préjugé qui lui criaient, arrête: il entendit la voix plus impérieuse et plus forte du talent créateur, qui lui criait, ose: et, guidé par cet instinct irrésistible qui repousse la réflexion timide, il s'abandonna sans

crainte sur une mer inconnue, dont on ne racontait que des naufrages. Il trouva cette terre ignorée où nul français n'était abordé avant lui; et, tandis qu'on répétait encore de toute part que nous n'étions pas faits pour l'épopée, la France avait un poëme épique.

Je sais que la critique s'est élevée contre le choix d'un sujet trop voisin de nous, pour permettre à l'auteur la ressource séduisante des fictions. On a dit, et non sans fondement, que pour nous l'épopée doit être placée dans ce favorable éloignement, dans cette perspective magique d'où naît l'illusion de tous les arts; que la muse épique ne doit nous apparaître que dans le lointain, couverte du voile des allégories, entourée du cortége des fables, ainsi que d'un nuage religieux, d'où sa voix semble sortir plus imposante et plus majestueuse; comme ces divinités antiques, cachées dans la sombre horreur des forêts, semblaient plus augustes et plus vénérables, à mesure qu'on les adorait de plus loin.

Je ne rejetterai point ces idées fondées sur le pouvoir de l'imagination; mais aussi quel français peut reprocher à *Voltaire* d'avoir choisi *Henri IV* pour son héros? N'eut-il pas, au moins pour ses concitoyens, le mérite si précieux d'avoir chanté le seul de leurs rois dont la gloire soit devenue, pour ainsi dire, populaire? n'eût-il pas, pour les connaisseurs de toutes les nations, cet autre mérite si rare de suppléer par des beautés nouvelles à celles qui lui étaient interdites? C'est là qu'il déclare à la tyrannie, aux préjugés, à la superstition, au fanatisme, cette haine inexpiable, cette guerre généreuse qui n'admit jamais ni traité, ni trève, et qui n'a eu

de

de terme que celui de ſa vie. Pour la première fois l'humanité entendit plaider ſa cauſe en beaux vers, et vit ſes intérêts confiés à l'éloquence poëtique. Celle-ci avait plus d'une fois conſacré, dans *Louis XIV*, les victoires remportées ſur le monſtre de l'héréſie, victoires trop ſouvent déshonorées par la violence, et que la religion même a pleurées; *Voltaire* lui apprit à célébrer d'autres triomphes, ceux de la raiſon ſur le monſtre de l'intolérance : triomphes purs, et qui ne coûtent de larmes qu'aux ennemis du genre-humain.

Des vérités d'un autre ordre ont paru, dans ce même ouvrage, revêtues des couleurs de la poëſie. *Uranie* s'eſt étonnée de parler la même langue que *Calliope*. Ce n'était pas *Lucrèce* chantant les erreurs d'*Epicure*, c'étaient les grands ſecrets de la nature, long-temps inconnus et récemment découverts, tracés dans le ſtyle de l'épopée avec autant d'exactitude qu'ils auraient pu l'être ſous le compas de la philoſophie (*a*). Dans le même temps, et par un effet

(*a*) Lorſque dans les Muſes rivales, je fis dire à *Uranie*, en parlant de *Voltaire* :

J'empruntai de ſes vers la parure pompeuſe;
Je parus étalant des vêtemens nouveaux,
Et gardant, ſous les traits dont m'ornaient ſes pinceaux
Une beauté majeſtueuſe,
Je ne dus qu'à lui ſeul ces brillans attributs;
C'eſt par lui que la poëſie
Fit entendre des ſons aux mortels inconnus,
Et que le voîle d'Uranie
Devint l'écharpe de Vénus.

M. *Marmontel* (à qui d'ailleurs je ne dois que des remercîmens du compte très-avantageux qu'il rendit de la pièce dans le *Mercure*)

de la même magie, il chantait en vers sublimes les merveilles révélées à *Newton*, le principe universel qui meut et attire les corps, la grande révolution des mondes dans la carrière de l'espace et de la durée. Il étalait sous des pinceaux, avant lui inconnus aux muses, l'éclatant tissu de la robe du soleil et les

observa que *l'éloge était trop exclusif*, et que *Lucrèce et Pope, avant Voltaire, avaient fait parler Uranie en beaux vers.* La remarque serait juste, s'il eût été question de vérités morales et métaphysiques. Elles ont été traitées par *Pope* d'une manière supérieure; mais il est ici question du système de *Newton*, et par conséquent de physique. Il est vrai que *Lucrèce* a mis en vers celle d'*Epicure;* mais cette philosophie erronée ne lui a guère fourni que des vers durs et raboteux; et son poëme ne serait point au rang des monumens précieux de l'antiquité, s'il n'y eût joint des morceaux de poësie morale ou descriptive, qui en ont fait le mérite. Au contraire, dans la Henriade, c'est une beauté absolument neuve que le systême planétaire de *Copernic* et l'attraction de *Newton*, détaillés en très-beaux vers, et avec des expressions exactes, en même temps que magnifiques.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Par-delà tous les cieux, le Dieu des cieux réside, &c.

C'est-là, sans doute, mêler le sublime de la poësie aux principes de la plus saine physique; et qui a eu ce mérite avant *Voltaire?* Ce mérite se trouve à un degré encore plus étonnant dans le discours en vers adressé à madame *du Châtelet*, à la tête des Elémens de *Newton*. Il n'y a point de morceau pareil dans aucune langue connue.

rayons de sa lumière(*b*); et cette poësie était sans modèle, comme les découvertes de *Newton* étaient sans exemple.

Avec des beautés si neuves et si frappantes, avec l'intérêt attaché au nom du héros, avec un style toujours élégant et harmonieux, tour à tour plein de force ou de charme, faut-il s'étonner que la Henriade, quoique destituée de l'ancienne mythologie, ait triomphé de toutes les attaques, se soit encore affermie par le temps dans l'opinion des connaisseurs, et soit devenue un ouvrage national? L'honneur d'avoir fait le seul poëme épique dont notre langue se glorifie, n'est peut-être pas encore la récompense la plus flatteuse que l'auteur ait obtenue. Il eut le plaisir de voir que son ouvrage avait ajouté quelque chose à cet amour si vrai que les Français gardent à la mémoire du meilleur de leurs rois. On s'est accoutumé à joindre ensemble les noms du poëte et du héros. Quel honorable assemblage! et n'est-ce pas une immortalité bien douce, que celle qu'on partage avec *Henri IV*?

Mais s'il était difficile d'atteindre le premier,

(*b*) Voyez dans la dédicace des Elémens de *Newton*, citée ci-dessus, ces vers admirables :

Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils remplissent les cieux.

parmi nous, jusqu'à l'épopée, il l'était peut-être encore plus de trouver une place parmi les deux fondateurs et les deux maîtres de la scène française, qui semblaient n'y pouvoir plus admettre que des disciples, et non pas des concurrens. L'opinion, aussi empressée à resserrer les limites des arts, que le génie est ardent à les reculer, si prompte à donner des rivaux aux grands-hommes vivans, mais, dès qu'ils ne sont plus, si lente à leur reconnaître des successeurs; l'opinion qui s'assied comme un épouvantail à l'entrée du champ où le talent va s'élancer, oppose à ses premiers pas une barrière qui lui coûte souvent plus à renverser, que la carrière ne lui coûte ensuite à parcourir. Rien n'était plus à respecter que l'admiration qui consacrait les noms de *Corneille* et de *Racine;* mais rien n'était plus à craindre que le préjugé qui renfermait dans la sphère de leurs travaux l'étendue de l'art dramatique. Quelque difficulté qu'il y ait à revenir sur un sujet presque épuisé, la gloire du grand-homme que je célèbre, m'oblige de jeter un coup d'œil sur ceux qui l'ont précédé. Comment pourrais-je retracer ce qu'a fait *Voltaire*, sans rappeler ce qui a été fait avant lui? Comment mesurer ses pas dans la lice, sans y rechercher les traces de ses prédécesseurs?

Ecartons d'abord ces préventions générales, si vaguement conçues et si légérement adoptées, ces idées si exagérées de l'influence des mœurs et du siècle sur les fruits du génie, qui lui-même en eut toujours une bien plus marquée sur ce qui l'environnait, et qui est plus fait pour donner la loi que pour la recevoir. Je conçois sans peine que la lecture

d'un écrivain tel que *Corneille*, la repréſentation de ſes tragédies, ait accoutumé la claſſe la plus choiſie de ſes concitoyens à penſer et à parler avec nobleſſe; que *Racine* leur ait appris à mettre plus de délicateſſe et de pureté dans leurs ſentimens et dans leurs expreſſions; mais je ne crois point que les troubles de la fronde aient fait naître la tragédie de Cinna (*c*); que les chanſons contre *Mazarin* aient éveillé le talent qui a produit les Horaces, ni qu'il y eut rien

(*c*) Il ferait inutile de diſſimuler que ces idées, qui me paraiſſent dénuées de fondement, ont été renouvelées dans le diſcours de M. *Ducis*, d'ailleurs rempli de beautés ſupérieures. En lui rendant toute la juſtice qu'il mérite, et que je lui ai déjà rendue ailleurs, je crois pouvoir obſerver, pour l'intérêt de la vérité, que les définitions qu'il trace du talent tragique de *Corneille*, de *Racine*, de *Crébillon*, ſont plus ſubtiles que réfléchies, et plus brillantes que ſolides. *Corneille* (dit-il) *fit la tragédie de ſa nation.... Racine fit la tragédie de la cour de Louis XIV; Crébillon fit la tragédie de ſon caractère et de ſon génie.* Ces réſultats peuvent paraître éblouiſſans; mais n'eſt-ce pas plutôt une recherche d'antithèſes, qu'un jugement ſain et motivé? Quel rapport y a-t-il entre la nation françaiſe, même du temps de *Corneille*, et le génie de cet écrivain? et comment l'un aurait-il déterminé le caractère de l'autre? N'a-t-on pas dit avec beaucoup de juſteſſe qu'il ſemblait que *Corneille* fût né romain, et qu'il eût écrit à Rome? et dans quel temps les Français ont-ils reſſemblé aux Romains? Quoi! c'eſt aux inconſéquences, aux folies, aux ridicules de la fronde, que nous ſerions redevables de Cinna et des Horaces! Trouverait-on le rapport le plus éloigné entre le caractère de ces compoſitions mâles et ſublimes, et l'eſprit léger et follement factieux des Français de ce temps-là? Comment cette fermentation paſſagère, cette épidémie politique, qui ne dura qu'un moment, et qui fut remplacée auſſitôt par l'idolâtrie prodiguée à *Louis XIV*, aurait-elle décidé le genre de tragédie qu'a choiſi *Corneille*, *Corneille* qui pendant longtemps ne fit qu'imiter les Eſpagnols, et qui, depuis Cinna juſqu'à Agéſilas, eut conſtamment la même trempe de génie, la même tournure d'idées et de ſtyle, à des époques très-différentes? Eſt-il plus vraiſemblable que *Racine* n'ait écrit que pour la cour de *Louis XIV*, *Racine* nourri de la lecture des anciens, idolâtre des Grecs, évidemment formé par eux, épris d'*Euripide* et de *Sophocle*, comme *Corneille*

de commun entre les harangues du coadjuteur, et les ſcènes de *Sévère* et de *Pauline*.

Je ne crois pas davantage que la cour de *Louis XIV* ait mis dans la main de *Racine* le pinceau qui a tracé la cour de *Néron ;* que les foibleſſes d'un grand roi, les intrigues de ſes maîtreſſes et de ſes favoris, l'eſprit de ſes courtiſans aient inſpiré la muſe qui a peint les égaremens de *Phèdre*, les fureurs d'*Hermione* et la vertu de *Burrhus ;* et ſi le faible ſujet de Bérénice fut traité pour plaire à une princeſſe aimable et malheureuſe, ſouvenons-nous que le ſévère *Corneille*

l'était de *Lucain* et de *Sénèque ;* entraîné par la pureté de ſon goût vers les peintres de la nature, comme *Corneille* l'était par ſon caractère vers tout ce qui était grand, ou reſſemblait à la grandeur ? Comment d'ailleurs ſe permet-on de rétrécir à ce point la ſphère d'un eſprit tel que celui de *Racine ?* Quoi ! Andromaque, Phèdre, Iphigénie, Athalie, ces chefs-d'œuvre faits pour toutes les nations éclairées, ne feraient que les *tragédies de la cour de Louis XIV !* Et pourquoi n'accorderait-on pas à *Racine* ce qu'on donne à *Crébillon ?* Celui-ci, dit-on, *fit la tragédie de ſon caractère et de ſon génie*. Je n'examine point ſi cette manière de parler eſt bien exacte ; j'entends ce que l'auteur a voulu dire, et cela me ſuffit. Oui, ſans doute, *Crébillon* a puiſé ſes ouvrages dans ſon génie, et leur a donné la teinte de ſon caractère ; et en cela il a fait comme *Racine* et *Corneille ;* et *Voltaire* a fait comme tous les trois. Voilà la vérité, et M. *Ducis* l'a reconnue lui-même, lorſqu'il rappelle, dans un autre endroit de ſon diſcours, ce principe généralement admis par tous ceux qui ont réfléchi ſur les arts, que *le caractère particulier que leur imprime un grand-homme, dépend toujours de l'empreinte originale et primitive qu'il a reçue des mains de la nature.*

Au reſte, je le répète, forcé de combattre en ce point un de mes confrères dont j'honore le plus les talens, ſi je le contredis ſur des idées eſſentielles au ſujet que je traite, je ne puis m'en conſoler qu'en le remerciant encore de l'extrême plaiſir que m'a fait ſon diſcours, qui m'aurait fait tomber la plume des mains, ſi cet ouvrage n'avait été, pour ainſi dire, voué d'avance à la mémoire d'un grand-homme, à qui même je fais de cette manière un ſacrifice de plus, celui de mon amour propre.

eut la même condefcendance, bien plus dangereufe pour lui, que pour fon jeune et fortuné rival.

Revenons donc à la vérité, et ne voyons furtout dans les ouvrages des grands écrivains que la trempe de leur caractère, qui toujours détermina plus ou moins celle de leur génie. Avec une ame élevée et une conception forte, *Corneille* donna à la tragédie françaife l'énergie de fes fentimens et de fes idées. Le fublime de la penfée fut fa qualité diftinctive, l'abus du raifonnement fut fon défaut principal. Ainfi l'expreffion de la grandeur, la nobleffe des caractères, la précifion du dialogue, cette efpèce de force qui confifte à fuivre le jeu compliqué d'une multitude de refforts, comme dans Héraclius et Rodogune; cette autre force beaucoup plus heureufe, qui amène de grands effets par des moyens fimples, comme dans Cinna et les Horaces: voilà le genre de mérite qu'il fignala fur le théâtre dont il fut le père. *Racine*, né avec une imagination tendre et flexible, l'efprit le plus jufte, le goût le plus délicat, nous offrit la peinture la plus vraie et la plus approfondie de nos paffions. Il régna furtout par le charme d'un ftyle, dont un fiècle entier n'a pas encore fuffi à découvrir toutes les beautés. Il renouvela dans l'art des vers cette perfection qui, avant lui, n'avait été connue que de *Virgile;* et joignant la fageffe du plan à celle des détails, il eft demeuré le modèle des écrivains.

Je m'écarte encore ici des fentiers battus; et malgré la coutume et le préjugé, je n'affocierai point aux deux hommes rares qui fe partageaient la fcène avant *Voltaire*, un écrivain qui eut du génie fans doute, puifqu'il a fait Rhadamifte, mais que trop de défauts

excluent du rang des maîtres de l'art; et je ne parlerai de *Crébillon* que, lorſque racontant les injuſtices de l'envie, je rappellerai les rivaux trop faibles qu'elle ſe fit un jeu cruel d'oppoſer tour à tour à celui qui n'eut plus de rival, du moment où il eut donné Zaïre.

Mais avant de parvenir à cette époque, qui eſt celle de ſa plus grande force, obſervons ce qui l'arrêta dans ſes premiers efforts, et ce que le caractère et le bonheur de ſon talent lui permirent d'ajouter à un art déjà porté ſi haut avant lui.

Tout écrivain eſt d'abord plus ou moins entraîné par tout ce qui l'a précédé. Cette admiration ſenſible pour les vraies beautés, ſi prompte et ſi vive dans ceux qui ſont faits pour en produire eux-mêmes, les conduit de l'enthouſiaſme à l'imitation; et c'eſt le premier hommage que rend aux grands-hommes celui qui eſt né pour les remplacer. Un peintre prend d'abord la touche de ſon maître, avant d'en avoir une qui lui ſoit propre; et les plus fameux écrivains ont ſuivi des modèles avant d'en ſervir. *Molière* commença par nous apporter les dépouilles du théâtre italien, avant d'élever ſur le nôtre des monumens tels que le Tartufe et le Miſanthrope. *Corneille*, déjà ſi grand dans le Cid, était cependant encore l'imitateur des Eſpagnols, avant d'avoir produit les compoſitions originales de Cinna et des Horaces, marquées de l'empreinte d'un eſprit créateur. *Racine*, ſi différent de *Corneille*, chercha pourtant à l'imiter dans ſes deux premières tragédies, juſqu'au moment où ſon génie s'empara de lui, et lui dicta ſon chef-d'œuvre d'Andromaque, dont les Grecs pouvaient réclamer

le ſujet, mais dont l'exécution donnait la première idée d'un art également inconnu aux anciens et aux modernes. *Voltaire*, conſtant admirateur de *Racine*, affecta de ſe rapprocher de ſa manière dans Oedipe et dans Mariamne; mais en même temps, doué par la nature d'une facilité prodigieuſe à ſaiſir tous les tons et à profiter de tous les eſprits, en conſervant la marque particulière du ſien, il lutta, dans Brutus et dans la Mort de Céſar, contre l'élévation et l'énergie de *Corneille*, et ce qui eſt très-remarquable, il ſoutint mieux ce parallèle que celui de la perfection de *Racine*.

La littérature anglaiſe, qui commençait à être connue en France, et qu'il fut un des premiers à étudier, lui donna auſſi des penſées nouvelles ſur la tragédie. Il diſtingua, dans cet amas informe d'horreurs et d'extravagances, des traits de force et des lueurs de vérité; comme au fond des abymes où l'avarice induſtrieuſe va chercher les métaux, on aperçoit, parmi le ſable et la fange, l'or brut qui doit ſervir aux merveilles que fait naître la main de l'artiſte. Le ſpectre d'*Hamlet* amena ſur la ſcène le ſpectre d'*Eryphile*, qui ne réuſſit pas alors, mais qui depuis a produit dans Sémiramis un des plus grands effets de la terreur et de l'illuſion théâtrales.

Enfin, après des eſſais multipliés, parvenu à cet âge où un eſprit heureux s'eſt affermi par l'expérience, ſans être encore refroidi par les années; riche à la fois des ſecours de l'étranger et des tréſors de l'antiquité, éclairé par ſes réflexions, ſes ſuccès et ſes diſgrâces, *Voltaire* eſt en état d'interroger en même temps et l'art et ſon génie; et du point où tous les

deux ſont montés, il lève la vue, et découvre, d'un regard sûr et vaſte, juſqu'où il peut les élever encore. Une imagination ardente et paſſionnée lui montre de nouvelles reſſources dans le pathétique; et ces vues juſtes et lumineuſes qu'il porte dans tous les arts, lui apprennent à fortifier celui du théâtre par l'alliance de la philoſophie. Des effets plus profonds, plus puiſſans, plus variés à tirer de la terreur et de la pitié; des mœurs nouvelles à étaler ſur la ſcène, en ſoumettant toutes les nations au domaine de la tragédie; un plus grand appareil de repréſentation à donner à *Melpomène*, qui exerce une double puiſſance quand elle peut frapper les yeux en remuant les cœurs; enfin les grandes vérités de la morale, mêlées habilement à l'intérêt des grandes ſituations: voilà ce que l'art pouvait acquérir; voilà ce que *Voltaire* a ſu lui donner.

Il s'avance dès-lors dans la carrière du théâtre, comme dans un champ de conquête, et tous ſes pas ſont des triomphes. Y en eut-il jamais de plus éclatant que celui de Zaïre? Ce moment marqua dans la vie de *Voltaire*, comme Andromaque dans celle de *Racine*, comme le Cid dans celle de *Corneille;* et obſervons cette ſingularité qui peut donner lieu à plus d'une réflexion, que du côté de l'intérêt tragique, aucun des trois n'eſt allé plus loin que dans l'ouvrage qui a été pour chacun d'eux le premier ſceau de leur ſupériorité. *Corneille* n'a rien de plus touchant que le Cid; *Racine*, qu'Andromaque; et *Voltaire*, que Zaïre. Serait-ce que la perfection du pathétique fût celle où le génie atteint plus aiſément? ou plutôt n'eſt-ce pas qu'en effet il y a des ſujets ſi heureux que, lorſqu'il

les a rencontrés, il doit les regarder, non pas comme le dernier terme de ses efforts, mais comme celui de son bonheur ?

Zaïre est la tragédie du cœur et le chef-d'œuvre de l'intérêt. Mais à quoi tient cet attrait universel qui en a fait l'ouvrage de préférence que redemandent les spectateurs de tout âge et de toute condition ? aurait-on cru qu'après *Racine*, on pût sur la scène ajouter quelque chose aux triomphes de l'amour ? Ah ! c'est que, parmi ses victimes, on n'a jamais montré deux êtres plus intéressans, plus aimables que *Zaïre* et son amant. La douleur de *Bérénice* est tendre, mais la passion de *Titus* est faible. *Hermione*, *Roxane*, *Phèdre*, sont fortement passionnées ; mais les deux premières parlent d'amour le poignard à la main ; l'autre ne peut en parler qu'en rougissant. Tout l'effort de l'auteur ne peut aller qu'à faire plaindre ces femmes malheureuses et forcenées ; et c'est tout l'effet que peut produire sur le théâtre un amour qui n'est pas partagé. Mais jamais on n'y plaça deux personnages aussi chers aux spectateurs qu'*Orosmane* et son amante ; jamais il n'y en eut dont on désirât plus ardemment l'union et le bonheur. Tous deux entraînés l'un vers l'autre par le premier choix de leur cœur ; tous deux dans cet âge où l'amour, à force d'ardeur et de vérité, semble avoir le charme de l'innocence ; tous deux prêts à s'unir par le nœud le plus saint et le plus légitime : *Orosmane* enivré du bonheur de couronner sa maîtresse ; *Zaïre* toute remplie de ce plaisir plus délicat peut-être encore, de devoir tout à ce qu'elle aime : quel tableau ! et quel terrible pouvoir exerce le génie dramatique, quand

tout à coup, à ce que l'amour a de plus séduisant et de plus tendre, il vient opposer ce que la nature a de plus sacré, ce que la religion a de plus auguste! A-t-il jamais fait mouvoir ensemble de plus puissans ressorts? et n'est-ce pas là que, se changeant, pour ainsi dire, en tyran, tourmentant à la fois et l'auteur qu'il inspire, et le spectateur qu'il subjugue, il se plaît à nous faire passer par toutes les angoisses de la crainte, du désir, de la douleur, de la pitié, et à régner parmi les larmes et les sanglots? Quel moment que celui où l'infortuné *Orosmane*, dans la nuit, le poignard à la main, entendant la voix de *Zaïre*... Mais prétendrais-je retracer un tableau fait de la main de *Voltaire* avec les crayons de *Melpomène*?

C'est à l'imagination des spectateurs à se reporter au théâtre et dans cette nuit de désolation; c'est aux cœurs qui ont aimé à lire dans celui d'*Orosmane*, à comparer ses souffrances et les leurs, à juger de cet état épouvantable où l'ame mortellement atteinte, ne peut être soulagée ni par les pleurs, ni par le sang, ne trouve dans la vengeance qu'un malheur de plus, et pour se sauver de l'abyme du désespoir, se jette dans les bras de la mort.

Melpomène, déjà redevable à l'auteur de Zaïre des situations les plus déchirantes, et des plus profondes émotions que l'on eût connues au théâtre, va lui devoir encore de nouveaux attributs faits pour la décorer et l'enrichir. Alzire, Mahomet, Mérope, Sémiramis, Adélaïde, l'Orphelin, Tancrède, vont marquer à la fois et les pas de *Voltaire*, et ceux de l'art dramatique. Avec *Zamore* et *Gusman*, avec

Zopire et *Séide*, avec *Idamé* et *Zamti*, montera pour la première fois ſur la ſcène cette philoſophie touchante et ſublime qui ne s'était pas encore montrée aux hommes ſous des formes ſi brillantes, et qui jamais n'avait parlé aux cœurs avec tant de force et de pouvoir. Elle va donner des leçons qui pénètreront dans l'ame avec l'attendriſſement que la magie des vers fixera dans la mémoire, et que le ſpectateur remportera avec le ſouvenir de ſes plaiſirs et de ſes larmes. Laiſſons l'injuſtice et l'envie qui quelquefois aperçoivent les fautes, mais qui toujours oublient les beautés; laiſſons-les reprocher à cette philoſophie d'être celle de l'auteur et non pas celle du ſujet; mais nous, admirons avec l'équitable poſtérité qui ne nous démentira pas, admirons le talent créateur qui a tiré cette morale des ſituations et des caractères, qui ſouvent en a fait le fond même des ſcènes les plus attachantes, et a fondé le précepte dans l'intérêt et dans l'action. Reconnaiſſons la voix de la nature qui crie contre la tyrannie et l'oppreſſion; ces idées primitives d'égalité et de juſtice qui ſemblent faire de la vengeance un droit ſacré, reconnaiſſons-les, lorſque *Zamore*, aux pieds d'*Alvarez*, et lui préſentant le glaive teint du ſang de *Guſman*, dit avec le ton et le langage d'un habitant des tribus du Canada: J'ai tué ton fils, et j'ai fait mon devoir: fais le tien, et tue-moi. Quelle vérité dans cette terrible répartition des droits de la force et du fer, dans ce code de repréſailles, qui eſt la morale des hordes ſauvages! mais quel triomphe pour cette religion qui eſt le complément de la nature perfectionnée, quand, élevant l'homme au-deſſus de lui-même, elle dicte à *Guſman* ces paroles mémo-

rables que le génie a empruntées à la vertu (*d*) pour les transmettre aux générations les plus reculées; cette belle leçon de clémence qui nous fait tomber avec *Alzire* aux pieds du chrétien qui pardonne à son meurtrier; ce rare exemple de générosité qui fait sentir à *Zamore* lui-même qu'il y a une autre grandeur que celle de se venger, une autre justice que celle qui compense le meurtre par le meurtre, et rend le sang pour le sang!

Est-ce donc, comme on l'a répété si souvent et avec si peu d'équité, est-ce une philosophie factice et déplacée qui a mis dans la bouche d'*Alzire* cette prière qu'elle adresse au père commun de tous les hommes, ces vers si touchans et si simples:

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Ces vers sont-ils des maximes recherchées, ou l'expression d'un sentiment qui est dans tous les cœurs justes et dans tous les esprits éclairés? ne parle-t-elle pas le langage qui lui est propre, lorsqu'elle distingue cet honneur qui tient à l'opinion, de la vertu qui tient à la conscience? Quand *Idamé* défend les jours de son fils contre l'héroïsme patriotique de *Zamti* qui le sacrifie à son roi, quand elle s'écrie avec tant d'éloquence:

La nature et l'hymen, voilà les lois premières;
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

(*d*) Les paroles du duc de *Guise*: » Ta religion t'a ordonné de » m'assassiner, la mienne m'ordonne de pardonner à mon assassin. »

eſt-ce-là le faſte des ſentences qui appartient à un rhéteur, ou le cri de la nature qui s'échappe d'un cœur maternel? Ces vers feraient beaux, ſans doute, dans une épître morale; mais combien eſt-il plus beau de les avoir fait ſortir, pour ainſi dire, des entrailles d'une mère! Et quel ordre de beautés neuves, que de faire naître de la ſituation la plus pathétique, ces traits de la plus haute philoſophie; que de faire douter, dans Mahomet, lequel eſt le plus terrible du tableau ou de la leçon! Oh! quel autre que l'ardent et courageux ennemi du fanatiſme, a pu traîner ainſi ce monſtre ſur la ſcène, lui arracher ſon maſque impoſteur, le montrer infectant de ſes poiſons l'ame la plus innocente, ſouillant la vertu même du plus affreux des crimes, et plaçant dans la main la plus pure le poignard du parricide? Si vous doutez que cette image ſoit auſſi fidelle qu'elle eſt effrayante, rappelez-vous que, comme autrefois l'hypocriſie s'était débattue contre *Molière* qui la peignait dans toute ſa baſſeſſe, le fanatiſme s'eſt efforcé d'échapper à *Voltaire* qui le peignait dans toute ſon horreur.

Mais cette horreur s'arrête au terme que l'art lui a preſcrit; et ce même art ſait la tempérer par la pitié. S'il ſerre l'ame, il la ſoulage. Le poëte, ſemblable à ce guerrier dont la lance guériſſait les bleſſures qu'elle avait faites, fait mêler aux ſentimens amers qui déchirent le cœur, un ſentiment plus doux qui le conſole; il nous attendrit après nous avoir fait frémir, et nous délivre par les larmes de l'oppreſſion qui nous tourmentait. Ce mélange heureux des émotions les plus douloureuſes et les plus douces; ce paſſage continuel et rapide de la terreur à l'atten-

driſſement, de l'impreſſion violente des peintures atroces au charme conſolant des affections les plus chères de la nature; ce ſecret de la tragédie, qui l'a jamais poſſédé comme l'auteur de Mahomet et de Sémiramis? Si vous avez entendu *Zopire* s'écrier d'une voix mourante :

J'embraſſe mes enfans.

Si vous avez vu *Sémiramis* aux genoux de ſon fils, arroſant ſes mains de larmes en lui demandant la mort; rappelez-vous comme à ce moment ſe ſont échappés de vos yeux les pleurs que vous aviez beſoin de répandre, et combien ils ont adouci l'horreur profonde et la ſombre épouvante que vous avaient inſpirée *Mahomet*, armant le fils contre le père, et les mânes de *Ninus* menaçant *Sémiramis*.

C'eſt dans ce drame auguſte et pompeux, rempli d'une terreur religieuſe, et ſur lequel ſemble s'arrêter, dès la première ſcène, un nuage qui renferme les ſecrets du ciel et des enfers, et d'où ſort enfin la vengeance; c'eſt dans cette tragédie ſublime, auſſi impoſante qu'Athalie, et plus intéreſſante; c'eſt dans le troiſième acte de Tancrède, dans le cinquième de Mérope, dans le premier de Brutus, que la ſcène s'eſt agrandie par un appareil qu'elle avait eu bien rarement depuis les Grecs.

Eh! n'était-ce pas encore une nouvelle richeſſe que cette peinture des nations, qui a donné aux ouvrages de *Voltaire* un coloris ſi brillant et ſi varié? Sans doute ce mérite ne fut pas étranger au peintre de la grandeur romaine, encore moins à celui qui traça, avec tant de fidélité et d'énergie, les mœurs grecques,

grecques, les mœurs du sérail, l'avilissement de Rome sous les tyrans, la théocratie toujours si puissante chez les Juifs. Mais combien cette partie du drame a-t-elle eu encore plus d'effet et plus d'étendue entre les mains de l'écrivain fécond, qui a mis sous nos yeux le contraste savant et théâtral des Espagnols et des Américains, des Chinois et des Tartares; qui a su attacher l'intérêt de ses tragédies aux grandes époques de l'histoire, à la naissance du mahométisme qui depuis a étendu sur tant de peuples le voile de l'ignorance et le joug d'un despotisme stupide; à l'invasion d'un nouveau monde devenu la proie du nôtre; à ce triomphe unique dans les annales du genre-humain, de la raison sur la force, et des lois sur les armes, qui a soumis les sauvages conquérans de l'Asie aux tranquilles législateurs du Katay; à ce règne de la chevalerie qui seule en Europe, au dixième siècle, balançait la férocité des mœurs, épurait l'héroïsme guerrier, le seul que l'on connût alors, et suppléait aux lois par les principes de l'honneur!

Ces caractères esquissés dans Zaïre, ont été reproduits avec le plus grand éclat dans Tancrède, dernier monument où l'auteur, plus que sexagénaire, ait empreint sa force dramatique, et dans lequel il eut la gloire de donner, trente ans après Zaïre, le seul ouvrage qui puisse être comparé, pour l'intérêt théâtral, au plus attendrissant de ses chefs-d'œuvre.

Mais si l'amour n'a jamais été plus tendre et plus éloquent que dans Zaïre et Tancrède, la nature n'a jamais été plus touchante que dans Mérope. S'il peut être intéressant pour ceux qui étudient l'esprit humain, d'observer des époques dans l'histoire du génie, j'en

remarquerai quatre principales dans celui de *Voltaire :* Oedipe qui a été le moment de sa naissance, Zaïre celui de sa force, Mérope celui de sa maturité, Tancrède où il a fini.

Mérope, qui de tous ses ouvrages eut le succès le plus universel, excita le plus d'enthousiasme, et fut pour lui le temps de la justice, des honneurs et des récompenses ; Mérope est aussi ce qu'il a composé de plus parfait, de plus irréprochable dans le plan, de plus sévère dans la diction. Elle respire cette simplicité antique, la tradition la plus précieuse que nous ayons reçue des Grecs, ce naturel si aimable, encore perfectionné par ce goût délicat, cette élégance moderne qui tient à des mœurs plus épurées. Le poëte n'y prend jamais la place de ses personnages, et le style a cette espèce de sagesse qui n'exclut point la douceur et les grâces, mais qui écarte le luxe des ornemens. Enfin, c'est le premier drame, depuis Athalie, où l'on ait su intéresser sans amour; et *Voltaire* eut encore une fois cette gloire dans la belle tragédie d'Oreste, que le goût de l'antique, l'éloquence du rôle d'*Electre*, l'art admirable de celui de *Clytemnestre*, ont rendue chère aux juges éclairés des arts et aux amateurs des anciens.

Supérieur à tous les écrivains dramatiques par la réunion des grands effets et des grandes leçons, par l'illusion du spectacle et la vérité des mœurs, en est-il qui l'emporte sur lui pour la beauté des caractères? Dans les deux *Brutus*, la fermeté romaine, la rigidité républicaine et stoïque, l'amour des lois et de la liberté ; dans *Cicéron*, l'enthousiasme de la patrie et de la vertu; dans *César* naissant, une ame dévorée

de tous les désirs de la domination, mais une ame sublime qui ne veut être au-dessus des autres que parce qu'elle se sent digne de commander ; dans *Zopire*, la haine des forfaits et le zèle d'un citoyen ; dans *Mahomet*, la scélératesse altière et réfléchie, qui ne trompe et ne subjugue les hommes qu'à force de les mépriser ; dans *Alvarez*, la bonté compatissante ; dans *Couci*, l'amitié ferme et magnanime ; dans *Vendôme*, cette sensibilité passionnée et impétueuse, qui ne met qu'un instant entre la fureur et le crime, entre le crime et les remords ; dans *Zamti*, le dévouement héroïque d'un sujet qui sacrifie tout à son roi ; dans *Idamé*, une ame pure et maternelle, attachée à tous ses devoirs, mais n'en reconnaissant aucun avant ceux de la nature ; dans *Tancrède*, le cœur d'un chevalier qui ne respire que pour la gloire et pour sa maîtresse, et qui ne peut supporter la vie, s'il faut que l'une lui soit infidelle, ou qu'il soit lui-même infidelle à l'autre. Que peut-on mettre au-dessus de cette foule de portraits qui prouvent à la fois tant de fécondité dans l'invention, tant de force dans le jugement, et qui brillent de ce singulier éclat que, par une expression transportée de la peinture à la poësie, on a nommé le coloris de *Voltaire*?

Le talent du style a toujours été regardé comme la qualité distinctive des hommes supérieurs dans les lettres et dans les arts de l'esprit ; c'est lui qui fait l'orateur et le poëte. La manière de s'exprimer tient à celle de sentir ; les grandes beautés de diction appartiennent à une grande force de tête ; et l'homme qui excelle dans l'art d'écrire, ne peut pas être médiocre dans la faculté de concevoir. On peut

apprendre à être correct et pur ; mais c'eſt la nature ſeule qui donne à ſes favoris cette ſenſibilité active et féconde qui ſe répand de l'ame de l'écrivain, et anime tout ce qu'il compoſe.

C'eſt en effet le même feu qui fait vivre les ouvrages et l'auteur ; c'eſt de-là qu'on a dit avec tant de vérité, que l'on ſe peint dans ſes productions. Comment en effet ces enfans du génie ne porteraient-ils pas l'empreinte de la reſſemblance paternelle ? comment n'offriraient-ils pas les mêmes traits, étant formés de la même ſubſtance ? C'eſt la naïveté de la *Fontaine* que j'aime dans celle de ſes vers. Je reconnais dans ceux de *Molière* le grand ſens et la ſimplicité de mœurs de leur auteur ; dans ceux de *Racine*, le goût exquis et les grâces qui le diſtinguaient dans la ſociété ; dans ceux de *Boileau*, la raiſon ſévère qui le feſait craindre ; dans ceux de *Voltaire*, ce feu d'imagination qui a été proprement ſon caractère, autant que celui de ſes ouvrages.

Par une ſuite de cette faculté, la plus prompte de toutes et la plus agiſſante, avec quelle flexibilité ſon ſtyle ſe variait inceſſamment d'un genre à l'autre, et ſe pliait à tous les tons ! quel charme dans Zaïre ! quelle énergie dans Brutus ! quelle douce ſimplicité dans Mérope ! quelle élévation dans Mahomet ! quelle pompe étrangère et ſauvage dans Alzire ! quelle magnificence orientale dans Sémiramis et dans l'Orphelin !

Il s'offre encore ici un de ces parallèles ſéduiſans, qu'entraîne toujours l'éloge d'un grand-homme. Le ſtyle de *Voltaire* rappelle auſſitôt celui de *Racine ;* et c'eſt un honneur égal pour ces deux poëtes immortels, de ne pouvoir être comparés que l'un à l'autre.

Pourquoi d'ailleurs se refuser à ces rapprochemens que l'on aime, et qui peuvent être une nouvelle source de vérités et d'idées, lorsqu'on n'en fait pas une vaine affectation d'esprit? Nos jugemens ne sont guère que des comparaisons et des préférences; heureux quand ils ne sont pas des exclusions!

Tous deux ont possédé ce mérite si rare de l'élégance continue et de l'harmonie, sans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'écrivain (*e*); mais l'élégance de *Racine* est plus égale, celle de *Voltaire* est plus brillante. L'une plaît davantage au goût, l'autre à l'imagination. Dans l'un le travail, sans se faire sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères;

(*e*) Quoiqu'on se soit proposé de ne faire que très-peu de notes, il s'en présente une ici qui peut être utile à ceux qui la liront avec réflexion. De jeunes têtes exaltées par la vaine prétention de trouver du neuf, avant de chercher le raisonnable, ont mis en avant un principe fort dangereux, celui de se faire en poësie *une autre langue*, disent-ils, que celle de *Despréaux*, de *Racine* et de *Voltaire*, qui leur semble *usée*. En conséquence, les uns tâchent de rajeunir celle de *Ronsard* et de *Dubartas*; les autres se font un jargon composé de barbarismes et de figures incohérentes et insensées, et croient s'être bien défendus contre la critique, en disant qu'il faut encourager ces hardiesses en poësie, et que ce sont ces fautes même qui prouvent le talent. Ils sont égarés par un faux principe. Sans doute il faut chercher des beautés neuves, et c'est la marque du vrai talent que de les rencontrer. Mais il y a des règles universelles, des données, pour ainsi dire, dans l'art d'écrire, comme dans tous les autres; et il faut, avant tout, s'être accoutumé à les observer, parce que sans elles il n'y a point de style. Ce n'est point la violation de ces règles indispensables qui défendent de blesser jamais ni la justesse des idées, ni celle des images et des expressions; ce n'est point l'infraction si facile d'un précepte si important, qui peut donner à la diction un caractère de nouveauté. Si cela était, il suffirait d'être bizarre pour être neuf, et extravagant pour être sublime. C'est dans une imagination sensible qu'il faut chercher les beautés d'expression qui ont pu échapper à nos prédécesseurs. *Voltaire* n'écrit pas comme *Racine*; ces deux manières sont fort différentes, mais toutes deux sont subordonnées aux mêmes

dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à la fois et dans les beautés et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. Ici les effets tiennent plus souvent à la phrase poëtique; là ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant. L'art de *Racine* consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions; celui de *Voltaire*, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection; l'autre ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. *Racine*, à l'exemple de *Despréaux*, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du vers, toutes les manières de le varier. *Voltaire* sensible, surtout à cet accord si nécessaire entre le rythme et la pensée, semble regarder le reste comme un art subordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache

principes. La combinaison nouvelle et des idées et des termes, voilà ce qui distingue l'écrivain supérieur en vers comme en prose; mais il ne doit ni la chercher toujours, ni surtout laisser trop sentir cette recherche. Le grand mérite est de paraître toujours naturel, même lorsqu'on est le plus neuf; c'est celui de *Racine*, et quoique *Voltaire* ne l'ait pas eu au même degré, parce que le caractère de son génie ne le portait pas à travailler autant ses vers, il s'en faut de beaucoup que ce genre de beauté lui soit étranger, comme l'ont dit des censeurs passionnés. Quand il fait dire à *Idamé*, dans l'Orphelin de la Chine :

> Il vous souvient du temps et de la vie obscure
> Où le ciel *enfermait* votre grandeur future.

cette expression est neuve; mais en est-elle moins juste? paraît-elle extraordinaire? Il n'y a même que les connaisseurs qui fassent remarquer ces sortes de beautés; mais tous les lecteurs les sentent sans les analyser, et c'est ce qui fait lire et vivre les bons ouvrages, long-temps avant que l'on ait reconnu tout leur prix.

plus à finir le tissu de son style, l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue est plus lié; dans l'autre, il est plus rapide. Dans *Racine*, il y a plus de justesse; dans *Voltaire* plus de mouvement. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité; le second, pour la véhémence et l'énergie. Ici les beautés sont plus sévères, plus irréprochables; là elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans *Racine* cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus examinée; on adore dans *Voltaire* cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion; l'autre ne vous laisse pas le maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour propre à défier la critique, et l'autre à la désarmer. Enfin, si l'on ose hasarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, *Racine*, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poëte le plus parfait qui ait écrit; *Voltaire*, aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le génie le plus tragique qui ait régné sur la scène.

Quand il n'aurait mérité que ce titre, joint à celui du seul poëte épique qu'ait eu la France, combien ne serait-il pas déjà grand dans la postérité? Mais quelle idée doit-on se former de cet homme prodigieux, puisque nous n'avons jusqu'ici considéré que la moitié de sa gloire, et que, des autres monumens qui lui restent, on formerait encore une vaste dépouille pour l'ambition de tant de concurrens qui aspirent à se partager son héritage!

Et d'abord, pour ne pas sortir de la poësie, ce brillant rival de *Racine* n'est-il pas encore celui de l'*Arioste*

et de *Pope* ? Oublions quelques traits que lui-même a effacés ; effaçons-en même d'autres, échappés à l'intempérance excufable d'un génie ardent ; que la France ne foit pas plus févère que l'Italie, qui a pardonné tant d'écarts au chantre de *Roland ;* ne jugeons pas dans toute la févérité de la raifon, ce qui a été compofé dans des accès de verve et de gaieté. Peignons, s'il le faut, au-devant de ce poëme où le talent a mérité tant d'éloges, s'il a befoin de quelques excufes ; peignons l'imagination à genoux, préfentant le livre aux Grâces, qui le recevront en baiffant les yeux, et en marquant du doigt quelques pages à déchirer ; et après avoir obtenu pardon (car les Grâces font indulgentes), ofons dire en leur préfence et de leur aveu, que nous n'avons point dans notre langue d'ouvrage femé de détails plus piquans et plus variés, où la plaifanterie fatirique ait plus de fel, où les peintures de la volupté aient plus de féduction, où l'on ait mieux faifi cet efprit original qui a été celui de l'*Ariofte*, cet efprit qui fe joue fi légèrement des objets qu'il trace, qui mêle un trait de plaifanterie à une image terrible, un trait de morale à une peinture grotefque, et confond enfemble le rire et les larmes, la folie et la raifon.

Si ce mélange ne peut être goûté par ces juges trop rigoureux, à qui la raifon feule eft en droit de plaire, qu'ils lifent les Difcours fur l'homme, la Loi naturelle, le Défaftre de Lisbonne ; et s'ils n'y trouvent pas l'étendue de plan, le fublime des idées, la rapidité de ftyle que l'on admire dans les poëfies philofophiques de *Pope*, ils y fentiront du moins une raifon plus intéreffante, plus aimable, plus rappro-

chée de nous ; ils ne résisteront pas à cette réunion si rare, et jusque là si peu connue, d'une philosophie consolante et de la plus belle poësie. Ils applaudiront à ces richesses nouvelles, et pour ainsi dire étrangères, apportées par *Voltaire* dans le trésor de la littérature nationale, et qui ont donné à notre poësie un caractère qu'elle n'avait pas avant lui.

Mais celui de tous les genres où il a été le plus original, qu'il s'est le plus particulièrement approprié, dans lequel il a eu un ton que personne ne lui avait donné, et que tout le monde a voulu prendre, enfin où il a prédominé, de l'aveu même de l'envie, qui consent quelquefois à vous reconnaître un mérite, pour paraître moins injuste quand elle vous refuse tous les autres ; ce genre est celui des poësies que l'on appelle fugitives, parce qu'elles semblent s'échapper avec la même facilité, et de la plume qui les produit, et des mains qui les recueillent ; mais qui, après avoir couru de bouche en bouche, restent dans la mémoire des amateurs, et sont consacrées par le goût.

Il serait également difficile, ou de se rappeler toutes les siennes, ou de choisir dans la foule, ou d'en rejeter aucune. Ce n'est ni la finesse d'*Hamilton*, ni la douceur naïve de *Deshoulières*, ni la gaieté de *Chapelle*, ni la mollesse de *Chaulieu ;* c'est l'ensemble et la perfection de tous les tons ; c'est la facilité brillante d'un esprit toujours supérieur, et aux sujets qu'il traite, et aux personnes à qui il s'adresse. S'il parle aux rois, aux grands, aux femmes, aux beaux esprits, c'est le tact le plus sûr de toutes les convenances, avec l'air d'être au-dessus de toutes les formes ; c'est cette familiarité libre, et pourtant décente, qui laisse au

rang toutes ſes prérogatives, et au talent toute ſa dignité.

Il eſt le premier qui, dans cette correſpondance, ait mis une eſpèce d'égalité qui ne peut pas bleſſer la grandeur, et qui honore le génie; et cet art, qui peut être auſſi celui de l'amour propre, eſt caché du moins ſous l'agrément des tournures. C'eſt là, ſurtout, qu'il fait voir que la grâce était un des caractères de ſon eſprit. La grâce diſtingue ſa politeſſe et ſes éloges. Chez lui, la flatterie n'eſt que ce déſir de plaire, dont on eſt convenu de faire un des liens de la ſociété. Il ſe joue avec la louange; et quand il careſſe la vanité, sûr qu'alors le ſeul moyen d'avoir la meſure juſte c'eſt de la paſſer un peu, jamais du moins il ne paraît ni être dupe lui-même, ni prétendre qu'on le ſoit. Il écrit à la fois en poëte et en homme du monde, mais de manière à faire croire qu'il eſt auſſi naturellement l'un que l'autre. Il loue d'un mot, il peint d'un trait. Il effleure une foule d'objets, et rapproche les plus éloignés; mais ſes contraſtes ſont piquans, et non pas bizarres. Il n'exagère point le ſentiment, et ne charge pas la plaiſanterie.

Cette imagination dont le vol eſt ſi rapide, le goût ne la perd jamais de vue. Le goût lui a appris comme par inſtinct que, ſi les fautes diſparaiſſent dans un grand ouvrage, une bagatelle doit être finie; que le talent qui peut être inégal dans ſes efforts, doit être toujours le même dans ſes jeux, et qu'il ne peut ſe permettre d'autre négligence que celle qui eſt une grâce de plus, et qui ne peut appartenir qu'à lui.

Tant de ſuccès et de chefs-d'œuvre ſemblent

caractériſer un homme que la nature appelle de préférence à être poëte : une ſeule choſe pourrait en faire douter, c'eſt ſa proſe. Quoique, parmi les qualités qu'exigent ces deux genres d'écrire, il y en ait néceſſairement de communes à tous ceux qui ont excellé dans l'un et dans l'autre ; quoiqu'il ſoit vrai même que la proſe, quand elle s'élève au ſublime, peut avoir quelque reſſemblance avec la poëſie, et que la poëſie à ſon tour doit, pour être parfaite, ſe rapprocher de la régularité de la proſe ; cependant on a obſervé que de tout temps les proſateurs et les poëtes ont formé deux claſſes très-diſtinctes, et que les lauriers de ces deux eſpèces de gloire ne s'entrelaçaient point ſur un même front. Sans s'étendre ici ſur l'inutile énumération des noms célèbres dans les lettres, il ſuffit de pouvoir affirmer que, juſqu'à nos jours, il n'avait été donné à aucun homme d'être grand dans les deux genres ; et c'était donc à *Voltaire* qu'était réſervé l'honneur de cette exception unique dans les annales des arts !

La nature a-t-elle aſſez accumulé de dons et de faveurs ſur cet être privilégié ? a-t-elle voulu honorer notre eſpèce en feſant voir une fois tout ce qu'un mortel pouvait raſſembler de talens ? ou bien a-t-elle prétendu marquer elle-même les dernières limites de ſon pouvoir et de l'eſprit humain ? a-t-elle fait pour *Voltaire* ce qu'autrefois la fortune avait fait pour Rome ? Faut-il qu'il y ait dans chaque ordre de choſes des deſtinées à ce point prédominantes, et que, comme après la chute de la reine des nations, toutes les grandeurs n'ont été que des portions de ſa dépouille, de même, après la mort du dominateur

des arts, déformais toute gloire ne puiffe être qu'un débris de la fienne !

Fait pour appliquer à tous les objets une main hardie et réformatrice; et pour remuer toutes les bornes pofées par l'impérieux préjugé et l'imitation fervile, il s'empare de l'hiftoire comme d'un champ neuf, à peine effleuré par des mains faibles et timides. Bientôt il y fera germer, pour le bien du genre-humain, ces vérités fécondes et falutaires, ces fruits de la philofophie, que l'ignorance aveugle et l'hypocrifie à gages font paffer pour des poifons, et que les ennemis de la liberté et de la raifon voudraient arracher; mais qui, malgré leurs efforts, renaiffent fous les pieds qui les écrafent, et croiffent enfin fous l'abri d'une autorité éclairée, comme l'aliment des meilleurs efprits, et l'antidote de la fuperftition et de la tyrannie.

Il lutte d'abord, dans le premier fujet qu'il choifit, contre l'éloquence antique, contre les *Quinte-Curce* et les *Tite-Live;* il donne à notre langue toute la richeffe et la majefté de leur ftyle. On fera furpris peut-être qu'un hiftorien philofophe ait commencé par écrire la vie d'un conquérant; mais la fingularité du fujet pouvait plaire à une imagination poëtique, et la renommée décida fon choix. L'Europe s'entretenait encore de ce fameux fuédois plus fait pour être l'étonnement de fes contemporains que l'admiration des âges fuivans, qui ne connut ni la mefure des vertus ni celle des profpérités, fit plus d'un roi, et ne fut pas l'être; fe trompa également, et fur la gloire qu'il idolâtrait, et fur un ennemi qu'il méprifait; qui, envahiffant tant de pays, ne fit à aucun tant

de mal qu'au ſien; dont l'héroïſme ne fut qu'un excès, et la fortune une illuſion; enfin qui, après avoir voulu tout forcer, la nature et les événemens, alla porter chez des barbares une réputation éclipſée, une exiſtence précaire, une royauté captive et inſultée, et fut réduit à n'être plus célèbre que comme un aventurier, et à mourir comme un ſoldat.

A ce portrait achevé par la main de *Voltaire*, ſuccéda celui d'un monarque ſupérieur à *Charles XII*, autant que les héros de l'hiſtoire ſont au-deſſus de ceux de la fable; de *Louis XIV*, mémorable à double titre, et pour avoir donné ſon nom à un ſiècle, et pour en avoir reçu celui de grand. Nul prince n'a obtenu plus de louanges pendant ſa vie, ni eſſuyé plus de reproches après ſa mort; mais la poſtérité équitable a couvert ſes fautes de tout le bien qu'il a fait; elle l'abſout d'avoir été conquérant, parce qu'en même temps il ſut être roi. Son courage dans le malheur a expié l'orgueil de ſes victoires, et ſa grandeur ne lui ſera point ôtée, parce qu'elle eſt attachée à la grandeur françaiſe, qui fut ſon ouvrage. *Voltaire* a rendu le nom de *Louis XIV* plus reſpectable, comme il avait rendu celui d'*Henri IV* plus cher; et cet âge brillant, ſi ſouvent peint dans le nôtre, ne l'a jamais été ſous des traits plus intéreſſans et plus magnifiques, que dans cet ouvrage placé parmi les monumens de notre hiſtoire, au même rang que la Henriade parmi ceux de notre poëſie.

Le même homme qui avait étendu et enrichi l'art de la tragédie, agrandit alors la carrière nouvelle où il venait d'entrer; il y laiſſa, comme dans toutes les autres, des traces neuves et profondes, ſur leſquelles

tout s'eſt empreſſé de marcher après lui ; et il était bien juſte que celui qui le premier avait mis la philoſophie ſur la ſcène, l'introduisît dans l'hiſtoire. L'hiſtoire dès-lors fut tracée ſur un plan plus vaſte, et dirigée vers un but plus utile et plus moral ; elle ne ſe borna plus à ſatisfaire l'imagination avide des grands événemens ; elle ſut contenter auſſi cette autre curioſité plus ſage, qui cherche des objets d'inſtruction.

Ce ne fut plus ſeulement le récit des calamités de tant de peuples et des fautes de tant de ſouverains ; ce fut ſurtout la peinture de l'eſprit humain au milieu de ces ſecouſſes politiques, le réſultat de ſes connaiſſances et de ſes erreurs, de ſes acquiſitions et de ſes pertes. *Clio*, accoutumée auparavant à n'habiter que les champs de bataille et les conſeils des rois, entra dans la demeure des ſages et dans les ateliers des artiſtes ; elle aſſiſta à ces rares travaux du génie qui ont illuſtré les nations, à ces découvertes nombreuſes qui ont fait de tous nos beſoins les ſources de toutes nos jouiſſances, et qui, des inſtrumens d'utilité première, ſont parvenus juſqu'aux derniers raffinemens de la molleſſe, et aux plus ſéduiſantes inventions du luxe. Ces images de la deſtruction et du malheur qui rempliſſent les annales du monde, ces teintes triſtes et ſanglantes, ces touches lugubres, furent variées et adoucies par les images conſolantes de la civiliſation et des progrès de la ſociété.

Ce nouveau ſyſtême hiſtorique, ſi attachant et ſi fécond, déjà développé dans la peinture brillante du règne de *Louis XIV*, eut encore plus d'étendue dans ce vaſte tableau des mœurs et de l'eſprit

des nations; entreprife unique en ce genre, et dont on chercherait en vain le modèle dans l'antiquité. *Tacite* a deffiné de fes crayons énergiques les mœurs d'un peuple agrefte et guerrier, mais peut-être moins avec le défir de montrer ce qu'étaient les Germains, qu'avec l'affectation fatirique d'oppofer la fimplicité fauvage à la corruption civilifée, et de faire de la Germanie le contrafte et la leçon de Rome.

Mais cette haute et fublime idée d'interroger tous les fiècles, et de demander à chacun d'eux ce qu'il a fait pour le genre-humain; de fuivre, dans ce chaos de révolutions et de crimes, les pas lents et pénibles de la raifon et des arts; qui l'avait conçue avant *Voltaire* ? Si nous avions recueilli de quelque ancien de fimples fragmens d'un femblable ouvrage, avec quel refpect religieux, avec quelle admiration fuperftitieufe on confacrerait ces reftes informes et mutilés! quelle opinion ils nous donneraient de l'élévation et de l'immenfité de l'édifice! combien de fois nous nous écrierions dans nos regrets : Quel devait être le génie qui l'a conçu et achevé ! que de reproches adreffés au temps et à la barbarie, qui ne nous en auraient laiffé que les ruines ! Eh quoi ! faudra-t-il donc toujours que l'imagination adulatrice ajoute à la majefté d'un débris antique, et que l'œil des contemporains ne s'arrête qu'avec indifférence, et même avec infulte, fur les chefs-d'œuvre de nos jours? Y a-t-il cette contrariété néceffaire entre le regard de l'efprit et l'organe de la vue ? Et, comme pour celui-ci tout s'accroît en fe rapprochant, et tout diminue par la diftance, faut-il que pour l'autre les

monumens du génie s'agrandiffent en s'enfonçant dans la nuit des fiècles, et foient à peine aperçus quand ils s'élèvent auprès de nous ?

Dans le même temps où *Voltaire* écrivait l'hiftoire et la tragédie en philofophe, il embraffait cette autre partie de la philofophie qui comprend les fciences exactes, et mêlait ainfi l'étude de la nature à celle de l'homme. Ce n'eft pas que je veuille compter parmi les efforts de fon talent, ces fpéculations mathématiques, fruits du temps et du travail, ni que je veuille tourner cette louange en reproche contre ceux qui fe font contentés de n'être que de grands écrivains. *Corneille*, *Racine*, *Defpréaux*, n'en font pas moins immortels, ne font pas moins les bienfaiteurs de la langue françaife, et l'honneur éternel de leur nation, quoiqu'ils n'aient pas expliqué les découvertes de *Galilée*, ni difputé à *Pafcal* la gloire de fes recherches géométriques. Mais ne devons-nous pas un tribut particulier d'admiration à ce génie fi avide et fi mobile, qui compofait à la fois Brutus et les Lettres fur la métaphyfique de *Locke*, Zaïre et l'Hiftoire de *Charles XII*, et envoyait à Paris, avec Alzire, les Elémens de *Newton* ?

Quelle eft cette trempe d'efprit extraordinaire, que rien ne peut ni émouffer ni affaiblir, cette chaleur d'imagination que rien ne refroidit, cette force conftante et flexible d'une tête, que rien ne peut ni épuifer ni remplir ? enfin quel eft cet homme qui, d'un moment à l'autre, paffe avec tant de facilité des élans du génie qui enfante, au travail de la raifon qui calcule, quitte les illufions de la fcène pour les vérités de l'hiftoire, et, rendant *Racine* aux

Français,

Français, leur fait connaître en même temps *Locke*, *Shakeſpeare* et *Newton* ?

Y avait-il parmi tant de travaux des délaſſemens et des loiſirs ? oui ; et c'était une foule de productions de tout genre, qui auraient encore été pour tout autre des travaux et des titres, mais qui n'étaient que les jeux de ſon inépuiſable facilité, et ſemblaient ſe perdre dans l'immenſité de ſa gloire ; des contes charmans, des romans d'une originalité piquante, où la raiſon conſent à amuſer la frivolité françaiſe, pour obtenir le droit de l'inſtruire, nous fait rire de nos travers, de nos inconſéquences, de nos injuſtices, et nous conduit par degrés à rougir et à nous corriger ; des eſſais dans chaque partie de la littérature, toujours reconnaiſſables à cet agrément qui embellit tous les ſujets, et qui attache tous les lecteurs ; des morceaux pleins de grâce, ou d'intérêt, ou de bonne plaiſanterie, ou d'éloquence, Zadig, Nanine, Candide, le Traité de la tolérance, mille autres dont les titres innombrables n'ont été retenus que parce que les preſſes de l'Europe ne ſe ſont point laſſées de les reproduire, ni les lecteurs de toutes les nations de les dévorer.

De cette hauteur où nous a portés la contemplation de ſon génie, abaiſſons maintenant nos regards ſur les effets qu'il a produits. Nous avons ſuivi l'aſtre dans ſon cours ; examinons les objets éclairés de ſa lumière. En regardant autour de nous, reconnaiſſons les traces de la penſée légiſlatrice, et cette influence de l'écrivain ſupérieur, qui a inſtruit la poſtérité, et dominé ſes contemporains.

SECONDE PARTIE.

CETTE domination qui naît de l'afcendant d'un grand-homme, a, comme toute autre efpèce d'empire, fes dangers et fes abus, qu'il ne faut pas reprocher à celui qui l'exerce ; ce ferait lui interdire la liberté de rien tenter, que de le rendre garant des fautes de fes imitateurs. Ainfi les révolutions que *Voltaire* a faites dans les lettres, dans l'hiftoire et le théâtre, et dont je viens de fuivre le cours en même temps que celui de fes travaux, ont pu, je l'avoue, en étendant la carrière des arts, en multiplier les écueils : les richeffes qu'il eft venu apporter, ont pu introduire un luxe contagieux ; fes hardieffes heureufes ont pu préparer de dangereufes licences ; et la féduction de fes beautés, qui font par elles-mêmes fi près de l'abus, ce charme qui fe retrouve jufque dans fes défauts, a pu contribuer à la corruption de ce goût, dont il a été fi long-temps le défenfeur et le modèle.

Mais cet effet du talent, inféparable de fon pouvoir fur la foule imitatrice, eft le tort de la nature, et non pas le fien. Reprocherons-nous à *Voltaire* d'avoir mis fur la fcène une philofophie intéreffante, parce qu'on y a mal-adroitement fubftitué une morale déplacée, factice et déclamatoire ? d'avoir foutenu une grande action par un magnifique appareil, et proportionné la pompe du théâtre à celle de fes vers, parce que, depuis, on a cru pouvoir fe paffer de vraifemblance et de ftyle, à la faveur du fpectacle et des décorations?

Le blâmerons-nous d'avoir été éloquent dans l'hiſtoire, parce que d'autres y ont été rhéteurs; d'y avoir eu ſouvent la ſageſſe du doute, parce que d'autres l'ont remplacée par la folie des paradoxes? la légéreté et la grâce de ſes poëſies familières perdront-elles de leur mérite, parce que des eſprits faux et frivoles, en voulant lui reſſembler, ont pris le jargon pour de la gaieté, la déraiſon pour de la ſaillie, et l'indécence pour le bon ton? la flexibilité de ſa diction rapide et variée, et l'art piquant de ſes contraſtes ont-ils moins de prix, parce que la multitude qui croit le copier, a dénaturé tous les genres et confondu tous les ſtyles? enfin lui aurons-nous moins d'obligation d'avoir mêlé dans ſon coloris tragique quelques teintes ſombres et fortes du pinceau des Anglais, parce que l'on s'eſt efforcé depuis de noircir la ſcène françaiſe d'horreurs dégoûtantes et d'atrocités froides, de faire parler à *Melpomène* le langage de la populace, et de dégrader *Corneille* et *Racine* devant *Shakeſpeare*? Ces écarts du vulgaire, toujours prêt à s'égarer en voulant aller plus loin que ceux qui le mènent, peuvent-ils balancer tant de leçons utiles et frappantes, qui perpétueront dans l'avenir le nom et l'aſcendant de *Voltaire*?

Sans doute il ne faut pas s'attendre à voir renaître rien de ſemblable à lui; car, avec les mêmes talens, il faudrait encore la même activité pour les mettre en œuvre, et la même indépendance pour les exercer; et comment ſe flatter de voir une ſeconde fois la même réunion de circonſtances fortuites et d'attributs naturels? Cependant, comme il ne faut jamais déſeſpérer, ni de la nature, ni de la fortune, ſuppoſons un moment que toutes deux paraiſſent d'intelligence

pour lui donner un ſucceſſeur et un rival capable d'égaler tant de travaux et de ſuccès ; il reſtera toujours à *Voltaire* une gloire particulière qui ne peut plus être ni partagée ni remplacée , celle d'avoir imprimé un grand mouvement à l'eſprit humain.

Deſcartes avait fait une révolution dans la philoſophie ſpéculative ; *Voltaire* en a fait une bien plus étendue dans la morale des nations et dans les idées ſociales. L'un a ſecoué le joug de l'école qui ne peſait que ſur les ſavans ; l'autre a briſé le ſceptre du fanatiſme qui peſait ſur l'univers.

Les arts , dont la lumière douce et conſolante eſt comme l'aurore qui devance le grand jour de la raiſon , avaient commencé à adoucir les mœurs , en poliſſant les eſprits. Telle eſt la marche ordinaire de l'homme ; il jouit avant de réfléchir , et imagine avant de penſer. Souvenons-nous qu'il n'y a pas plus de deux cents ans que l'Europe eſt ſortie de la barbarie , et ne nous étonnons pas de voir la ſociété ſi perfectionnée , et l'économie politique encore ſi imparfaite. Cette dernière eſt pourtant le but auquel tout doit tendre , et la baſe ſur laquelle tout doit s'affermir ; mais c'eſt le plus lent ouvrage de l'homme et du temps. Pour fonder l'empire des arts , il ſuffit que la nature faſſe naître des talens ; mais , pour que l'exiſtence politique de chaque citoyen ſoit la meilleure poſſible , il faut que la raiſon ſe propage de tout côté , que les lumières deviennent générales , et que la force qui combat les préjugés et les abus , devienne d'abord égale et enſuite ſupérieure à celle qui les défend.

Il ſuffit de conſulter un moment l'hiſtoire et le cœur humain , pour voir combien cette lutte doit être longue

et pénible. Mais au milieu de tant d'oppreſſeurs de toute eſpèce, dont l'exiſtence eſt attachée à des abus abſurdes et cruels, qui ſe ſentira fait pour les attaquer? Des hommes capables de préférer l'ambition d'éclairer leurs ſemblables à celle de les aſſervir, et l'honneur dangereux d'être leurs bienfaiteurs et leurs guides, à la facilité d'être leurs tyrans; des hommes qui aimeront mieux la reconnaiſſance des peuples que leurs dépouilles, et leurs louanges que leur ſoumiſſion : et qui donc, j'oſe le dire, ſera plus ſuſceptible de cette généreuſe ambition que ceux qui ſe ſont voués à la culture des lettres? La plupart éloignés, par ce dévouement même, de toutes les places qui flattent la vanité ou qui tentent l'avarice, n'attendent rien des autres qu'un ſuffrage, et de leur travail que l'honneur. Ils ne peuvent avoir d'intérêt à tromper; car leur gloire eſt fondée ſur la raiſon. Auſſi, depuis ce grand art de l'imprimerie, ſi favorable aux progrès de l'eſprit humain, leur influence a été de plus en plus ſenſible, et a préparé celle de *Voltaire*.

La dialectique de *Bayle* avait aiguiſé le raiſonnement, et accoutumé au doute et à la diſcuſſion; les agrémens de *Fontenelle* avaient tempéré la ſévérité que l'on portait en tous ſens dans les matières abſtraites; *Monteſquieu* ſurtout avait agité les têtes penſantes; mais tous ces différens effets avaient été plus ou moins circonſcrits, et par le nombre des lecteurs, et par la nature des objets. *Voltaire* parla de tout et à tous. Il dut au charme particulier de ſon ſtyle et à la tournure de ſes ouvrages, d'être plus lu qu'aucun écrivain ne l'avait jamais été; et la mode ſe mêlant à tout, et chacun voulant lire *Voltaire*, il rendit l'ignorance

honteuſe, et le goût de l'inſtruction général. Ce fut-là le premier fondement de ſa puiſſance. L'éloquence et le ridicule en furent les armes. Il émut une nation douce et ſenſible par des peintures touchantes, et amuſa un peuple frivole et gai par des plaiſanteries. Il fit retentir à nos oreilles le mot d'humanité ; et ſi quelques déclamateurs en ont fait depuis un mot paraſite, il ſut le rendre ſacré.

Cette dureté intolérante, née de l'habitude des querelles, fut adoucie par la morale perſuaſive que reſpirent ſes écrits ; et cette malheureuſe importance que la médiocrité cherche à ſe donner par l'eſprit de parti, tomba devant le ridicule. Il reproduiſait ſous toutes les formes ces maximes d'indulgence fraternelle et réciproque, devenues le code des honnêtes-gens, ces anathêmes lancés contre l'eſpèce de tyrannie qui veut tourmenter les ames et aſſujettir les opinions, ce mépris mêlé d'horreur pour la baſſe hypocriſie qui ſe fait un mérite et un revenu de la délation et de la calomnie.

Le perſécuteur fut livré à l'opprobre et l'enthouſiaſte à la riſée. La méchanceté puiſſante craignit une plume qui écrivait pour le monde entier et qui fixait l'opinion; et alors s'établit une nouvelle magiſtrature dont le tribunal était à Ferney, et dont les oracles, rendus en proſe éloquente et en vers charmans, ſe feſaient entendre au-delà des mers, dans les capitales, dans les cours, dans les tribunaux, et dans les conſeils des rois. Le pouvoir inique, ou prévenu, ou oppreſſeur, qui eſſayait d'échapper à cette juridiction ſuprême, ſe trouvait de toute part heurté, inveſti par cette force qu'exerce la ſociété chez un peuple

où elle eſt le premier beſoin. Par-tout on rencontrait *Voltaire*, par-tout on entendait ſa voix ; et il n'y avait perſonne qui ne dût craindre d'être inſcrit ſur ces tables de juſtice et de vengeance, où la main du génie gravait pour l'immortalité.

Cette autorité extraordinaire devait naturellement être appuyée ſur une conſidération perſonnelle, auſſi rare que les talens qui en étaient la ſource. Les tributs de l'Europe entière apportés chaque jour à Ferney ; le marbre taillé par *Pigal*, et chargé de reproduire à la poſtérité, et les traits de *Voltaire*, et l'hommage auſſi libre qu'honorable de l'admiration des gens de lettres ; le commerce intime, les préſens, les careſſes, les viſites des ſouverains, le prix qu'ils ſemblaient attacher à ſes louanges, l'empreſſement qu'ils montraient à l'honorer, le concours de toutes les grandeurs, de toutes les réputations, et ce qui eſt plus reſpectable, de tous les opprimés, dans l'aſile d'un vieillard retiré au pied des Alpes ; tout contribuait à donner du poids à ſon ſuffrage, tout conſacrait une vieilleſſe qui était l'appui de l'infortune et de l'innocence, et une demeure qui en était le refuge.

C'eſt là que vous vîntes, couverts des haillons de l'indigence, et baignés des larmes du déſeſpoir, déplorables enfans de *Calas*, et toi, malheureux *Sirven*, victimes d'un fanatiſme atroce et d'une juriſprudence barbare ! c'eſt là que vous vîntes embraſſer ſes genoux, lui raconter vos déſaſtres, et implorer ſes ſecours et ſa pitié. Hélas ! et qui vous amenait dans la ſolitude champêtre d'un philoſophe chargé d'années ? On ne vous avait point dit que ce fût un homme puiſſant par ſes places ou par ſes titres. Vous

ne vîtes autour de lui aucune de ces marques imposantes des fonctions publiques, qui annoncent un soutien et une sauvegarde à quiconque fuit l'oppression; et vous êtes à ses pieds! et vous venez l'invoquer comme un dieu tutélaire! Peut-être ne connaissiez-vous de lui que son nom et sa renommée; vous aviez seulement entendu dire que la nature l'avait créé supérieur aux autres hommes; et vous avez pensé que, fait pour les éclairer, il l'était aussi pour les secourir. Sans autre recommandation que votre malheur, sans autre soutien que votre conscience, vous avez espéré de trouver en lui un juge au-dessus de tous les préjugés, un défenseur au-dessus de toutes les craintes.

Vous ne vous êtes pas trompés. Jouissez déjà des pleurs qu'il mêle à ceux que vous versez. Reçus dans ses bras, dans son sein, vous êtes désormais sacrés, et la persécution va s'éloigner de vous. Ah! ce moment lui est plus doux et plus cher que celui où il voyait triompher Zaïre et Mérope, et l'agrandit davantage à nos yeux. Oui; s'il est beau de voir le génie donnant aux hommes rassemblés de puissantes émotions, oh! qu'il paraît encore plus auguste, quand il s'attendrit lui-même sur le malheur, et qu'il jure de venger l'innocence!

Et combien il savait mettre à profit jusqu'à ces attentats du fanatisme, grâces à lui, devenus si rares! comme il se servait des derniers crimes pour lui arracher les restes de sa puissance! Alors le monstre épouvanté se cachait long-temps dans les ténèbres et le silence: semblable à la bête farouche et dévorante, qui, s'élançant de la profondeur des forêts pour enlever une proie, a porté dans les habitations l'alarme et la

terreur; bientôt tout eſt en armes pour la pourſuivre et la combattre, mais elle ſe retire ſans bruit et ſans menaces; et tranquille dans ſon repaire, elle attend le moment d'en ſortir encore, pour détruire et dévorer.

Mais *Voltaire* goûta du moins dans ſa vieilleſſe cette ſatisfaction conſolante, de voir que l'ennemi qu'il avait tant combattu était enfin ou déſarmé, ou enchaîné, et preſque réduit parmi nous à une entière impuiſſance. Il oſa s'applaudir de cette victoire; et pourquoi lui eût-il été défendu de jouir du bien qu'il avait fait? Ce fut pour lui un des avantages d'une longue vie. Il vit ſuccéder à ceux qui, nourris dans les préjugés, avaient repouſſé la vérité, une génération nouvelle qui ne demandait qu'à le recevoir, et qui croiſſait en s'inſtruiſant dans ſes écrits; il vit la lumière pénétrer par-tout, et des hommes de tous les états, des hommes ſupérieurs par leur mérite ou par leurs emplois, la porter dans tous les genres d'adminiſtration. C'eſt alors qu'il ſe félicita d'avoir long-temps vécu. En effet, parmi les bienfaiteurs de l'humanité, combien peu ont eu aſſez de vie pour voir à la fois et toute leur gloire, et toute leur influence! Ce n'eſt pas la deſtinée ordinaire du génie. On ne lui a donné qu'un inſtant d'exiſtence pour laiſſer une trace éternelle; et qu'il eſt rare qu'il en aperçoive autour de lui les premières empreintes, et qu'il emporte dans la tombe les premiers fruits de ſes bienfaits!

Ce bonheur fut celui de *Voltaire*. Ses yeux furent témoins de la révolution qui était ſon ouvrage. Il vit naître dans les eſprits cette activité éclairée qui cherche dans tous les objets le bien poſſible, et ne ſe repoſe

plus qu'elle ne l'ait trouvé. L'inquiétude naturelle à un peuple ardent et ingénieux, si long-temps consumée dans de tristes et frivoles querelles, se porta vers tous les moyens d'adoucir et d'améliorer la condition humaine, assez affligée de maux inévitables, pour n'y en pas ajouter de volontaires.

Il ne vit pas, il est vrai, disparaître entièrement ces restes honteux de la barbarie, qui déshonorent une nation policée, et qu'il nous a tant reprochés; mais du moins il les vit attaquer de toutes parts, et dut espérer avec nous leur anéantissement.

Il ne vit pas abolir cet usage absurde et funeste d'entasser les sépultures des morts dans les demeures des vivans, de faire du lieu saint un amas d'infection et de pourriture, de changer les temples en cimetières, et de placer les autels sur des cadavres; mais il entendit la voix des prélats les plus illustres, et des tribunaux les plus respectables, s'élever avec lui contre la force de la coutume qui leur a résisté jusqu'ici, et qui sans doute, doit céder un jour.

Il ne vit pas une réforme absolue et régulière retrancher les abus odieux de notre jurisprudence, simplifier les procédures civiles, adoucir les lois criminelles, supprimer ces tortures autrefois inventées par les tyrans contre les esclaves, et employées par les sauvages contre leurs captifs, et ces supplices recherchés, ajoutés à l'horreur de la mort, qui, sous prétexte de venger les lois, violent la première de toutes, l'humanité; mais il vit la sagesse des juges suppléer souvent aux défauts de la législation, et tempérer les ordonnances par leurs arrêts.

Il ne vit pas combler ces cachots abominables, qui

rappellent les cruautés tant reprochées aux *Caligula*, aux *Tibère*, ces retraites infectes, où des hommes enferment des hommes, sans songer que le coupable, quel qu'il soit, ne doit mourir qu'une fois, et qu'enchaîné par la loi vengeresse, il doit respirer l'air des vivans, jusqu'à ce qu'elle lui ait ôté la vie. Il ne vit pas fermer au milieu de nous ces demeures non moins destructives et meurtrières, fondées pour être l'asile de l'infirmité et de la maladie, et qui ne sont que des gouffres où vont incessamment s'engloutir des milliers d'hommes, victimes de la contagion qu'ils se communiquent.

Il ne vit pas remédier aux vices mortels de cette autre institution, si précieuse dans son origine, destinée à assurer les premiers secours à ces malheureux enfans qui n'ont de père que l'Etat; institution faite pour l'honorer et l'enrichir, et qui, soit négligence dans les fonctions, soit défaut dans les moyens, éteint dans leur germe les générations naissantes, et tarit le sang de la patrie; mais au regret qu'il dut sentir de voir des maux si grands attendre encore les derniers remèdes, combien il se mêla de consolations! Il versa des larmes d'attendrissement quand il jeta les yeux sur le tableau de ces calamités exposé dans la chaire de vérité, par de dignes et éloquens ministres de la parole évangélique, présenté dans Versailles à l'ame pure et sensible d'un jeune roi qui en fut ému, et qui, ne se bornant pas à une pitié stérile, donna sur le champ des ordres pour arrêter le cours de ces fléaux que son règne doit voir finir. Hélas! le bien est toujours si difficile, même aux souverains! L'or, nécessairement prodigué contre les ennemis de la France, ne peut

être difpenfé qu'avec tant de réferve, même pour les réformes les plus preffantes !

Tu les achèveras, fans doute, ô toi, l'héritier du génie de *Colbert* dont tu as été le panégyrifte! toi que la reconnaiffance publique a dû naturalifer français, lorfque, par des moyens dont le fecret n'a été connu que de toi feul, tu as fu créer tout à coup ces tréfors deftinés à faire régner le pavillon français fur les mers des deux mondes! C'eft la première fois, depuis les jours de *Sulli* et d'*Henri IV*, qu'on a fu illuftrer la nation fans charger le peuple, et que la gloire n'a point coûté de larmes. C'eft la première fois qu'on a vu l'adminiftration, portant de tout côté la lumière et la réforme, exécuter au milieu de la guerre tout le bien qu'on n'aurait pas ofé efpérer même dans la paix. Ah! le grand-homme que je célèbre s'applaudirait, fans doute, de voir affocier ton éloge au fien: mais que n'a-t-il pu lire cet édit (*) qu'il avait tant défiré; cet édit mémorable, émané d'un fouverain qui, fe glorifiant de commander à un peuple libre, sûr de trouver par-tout des enfans dans fes fujets, ne veut point d'efclaves dans fes domaines! Oh! comme en voyant remplir l'un des vœux qu'il a le plus fouvent formés, *Voltaire* fe ferait écrié dans fa joie : ›› Je ne ›› m'étais pas trompé quand j'ai regardé ce nouveau ›› règne comme le préfage des plus heureux change- ›› mens! La vertu du jeune monarque a devancé l'ex- ›› périence; l'expérience a été fuppléée en lui par cet ›› amour du bien, qui eft l'inftinct des belles ames. ››

Ainfi fe réalifent tôt ou tard les vœux et les penfées

(*) L'édit portant abolition du droit de main-morte dans les domaines du roi.

du génie ; ainsi croît et s'établit de jour en jour ce juste respect pour l'homme ; respect qui seul peut apprendre aux maîtres de ses destinées à assurer son bonheur. Ce sentiment sublime dut être inconnu dans les siècles d'ignorance, où tous les droits étant fondés sur la force et la conquête, il semblait qu'il n'y eût de condition dans l'humanité que celle de vainqueur ou de vaincu, de maître ou d'esclave : mais il devait naître à la voix de la philosophie, et s'affermir par l'étude et le progrès des lettres. La considération de ceux qui les cultivent a dû s'augmenter avec le pouvoir des vérités qu'ils ont enseignées, et s'est encore fortifiée du nom et de la gloire de *Voltaire* ; car si nul homme n'a tiré des lettres un plus grand éclat, nul aussi ne leur a donné plus de lustre. Les écrivains distingués, les hommes d'un mérite véritable apprirent de lui à mieux sentir leurs droits et leur dignité, et surent plus que jamais ennoblir leur existence. Ils apprirent à substituer aux dédicaces serviles, qui avaient été si long-temps de mode, des hommages désintéressés et volontaires, rendus à la vraie supériorité, ou des tributs plus nobles encore, payés à la simple amitié. En étendant l'usage de leurs talens, ils conçurent une ambition plus relevée ; ils sentirent que le temps était venu pour eux d'être les interprètes des vérités utiles, plutôt que les modèles d'une flatterie élégante ; les organes des nations, plutôt que les adulateurs des princes ; et des philosophes indépendans, plutôt que des complaisans titrés. Il est vrai qu'irritée de leur gloire nouvelle, la haine a employé contre eux de nouvelles armes ; mais la raison, qu'il est difficile d'étouffer quand une

fois elle s'eſt fait entendre, confond à tout moment, et livre au mépris ces calomniateurs hypocrites, ces déclamateurs à gages, qui repréſentent les gens de lettres comme les ennemis des puiſſances, parce qu'ils ſont les défenſeurs de l'humanité, et comme les détracteurs de toute autorité légitime, parce qu'ils aſpirent à l'honneur de l'éclairer.

Si *Voltaire* a été égaré par un ſentiment trop vif des maux qu'a faits à l'humanité l'abus d'une religion qui doit la protéger; ſi, en retranchant des branches empoiſonnées, il n'a pas aſſez reſpecté le tronc ſacré qui raſſemble tant de nations ſous ſon ombre immenſe, je laiſſe à l'Arbitre ſuprême, à celui qui ſeul lit dans les conſciences, à juger ſes intentions et ſes erreurs, ſes fautes et ſes excuſes, les torts qu'il eut et le bien qu'il fit; mais je *dis* à ceux qui s'alarment de ces atteintes impuiſſantes: fiez-vous à la balance dépoſée dans les mains du temps, qui d'un côté retient et affermit tout ce qu'a fait le génie ſous les yeux de la raiſon, et ſecoue de l'autre tout ce que les paſſions humaines ont pu mêler à ſon ouvrage. Le mal que vous craignez eſt paſſager, et le bien ſera durable.

Voltaire fut du moins un des plus conſtans adorateurs de la Divinité.

Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.

Ce beau vers fut une des penſées de ſa vieilleſſe, et c'eſt le vers d'un philoſophe. Quand on ira viſiter le ſéjour qu'il a long-temps embelli et vivifié, on lira ſon nom ſur le frontiſpice d'un temple ſimple et

rustique, élevé par son ordre et sous ses yeux, au Dieu qu'il avait chanté. Ses vassaux qui l'ont perdu, leurs enfans, héritiers de ses bienfaits, diront au voyageur qui se sera détourné pour voir Ferney: „ Voilà les maisons qu'il a bâties, les retraites qu'il „ a données aux arts utiles, les terres qu'il a rendues „ à la culture, et dérobées à l'avidité des exacteurs. „ Cette colonie nombreuse et florissante est née sous „ ses auspices, et a remplacé un désert. Voilà les „ bois, les avenues, les sentiers où nous l'avons vu „ tant de fois. C'est ici que s'arrêta le charriot qui „ portait la famille désolée de *Calas;* c'est là que „ tous ces infortunés l'environnèrent en embrassant „ ses genoux. Regardez cet arbre consacré par la „ reconnaissance, et que le fer n'abattra point; c'est „ celui sous lequel il était assis quand des laboureurs „ ruinés vinrent implorer ses secours, qu'il leur „ accorda en pleurant, et qui leur rendirent la vie. „ Cet autre endroit est celui où nous le vîmes pour „ la dernière fois... „ Et à ce récit, le voyageur qui aura versé des larmes en lisant Zaïre, en donnera peut-être de plus douces à la mémoire des bienfaits.

Voilà ce qu'a fait *Voltaire:* quel a été son sort? ces talens chéris à tant de titres, et qui ont été les délices et l'instruction de tant de peuples, qu'ont-ils pu pour son bonheur? en prenant tant de pouvoir sur les ames, quel était celui qu'ils exerçaient sur la sienne? cette gloire qui remplissait le monde, avait-elle rempli son cœur? eut-il dans le long cours de cette vie laborieuse et illustre, plus de jours sereins que de jours orageux? a-t-il obtenu plus de récompenses qu'il n'a essuyé de persécutions? enfin, dans

la balance de ses destinées, les honneurs amassés sur lui par la renommée l'ont-ils emporté sur les outrages accumulés par la haine?... Ici un sentiment de tristesse, un trouble involontaire me saisit et m'arrête un moment; il suspend cet enthousiasme qui, dans l'éloge d'un grand-homme, entraînait vers lui toutes mes facultés. Cette image que j'aimais à contempler, si pure et si brillante, semble déjà se couvrir de nuages et s'envelopper de tenèbres. Ah! viens les dissiper; lève-toi dans ton éclat, ô Divinité consolante! fille du temps! ô justice! toi que j'ai vu sortir de la poussière de quatre générations ensevelies, et venir, les lauriers dans la main, placer sur cette tête octogénaire la couronne qu'un moment après a renversée la faulx de la mort! Prêt à passer à travers tant d'orages, j'ai besoin d'entrevoir de loin ce jour si beau que tu fis luire sur sa vieillesse; et je me souviendrai alors que les épreuves du génie ne servent pas moins que ses triomphes, et à l'instruction des hommes, et à sa propre grandeur.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

L'AMOUR de la gloire n'appartient qu'aux ames faites pour la mériter. La médiocrité vaine et inquiéte s'agite dans ses prétentions pénibles et trompées ; elle cherche de petits succès par de petits moyens; mais la première pensée du grand écrivain est celle d'exercer sur les esprits l'empire du talent et de la vérité. Cette ardente passion de la gloire, l'infatigable activité qui en est la suite nécessaire, un besoin toujours égal et du travail et de la louange, c'était-là le double ressort qui remuait si puissamment l'ame de *Voltaire* ; ce fut le mobile et le tourment de sa vie. La nature et la fortune le servirent comme de concert, et applanirent sa route. L'une l'avait doué de cette rare facilité pour qui l'étude et l'application sont des jouissances et non pas des efforts, et qui ne laisse sentir que le plaisir, et jamais la fatigue de produire : l'autre lui procura cette précieuse indépendance qui élève l'ame et affranchit le talent, lui permet le choix de ses travaux, et ne met aucune borne à son essor.

Malheur à toi, qui que tu sois, à qui le ciel a départi à la fois le génie et la pauvreté ! celle-ci, par un mélange funeste, altèrera souvent ce que l'autre a de plus pur, et avilira même ce qu'il a de plus noble. Si elle ne réduit pas ta vieillesse comme celle d'*Homère* aux affronts de la mendicité, si elle ne t'arrache pas comme à *Corneille* des ouvrages précipités et des flatteries serviles également indignes de toi, si elle ne plie pas la fermeté de ton ame jusqu'à

l'intrigue et la souplesse, du moins elle embarrassera tes premiers pas dans ses pièges, multipliera devant toi les barrières et les obstacles, et jettera des nuages sur tes plus beaux jours, qui en seront long-temps obscurcis. Dans la culture des arts, l'imagination inconstante n'a qu'un certain nombre de momens heureux qu'il faut pouvoir attendre et saisir; et souvent tu ne pourras ni l'un ni l'autre. Ton ame sera préoccupée ou asservie, et tes heures ne seront pas à toi. Tu seras détourné dans des sentiers longs et pénibles avant de pouvoir tendre au but que tu cherches, et l'envie, toujours occupée à t'empêcher d'y parvenir, t'attendra à tous les passages pour insulter ta marche et la retarder. Tu consumeras, dans de tristes et infructueux combats, une partie des forces destinées pour un meilleur usage; et lorsqu'enfin, rendu à toi-même, tu verras la carrière ouverte, tu n'y entreras que fatigué de tant d'assauts, et ne pouvant plus donner à la gloire que la moitié de ton talent et de ta vie.

Celle de *Voltaire* ne fut point chargée de ce fardeau, toujours si difficile à secouer; il put la dévouer librement, la consacrer toute entière à cette gloire qu'il idolâtrait, et aux travaux qu'il avait choisis, si l'on peut appeler travaux les productions faciles de cette tête agissante et féconde, qui semblait répandre ses idées comme le soleil répand ses rayons. On a demandé plus d'une fois si cette facilité extrême était une marque essentiellement distinctive de la supériorité : c'en est du moins un des plus beaux attributs, mais ce n'en est pas un des caractères indispensables. Je l'ai déjà dit : ne soumettons point

la nature à des procédés uniformes; elle eſt auſſi ſublime et auſſi magnifique dans la formation de ces métaux lentement durcis et élaborés ſous le poids des rochers et ſous le torrent des âges, que dans la reproduction ſi prompte et ſi continuelle des ſubſtances animales, et dans l'abondance d'une végétation rapide. Il eſt des philoſophes, des orateurs, des poëtes dont l'éloquence eſt plus travaillée, et dont la perfection a plus coûté; mais cette différence, analogue à celle des caractères, ferait-elle la meſure du génie?

Si *Voltaire* compoſait en un mois une tragédie, et ſi *Racine* y employait une année, établirai-je ſur cette diſproportion celle de leur mérite? non: mais d'un autre côté, ſi *Voltaire*, qui n'avait pas moins de goût que *Racine*, a pourtant un ſtyle moins châtié; ſi, pouvant balancer les beautés de ſon rival, il offre plus de défauts, je chercherai ſeulement pourquoi, de deux écrivains nés avec la même facilité, l'un s'eſt fait une loi de la reſtreindre, et l'autre s'y eſt laiſſé emporter; et je verrai dans l'un le grand poëte qui n'a voulu faire que des tragédies, et qui de bonne heure a ceſſé d'en faire; dans l'autre, l'eſprit vaſte et hardi, dont l'entrée dans le pays des arts a été une invaſion, et qui a embraſſé à la fois l'épopée, le drame, la philoſophie et l'hiſtoire. Le travail que le premier mettait dans un ouvrage, celui-ci l'étendait ſur tous les genres; et ſi leur ambition n'a pas été la même, eſt-ce à nous de nous en plaindre, nous qui en recueillons les fruits? *Racine* tranquille et modéré, pouvait ſe repoſer à loiſir ſur un ouvrage qui ſe perfectionnait ſous ſes mains; *Voltaire* impa-

tient et fougueux, voulait achever auſſitôt qu'il avait conçu, concevait enſemble pluſieurs ouvrages, et rempliſſait encore les intervalles de l'un à l'autre par des productions différentes.

Il compoſait avec enthouſiaſme, corrigeait avec vîteſſe, et revenait auſſi facilement ſur ſes corrections. Il fallait ſans ceſſe de nouveaux alimens à cette ardeur dévorante. Les jours, qu'il ſavait étendre et multiplier par l'uſage qu'il en feſait, lui paraiſſaient toujours trop courts et trop rapides pour celui qu'il en eût voulu faire. Le temps qu'il regardait comme le tréſor du génie, il le diſpenſait avec une économie ſcrupuleuſe, et le mettait en œuvre de toutes les manières, comme l'avarice tourmente ſes richeſſes pour les augmenter. Chacun de ſes momens devait un tribut à ſa renommée, et chaque portion de la durée un titre à ſon immortalité. Il eût voulu qu'il n'y eût pas une de ſes heures ſtérile pour le monde, ni pour lui. Jamais le loiſir ne parut néceſſaire à cette tête robuſte, qui n'avait beſoin que de changer de travaux. Jamais ſon action ne fut interrompue ni ralentie par les diſtractions de la ſociété, ni par l'embarras des affaires, ni dans le tumulte des voyages, ni dans la diſſipation des cours, ni même au milieu des ſéductions du plaiſir et parmi les orages des paſſions. Elles ne furent pas ſans doute étrangères à cette imagination bouillante et impétueuſe; mais toujours elles furent ſubordonnées à l'aſcendant de la gloire qui abſorbait tout. Il ne reſtait de ces tempêtes paſſagères que l'impreſſion qui ſert à les mieux peindre, comme l'excellente compagnie où il fut admis dès ſa jeuneſſe, ſans l'amollir et l'enchaîner par ſes charmes, ne fit

qu'épurer ſon goût et lui donner cette politeſſe noble qui le diſtingua toujours, et qui ſemblait un des heureux attributs qu'il avait hérités du ſiècle de *Louis XIV*.

Je ſais que la raiſon vulgaire n'a ſouvent jeté qu'un regard de pitié ſur cette agitation continuelle, élément de tout ce qui eſt né pour les grandes choſes; qu'elle affecte de n'y voir que les faibleſſes humiliantes de l'humanité. Elle nous repréſente un homme tel que *Voltaire* inceſſamment entraîné par un fantôme impérieux auquel il s'eſt ſoumis, et qui lui a dit, au moment où il lui apparut pour la première fois: Tu ne repoſeras plus; elle nous le montre courant ſans relâche ſur les traces de ce ſpectre qui lui commande, le ſuivant dans les villes, dans les campagnes, dans les cours; le retrouvant dans la ſolitude, au fond des bois et ſur le bord des fontaines; elle nous retrace, avec une compaſſion inſultante, les angoiſſes d'un homme battu par tous les vents de l'opinion, veillant jour et nuit, l'oreille ouverte au moindre bruit de la renommée, et ne reſpirant qu'au gré des caprices d'une multitude aveugle et inconſtante; cette inquiétude que rien ne peut calmer; cette ſoif que rien ne peut éteindre; des ſuccès toujours incertains et toujours empoiſonnés; une lutte éternelle contre l'injuſtice et la haine; des fatigues ſans terme et une vieilleſſe ſans repos; et après cette affligeante peinture, on nous demande avec dédain ſi c'eſt-là le partage de ces hommes que l'on appelle grands.

Ames communes, de quel droit vous faites-vous les juges des deſtinées du génie? Avez-vous aſſiſté à ſes penſées, et vous eſt-il permis de vous mettre à ſa place? vous voyez ſes épreuves et ſes ſacrifices; con-

Cependant, ſi l'envie avait été forcée de ſouffrir qu'il obtînt la juſtice qui lui était due, elle était loin de conſentir qu'il en jouît en paix, et n'y était encore ni réſignée, ni réduite. Elle connaît trop les hommes pour s'oppoſer à cette ivreſſe paſſagère, à ce torrent rapide qu'elle ne ſe flatte pas d'arrêter ; et dans ces jours brillans et rares, où le génie ſemble avoir toute ſa puiſſance naturelle, elle ſouffre, ſe tait et attend. Bientôt, plus il a été élevé, plus elle a de moyens de l'attaquer. Les hommes ſont ſi prompts à s'armer contre tout ce qu'on veut placer au deſſus d'eux! Supportera-t-on volontiers cette prééminence qui ſemble reconnue et établie ? laiſſera-t-on dans la capitale et à la cour un homme qui doit faire ombrage à tant d'autres ? Mais comment l'en écarter? comment forcer à la fuite celui qui a déjà réſiſté à tant de contradictions et de dégoûts ? et d'ailleurs, qui lui oppoſer ? *Rouſſeau*, long-temps ſon antagoniſte, n'était plus ; et nul autre que lui n'ayant alors illuſtré ce nom, devenu depuis célèbre dans la proſe comme dans la poëſie, *Rouſſeau*, aſſez honoré d'être le lyrique de la France, n'avait pas encore été appelé *grand*. *Piron*, prodiguant les ſarcaſmes et les ſatires, *Piron*, qui avait fait moins de bonnes épigrammes, que *Voltaire* n'avait fait de chefs-d'œuvre, affectait en vain une rivalité qui n'était que ridicule, et à laquelle lui-même ne croyait pas.

Mais alors vivait à Paris dans une obſcurité volontaire, dans une oiſiveté que l'on pouvait reprocher à ſes goûts, et dans une indigence qu'on pouvait reprocher à ſa patrie, un homme d'un génie brut et de mœurs agreſtes, qui, après s'être fait, quoiqu'un

peu tard, une réputation acquise par plus d'un succès, depuis trente ans s'était laissé oublier, en oubliant son talent. Cet homme était *Crébillon*, écrivain mâle et tragique, qui avec plus de verve que de goût, un style énergique et dur, des beautés fortes et une foule de défauts, avait pourtant eu la gloire de remplir l'intervalle entre la mort de *Racine* et la naissance de *Voltaire*. Mais ce feu sombre et dévorant dont il avait, pour ainsi dire, noirci ses premières compositions, n'avait depuis jeté de loin en loin que de pâles étincelles, et paraissait même entièrement consumé : semblable à ces volcans éteints, qui, après quelques explosions subites et terribles, se sont refroidis et refermés, et sur lesquels le voyageur passe, en demandant où ils étaient.

A Dieu ne plaise que je veuille accuser les bienfaits si légitimes et si noblement répandus sur la vieillesse pauvre d'un homme de génie. Que les libéralités royales soient venues le chercher dans sa retraite, qu'on ait voulu l'en tirer déjà presque octogénaire, le produire à la cour, pour laquelle il était si peu fait, et ressusciter un talent qui n'était plus ; que ses drames, si imparfaits et la plupart déjà condamnés, aient été confiés aux presses du Louvre, tandis que toutes celles de l'Europe reproduisaient à l'envi les immortelles tragédies de *Voltaire ;* je souscris à ces honneurs, peut-être d'autant plus exagérés, qu'ils étaient tardifs. Si le crédit qui les attira sur lui ne fut pas dirigé par des intentions pures, au moins les effets en furent louables ; et si l'envie méditait le mal, au moins, pour la première fois peut-être, elle commença par faire le bien. Mais bientôt ses fureurs,

en éclatant, manifeſtèrent quelle avait été ſa politique. Bientôt l'intérêt qu'avait inſpiré le mérite que l'on tirait de l'oubli, ſe tourna contre celui qu'on voulait détruire, parce qu'il jetait trop d'éclat.

Des voix paſſionnées, des plumes mercenaires, pour rendre odieux les ſuccès de *Voltaire*, comme uſurpés par la cabale, peignaient la vieilleſſe de *Crébillon*, ſi long-temps délaiſſée et enſevelie dans l'ombre. » C'était-là l'homme de la France, l'*Eſchile* » et le *Sophocle* du ſiècle, le dieu de la tragédie, le » ſeul et digne rival de *Corneille* et de *Racine;* et » après nos trois tragiques, marchait un *bel eſprit*, » que quelques beautés, le caprice du public et la » faveur de la cour avaient mis à la mode. »

Voilà ce qu'on répétait dans vingt brochures, avec toute l'amertume et tous les emportemens de la haine. La France demandait à grands cris un Catilina qui allait tout effacer. Paris retentiſſait des lectures de Catilina, et en preſſait la repréſentation. Au milieu de cette effervefcence générale des eſprits, *Voltaire* prend une réſolution noble et hardie, que le préjugé condamna, la ſeule pourtant qui convînt à la ſupériorité méconnue. Il ne veut combattre ſes détracteurs et ſes adverſaires qu'avec les armes du talent. On lui préfère un rival; il offre de ſe meſurer avec lui corps à corps, en traitant les mêmes ſujets; mais ce qui pour les grecs, pour les vrais juges de la gloire, n'était qu'une généreuſe émulation, digne des *Euripide* et des *Sophocle*, fut dans nos idées étroites et puſillanimes, une baſſe jalouſie, et aux yeux de l'eſprit de parti, un crime atroce. Dès-lors le déchaînement fut au comble.

Quand des ennemis ardens et adroits ont, ſous un prétexte ſpécieux, échauffé les têtes du vulgaire, alors il n'y a plus ni frein ni meſure. Le mouvement une fois donné ſe communique de proche en proche, et acquiert une force irréſiſtible. L'homme innocent que la calomnie hypocrite pourſuit au nom de la morale et de la vertu, n'eſt plus qu'une victime dévouée à l'anathême ; contre lui toutes les attaques ſont légitimes, et toutes ſes défenſes ſont coupables. Le menſonge a raiſon dans la bouche de ſes perſécuteurs, et la vérité a menti dans la ſienne. Tous les faits ſont altérés et tous les principes confondus. Le méchant, ſi ſatisfait de pouvoir prononcer le mot d'honnêteté, au moment où il en viole toutes les lois ; le plus vil détracteur, flatté de jouer un rôle, tous viennent lancer leurs traits dans la foule. Les libelles, les diffamations, les invectives ſe ſuccèdent et ſe renouvellent. C'eſt une ſorte de vertige qui agit ſur tous les eſprits, juſqu'à ce qu'enfin cette rage épidémique s'épuiſe par ſes propres excès, comme un incendie s'arrête, faute d'alimens.

Cette époque était le règne de l'injuſtice. Elle triompha. Dans la même année, un drame inſenſé et barbare, Catilina, eſt accueilli avec des tranſports affectés, et la ſublime tragédie de Sémiramis ne recueille que le mépris et l'outrage. Nanine, l'ouvrage des Grâces, eſt à peine ſupportée ; Oreſte eſt à peine entendu ; Oreſte, ce beau monument de l'antique ſimplicité, et dix ans après ſi juſtement applaudi. La haine jouit de tant de victoires. *Voltaire* lui cède enfin et abandonne ſa patrie.

Sa renommée lui préparait un aſile illuſtre ; et

comme l'amitié l'avait autrefois fixé à Cirey., la reconnaiſſance l'attirait à Berlin. Sans doute il fallait que la deſtinée rapprochât les deux hommes les plus extraordinaires de leur ſiècle. On citera ſouvent ce commerce d'un monarque et d'un homme de lettres, et cette confiance intime et familière qui peut-être n'avait jamais eu d'exemple, et qui honorait encore plus, s'il eſt poſſible, le ſouverain que le poëte ; car, quel prince oſe ainſi deſcendre de la majeſté, ſi ce n'eſt celui qui ſe ſent au-deſſus d'elle ? Le ſéjour de *Voltaire* à Berlin, les ſoirées de Potſdam et de Sans-ſouci, occuperont, ſans doute, une place brillante dans l'hiſtoire des lettres. On rappellera quels nuages paſſagers vinrent obſcurcir cette union ſi honorable pour la royauté et le talent. Sans prétendre juger entre les deux, j'obſerverai ſeulement deux faits peu communs dans l'ordre des choſes et des deſtinées ; l'un, qu'après l'éclat d'une rupture, ce fut le prince qui revint le premier ; l'autre, qu'après cette liaiſon renouée, que rien n'altéra plus entre le monarque et l'homme de lettres, ce fut le premier qui fit l'oraiſon funèbre de l'autre.

Une leçon plus importante qui ſe préſente ici, c'eſt que pour l'écrivain et le philoſophe, une cour, quelque quelle ſoit, ne ſaurait valoir la retraite. La retraite appelait *Voltaire* à ſon déclin ; là il commença à reſpirer pour la première fois ; là, après tant de courſes et d'agitations, après les ſuccès et les diſgrâces, la faveur et les exils, après avoir habité les palais des rois, et éprouvé leurs careſſes et leurs vengeances, il entendit la voix de la liberté, qui, des vallées riantes que baigne le Léman, invitait ſa vieilleſſe à venir chercher

la tranquillité et la paix; si pourtant la paix était faite pour cette ame dont la sensibilité toujours si prompte se portait sur tous les objets, et recherchait toutes les émotions. Mais alors, du moins, l'instabilité de sa vie, long-temps errante et troublée, fut fixée sans retour, jusqu'au moment où son destin, le tirant de sa solitude, le ramena dans Paris pour triompher et mourir.

A ce long séjour dans les campagnes de Genève, commence un nouvel ordre de choses. Les jours de *Voltaire* vont être plus libres et plus calmes, ses pensées plus hardies et plus vastes, et la sphère de ses travaux va s'étendre sous les auspices de la liberté. Si chère à tout être qui pense, de quel prix elle devait être pour lui! Qui sait tout ce qu'il a dû, et ce que nous devons nous-mêmes à cette entière indépendance, l'un des premiers besoins de son esprit, et l'un des premiers vœux de son cœur, mais dont il n'a joui que dans son asile des Délices, et dans celui de Ferney?

Jusque là il n'avait pu que lutter, avec plus ou moins de hardiesse et de danger, contre les entraves arbitraires, les convenances impérieuses, et la vigilance menaçante des délateurs. Mais alors il n'eut plus à respecter et à craindre que cette censure, la seule peut-être que l'on dût imposer à l'écrivain, celle du public honnête et de la postérité équitable, qui applaudissent à l'usage de la liberté, et qui en condamnent l'abus. En m'élevant contre l'esclavage sous lequel une politique mal entendue voudrait enchaîner les esprits, contre cette tyrannie futile et importune, qui n'est faite que pour flétrir le talent, intimider la raison, et arrêter les progrès de tous les

deux, je ſuis loin d'invoquer la licence et l'oubli de toutes les lois.

Mais quel avantage eſt ſans inconvénient, et quel bien ſans mélange? Je connais les jugemens des hommes; je ſais que, par une inconſéquence établie, ils exigent dans l'exercice des qualités les plus ſuſceptibles d'abus, et les plus voiſines de l'excès, une meſure qu'eux-mêmes ne gardent pas dans leurs opinions: ils voudraient que la ſenſibilité qui anime les ouvrages, n'égarât jamais l'auteur; que l'imagination qui lui fait franchir un eſpace immenſe, ne l'emportât jamais hors des bornes; qu'il fût paſſionné pour la gloire, et impaſſible aux injuſtices; ils voudraient que l'aſtre qui, en échauffant la terre, pompe et attire tant de vapeurs, nous diſpensât des jours ſans nuages, et que les vents qui portent les vaiſſeaux, ne les jetaſſent jamais hors de leur route: ils voudraient, en un mot, que l'éloge des grands-hommes n'eût jamais beſoin d'en être l'apologie. Il n'entre point de ſuperſtition dans le culte que je leur rends. Perſuadé qu'un des premiers avantages de leur grandeur, eſt de pouvoir avouer des fautes, je ne croirai point celle de M. de *Voltaire* affaiblie par un ſemblable aveu: je ne veux point le refuſer à ceux qui peuvent en jouir; et je ne m'arrête qu'à ce ſingulier effet de l'âge et de la retraite, qui redoublèrent ſon activité laborieuſe, lorſqu'il ſemblait que le temps eût dû la diminuer, et qui accrurent ſes travaux avec ſes ans.

C'eſt une remarque qui n'a échappé à perſonne, que la dernière moitié de ſa vie eſt celle où il a compoſé la plus nombreuſe partie de ſes ouvrages, et

qu'il n'a jamais travaillé plus qu'à l'époque où les autres hommes se reposent. Il s'offre plusieurs causes de cette espèce de singularité. Dans une vieillesse saine et robuste, la raison est la faculté qui conserve le plus de vigueur; elle s'enrichit des pertes de l'imagination et des progrès de l'expérience. L'esprit d'un vieillard imagine moins, mais il réfléchit plus; l'habitude a plus de pouvoir sur lui, et celle de *Voltaire* était de penser et d'écrire. Pour lui l'occupation était devenue plus nécessaire que jamais, parce que les distractions étaient plus rares. Sa composition était moins difficile, et par la nature des sujets qui demandaient moins d'invention, et par une suite de l'âge où l'on devient moins sévère pour soi-même. Cet âge, au reste, ne lui avait guère ôté que la force qui invente et le travail qui perfectionne; car, d'ailleurs, si l'on excepte les grands ouvrages d'imagination, qui peut-être, passé un certain temps, ne sont plus permis à l'homme, sa facilité n'avait jamais eu plus d'éclat, son style plus d'agrément et de charme. Toujours prêt à traiter toutes les matières, à saisir tous les événemens, à marquer tous les ridicules et tous les abus, à combattre toute iniquité, sa plume courait avec une rapidité piquante et une négligence aimable, avouée par ce goût qui ne l'abandonna pas jusqu'à son dernier moment.

Chaque jour voyait naître une production nouvelle. Heureux du seul droit de tout dire, il jetait sur tous les objets ce coup d'œil libre et hardi d'un observateur octogénaire, retiré dans une solitude, retranché dans sa gloire et sur le bord de sa tombe. Cette gloire qu'il avait tant aimée, et qu'il aimait

alors plus que jamais, dont il était toujours rassasié et toujours avide; cette gloire qui protégeait sa vieillesse, était encore le dernier aliment de son existence défaillante, le dernier ressort d'une vie usée. A mesure qu'il sentait la vie lui échapper, il embrassait plus fortement la gloire, comme le seul lien qui pût l'y attacher; il ne respirait plus que pour elle et par elle, il n'avait plus que ce seul sentiment; et à la vue de la mort qui s'approchait, il se hâtait de remplir les momens qu'il pouvait lui dérober, et de les ajouter à sa renommée.

Mais il n'était plus en son pouvoir d'y rien ajouter, et l'envie même ne lui en contestait plus ni l'étendue, ni la durée. L'absence avait commencé à affermir parmi nous l'édifice de sa réputation, et ses longues années l'avaient achevé. Vieilli loin de nous, *Voltaire* s'était agrandi à nos yeux. Il semble que le génie, quand nous le voyons de près, tienne trop à l'humanité : il faut qu'il y ait une distance entre lui et nous, pour ne laisser voir que ce qu'il a de divin. Il faut le placer dans l'éloignement, comme la divinité dans les temples : tant il est vrai qu'en tout genre les hommes ont besoin de barrières pour sentir le respect !

Le temps qui mûrit tout, avait enfin mis *Voltaire* à sa place, et c'était celle du premier des êtres pensans. Le temps avait moissonné tout ce qui pouvait prétendre à quelque concurrence, tout ce qui portait un nom fait pour servir de ralliement à l'inimitié et à la jalousie. Il restait bien peu de ceux qui, l'ayant vu naître, pouvaient être moins accoutumés à son élévation, parce qu'ils avaient été témoins de

ses

ſes commencemens et de ſes progrès. Tout ce qui, depuis quarante ans, était entré dans le monde, l'avait trouvé déjà rempli du nom et des écrits de *Voltaire*. La ſcène ne retentiſſait que de ſes vers. Les femmes dont il flattait la ſenſibilité vive et le goût délicat, la jeuneſſe qu'il inſtruiſait à penſer, les vrais connaiſſeurs dont la voix avait entraîné tous les ſuffrages, qu'à la longue elle maîtriſe toujours, en un mot, tous les hommes éclairés et juſtes lui rendaient un hommage dont l'expreſſion était un enthouſiaſme; car il ne pouvait pas inſpirer un ſentiment médiocre; à ſon égard l'admiration était un culte, et la haine était de la rage. Mais les ennemis qu'il avait encore, étaient d'une eſpèce propre à rehauſſer ſa gloire, loin de l'altérer. Ce n'étaient plus des hommes qui euſſent le moindre prétexte de lui rien diſputer; c'étaient de vils ſatiriques en proſe plate et groſſière, et en vers froids et durs, qui n'avaient d'autre inſtinct que celui de la méchanceté impuiſſante, d'autre moyen de ſubſiſter que le mal qu'ils diſaient de lui; ſon nom ſeul donnait quelque cours à leurs ſatires éphémères. Ces malheureux vendus à un parti aſſez mal-adroit pour les encourager, déſavoués par le bon ſens, la vérité et le public, oſaient, pour dernière reſſource, invoquer la religion, en violant le premier de ſes préceptes; ils mêlaient la ſainteté de ce nom à l'horreur de leurs libelles, et mal couverts du maſque de l'hypocriſie, ne cachaient pas même la baſſeſſe de leurs motifs, en défendant une cauſe reſpectable.

O vous qui avez fait revivre l'éloquence des *Boſſuet* et des *Maſſillon*, c'eſt vous, ô dignes paſteurs!

dont la plume vraiment évangélique nous a montré la loi éternelle et immuable, telle qu'elle eſt née dans le ciel et gravée dans les ames pures. Votre doctrine eſt conſolante, comme celle du maître dont vous répétez les leçons; votre zèle éclaire et n'inſulte pas; vous parlez aux cœurs, bien loin de révolter les eſprits; et vous n'oppoſez aux écarts d'une raiſon audacieuſe, aux ſiniſtres influences de l'irréligion, que la vérité et la vertu. (*)

Il eût été à ſouhaiter, ſans doute, que *Voltaire* lui-même n'opposât à ſes ennemis que le mépris qu'il leur devait. Elevé aſſez haut pour ne pas les apercevoir, il daigna deſcendre juſqu'à s'en venger, et ſe compromit en les accablant. L'opprobre de leur nom, qui ne ſouillera point cet éloge, eſt attaché à l'immortalité de ſes écrits; et, ce qui peut donner une idée de leur ignominie, ils ſe ſont énorgueillis plus d'une fois de lui devoir cette flétriſſante renommée. Mais en reconnaiſſant que le parti du ſilence eſt, en général, le plus noble et le plus ſage, en regrettant même que *Voltaire*, qui ſut donner à la ſatire une forme dramatique, ſi piquante et ſi neuve, ne l'ait pas toujours reſtreinte dans de juſtes limites; ſera-t-il permis de tempérer par quelques réflexions la rigueur de cette loi qui preſcrit ce ſilence ſi rarement gardé, et d'affaiblir les reproches ſi ſincères que l'on fait aux tranſgreſſeurs?

Cette loi, aujourd'hui établie par l'opinion, n'a-t-elle été dictée que par un ſentiment de vénération pour le génie, et par la haute idée de ce qu'il ſe

(*) Le public inſtruit et juſte nommera ſans peine les perſonnes reſpectables à qui s'adreſſe cet éloge.

doit à lui-même ? les hommes ont-ils en effet pour lui ce respect si épuré et si religieux? ne serait-ce pas plutôt une suite de cette espèce d'ostracisme dont le principe est dans leurs cœurs, et de ce plaisir secret qu'ils goûtent à entendre médire de ce qu'ils sont forcés d'estimer? n'est-ce pas qu'ils veulent jouir à la fois des travaux du grand écrivain et des assauts qu'on lui livre; qu'ils croient que ce double spectacle leur appartient également, et qu'ils regardent la résistance comme un attentat à leurs droits? ils ne pardonnent pas, s'il faut les en croire, qu'on réfute ce qui est méprisable; mais ne sont-ils pas toujours prêts à accueillir avec complaisance la plus méprisable censure ? Ils ne conçoivent pas cette sensibilité de *Racine*, qui avouait le mal que lui fesait la plus mauvaise critique ; mais qu'est-ce autre chose, après tout, que l'indignation d'un cœur droit et d'un bon esprit, contre tout ce qui est faux et injuste ? Et qu'a donc ce sentiment de si étrange et de si répréhensible ? Ils s'étonnent que parmi tant de suffrages on entende les contradictions, qu'au milieu de tant de gloire on s'aperçoive des offenses; mais n'est-ce pas ainsi que l'homme est fait? n'est-il pas d'ordinaire plus touché de ce qui lui manque que de ce qu'il obtient? toutes les jouissances ne sont-elles pas faciles à troubler ? et quel bonheur, enfin, n'est pas aisément altéré par la méchanceté et la calomnie ?

Que l'on ait amèrement reproché à *Voltaire* une sensibilité trop irritable, ce n'est qu'un excès de sévérité. Mais cette espèce d'inquisition si terrible et souvent si odieuse, que l'on porte sur la vie des

hommes célèbres, et jusque dans les replis de leur conscience, a chargé sa mémoire d'un reproche plus grave. Ce même homme que j'ai représenté toujours en butte à l'envie, est accusé de l'avoir sentie lui-même. On a prétendu que cette passion forcenée pour la gloire, ne pouvait pas être exempte de jalousie; qu'attachant un si grand prix à l'opinion, il ne pouvait souffrir rien de ce qui partageait ou occupait la renommée. Ses jugemens sévères ou passionnés sur des écrivains illustres, ont appuyé cette accusation; mais sa manière de juger ne peut-elle pas tenir d'un côté à la délicatesse de son goût, et de l'autre à sa préférence exclusive pour la poësie, et surtout pour la poësie dramatique, mérite devant qui tous les autres s'effaçaient à ses yeux?

Quand la passion l'a emporté jusqu'à l'injustice, n'était-ce pas un ressentiment particulier qui l'animait, et n'était-il pas alors irrité plutôt qu'envieux? Rappelons-nous son admiration constante pour *Racine*, celui de tous les écrivains dont il doit le plus redouter la comparaison; le témoignage si flatteur et si éclatant qu'il rendit dans l'académie française aux talens de *Crébillon;* ce sentiment profond des beautés sublimes de *Corneille*, exprimé à tout moment dans ce même Commentaire où il a relevé tant de défauts. Enfin, si j'étais forcé de croire que cet homme qui ne pouvait regarder qu'au-dessous de lui, a eu le regard de l'envie; que celui à qui l'on peut appliquer si justement ce vers d'une de ses tragédies,

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

a pourtant été jaloux lui-même ; si des indices toujours suspects, des apparences toujours trompeuses, quand il s'agit de juger le cœur humain, pouvaient se changer en démonstration ; je détournerais les yeux avec confusion et avec douleur de cette triste et affligeante vérité : car il y a pour l'homme de bien une sorte de religion à baisser la vue, pour ne rencontrer ni les faiblesses du génie, ni les fautes de la vertu.

Mais, parmi ces faiblesses, heureusement il en est de bien pardonnables, et qu'on peut avouer sans peine ; par exemple, celle qu'il eut de prétendre encore à la force tragique dans un âge à qui elle n'est plus possible, et d'oublier les leçons qu'il donnait à cette vieillesse, qui *n'est faite*, disait-il lui-même dans le Temple du Goût, *que pour le bon sens*. La sienne, il est vrai, était faite pour les grâces ; elle pouvait se couronner de fleurs : il voulut l'armer du poignard de *Melpomène*. Et quel homme, après tout, devait aimer le théâtre plus que *Voltaire*, et plus long-temps ? Sans doute, sa carrière théâtrale, si Tancrède l'avait fermée, aurait été sans égale ; toutes les traces en étaient lumineuses, et la gloire sans mélange. Rival de *Sophocle* à vingt ans, il voulut l'être à quatre-vingts, et finir, comme lui, par remporter la palme dramatique. Plein de cette idée séduisante, il souriait avec complaisance à ces nombreux enfans de sa vieillesse, qui n'offraient plus que les traits presque effacés d'une belle nature affaiblie. *Sophocle*, avec deux scènes, avait pu, *à cent ans, charmer encore Athènes ;* mais *Voltaire* lui-même, après *Racine*, nous avait accoutumés à être

plus difficiles fur nos plaifirs, et la pénible étendue de nos cinq actes, ne pouvait pas être embraffée par une tête octogénaire.

C'eft pourtant, il faut l'avouer, cette ambition d'occuper encore le théâtre, qui peut-être a précipité fes derniers momens, et qui a fait que le favori de la gloire a fini par en être la victime. Elle le tira de fa retraite, malgré les infirmités de l'âge; mais auffi elle lui préparait une journée qui valait feule une vie entière. Il vient, il apporte fur la fcène fa dernière tragédie, Irène.... Mais qu'importe alors Irène? Il vient, après trente ans d'abfence: c'eft lui! c'eft *Voltaire*! O vous, adorateurs des arts et de la gloire, vous qui auriez fuivi *le Taffe* au Capitole, Hélas! où il n'a point monté; vous qui avez été chercher, parmi les ronces d'un champ défert, la pierre oubliée qui couvre *Racine;* vous qui avez laiffé tomber quelques larmes fur le coin de terre où repofent enfemble *Molière* et *la Fontaine;* qui vous êtes profternés aux pieds des ftatues qu'une reconnaiffance tardive vient enfin de leur décerner; venez, c'eft pour vous que ce fpectacle eft fait. Voyez cette foule qui s'empreffe fous ces portiques, ces avenues pleines d'un peuple immenfe; entendez ces cris qui annoncent l'approche du char, de ce char vraiment triomphal qui porte l'objet des adorations publiques. Le voilà!... Les acclamations redoublent; tous veulent le contempler, le fuivre, le toucher, et tous, refpectant la caducité fragile et tremblante, qui peut fuccomber au milieu de tant de gloire, le couvrent, le protégent contre leurs propres transports, affurent fa marche et lui ouvrent

la route. Tout retentit du bruit des applaudiſſemens, tout eſt emporté par la même ivreſſe. On porte devant lui les lauriers, les couronnes : il les écarte de ſon front : elles tombent à ſes pieds....

O quel jour pour l'humanité, que celui où les rangs, les titres, les richeſſes, le crédit, le pouvoir, toutes les décorations extérieures, toutes les diſtinctions paſſagères, tout eſt enſemble confondu dans la foule qu'un grand-homme entraîne après lui! En ce moment, il n'y a plus rien ici, que *Voltaire* et la nation.

Et où donc eſt l'envie? où ſe cache-t-elle? où fuit-elle devant toute cette pompe? a-t-elle encore une voix que l'on diſtingue parmi ces cris et ces tranſports? Qu'elle ſe conſole pourtant : bientôt elle ſera trop vengée.

Un jour viendra, que ceux qui, témoins dans leur enfance de ce triomphe inoui, n'en auront pu conſerver que des traces confuſes, ſe rappelleront, après de longues années, cet étonnant ſpectacle, et le raconteront à nos neveux. ,, Nous y étions, diront-,, ils, nous l'avons vu. Il était comme porté par tout ,, un peuple. On couronna ſa tête. Il pleurait.... et ,, un moment après, il n'était plus..... ,,

Il n'était plus! cet éclatant appareil était dreſſé ſur une tombe!.... Que dis-je, une tombe?.... Voix ſouveraine et inexorable de la poſtérité! toi, que nulle puiſſance ne peut ni prévenir, ni étouffer, qui révèles au monde entier ce que l'on croit cacher à une nation, et redis dans tous les âges ce qu'on a voulu taire un moment; le temps n'eſt pas éloigné, où tu raconteras ce que je craindrais de retracer; tu